BnF Gallica

Les Millionnaires de Paris, par Octave Féré et Eugène Moret

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Moret, Eugène (1835-19..?). Les Millionnaires de Paris, par Octave Féré et Eugène Moret. 1877.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

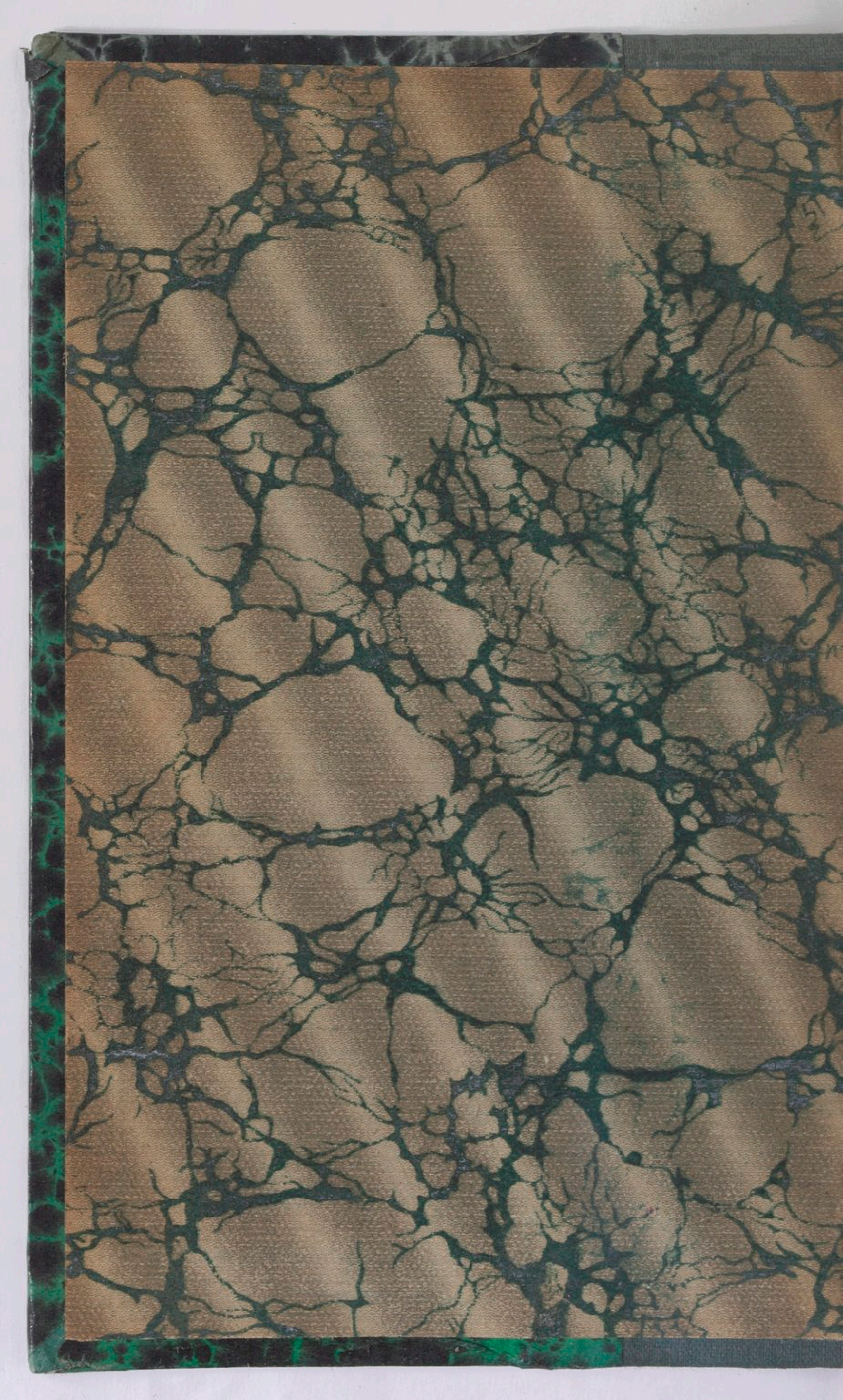
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

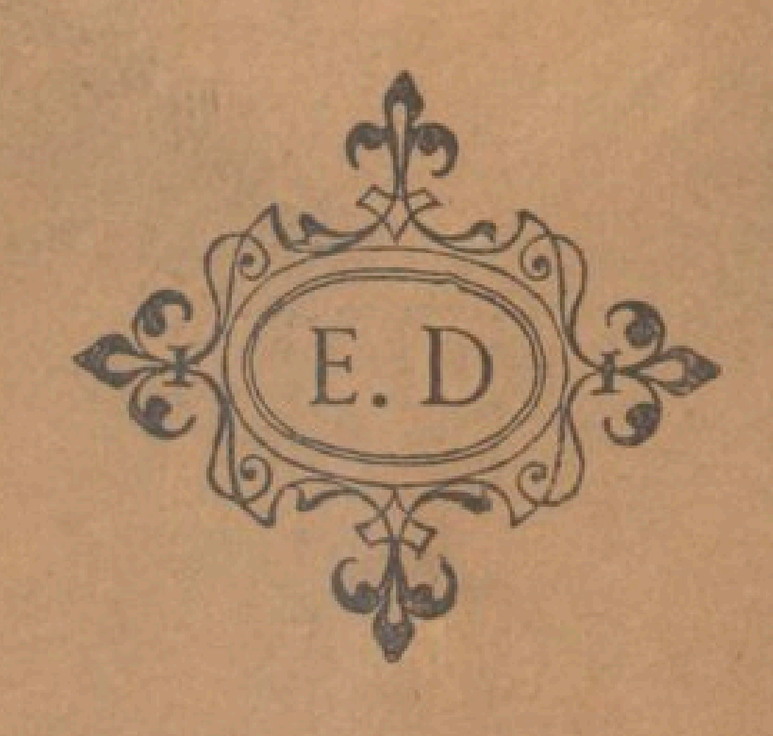


A. JACQUESON RELIEUR

LES MILLIONNAIRES DE PARIS

PAR

OCTAVE FÉRÉ & EUGÈNE MORET



3505

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

LES MILLIONNAIRES

DE PARIS

Y²
8.
1194

LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR

DES MÊMES AUTEURS

—

LE MÉDECIN CONFESSEUR, 1 vol.

Sous presse :

LES FORÇATS DE LA VIE PARISIENNE, 2 vol.

IMPRIMERIE DE CH. NOBLET, 13, RUE CUJAS. PARIS

LES

MILLIONNAIRES

DE PARIS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

PAR

OCTAVE FÉRÉ & EUGÈNE MORET

DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 9291
1877

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17 et 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1877

Tous droits réservés.

©

LES

MILLIONNAIRES DE PARIS

I

MONSIEUR COQUILLARD.

Le mariage avait eu lieu dans la matinée à Saint-Thomas d'Aquin.

Après la bénédiction nuptiale donnée par l'abbé Chérot, chanoine honoraire de l'église métropolitaine, en présence d'un cardinal, de plusieurs sénateurs, de membres du Corps législatif et du conseil d'Etat, au milieu d'un concours prodigieux de personnages officiels, de gens de robe, d'épée et d'une foule brillante, et surtout du monde riche, on s'était rendu à l'hôtel de l'avenue de la Grande-Armée.

A quatre heures, on abandonnait l'hôtel et l'on se dirigeait vers le château de Riberolles.

Riberolles est situé à quatre lieues de Paris, entre Sar-

celles et Villiers-le-Bel, vingt bonnes minutes avant d'arriver à Ecouen.

Bâti sous Louis XIII, restauré sous Louis XV, vendu au duc de Roquencourt en 1786, devenu la propriété d'un fournisseur des armées de l'empire, il avait été acheté, sous la Restauration, par le baron de Lagarde, colonel des gardes du corps, et revendu, après 1840, à un nommé Coquillard, ancien quincaillier et marchand de nouveautés.

Il y avait pas mal d'années écoulées depuis cet achat. Coquillard était toujours propriétaire de Riberolles, et ne paraissait pas songer à s'en défaire.

Il faut dire que si Riberolles n'avait jamais appartenu à un propriétaire plus roturier, il n'en avait jamais eu non plus qui fût plus à son aise.

Ni la fortune des ducs de Roquencourt, ni celle des Lagarde, ni celle des Wermeresse qui avaient un moment passé par Riberolles, n'égalait celle de François-Joseph Coquillard, arrivé à Paris en 1827, avec trois francs dix sous dans sa poche, ainsi qu'il le rappelait lui-même à l'occasion, avec une parfaite bonhomie et sans nul esprit de vantardise ou de fausse modestie.

Ce jour où nous le surprenons, Coquillard mariait la troisième de ses quatre filles.

Le mari se nommait Carlos-Alfonso, duc de Silva Rivarez ; c'était un Espagnol.

Le beau-père avait tenu à ce que la fête donnée par lui fût à la hauteur de l'union que sa fille contractait.

Aussi, Riberolles, bouleversé depuis un mois, offrait-il un aspect féerique, et son possesseur rappelait-il, en magnificence, Fouquet, le fameux surintendant des finances, conviant le Roi-Soleil à sa propriété de Vaux.

Il était alors six heures environ, et le rendez-vous était pour sept.

Le jour commençait à tomber. Le soleil s'était dérobé

derrière les grands châtaigniers du bois d'Ecouen. Le ciel, assombri, s'obscurcissait davantage et une brise fraîche soufflait depuis un moment par rafales avec plus d'intensité.

Les voitures arrivaient de toutes les directions, et, après avoir stationné dix minutes devant la magnifique grille d'honneur ouverte à deux battants et faisant face au perron, tournaient par l'avenue sablée et prenaient la file.

Ce n'était alors qu'allées et venues, équipages se croisant, cochers se toisant du haut de leurs siéges, valets empressés ouvrant les portières, les refermant et courant essoufflés, gardes-chasse en uniforme, remplaçant les agents de police, et faisant de l'ordre avec du désordre.

Déjà quelques torches apparaissaient dans la cour, trouant l'atmosphère de leurs panaches enflammés. Les appariteurs de la fête, en dépit du vent qui soufflait fort, accrochaient les lanternes vénitiennes et chinoises à toutes les branches du jardin anglais, qui a remplacé les anciens parterres méthodiques du château primitif.

Sur chaque marche du grand escalier garni de fleurs se tenait un domestique en grande livrée, un flambeau à la main.

A sept heures précises les portes de la salle à manger furent ouvertes et les convives prirent place à une table resplendissante.

Cette salle à manger était une ancienne salle des gardes, occupant tout le rez-de-chaussée de l'aile droite, boisée en vieux chêne sculpté et historié, meublée dans le style Louis XIII, avec des portières en tapis de haute lice.

Cette salle était ainsi depuis un siècle et demi; Coquillard avait eu l'intelligence et le tact de n'y rien changer. Elle apparaissait bardée de fer comme un preux du moyen-âge, étincelante sous l'acier poli de ses panoplies et toute

fière et superbe encore sous la vétusté de ses boiseries et de ses tentures.

Pour l'heure, elle contenait au moins trois cents curieux et, parmi nombre de noms bourgeois et titrés seulement à la Bourse, les plus beaux noms de France, et, à coup sûr, les plus belles femmes de Paris. Ces raouts de la haute finance sont aujourd'hui le terrain où toutes les aristocraties se donnent volontiers et égalitairement rendez-vous.

Le dîner était splendide ; est-il besoin de le dire? Il arriva un moment où la table présenta un coup d'œil féerique et merveilleux. Les valets continuaient à circuler derrière les convives, apportant imperturbablement de nouveaux plats et versant sans se fatiguer, en annonçant :

— Château-Yquem !

— Malvoisie !

— Chypre !

On trempait les lèvres à la mousseline du cristal et l'on dressait des dithyrambes en l'honneur de la ravissante jeune fille et du noble jeune homme dont on célébrait l'alliance. Les hommes avaient des regards d'admiration, des fusées d'esprit, d'à-propos, de galanterie française. Les femmes apparaissaient plus charmantes, animées par cette gaieté et cet entrain.

A un moment, et par un coup d'archet inattendu, une musique vive, bruyante et cependant harmonieuse, se fit entendre.

Le temps s'était rasséréné ; les fenêtres s'ouvrirent ; on étouffait, et, au dehors, la nuit, éclairée par un quartier de lune, était tiède et douce. Les jardins et le parc, illuminés par les lanternes coloriées, ressemblaient à un autre salon, un salon discret, réservé, plein de doux mystères et de riantes solitudes. La musique trouvait un écho sonore et poétique dans les bouquets touffus et les massifs ombreux.

Quand on se leva de table, l'animation était à son épa-

nouissement; les hommes étaient attentionnés, les femmes acceptaient leur bras, s'y appuyaient doucement, et, d'une oreille distraite, écoutaient les riens aimables qu'ils leur adressaient, pensant peut-être à un autre qui en aurait dit moins, mais qu'on eût entendu avec plus de plaisir.

Et l'on entra dans les salons, où déjà arrivait un renfort d'invités, appelés seulement pour la fête de nuit. Grâce à ce supplément ou à ce complément, Riberolles offrit ce soir-là la répétition d'un de ces immenses et vertigineux raouts dont on n'a le spectacle que dans les grandes réceptions du monde officiel et dans quelques hôtels placés comme celui de notre personnage principal, l'enrichi Coquillard, sur les confins des mondes les plus divers, et spécialement ce monde qui n'a pas d'antécédent, et que notre époque a créé : *le monde parisien.*

C'est dans ces occasions et dans ces parages qu'on voit se croiser et se côtoyer, sans pourtant que la fusion aille plus loin que le seuil, les éléments de la vraie aristocratie, de la société riche, et à bas bruit du demi-monde, le plus ingénieux de tous à se glisser partout, par la raison qu'il n'a ses entrées nulle part.

Bientôt les femmes se détachèrent en grappes joyeuses et entrèrent en confidences. Chuchotements entremêlés çà et là de quelques éclats de rire. L'orchestre jouait du Cimarosa, la magnifique ouverture *del Matrimonio segreto*, cette page si éloquente et si passionnée du grand maître. Puis, des motifs gais et piquants de *Don Pasquale*, le chef-d'œuvre de la musique bouffe de Donizetti, vinrent faire contraste. Il y eut des applaudissements prolongés dans l'autre pièce.

— Moi, j'adore la musique, dit une des jeunes femmes du balcon à sa voisine, et vous?

— Oh! moi, c'est différent, ce n'est pas la musique que j'adore, c'est l'émotion qu'elle me donne.

Il y avait là d'ailleurs un essaim de belles mignonnes qui s'adoraient trop elles-mêmes pour adorer quelque autre ou quelque autre chose. Dans un des salons voisins, ces messieurs étaient groupés et taillaient déjà de petits *bacs*. On n'était pas sorti de table qu'après avoir fumé un cigare, on faisait ruisseler l'or sur les tapis.

C'est le siècle.

Deux portes plus loin, on commençait à danser dans le salon Pompadour. Autour des tables étincelantes de bougies, près des jeux, se tenaient plusieurs groupes d'hommes devisant et discutant.

— Eh bien ! mon cher Jacques Raymond, dit un jeune homme de vingt-cinq à vingt-sept ans à un compagnon de son âge, parions-nous?

— Jamais, répondit l'interpellé, qui paraissait singulièrement absorbé par la contemplation de tout ce qui se passait autour de lui.

— Si puritain que cela, fit en riant le vicomte du Barral, le premier des deux amis.

— De ma vie, je n'ai touché une carte, ni parié une obole.

— Mon cher, on t'élèvera une statue... en bronze ; tu n'es pas seulement docteur en médecine, tu es maître en philosophie.

— Merci. Mais, en attendant, toi qui connais les êtres, explique-moi donc chez qui nous sommes ici?

— N'es-tu donc pas invité?

— Invité, si l'on veut, par ricochet, sur un mot d'un ami que je n'ai même pas rencontré céans, si bien que, sans la chance que j'ai eue de t'y trouver, je n'y connaîtrais pas une âme.

— Comment, ingrat, tu ignores chez qui tu as si bien dîné ce soir?

— Non pas, mais je sais tout juste que ce Lucullus s'appelle Coquillard et qu'il fête le mariage d'une de ses filles,

— il paraît qu'il en a de rechange, — à un étranger qui s'appelle Rivarez, et qui est duc, je crois.

— Eh! mais, cher docteur, tu en sais déjà pas mal long, et je gage que bien des gens que voilà n'en connaissent pas autant.

— Il m'a suffi de lire ma carte d'invitation, et je t'avoue, en voyant ces splendeurs, que je ne serais pas fâché d'avoir quelques notions plus précises sur le Coquillard dont je suis l'hôte.

— Malheureux!... s'écria l'ami sur un ton de déclamation comique, tu ne sais pas ce qu'est Coquillard?

— Je l'avoue à ma honte, mais je l'avoue.

— Enfin, tu arrives du fond de la Sénégambie; c'est une raison et une excuse.

— Est-ce un fermier général?

— Ne les avons-nous pas supprimés?

— Alors, si ce n'est pas un nabab, je donne ma langue aux chiens et je retourne au Sénégal.

— C'est tout simplement, mon cher, un ancien boutiquier.

— Tu te moques de moi.

— Pas le moins du monde, et si le mot t'effarouche, mettons commerçant... mais commerçant en boutique. Tu n'as donc jamais observé cela, toi qui te piques d'observation! Le comptoir, à notre époque, est la base la plus solide des fortunes opulentes et des avenirs fastueux.

— Ce monsieur Coquillard est alors fort riche ?

— Immensément, mon très-cher.

— Et combien de fois a-t-il fait faillite?

— Mon cher Raymond, tu mets cette fois le doigt sur une des plaies saignantes de notre époque, mais enfin, la société n'est pas encore si gâtée qu'il ne s'y trouve d'honnêtes gens; que diantre, il n'y a pas de vertueux que ceux qui n'ont pas le sou ! Nous comptons aussi des riches qui

n'ont tué ni père ni mère. Notre hôte de ce soir n'a jamais eu un billet en retard, et c'est peut-être autant en vertu de cette ponctualité qu'à cause de son intelligence qu'il a inspiré la confiance et fait cette grosse fortune.

— Tant mieux ; je jouirai sans arrière-pensée de cette hospitalité princière qu'il offre si largement. Ton millionnaire me plaît, et si je fais sa connaissance, ce sera du moins de bon cœur. Et puis, ajouta en riant le voyageur, comme j'aime à m'instruire, je tâcherai de savoir quel a été son procédé.

— Il ne demandera pas mieux que de te l'expliquer ; il aime assez à raconter son histoire. Je ne sais si ceux qui l'écoutent en profitent ; toujours est il qu'il est bel et bien, à l'heure que voici, dix-huit ou vingt fois millionnaire, et que son comptoir est devenu une des maisons de banque les plus solides de la place.

— Et qu'il marie sa fille à un duc de Rivarez, un des grands noms d'Espagne.

— Oui, noblesse d'Espagne... noblesse décavée ; beaucoup de titres, peu de réaux.

— Pour cela, je m'en doute un peu.

— C'est évident, mais si Coquillard eût voulu, il eût tout aussi bien trouvé pour gendre un gentilhomme d'aussi bonne maison, et, qui plus est, fort riche. Celui-ci plaisait à sa fille, il le lui a donné ; c'est là tout le secret.

— Mais alors, ses autres gendres ?

— Ses autres gendres, c'est une affaire différente, quant à la fortune du moins, car il n'est pas homme à contraindre l'inclination de ses enfants. C'est un type, te dis-je, et des plus rares.

Sa fille aînée a épousé un financier, le baron Taboureau, et la seconde un marquis, M. de Saint-Coppens, un fonctionnaire en train de devenir conseiller d'Etat.

— Décidément, tu stimules mon envie d'entrer en con-

naissance avec notre amphitryon. Il doit être assommé de gens qui ont quelque chose à lui demander; moi, je ne veux rien de lui; cela le changerait du moins.

— Tu as peut-être plus raison que tu ne crois, mon philosophe. M. Coquillard est une individualité digne de ton intérêt et l'une des plus étonnantes, je ne crains pas de le dire. D'une intelligence hors ligne, d'une probité à toute épreuve, il possède à la fois la rouerie du paysan, la finesse du bourgeois de Paris et la naïveté d'un enfant.

Jacques Raymond allait répondre, quand la parole se trouva subitement arrêtée sur ses lèvres par la présence même du millionnaire.

C'était un homme de cinquante-cinq à cinquante-sept ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, d'un maintien ferme et d'une attitude qui ne manquait ni de noblesse ni de dignité, en dépit d'un commencement d'obésité assez accusé. Les épaules étaient larges, la poitrine forte, les jambes solides, les bras musculeux et la main lourde et épaisse. On sentait que cet homme avait dû toujours travailler, qu'il avait lutté avec courage et qu'il avait gagné sa position à la force du poignet.

Sous une couche de bonhomie qui n'était nullement jouée, la tête était intelligente et fine.

Mais ce qu'on pouvait alors remarquer sur ses traits, c'était une profonde tristesse, qu'il faisait d'immenses efforts pour dissimuler, et qui reprenait le dessus dès que l'homme ne se sentait plus observé.

Se croyant isolé dans la pièce abandonnée par les amateurs de jeu et de danse, sur le pas de laquelle se trouvaient Jacques Raymond et le vicomte du Barral, il poussa un soupir et sembla heureux de pouvoir, à la dérobée, donner cours à l'amertume de ses pensées.

Il s'approcha de la cheminée, et, s'appuyant contre la tablette de marbre, il se prit à deux fois la tête dans les mains,

et ferma les yeux comme pour mieux suivre le fil d'une idée qui l'obsédait.

— On ne dirait jamais que cet homme-là est vingt fois millionnaire, dit le vicomte à l'oreille de son ami.

— Et surtout qu'il marie sa fille aujourd'hui, ajouta Jacques Raymond.

Le vicomte eut un rire un peu sérieux.

— Eh! mon cher, s'écria-t-il, c'est peut être là la compensation. Qui sait? comme dit un grand écrivain que tu connais, si cet homme était aussi heureux qu'il est riche, il n'y aurait plus de place pour le bonheur des autres. Il attire les millions, mais il ne peut conquérir l'insouciance du pauvre et la sérénité de l'homme modeste. Tiens, veux-tu gager que, si nous rentrons dans Paris à cinq heures du matin, nous rencontrerons des ouvriers allant à leur travail, des balayeurs faisant leur besogne, et des chiffonniers cherchant leur vie dans les ruisseaux, riant aux éclats et chantant des chansons folles?...

— Diable! mais sais-tu qu'en quittant Paris, il y a quatre ans, j'ai laissé un gentilhomme et un viveur, et que je retrouve un philosophe, et, Dieu me pardonne, un démocrate !

— Quatre ans, mon cher Raymond, c'est long et cela vous donne le temps de réfléchir. Mais ma démocratie est très-modérée, à te l'avouer, et ma philosophie intermittente; mais comme la force des convictions n'empêche pas celle des sentiments, et que j'aperçois là-bas une aimable femme à laquelle j'ai depuis longtemps deux mots à dire et qui va m'échapper si je n'y prends garde, je...

— La robe violette?

— Es-tu fou?... une douairière!... c'est la robe de taffetas bleu... à tout à l'heure.

Les deux jeunes gens se saluèrent de la main, et Jacques Raymond resta seul.

Il alla à la fenêtre, l'entr'ouvrit, regarda quelques minutes dans le parc, alors très-éclairé et presque aussi animé que les salons; puis, ne sachant trop que faire de sa personne, au milieu de ce monde dont les visages lui étaient inconnus, il marcha devant lui, un peu au hasard, et involontairement intrigué par le souci profond que lui seul peut-être, dans cette fête, avait surpris sur le front de l'amphitryon.

Il lui semblait que ce nuage recélait un mystère, un drame peut-être, et ce soupçon, cette découverte occupaient son esprit observateur plus que les féeries et les joies bruyantes qui le sollicitaient.

Il n'avait pas fait vingt pas qu'il se trouva près d'un groupe qui entourait Coquillard.

Plus par désœuvrement que par curiosité, il prêta l'oreille.

Bientôt il eut un haussement d'épaules et un sourire de dédain. Le millionnaire était littéralement envahi par une foule de flatteurs et de solliciteurs, et, par bienveillance naturelle ou par avidité du repos, il promettait tout ce qu'on lui demandait.

Il y en eut un qui réclama l'appui du millionnaire à la chancellerie. Il s'agissait d'un bout de ruban qu'il voulait avoir à la boutonnière de son habit noir. Coquillard promit.

En ce moment il eût fait la promesse d'un trône à qui lui eût donné le repos.

Sa préoccupation était évidemment vive. Notre jeune observateur, attaché sans s'en rendre lui-même compte à l'étude de ce personnage singulier, la sentait grossir et avait le pressentiment qu'au milieu de ces joies surchauffées et de ces démonstrations enthousiastes, cet homme appréhendait un malheur.

Après les solliciteurs, vinrent les complimenteurs, dont

le but, pour être déguisé, était complétement le même, et qu'il fallut subir également jusqu'au bout.

Dans le nombre, quelques-uns n'ayant pas d'idée avouée se croyaient néanmoins obligés de payer l'hospitalité qu'on leur offrait par une phrase banale ou un mot creux.

— Voilà, mon cher ami, un mariage qui doit vous combler de joie, lui dit le banquier Tinaud, venant à lui la main ouverte.

— En effet, répondit Coquillard, sans trop savoir ce qu'il disait.

— Savez-vous, Coquillard, que vous êtes un heureux mortel, lui dit le marquis de Courtemanche, à qui l'âge permettait une certaine liberté de langage. Vous voilà à la tête de fiers gendres.

Coquillard eut un sourire triste.

— Peste, vous n'avez pas l'air enchanté, mon cher. Un Silva Rivarez, une des plus vieilles familles de Castille : que vous faut-il de plus? Un La Rochefoucauld ou un Montmorency?

— Je demande tout simplement que ma fille soit heureuse.

— Avez-vous quelques raisons déjà pour douter de son bonheur?

— Aucune, marquis, fit vivement l'interpellé.

— Vous me rassurez.

— Recevez mes félicitations, dit un petit jeune homme qui, depuis quelques mois, se jetait dans les affaires de Bourse et courtisait Coquillard de très-près.

Ce dernier ne savait comment échapper à cet entourage, quand il rencontra le bras d'un ami sincère auquel il se cramponna avec ardeur.

Celui-ci était un camarade des anciens jours, un brave papetier de la rue Saint-Roch, un boutiquier qui n'avait pas fait fortune et se contentait d'assurer à sa vieillesse

une modeste aisance. Pour Coquillard le millionnaire, c'était l'ami solide, celui qui vous dit en face ce qu'il pense et qu'on aime quand même; c'était celui surtout chez qui, quand il pouvait fuir les relations que nécessitait sa position, il allait *manger la soupe* avec plaisir.

— Emmène-moi, Duviquet, lui dit-il à l'oreille, ces gens-là m'obsèdent.

— Que ne le leur dis-tu? fit l'autre d'un ton bourru.

— Tu crois que cela se fait ainsi?

— Et ce sont toutes ces sollicitations et tous ces compliments qui te donnent un air si malheureux; tu dois, cependant, y être habitué.

— Sans doute; mais ce n'est pas cela.

— Ah! qu'est-ce donc?

— J'ai hâte de voir se terminer cette fête et de fuir à cent lieues d'ici.... J'ai des idées noires.

Duviquet serra le bras de son ami.

— Regretterais-tu ce mariage? dit-il avec sollicitude.

— Peut-être....

— Ah çà, mais, tu n'étais donc pas libre?

— Mon cher, dans la vie, on l'est et on ne l'est pas.

— Qu'est-ce que tout cela?... La fortune vous rendrait-elle absurde ou esclave?

— Ni l'un ni l'autre, je te prie de le croire, mais on ne peut nier qu'elle oblige à de rudes nécessités. Ainsi, par exemple, j'eusse été très-heureux de marier Blanche à un très-brave garçon de notre monde qui l'aurait adorée, qu'elle eût aimé et qui fût resté mon ami en même temps que mon gendre.

Tout cela aurait marché comme sur des roulettes. Mon gendre m'aurait secondé dans les différentes opérations auxquelles je me livre en ce moment. Je lui aurais fait gagner des millions; il m'aurait béni.

Nous aurions été fiers l'un de l'autre, et ma fille m'aurait à peine quitté. Tandis que...

— Mais qui t'a empêché de suivre ton idée ?

— Tout, mon cher. Mes deux autres gendres, Taboureau, le gros financier qui a épousé Renée, le marquis de Saint-Coppens, le mari d'Olympe, mes deux filles aînées, Blanche elle-même. « Vous vous devez à votre position, m'a-t-on dit. Il nous faut un beau-frère que nous puissions voir, » m'ont soufflé le marquis et Taboureau. « Nous ne voulons pas que notre sœur soit moins que nous, » m'ont répété les deux filles. Quant à Blanche, elle m'a dit nettement : « Petit père, ma sœur Renée est baronne, Olympe est marquise, moi, je veux être duchesse. »

— C'est clair, cela.... oh ! quelle éducation !

— Tu vois d'ici mon embarras. Et moi qui avais en tête le fils d'un usinier pour Blanche. Comme tu dois penser, il m'a fallu céder. Il m'en reste une, je vais chercher un prince, ajouta-t-il en souriant péniblement.

— Dis donc, sais-tu qu'il est fort heureux que tu n'en aies pas une cinquième, il te faudrait un monarque.

— Eh! par le temps qui court, les trônes sont un peu au rabais, on a de la peine à trouver des candidats.

Heureusement, ajouta-t-il, entraînant toujours son ami du côté où la foule était le plus disséminée, je suis bien tranquille avec ma dernière. Geneviève a été élevée par moi, je lui ai fait donner une instruction plus solide que brillante, et depuis plusieurs années elle n'a été entourée que de gens simples et bons. Aussi n'y a-t-il aucune vanité chez elle et fera-t-elle ce que je désirerai. Celle-là, fit le millionnaire souriant en lui-même, c'est la dernière joie de ma vie.

— Ta pauvre femme, qui était bonne cependant, a été bien coupable, Coquillard.

— Sans doute, sans doute, mais que veux-tu, je gagnais

beaucoup d'argent, tous les jours on habitait un hôtel plus beau, les chevaux piaffaient dans l'écurie et les courtisans dans l'antichambre. Hermance a un peu perdu la tête, elle a élevé ses filles pour être de grandes dames.

— Et toi, tu laissais faire?

— Moi, j'étais occupé.... ma vie ne se passait pas dans l'intérieur. Quand je me suis aperçu que j'avais des enfants, c'étaient déjà de grandes et belles filles qui, quoique excellentes personnes, n'étaient pas bien loin de mépriser leur bonhomme de père.

— Voilà.

— Quand Hermance est morte, j'ai voulu réformer tous ces errements, mais il était trop tard : l'aînée était mariée, la deuxième sur le point de l'être, et la troisième ne parlait de rien moins que d'être duchesse.

— Eh bien quoi, après? fit Duviquet, les voilà mariées selon leurs goûts, n'est-ce pas? Maintenant laisse-les s'arranger.

— Et si elles ne sont pas heureuses?

— Tu as fait ce que tu devais.

— Non, je ne l'ai pas fait, voilà ce qui me chagrine. Ainsi, pour Blanche je me suis laissé influencer, je n'ai pas agi avec la prudence nécessaire à un père de famille... j'ai...

Coquillard, avant de parler, jeta un regard inquiet autour de lui.

— J'ai bien peur, dit-il à voix si basse qu'à peine Duviquet l'entendit, j'ai bien peur d'avoir été joué.

— Que m'apprends-tu là?

— Rien de ce jeune homme ne me semblait clair. J'ai pris alors mes renseignements, il m'a été confirmé que c'était un Rivarez; ceci est incontestable; mais que m'importe à moi un vrai Rivarez, si c'est un débauché et un

dissipateur! Au dernier moment, alors qu'il était bien tard pour reculer, j'ai appris qu'il était en grande partie ruiné et que son existence a été des plus orageuses.

— Il fallait rompre.

— Oui, c'est vrai; c'est aussi l'idée qui m'est venue. Mais je ne suis pas le maître. Mes gendres s'en sont mêlés.

— Aïe! aïe! Taboureau, je gage, dit le confident, qui paraissait professer une médiocre estime pour ce personnage.

— Oui, Taboureau surtout. Je ne sais quelle entente il y a entre lui et le duc, mais il y a quelque chose, et ce quelque chose m'inquiète.

— Le fait est que M. Taboureau, insista l'honnête Duviquet, n'est pas un financier comme un autre. Toi, tu as une maison de banque au grand jour, où tout se tient et marche droitement. Ton gendre, au contraire, ton gendre, ce n'est pas la banque qu'il fait, c'est un trafic.... Je suis fâché de te dire cela, mais tu sais aussi bien que moi à quoi t'en tenir : je ne voudrais pas tremper le bout de mon petit doigt dans ses opérations.

Coquillard ne repartit aucune parole, il soupira et secoua soucieusement la tête. La préoccupation qui l'obsédait venait peut-être de là.

— Enfin, reprit Duviquet, c'est lui qui t'a forcé la main.

— D'abord, puis il a eu le talent de mettre son beau-frère le marquis dans son jeu : « Qu'est-ce que cela peut vous faire, m'a expliqué celui-ci, que ce garçon ait mangé son bien et largement vécu ? Vous êtes riche pour lui, et jeunes, nous l'avons tous été. — Excepté moi, ai-je dit. » Saint-Coppens m'a ri au nez. « Vous n'êtes pas gentilhomme, vous, » m'a-t-il répliqué.

— Dame! il paraît qu'au jour d'aujourd'hui les gentils-

hommes, et même ceux qui ne le sont pas, mènent la vie de ce train avant le mariage.

— J'ai bien peur que celui-ci ne continue après.

En ce moment apparut dans la salle presque déserte où se promenaient lentement les deux amis, une toute jeune fille qui poussa une exclamation joyeuse à la vue de Coquillard.

— Enfin, je te trouve, s'écria-t-elle.

Il se retourna et sourit à l'enfant.

— Tu me cherchais donc ?

— Si je te cherche, voilà plus de deux heures, monsieur, que je fais des perquisitions et que j'envoie des agents dans toutes les directions.

— Petite folle.

A quelques pas il y avait un jeune homme que nous connaissons déjà pour l'avoir entendu, et qui paraissait alors sous l'empire d'un charme extraordinaire.

C'était Jacques Raymond.

Il avait suivi Coquillard et ne regardait plus que la belle jeune fille qui venait soudain d'apparaître.

Dissimulé à demi derrière un rideau, il avait peine à détacher ses regards de sa personne.

On eût dit, en effet, que celle-ci éclairait toute la pièce de son sourire. Elle avait dix-sept ans à peine, était grande et forte pour cet âge, la taille élancée et la tête haute.

On devinait un peu l'enfant gâtée dans cette belle fille toute sémillante et volontaire.

Elle devait avoir des caprices soudains et des désirs bruyants.

On devait entendre sa petite voix argentine se grossissant à plaisir, en prenant les tons les plus chauds et les plus caressants.

Capricieuse, fantasque, volontaire, vive, elle était tout

cela. L'ange, comme on le voit, ressemblait de bien près à un démon, mais le démon était joli comme l'ange et en avait aussi toutes les solides qualités. Au demeurant, mettons que c'était un lutin.

La bonté éclatait dans ses yeux bleus comme un ciel de printemps, et le rire s'épanouissait sur ses lèvres rouges à force d'être roses.

Il y avait des trésors de tendresse et d'amour au fond de ce petit cœur qui battait trop vite, et qui dans son expansion ne demandait qu'à se confier.

On ne pouvait pas dire, en effet, qu'elle souriait souvent, car tout son visage était un sourire.

Le souci, il est vrai, n'avait jamais creusé ses plis sur ce front rayonnant. Le chagrin n'avait jamais attristé ces beaux yeux qui s'ouvraient démesurément grands comme pour mieux se mirer dans leur bonheur. Aucun regret du passé, aucune appréhension de l'avenir n'avaient assombri ce visage que la grâce et la joie faisaient radieux.

Aussi, comme Jacques Raymond l'avoua plus tard, Geneviève, la dernière des filles de Coquillard, lui était-elle apparue comme une fleur rare au milieu d'un buisson d'épines, comme une vierge au fond d'un groupe de bachantes.

Alors, heureuse d'avoir retrouvé son père, dont elle n'avait pas été sans remarquer la tristesse et sur le compte duquel elle avait été un instant inquiète, elle l'entraîna dans la foule.

— Allons, petit père, lui glissa-t-elle à l'oreille, montre-toi donc joyeux. Le jour où on marie sa fille on doit avoir beau visage. Chasse toutes tes vilaines pensées. Je le veux, entendez-vous, monsieur? Tiens, voilà M. le comte d'Arnethal. Salut, monsieur le comte.

— Me laisseras-tu tranquille, petit démon ! disait Co-

quillard, tout ragaillardi par cette voix fraîche et pure qui savait si bien trouver le chemin de son cœur.

Mais, pendant que le millionnaire s'éloignait avec sa fille, la curiosité de Jacques Raymond fut attirée soudain du côté du balcon par un bruit inaccoutumé et un mouvement plein d'anxiété.

II

LES GENS QUI S'AMUSENT.

Hommes et femmes se précipitaient aux fenêtres, les ouvraient toutes grandes et, se haussant sur les pieds, se penchaient pour regarder au dehors.

— C'est abominable, disaient quelques voix, une nuit de noces, cela ne s'est jamais vu.

— Bah! répondait-on à quelques pas, c'est très-piquant, au contraire. Gavarni n'eût pas trouvé celle-là. Bravo Chapuzet!... bravo Donrémy!...

Ce qui avait lieu était étrange, en effet, pour la circonstance.

Une dispute s'était élevée dans la salle de jeu entre deux jeunes gens du même cercle, MM. de Chapuzet et Donrémy. Certains mots malsonnants s'en étaient suivis, et, grâce à quelques amis maladroits, l'injure, de part et d'autre, était devenue si violente et si flagrante que sur l'heure un duel avait été décidé.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les deux jeunes gens s'étaient procuré des témoins et étaient sortis.

Les joueurs de profession et tout le personnel appartenant à la vie parisienne sont trop habitués à ces sortes d'incidents pour s'en émouvoir. Le jeu n'en fut pas plus interrompu, dans le salon où celui-ci venait d'éclater, qu'il

ne l'est à Bade ou à Hambourg, quand la détonation d'un pistolet annonce qu'un ponteur malheureux vient de se faire sauter la cervelle.

Par un accord tacite, et comme il n'y avait presque que des hommes dans la pièce où la scène avait eu lieu, on évita l'esclandre, et c'est ce qui permit aux deux adversaires de s'éloigner et de disparaître, avant qu'aucune intervention féminine ou autre pût s'interposer et essayer une conciliation.

Lorsque l'affaire s'ébruita dans les autres salons et arriva à celui où l'on dansait, Chapuzet et Donrémy étaient devenus introuvables, et l'émoi était extrême dans la portion sage et sensible de l'assemblée.

Quelques voix s'élevèrent :

— Courez après eux !... Rejoignez-les !...

Le maître de la maison donna des ordres à plusieurs valets dans ce sens, mais les minutes, qui passent si lentement en telles circonstances, s'écoulaient et l'on ne voyait personne revenir.

Ce fut seulement alors que chacun se précipita aux fenêtres, — les joueurs toujours exceptés, bien entendu, étant trop attachés à leur tapis vert et trop supérieurs à de si vulgaires émotions.

Les deux adversaires et leurs témoins avaient, en effet, saisi l'instant où la fête était dans son ardeur pour disparaître et chercher un endroit écarté, sûr et propre à une affaire de ce genre.

Cependant, les orchestres, étrangers à l'effarement général, continuaient les morceaux commencés, Musard luttait contre Boïeldieu, et sur les balcons, les femmes se penchaient, cherchant d'un regard effrayé et avide à saisir, à la lueur argentée de la nuit, la trace des antagonistes; mais les précautions étaient bien prises, on ne devait ni les retrouver ni les revoir cette nuit-là.

Ce duel était destiné d'ailleurs à avoir des suites funestes pour l'un des adversaires, car leur acharnement était, comme il arrive souvent, en raison de leur grande intimité passée.

C'étaient deux camarades d'enfance. Leurs familles se voyaient et se recevaient. Il y avait quelques mois Donrémy avait été sur le point d'épouser la sœur de Chapuzet; la chose n'avait manqué que par des circonstances indépendantes de la volonté des deux jeunes gens.

Cependant, ils étaient partis dans un tel état d'exaspération, que les personnes qui avaient assisté à leur dialogue entrecoupé et étouffé sentaient qu'un malheur était dans l'air.

— C'est terrible! murmura quelqu'un.

— Silence!... firent ceux qui craignaient de voir la fête interrompue ou gâtée.

Ce fut un mot d'ordre, pas une parole ne revint sur ce sujet, et l'on continua la danse, le jeu, les divertissements, la musique.

— Eh bien! qu'est-ce que tu dis de cela? fit le vicomte du Barral, qui se trouvait en face de Jacques Raymond.

— Ma foi, mon cher, dit celui-ci, encore huit jours comme cela, et je ne m'étonnerai plus de rien, mais, pour le moment, j'avoue que je suis légèrement ému.

— Oh! tu t'y feras très-vite.

— Si je croyais le contraire, je quitterais immédiatement la France, et je ferais voile pour d'autres mondes. Cette génération-là me semble atteinte jusqu'à la moelle. Si d'ici à dix ans elle n'a pas été absorbée par la population saine, ce pays tout entier sera abâtardi.

— Tudieu! comme vous le prenez de haut, monsieur le philosophe, fit la voix d'un jeune homme qui passait. Un duel, une nuit de fête, des femmes aux balcons prêtes à

jeter leurs bouquets au vaincu, mais c'est très-pittoresque cela.

— Oui, c'est à donner le vertige...

En prononçant ces mots, Jacques Raymond se détacha du petit groupe, se dirigea vers la serre où ne se trouvaient que de rares amateurs, les derniers incidents et l'animation des jeux et de la danse ayant attiré tout le monde dans les galeries.

Il n'en avait pas fait le tour, qu'il fut heurté par un jeune homme venant à sa rencontre sans le voir, marchant plié en deux en se dirigeant vers une porte donnant sur le parc.

Au choc, il recula d'un pas, et le jeune homme, tiré de son absorption par la secousse, releva la tête, se redressa à moitié, machinalement balbutia un mot d'excuse et voulut passer.

A première vue, on pouvait croire qu'il était ivre. Mais Jacques Raymond, physiologiste d'une rare pénétration, demeura saisi de la décomposition de ses traits et de l'expression égarée de ses yeux.

Se plaçant dans l'allée étroite de manière à lui barrer le chemin, il le prit sans affectation par le bras, et lui dit :

— Vous ne me devez point d'excuses, monsieur.

— Pardon, fit le jeune homme, il faut que je passe.

— Mais vous vous soutenez à peine!

— Laissez-moi... laissez-moi...

— Non ! tant que vous ne m'aurez pas dit où vous allez, fit Jacques avec une voix pleine d'autorité. On parle déjà d'une méchante affaire éclose dans ce bal... Ce serait trop de deux, et votre agitation me fait craindre...

— Quant à cela, tranquillisez-vous, monsieur, je n'ai pas d'affaire d'honneur... au contraire, acheva-t-il si bas qu'il ne devait pas se croire entendu.

Mais le jeune docteur avait l'oreille subtile.

C'était un excentrique, ainsi qu'il est permis d'en juger par ce que nous savons déjà de lui. De plus il était excité par tout ce qu'il voyait depuis quelques heures. L'état de dévastation, l'émoi, la physionomie de ce jeune homme l'intéressaient.

— Il vous arrive une catastrophe ?... dit-il.

— C'est vrai; mais, de grâce, encore une fois, livrez-moi passage.

— Non, si vous ne répondez pas à ma question. Où allez-vous?

— Eh ! monsieur, ne le voyez-vous pas? je fuis cette maison, où j'ai perdu une somme que je ne possède pas.

— Ah ! ah ! considérable?

— Enorme pour moi, quinze cents louis.

Il y eut un silence d'une seconde, pendant lequel le regard de Jacques Raymond, s'étant dirigé au delà des galeries vitrées, vit scintiller, dans les clartés de la lune, l'eau d'un étang profond, séparé de la serre par un petit pont de deux à trois mètres.

Il tressaillit, et reportant son attention sur son interlocuteur :

— Vous n'irez pas de ce côté, dit-il, avec un sourire mélancolique et bienveillant. Vous êtes mon prisonnier.

— Je vous supplie... laissez-moi... j'ai hâte... il le faut !

— Chut !... Voici du monde.

En effet, on venait.

Le jeune homme, qui se nommait Durocq et était caissier dans une maison de banque, avait perdu une somme trop forte pour lui, et avait fini par jouer sur parole.

Leur partie terminée, quelques-uns des joueurs à la table desquels la chose s'était passée, se rappelant son trouble et la brusquerie de sa sortie, s'étaient mis à sa recherche.

— Du courage ! lui souffla le jeune docteur à l'oreille.

— Ah! enfin, le voilà! dit un des survenants; je savais bien qu'il n'était pas loin. Que vous a-t-il donc pris, mon cher?... Diable! Aussi vous jouez un jeu d'enfer!

— Messieurs, dit Jacques Raymond, d'une voix très-calme, ce jeune homme n'a sans doute pas sa raison; mais il paraît qu'il lui manque quinze cents louis qui lui sont indispensables; vous êtes tous beaucoup au-dessus d'une telle affaire; faisons-lui cette somme.

Un rire moqueur fut toute la réponse.

— Je mets cent louis, dit Jacques Raymond, tirant son portefeuille.

— Et moi pas un sou, fit une voix.

— Et moi pas davantage, dit une autre.

— Il n'avait qu'à ne pas jouer, ajouta-t-on.

En ce moment, le malheureux, qui avait su échapper à la surveillance dont il était l'objet, se précipita vers la petite porte, et, voulant l'ouvrir, brisa les vitres avec sa tête.

Jacques Raymond ne fit qu'un bond jusqu'à lui, et, le renversant, le maintint à terre de ses bras robustes.

— Laissez-moi! laissez-moi!... hurlait l'insensé.

— Abandonnez ce malheureux à lui-même! dit un homme âgé, dont la poitrine était amplement pourvue de décorations étrangères. Je le connais, c'est le caissier d'une de nos fortes maisons de banque. Il aura puisé dans sa caisse, et il a perdu un argent qui ne lui appartenait pas... Qu'il aille se faire pendre ailleurs.

Jacques Raymond comprit tout.

—Vous vous trompez, monsieur, dit-il, ce jeune homme n'a rien volé et ne doit rien à personne, ou du moins il a de quoi payer... Il est ivre de punch et d'exaspération d'avoir perdu, voilà tout; il avait en effet quinze cents louis sur lui, mais il les a encore, car ils viennent de s'échapper de sa poche.

Et comme un sourire d'incrédulité courait sur toutes les lèvres:

— Les voilà, messieurs, dit Jacques Raymond ramassant à terre une liasse de billets de banque.

Personne ne fut dupe de ce dénouement, mais, comme, en somme, il terminait une situation qui menaçait de devenir périlleuse pour la bourse de chacun, on s'en contenta et le groupe se dispersa.

Quant à Jacques Raymond, il glissa son portefeuille dans la poche du caissier infidèle et se disposa à se retirer aussi.

— Vous me sauvez plus que la vie, lui dit ce jeune homme, qui revint à lui et lui donna sa carte; je suis d'ailleurs d'une famille riche, et je pourrai un jour m'acquitter avec vous. Quant à ma reconnaissance, je demande au ciel qu'il m'aide à vous la prouver.

Jacques Raymond s'inclina, touché de l'accent de ces paroles.

— Je ne demande pas mieux que de vous revoir, dit-il.

Durocq quitta aussitôt Riberolles et se fit reconduire à Paris. Quant au jeune docteur, il se disposait de même à s'éloigner et faisait un dernier tour de salon dans l'espoir de retrouver le vicomte du Barral.

La fête d'ailleurs touchait à sa fin. Les intrépides seuls dansaient encore. Le parc se faisait désert et dans la salle la foule devenait moins compacte.

Sur la route, un bruit confus de voitures se croisant annonçait le départ de beaucoup d'invités.

Notre héros, n'ayant pu mettre la main sur le vicomte, allait donner des ordres pour faire avancer son coupé, quand il voulut une fois encore traverser la grande salle qui, en dépit des nombreux départs, était toujours très-brillante.

Avouons que ce n'était plus au vicomte du Barral qu'il songeait. Malgré lui, et sans qu'il se rendît un compte

bien exact de la pensée qui le possédait, il errait comme une âme en peine au milieu de ce monde étincelant, cherchant un visage qu'il ne retrouvait plus et dont il avait gardé le souvenir.

Autour de lui, il y avait des femmes superbes, richement vêtues, disparaissant sous la soie, le velours et la dentelle, ruisselantes de diamants, et dans ce parterre magnifique, il ne cherchait que sa violette au doux parfum.

Mais il ne respirait que l'odeur âcre d'une nuit de plaisirs qui finit, Geneviève avait disparu.

Renonçant à une plus longue recherche, il allait décidément partir.

Soudain, une plainte étouffée sortant d'une pièce voisine frappa son oreille.

Il s'arrêta interdit et écouta.

De nouvelles plaintes succédèrent.

— Quelqu'un souffre ici, se dit-il.

Il traversa la pièce dans laquelle il se trouvait et ouvrit avec précaution une porte. Aux plaintes plus accentuées qui lui arrivèrent alors plus directement, il comprit qu'il approchait de la personne malade, et ce fut avec timidité qu'il souleva la portière qui la lui dérobait.

Mais à peine eut-il aperçu celle-ci, qu'il poussa un cri et ne fit qu'un bond jusqu'à elle.

— Qu'avez-vous, mademoiselle, s'écria-t-il, qu'avez-vous ?

Dans un grand fauteuil, Geneviève était étendue, pâle, en proie à d'horribles souffrances.

A ses côtés était une jeune fille qui la soignait et que Jacques Raymond devina être sa camériste.

Le jeune homme leva les yeux sur celle-ci et l'interrogea.

— Mon Dieu, monsieur, répondit cette fille, je n'en sais pas plus que vous. Mademoiselle se porte ordinairement

très-bien et a été toute la journée en parfaite santé. Elle a dîné comme tout le monde, et pas le moindre symptôme d'indisposition ne s'est révélé de la soirée.

— Mais, alors?

— Quand tout à l'heure, elle s'est trouvée subitement comme étourdie, prise de vertige, et n'a eu que le temps de courir à moi pour tomber dans mes bras ; je l'ai amenée ici, et nous attendons le docteur Poncet, qui doit être à Riberolles et que j'ai fait prévenir.

Tout en écoutant la caméristе, Jacques Raymond ne quittait pas Geneviève des yeux, et paraissait suivre avec une attention marquée les troubles qui se reflétaient sur son visage.

— Mais cette enfant ne peut attendre, dit-il; elle est beaucoup plus mal que vous ne croyez.

— Ah! mon Dieu, monsieur, vous m'effrayez.

— Ce médecin est-il bien encore ici?

— Mais, je le pense ; je l'ai vu il n'y a pas une heure.

— Ah!... depuis une heure...

En ce moment, un domestique entra vivement et annonça que le docteur Poncet était reparti dans la voiture d'un de ses amis.

— Mon Dieu, comment faire? s'écria la caméristе.

— C'est bien, dit Jacques Raymond au domestique; fermez la porte et laissez-nous.

Puis se tournant vers l'assistante :

— A défaut de l'expérience du docteur Poncet et vu la gravité du moment, permettez-moi d'utiliser les quelques connaissances que je possède ; je suis médecin.

— Oh! alors, monsieur, c'est la Providence qui vous envoie. Voyez vite l'état de notre chère malade ; je suis sa sœur de lait, et je l'aime plus que moi-même.

— J'en ai vu assez, mademoiselle, pour savoir que cet état est grave et qu'il nécessite de prompts secours.

— Mon Dieu ! si M. Coquillard vous entendait, le pauvre homme !...

Jacques Raymond fit signe à la jeune servante de ne plus l'interrompre, et se penchant vers la malade, il appuya doucement sa tête endolorie contre le dossier du fauteuil et se mit à l'examiner avec attention.

Sa main froide et blanche dans la sienne, il resta ainsi plusieurs minutes.

La malade ne disait rien et se laissait ausculter et considérer en silence.

Son pouls était irrégulier ; parfois des mouvements convulsifs s'emparaient de tout son corps, sa gorge était brûlante, sa bouche sèche et ses lèvres décolorées. Par instants, une sueur froide perlait sur son front.

— Vous avez soif? lui dit Jacques Raymond.

— Oh ! oui, fit-elle avec effort.

— Où souffrez-vous?

— Là, dit-elle, portant vivement la main sur sa poitrine.

Bientôt des phénomènes nerveux se déclarèrent et un commencement de vomissements eut lieu.

Jacques Raymond écrivit une ordonnance, la signa, et, sonnant un domestique, recommanda la plus active célérité.

— Maintenant, dit-il à la suivante, ce qu'il faut, c'est de transporter immédiatement mademoiselle dans sa chambre et dans un lit bien chaud.

Pendant ce temps, vous enverrez un homme de confiance derrière le domestique qui a l'ordonnance afin de le presser davantage.

Nous n'avons pas deux minutes à perdre.

— Mais qu'est-ce que cela peut être, mon Dieu!

Le jeune homme ne répondit rien.

En ce moment, Coquillard, qui venait d'apprendre l'indisposition de sa fille, accourait hors d'haleine.

Il entra précipitamment, la regarda, et pâlit.

— Ma fille! ma fille! s'écria-t-il.

Le jeune homme mit un doigt sur ses lèvres.

— Mais, qu'a-t-elle?... qu'a-t-elle?... monsieur, répondez-moi.

Il n'entendit même pas, il était alors tout à la malade, prise de violentes suffocations.

— Mais elle se meurt! s'écria le malheureux père hors de lui.

— De grâce, taisez-vous, monsieur, dit Jacques Raymond, à qui l'on apportait alors les premiers médicaments qu'il avait demandés, mademoiselle n'est pas en danger.

— Vous me répondez de la sauver?

— Je vous en réponds.

— Oh! monsieur, toute ma fortune...

Jacques Raymond sourit faiblement.

On enveloppait alors, sur ses indications, la malade dans une couverture bien chaude et on l'emportait.

Le jeune docteur suivit.

Coquillard, qui était resté en arrière, le rejoignit incontinent.

— Monsieur, dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais j'ai confiance en vous comme dans un prince de la science, dites-moi sincèrement si ma fille est sérieusement malade?

— Oui, monsieur, mais, je vous le répète, grâce au remède énergique que je vais lui appliquer, il n'y a pas danger pour sa vie.

— Mais qu'est-ce donc?... Mon Dieu! répondez-moi, qu'est-ce donc?

Coquillard, de pâle, devint livide; son regard inquiet chercha à lire dans les yeux du jeune docteur.

— Supposeriez-vous... ces douleurs... cette crise...

Jacques Raymond ne le laissa pas achever :

— Pas un mot de plus, fit-il; l'important, pour le moment, est de la sauver... nous la sauverons.

Coquillard resta seul au haut de l'escalier.

Cet homme qui avait convié à sa table les plus hauts personnages et fait danser dans ses salons la noblesse de France; cet homme qui mariait sa fille à un grand d'Espagne et était archi-millionnaire, erra deux heures dans les corridors de son château devenu désert, jetant un regard désespéré du côté de la petite chambre où se décidait le sort de sa fille, et dont il n'osait pas franchir le seuil.

— C'est que je n'ai plus qu'elle, murmurait-il, comme s'il eût dit : C'est tout ce que je possède de fortune et d'enfants!

III

UNE MENACE DE MORT.

Trois semaines environ après la splendide fête de Ribe-rolles, dont tous les journaux avaient parlé et dont le bruit n'était pas encore éteint, un jeune homme, monté sur un magnifique cheval de race et suivi d'un valet à livrée noire et blanche, gravissait lentement l'avenue des Champs-Elysées.

Il pouvait avoir de vingt-huit à trente ans au plus. De belle taille et d'une suprême distinction, son visage commandait à première vue le respect, la considération et la sympathie. Sa barbe flottait à la brise, tant elle était soyeuse. D'un brun noir, elle éclairait une peau d'un blanc mat. Le front était vaste, proéminent, l'œil d'un bleu sombre, doux et expressif à la fois.

Les manières étaient simples, aisées et aristocratiques. A côté de l'homme du monde et de l'homme de goût, on devinait l'homme instruit, le touriste et l'artiste.

Il était vêtu d'un pantalon gris clair, d'un gilet de soie et d'une redingote boutonnée militairement.

Un bout de ruban rouge, si imperceptible qu'à peine on le voyait, indiquait qu'il était chevalier de la Légion d'honneur.

Il était alors deux heures de l'après-midi, et l'avenue

des Champs-Elysées était encore en partie déserte, car ce n'est que vers quatre heures que les équipages commencent à monter au bois.

Le jeune homme paraissait d'ailleurs jouir de cette demi-solitude. Il fumait lentement, jetant autour de lui un regard vague et paraissant plongé dans une foule de pensées qui tour à tour l'assiégeaient et l'absorbaient tout entier.

Arrivé à la hauteur de l'Arc de l'Etoile, il traversa la place, poussa devant lui dans l'avenue de la Grande Armée et s'arrêta en face d'un magnifique hôtel, dont la façade principale donnait sur l'avenue de l'Impératrice.

La porte-cochère franchie, il sauta à bas de cheval, et, jetant les rênes à son domestique, qui l'avait rejoint, il gravit le premier étage d'un spacieux escalier qui s'ouvrait sur un perron richement sculpté et à balustres de marbre.

Quelques minutes après, il était dans un salon splendide, en face d'une belle jeune fille qui accourait à lui et lui serrait les mains.

— M. Coquillard est absent? dit le visiteur, qui n'était autre que Jacques Raymond.

— Il n'y a pas dix minutes qu'il est sorti.

— C'est jouer de malheur... heureusement...

La jeune fille sourit.

— Ne me faites pas de compliment, monsieur, cela vous est défendu.

— Et pourquoi?

— Songez donc, un médecin, mon docteur.

— Je ne le suis plus, Dieu merci!

— Vous m'abandonnez?

— Je ne l'ai été que par circonstance. Nous n'étions pas à Paris; j'étais seul auprès de vous; le cas était urgent; je vous ai sacrifiée à mon inexpérience.

— Et vous m'avez sauvée, dit Geneviève d'un ton ému.

— Ne croyez donc pas cela.

— Je le sais.

— Comment le sauriez-vous?

— Je l'ai senti.

— Alors, je le veux bien; ce m'est trop glorieux, et je ne suis pas assez modeste pour renier une telle cure.

— Et promettez-moi une chose, dit la jeune fille, c'est que, si je venais à être reprise de ces horribles douleurs, vous ne permettiez pas à d'autres de me soigner.

— Il est à Paris des médecins célèbres dont les noms vous offriront plus de garanties...

— Je n'en veux pas.

— Et dont les connaissances sont assurément plus solides.

— Mais pourquoi tant de modestie? Etes-vous ou n'êtes-vous pas médecin?

— Certainement, mademoiselle, si ce que vous appelez être médecin consiste à avoir passé par une série d'assez médiocres examens, et à avoir reçu un jour, de par la docte faculté, le droit de médicamenter et de tuer à tort et à travers tous les malheureux qui viennent implorer votre prétendue science, je suis médecin. Mais si vous désignez par ce titre un homme instruit, profondément versé dans la connaissance du corps humain et dans celle de la nature, un praticien expérimenté, devinant le mal qu'on ne sait lui avouer, et trouvant le remède nécessaire, en vérité, mademoiselle, j'ai honte de l'avouer, mais je l'avoue : je ne suis pas médecin.

— Vous n'exercez donc pas à Paris?

— Ni à Paris, ni nulle part. Je ne suis d'ailleurs ici que depuis quelques semaines. J'arrive d'Egypte.

— Ah! vous aimez les voyages?

— Beaucoup... Depuis que je suis au monde, j'ai toujours voyagé.

— Ce doit être bien amusant, fit l'enfant avec une naïveté admirable.

Jacques Raymond sourit.

— Quelquefois, dit-il, quand on n'est pas à la veille d'être coupé en deux par un requin, dévoré par un tigre ou dépecé tout vivant par les Indiens.

— Comment, vous avez failli être tout cela !

— Et bien d'autres choses encore.

— Racontez-moi donc cela.

— Aujourd'hui? ce serait bien long.

— Vous avez vu l'Amérique?

— J'ai fait le tour du monde.

Geneviève rapprocha sa chaise et le regarda avec admiration.

— Oh! il n'y a pas à me féliciter de mes prouesses, dit le jeune homme, car, lorsque j'ai commencé mes pérégrinations, j'avais tout au plus dix ans; vous voyez que mes premiers souvenirs doivent être assez confus.

— Vous avez quitté Paris si jeune?

— Non, pas Paris, dit-il, car je n'ai pas l'honneur d'être Parisien, et je n'ai vu cette ville qu'à l'âge de vingt ans. Mon père, d'origine française, était Anglais, et ma mère Italienne. Tous les deux aimaient les voyages, et se fixaient difficilement plus de trois mois dans un endroit. Dans une ville du Nord, où nous étions depuis quelques jours, ma mère mourut subitement. Mon père, pris d'un chagrin mortel, quitta la ville aussitôt, et, m'emmenant avec lui, se mit à courir le monde. Nous fîmes ensemble un petit voyage qui dura environ dix-sept ans, et mon pauvre père ne s'arrêta que lorsque la mort le lui commanda à son tour, à plus de mille lieues de son pays.

— Dix-sept ans! s'écria Geneviève... Mais je n'aurais pas un instant de répit, moi.

— Si vous voulez admettre, dit Raymond, que dans ces dix-sept années vous n'auriez pas couché huit jours dans le même lit quand vous en auriez eu un.

— Quand j'en aurais eu un?

— Ah! mademoiselle, vous pensez qu'on a toujours un lit à sa disposition en voyage! Bien heureux souvent quand nous avions seulement un bout de toile pour nous abriter de la violence des vents, une couverture de laine pour nous préserver de la fraîcheur du sol, quelques branches sèches pour faire du feu et protéger notre sommeil contre les bêtes féroces, une arme pour nous défendre à notre réveil contre les sauvages, et assez de bonheur pour, après plusieurs jours de marche, trouver une source où nous désaltérer.

— Mais ce n'est plus du tout un plaisir que de voyager de cette façon! s'écria Geneviève avec une petite moue.

— Et vous ne voulez pas en essayer?

— Non, certes.

— Vous avez raison.

— Mais j'y songe. C'est au milieu d'une telle existence que vous avez trouvé le moyen de poursuivre vos études?

— Mon père y tenait absolument; c'était un homme très-instruit, médecin lui-même et excellent praticien, un des hommes incontestablement les plus savants que j'aie jamais approchés. Il me fit lui-même toute mon éducation, et nous ne séjournâmes à Montpellier, où je pris mes inscriptions à l'Ecole de médecine, que le temps absolument nécessaire pour passer mes examens.

Mon père m'avait tout appris, et il faut dire aussi qu'il feuilletait sous mes yeux un livre plus grand, plus immense que ceux dont on se sert dans les classes. J'avais devant moi le globe entier, la nature dans ce qu'elle offre de plus admirable et de plus mystérieux à l'étude de l'observateur. J'ai étudié l'histoire sur les lieux mêmes où elle s'est accomplie, les simples sur le sol qui les produit. Mon père ne me laissait rien effleurer; il voulait tout savoir,

tout creuser. Grâce à lui, je crois avoir appris quelque chose.

— Beaucoup, monsieur, j'en suis sûre.

— Beaucoup, en effet, dit Jacques Raymond en souriant, puisque je suis arrivé à être convaincu qu'il me reste tout à apprendre.

— Alors, dit en riant Geneviève, insouciante comme une enfant de son âge, vous allez tuer beaucoup de malades pour faire votre apprentissage.

— Je n'en tuerai aucun.

— Voyez-vous cela, comme si c'était possible, et si au monde il y avait un médecin...

— Je n'en tuerai et n'en guérirai aucun, dit Jacques Raymond, par la raison que j'aurai bien soin de ne pas exercer.

— Dans l'intérêt de vos malades ?

— D'abord, et dans le mien ensuite. Je suis suffisamment riche, et j'ai l'intention de ne faire juste assez de science que pour me distraire, et vivre ensuite à ma guise.

— Et laisser vivre les autres.

— Allons, dit-il, riant de grand cœur, je vois que je n'ai pas été trop maladroit avec vous et que la santé vous est tout à fait revenue.

— Avec la malice, n'est-ce pas ?

— Je vous l'ordonnerai au besoin comme remède souverain.

— Contre quoi ?

— L'ennui.

— Je ne m'ennuie jamais.

— Alors, je vais profiter de cette assurance pour vous laisser seule ; j'ai quelques visites à rendre et je ne dois pas oublier que je dois être présenté ce soir chez votre beau-frère.

— Mon beau-frère ?... Lequel ?... J'en ai trois beaux-frères, à présent.

— C'est beaucoup.

— Dites que c'est trop.

— Pour l'heure, je n'en connais aucun, et je débute par le marquis de Saint-Coppens.

— Vous y verrez probablement ma sœur la duchesse ; quant à son duc, à vous parler franc, je n'y tiens pas du tout. Il me plaît médiocrement ce monsieur-là, ajouta-t-elle avec sa petite moue.

— Age sans pitié, fit Jacques Raymond. Est-ce qu'on dit comme cela tout ce qu'on pense, mademoiselle?

— Et pourquoi ne le dirait-on pas puisqu'on le pense?

— L'adorable enfant, pensa-t-il, plus ému de ce tête-à-tête qu'il ne le voulait paraître et émerveillé de tant de candeur et de franchise.

Quelques minutes après, il remontait à cheval et redescendait les Champs-Elysées au galop.

Il demeurait rue Matignon. En un quart d'heure il fut chez lui, et une heure après il faisait atteler et montait dans un phaéton qu'il conduisait lui même. Il traversa le pont de la Concorde et gagna le faubourg Saint-Germain.

Il rendit quelques visites, comme il l'avait dit, dîna rue de Bellechasse, rentra à son hôtel à huit heures, et il se disposait à faire un bout de toilette pour se rendre chez la personne qui devait le présenter au marquis, quand il trouva un domestique qui l'attendait et lui remit un pli cacheté.

Il brisa vivement l'enveloppe et lut :

« Ma fille, depuis une heure, est reprise des douleurs « *que vous savez;* je n'ose faire venir un autre médecin ; je « vous attends. C'est vous qu'elle demande.

« COQUILLARD. »

— Mais cela est impossible, se dit-il. Voilà trois semaines que je la vois presque tous les jours, et qu'elle va ad-

mirablement. Aujourd'hui, je l'ai quittée à trois heures, et elle ne s'était jamais si bien portée. Que diable! j'aurais entrevu un symptôme, j'aurais deviné quelque chose... C'est impossible.

Et tout en parlant ainsi, il écrivait rapidement un mot pour prévenir son ami, le remit à quelqu'un de sa maison, et, remontant aussitôt dans sa voiture, il prit la direction de l'Arc de l'Etoile.

Inquiet, agité, il allait comme le vent.

Malgré lui et tout en se répétant que Coquillard était un fou qui s'effrayait à tort et s'exagérait à plaisir le fait d'une simple indisposition, il était sous le coup d'une émotion extraordinaire.

Il savait à quel péril elle avait échappé une première fois, quel art il avait fallu pour la remettre sur pied ; serait-il aussi heureux une seconde fois?...

Puis ... Il n'osait achever.

C'était un monde de pensées qui l'agitaient alors.

Il brûla le pavé, passa comme un éclair entre les voitures qui se croisaient et lui obstruaient la route, et arriva comme une bombe dans la cour de l'hôtel du millionnaire.

Il monta.

Il était au chevet de Geneviève.

En moins de cinq minutes, il avait palpé, ausculté, vu, ordonné, et un quart d'heure après, sortant doucement de la chambre de l'enfant, assoupie et abattue, il entraînait M. Coquillard dans une autre pièce ; et, refermant la porte avec soin, il se plaçait en face de lui, et, le regardant bien dans les yeux, lui disait :

— Il faut que nous causions, monsieur.

Coquillard était pâle et consterné.

— Qu'allez-vous donc me dire? fit-il avec un accent poignant.

— Ne le devinez-vous pas?

— Si c'est pour m'apprendre que l'heure est venue de me résigner à un grand malheur, vous savez bien que c'est inutile. Cette enfant-là est ma dernière, celle qui fait toute ma consolation. Si elle mourait, je mourrais avec elle.

Ceci était dit simplement, avec calme, mais il y avait une douleur si vraie dans ces quelques paroles, que Jacques Raymond sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Non, dit-il, il n'est pas question de cela en ce moment. Votre fille a été atteinte plus gravement il y a trois semaines, et je l'ai sauvée. Son état, à l'heure qu'il est, ne m'inspire aucune inquiétude. Je suis arrivé à temps, et, dans trois jours, s'il ne survient pas d'autre accident du genre de celui qui a provoqué cette crise, il n'y paraîtra pas.

— Mais, alors...

— Ecoutez-moi, monsieur Coquillard.

— Avez-vous quelque raison de craindre?

— Que le malheur conspire contre nous, oui.

Coquillard se leva tout tremblant.

— Vous m'effrayez... achevez, je vous en conjure.

— Le mal qui a saisi mademoiselle Geneviève une première fois, en pleine nuit de bal, en quelques minutes, alors qu'elle est dans toute la plénitude de sa jeunesse et de sa force, est incompréhensible. Aussi n'ai-je pas voulu remonter à la source. J'ai recherché le remède, je l'ai trouvé, je l'ai appliqué et j'ai réussi, voilà tout.

— Cependant... j'ai cru deviner en vous observant pendant que vous l'examiniez...

— Oui, quelques mots à double entente me sont échappés. Une ombre de soupçon s'est trahie dans mon étonnement. Mais depuis je me suis rétracté; j'ai déclaré que l'appréciation m'avait fait défaut. L'important était la guérison. J'ai guéri, mais en aveugle; je n'avais rien vu

et rien pu voir. La science est encore à l'état élémentaire. Une plaie saigne, le médecin la cicatrise avec succès alors même qu'il reste impuissant à en reconnaître la nature.

Tel était mon cas. Je ne voulais pas, d'ailleurs, que ma première impression eût été la bonne. Il eût fallu être fou pour y croire. Je n'y croyais sérieusement plus. Aujourd'hui, au contraire...

— Aujourd'hui? répéta Coquillard haletant.

— Il me faut y revenir et insister, dit Jacques Raymond avec effort.

Coquillard, qui avait fait quelques pas dans la pièce, se laissa tomber sur le canapé. Il était livide.

— Qui voulez-vous qui me tue ma fille?... Car je vous ai compris... c'est bien là ce que signifient vos paroles embarrassées, fit-il avec abattement et comme se refusant aussi à croire à la réalité des soupçons que le jeune médecin lui avait communiqués depuis la nuit fatale.

— Eh bien! c'est vrai. J'ai des preuves irrécusables d'un poison violent, dit Jacques Raymond, d'une voix claire et précise.

— C'est impossible! s'écria le millionnaire en bondissant de son fauteuil; impossible! impossible!...

— C'est le mot que je me répète depuis trois semaines; mais je viens, ce soir même, d'acquérir une nouvelle preuve que je n'avais que trop bien vu.

— Mais alors... ma pauvre fille! mon Dieu!...

— Je vous le répète, vous n'avez rien à craindre, j'ai mis le doigt sur le mal, et je saurai le combattre, mais ce que j'ai pu faire aujourd'hui, le pourrai-je demain?

— Oh! monsieur Raymond, ne quittez plus cette maison; demeurez ici, veillez nuit et jour sur mon enfant!

— Nous allons immédiatement prendre toutes les dispositions nécessaires pour parer à une telle situation, et je

n'ai pas besoin de vous assurer que je ferai bonne garde. Si d'ailleurs vous voulez faire venir d'autres médecins, nous pourrons de concert...

— C'est inutile, inutile, s'écria vivement Coquillard, du moment que vous êtes là et que vous me répondez de la vie de ma fille.

— Je peux me tromper; je ne suis pas un praticien éprouvé.

— Ne venez-vous pas de vous prononcer d'une façon?...

— Sans doute, mais quel homme est infaillible, dans notre art surtout !

— Je vous sais honnête homme, et quoique je vous connaisse depuis bien peu de temps, j'ai en vous une immense confiance qui n'a d'égale que ma sympathie. Le jour où vous tremblerez, vous me le direz nettement, et je ferai appel à autant de médecins que vous voudrez. Mais autrement je ne veux que vous au chevet de ma fille.

— Je vous remercie de tant de confiance, monsieur, et cela me permet, non pour vous affermir dans cette résolution qui me semble excessive, mais pour au moins vous tranquilliser, dit Jacques Raymond, de vous confier que, médecin très inexpérimenté dans la pratique des maladies courantes, je le suis moins dans le cas qui nous occupe ici. Par le fait même de mes études et de mes voyages, je suis spécialement versé dans la toxicologie.

— Vous le voyez bien, j'ai tout intérêt à me confier à vous.

— Mais que risquez-vous, tout en vous fiant à moi, de recourir à d'autres lumières ?

Coquillard parut en proie à une perplexité terrible.

— Voulez-vous donc, dit-il, me forcer à parler quand je voudrais me taire ? Certes, si la vie de ma fille est en danger, j'appelle tout le monde médical à son secours,

mais autrement, et vous-même me donnez l'assurance du contraire, à quoi bon ébruiter ce malheur qui m'accable, introduire ici, en même temps que les hommes de science, les hommes de justice et provoquer un affreux scandale!

— Vous craignez le scandale, monsieur, dit Jacques Raymond d'une voix sévère, en le regardant fixement.

— Et qui ne le craindrait pas à ma place, dit Coquillard levant un front timide, ne suis-je pas millionnaire et n'est-ce pas toujours un crime d'être riche? J'ai des ennemis.

— Vous avez des ennemis?

— Il faut bien le croire.

— Sans doute... Mais ces ennemis, les connaissez-vous?

— Non... murmura le millionnaire en baissant les yeux.

— Alors, comment les combattre?

— Voulez-vous que j'appelle le préfet de police chez moi? dit Coquillard.

— Non, puisque vous craignez, et peut-être à bon droit, d'éveiller la curiosité publique; mais permettez-moi alors de veiller moi-même sur votre fille.

— Si je vous le permets, mais je vous en conjure!

— M'aiderez-vous dans mes recherches?

— Pouvez-vous en douter?

— Eh bien! commençons. Quels sont les gens que vous employez?

— Tous gens de confiance et que j'ai depuis longtemps à mon service.

— Il y a cependant ici un criminel.

— C'est impossible, ce ne saurait être ici.

— Mademoiselle Geneviève était-elle sortie aujourd'hui?

— Non pas que je sache.

— Elle n'a donc rien pris au dehors. Eh bien, ce matin

elle n'avait pas la moindre atteinte du mal dont elle est frappée ce soir. Le poison employé date de trois heures au plus. Le criminel est dans cette maison, je le répète et je le soutiens.

— Tous mes domestiques me sont dévoués et tous adorent ma fille qui est pour chacun une providence.

— Pour de l'argent, on fait bien des choses!... murmura le jeune homme.

— Le malheureux... mais qu'il vienne me trouver, je le couvrirai d'or, moi.

— Oui, mais il ne peut venir... On n'avoue pas aussi facilement le crime qu'on veut commettre ou dont au moins on a accepté la complicité.

— Mais qui soupçonner? mon Dieu, qui?... qui donc?...

— Et dehors?... l'ennemi, le vrai criminel, celui qui paie...

— Oh! je ne sais, je ne sais... ma tête se perd... Monsieur, j'en deviendrai fou!...

— Eh bien! laissez-moi, et je vous jure qu'avant qu'il soit huit jours, je l'aurai trouvé, moi.

Coquillard était tellement ému et agité qu'il ne savait que répondre et n'articulait que des mots sans suite.

— Je me livre à vous, s'écria-t-il, s'abandonnant dans les bras de Jacques Raymond, sauvez-la et vous me demanderez ce que vous voudrez.

Le jeune docteur lui prit la main, qu'il pressa dans les siennes.

— Ne vous engagez pas... car vous ne savez pas tout ce que je pourrai implorer de vous.

— Que m'importe, si vous la sauvez!

— Et, si c'était... si je l'aimais... elle.

— Je vous avais deviné, mon ami, dit Coquillard, toujours triste, mais un pâle sourire sur les lèvres, aimez-la bien et qu'elle vous aime aussi, la pauvre enfant, car elle

aura trouvé en vous un digne et brave garçon, que je serai heureux d'appeler mon fils.

— Oh ! monsieur, s'écria Jacques Raymond, ne me faites pas mourir de joie !

— J'ai assez de grands seigneurs dans ma famille, dit le millionnaire ; depuis longtemps, voyez-vous, je cherchais un simple homme de cœur.

IV

CE QU'IL EN COUTE D'ÊTRE DUCHESSE.

Dans les trois semaines qui venaient de s'écouler, Coquillard, quoique vivement inquiété par la maladie foudroyante et inexplicable de Geneviève, s'était rendu plusieurs fois à l'hôtel Sébastiano, situé rue Saint-Florentin, et qu'habitait sa troisième fille, Blanche Coquillard, duchesse de Rivarez.

On se rappelle les pensées sombres qui avaient poursuivi le millionnaire dans la nuit même de ce mariage, et avaient, pour lui seul, changé cette nuit de fête en une nuit de torture.

Ce mariage avait été décidé et consommé avec une rapidité vertigineuse, et à peine devenait-il une réalité que le malheureux père le regrettait et se demandait si, par sa faiblesse ou son imprévoyance, il n'avait pas laissé sa fille courir à un abîme.

Des mots étranges avaient frappé à plusieurs reprises son oreille ; de singuliers rapports lui avaient été faits ; des demi-confidences avaient été entendues par lui ; une lettre anonyme l'avait un moment complétement bouleversé.

Or, aussitôt que l'état de Geneviève le lui avait permis et qu'il avait acquis de ce côté une ombre de sécurité, il

s'était fait transporter à l'hôtel Sébastiano et avait sollicité de Blanche une entrevue intime.

Après Geneviève, c'était celle-là que le millionnaire préférait, et c'est avec une suprême émotion qu'à la suite de son mariage il l'aborda pour la première fois.

Le père et la fille étaient seuls, dans une petite pièce tendue de tapisseries sombres, donnant sur les jardins de l'hôtel.

Coquillard s'assura encore qu'aucune oreille indiscrète ne pouvait surprendre l'intimité de cette entrevue, et, regardant sa fille en face et lui prenant la main :

— Blanche, lui dit il, où est ton mari ?

— Mais je ne sais, mon père, répondit-elle, à son cercle probablement.

La conversation languit quelques minutes, puis Coquillard, la relevant brusquement, rapprocha son fauteuil de celui de la jeune duchesse, et, lui serrant les deux mains avec une tendresse plus marquée :

— Blanche, dit-il, réponds-moi franchement, sans détours et comme tu peux le faire à ton meilleur ami, es-tu satisfaite des événements qui viennent de s'accomplir ?

— Mais sans doute, fit celle-ci étonnée.

— Es-tu heureuse ?

— Comme vous me demandez cela ?

— Réponds-moi.

— Pourquoi ne le serais-je pas ? J'ai un mari jeune, beau, aimable, dont chacun apprécie les hautes manières et les solides qualités.

— Oui, dit Coquillard en hochant la tête, je sais que ta vanité est satisfaite, puisses-tu ne pas payer cette satisfaction trop cher.

— C'est mal ce que vous me dites-là, mon père, ma vanité n'a rien à faire ici ; ayant une sœur baronne et une

autre comtesse, j'ai trouvé naturel d'être duchesse, mais j'ai surtout épousé un homme qui me convenait.

— Soit, n'en parlons plus, dit le millionnaire, qui n'avait pas pour habitude de tenir tête longtemps à ses filles, et réponds seulement à mes questions.

— Parlez.

— Tu aimes ton mari?

— Certainement.

— Et il t'aime, lui?

— Mais... j'ai tout lieu de le croire.

— Il te comble de caresses?

— Il me prouve au moins sa tendresse par tous les moyens qui sont en son pouvoir.

— Tu n'as pas alors le moindre reproche à lui adresser?

— Aucun... en vérité, mon cher père; vous me mettez là sur la sellette... et vous m'inquiéteriez volontiers.

Le visage de Coquillard s'éclaira.

— Eh bien, ma fille, lui dit-il, tes réponses me remplissent de joie; car ne crois pas que mon désir ait jamais été de recourir à des récriminations; au contraire, tu me donnes l'assurance de ton bonheur, tu m'en vois le premier tout heureux.

Après cette entrevue, il se trouva, en effet, plus tranquille; mais de nouveaux bruits ne lui permirent pas longtemps de s'endormir dans une trompeuse sécurité.

Huit jours après, il était près de sa fille et lui disait toujours de sa voix amicale et persuasive :

— Je ne doute pas, chère enfant, que tu ne sois heureuse, puisque tu me l'as assuré et que tu ne pourrais choisir un meilleur confident que ton père; mais dans l'intérêt même de ce bonheur tu dois me dire toute la vérité.

La jeune duchesse se taisait cette fois et paraissait contrainte.

— Voyons, insista Coquillard, tu sais que je suis un bon père et que ma fortune me permet de guérir bien des plaies. Pourquoi ne me dis-tu pas tout ?

— Que voulez-vous dire ? fit-elle en trahissant un trouble dont elle n'était plus maîtresse.

— Ta pâleur, dit le millionnaire, m'a déjà montré que j'avais frappé juste. Voyons, parle. Vous êtes gênés, n'est-ce pas ? Ton mari n'a pas la grande fortune qu'il avait annoncée. Les immenses propriétés qu'il a portées sur son contrat sont grevées d'hypothèques. Cet hôtel n'est plus à lui. Ces voitures qui dorment sous la remise et ces chevaux qui piaffent dans l'écurie ne sont pas payés. Ce faux riche est poursuivi par une nuée de créanciers, et n'a recherché la main de la fille d'un bourgeois millionnaire que pour se sauver de l'abîme dans lequel il allait rouler.

— Oh ! pour cela, c'est faux, s'écria la duchesse, pourpre de honte et se cachant le visage dans ses mains.

— Et pourquoi donc t'a-t-il épousée ? dit Coquillard froidement.

— Parce qu'il m'aimait.

— Soit. Laissons de côté l'appréciation, et pour le moment contentons-nous d'étudier les faits. Ton mari t'a épousée parce qu'il t'aimait, cela ne fait nul doute, mais tu conviens qu'il est ruiné, poursuivi, endetté, et que la dot énorme que tu lui as apportée ne saurait suffire à le sauver.

— Mais, cette dot, il ne peut y toucher.

— Ceci est autre chose. Mais tu reconnais la vérité de tout ce que je viens de te dire.

— Mais d'où savez-vous cela ?

— Qu'importe ? je le sais, et c'est vrai.

— Eh bien, oui, fit la jeune femme, éclatant en sanglots et jetant ses bras autour du cou de son père ; tout cela est vrai, et je n'osais vous le dire.

— Et pourquoi cette preuve de défiance envers moi?

— Oh! ce n'est pas envers vous, mon père, c'est envers moi-même. Je me suis mariée presque malgré vous; j'ai voulu ce mariage à tout prix; je rougis d'être punie sitôt.

— Ainsi donc, dit Coquillard, qui suivait sa pensée, tu es mariée depuis un mois à peine, et tu connais déjà le fond de l'abîme dans lequel tu es tombée. Il ne t'a pas fallu davantage pour pénétrer la détresse de l'homme dont tu portes le nom. Sa situation est telle, qu'il n'a pas eu le pouvoir de fermer sa porte un mois à l'orage du dehors, et que, le lendemain de ton mariage, la tempête est venue s'abattre au pied de la couche nuptiale.

— Taisez-vous, taisez-vous, mon père! s'écria la pauvre jeune femme dans un état d'agitation extraordinaire; ne réveillez pas mes angoisses. Si vous saviez tout ce qui s'est passé ici, depuis huit jours que vous êtes venu!...

Oui, les cris que j'ai entendus, les atroces plaisanteries, les colères, les injures, les menaces qui se sont succédé. C'est un enfer que cette maison.

— Mais lui, que dit-il?

— Rien. Cette vie le laisse impassible, et quand il en est fatigué, il s'en va.

— Alors, vous n'êtes jamais ensemble?

— Presque jamais.

Le lendemain, Coquillard n'eut pas la peine de se faire conduire rue Saint-Florentin; dès le matin, à la première heure, c'était la duchesse elle-même qui se présentait chez lui et venait se jeter dans ses bras.

— Qu'y a-t-il encore, ma pauvre enfant? demanda-t-il.

— Oh! je suis bien malheureuse, s'écria la jeune femme.

— Oui, des dettes, la ruine, la misère...

— Hélas!

— Voyons, dit-il, console-toi; il ne s'agit pas de se désespérer, mais d'étudier une situation en face et de tra-

vailler à en sortir. Je regrette que ce mariage ait eu lieu ; mais c'est un fait accompli, et il faut l'accepter avec résignation. Nous avons cru ton mari riche, il est pauvre ; c'est un malheur si tu veux, mais ce n'est pas, toutefois, un malheur irréparable. Je suis riche, moi, assez riche pour satisfaire bien des caprices sans nuire à l'avenir de mes enfants. Que le duc vienne me trouver, qu'il m'explique avec franchise sa situation, et il faudra qu'elle soit bien mauvaise pour que je n'aie pas le moyen de la relever.

— O mon père, que vous êtes généreux, et que j'ai été injuste envers vous !

— Si je ne t'ai pas dit cela plus tôt, c'est que j'ai voulu te laisser quelques jours d'épreuves, et moi-même prendre bien le temps de réfléchir à ce que j'allais faire.

— Hélas ! mon père, répéta la duchesse, je n'ai jamais douté de vos bontés, et veuillez bien croire que ce n'est pas une misérable question d'argent qui cause chez moi un tel désespoir.

— Mon Dieu, qu'est-ce donc ?

— Mon père, mon mari ne m'aime pas.

— Ah !... ce que je craignais le plus !

— Il ne m'a jamais aimée.

— A mon tour, je te dirai : Qu'en sais-tu ?... Il ne faut rien exagérer, et quand je t'ai questionnée l'autre fois, rappelle-toi que tu m'as rassuré.

— Je le sais.

Elle était toute frémissante et son corps tressaillait sous la secousse de mouvements convulsifs.

— Voyons, remets-toi ; que peux-tu savoir aujourd'hui de plus qu'hier ? Comme moi, il y a peu de jours, peut-être exagères-tu quelque triste côté de la situation ?

— Non, je n'exagère rien, mon père ; je suis sûre.

Elle se mit à fondre en larmes.

Le pauvre père essayait en vain de la calmer.

— Oh! si vous saviez, dit-elle, ce que l'on souffre de se sentir trompée ainsi. Toutes les délicatesses de la femme se révoltent à la pensée monstrueuse qui a guidé cet homme dans l'union qui me tue. Oh! j'ai été aveugle jusqu'au bout, à force de vanité, et vous avez eu toujours raison. Oui, oui, vous l'avez dit, c'est pour payer ses dettes qu'il a recherché ma main, et aujourd hui que son crime est accompli, il ne prend même plus la peine de le dissimuler. Il a une maîtresse, une femme pour laquelle il s'est ruiné peut-être et pour laquelle il se ruinera demain, une femme qu'il affiche en plein Paris, et qui a osé venir le chercher jusque sous mes fenêtres.

Coquillard tremblait légèrement et était aussi pâle que sa fille.

— Ce que tu m'apprends là, mon enfant, dit-il avec effort, m'attriste profondément, mais il ne faudrait pas t'alarmer ni te décourager plus que de raison.

— Comment, quand mon mari me trompe outrageusement, et me ruine pour une créature infâme!

— Je sais bien, je sais bien... c'est dur... mais enfin, tu as voulu entrer dans le grand monde, épouser un homme recherché pour son train et ses manières. Eh bien, ce n'est pas heureusement ainsi partout, mais dans la sphère particulière de ce *tout Paris*, de ce *high life*, où tu as choisi ton mari, je me suis laissé dire que les choses ne se passent guère autrement. Un homme lancé a toujours une femme et une maîtresse... quelquefois même il en a plusieurs...

— Mais c'est abominable! je le répète, et vous, mon père, vous trouvez cela tout naturel, vous l'excusez!

— Je n'excuse pas, ma fille, j'explique.

Ah! certainement, c'est une des choses que je redoutais pour toi. Cela est loin de l'éducation que tu as reçue, des exemples que tu as eus sous les yeux avec ta digne mère,

et que tu as appréciés depuis que tu as l'âge de raison.

Tu as voulu te lancer dans un monde nouveau ; tu t'es laissé prendre aux apparences. Je ne te fais pas de reproches, je voudrais te venir en aide, et c'est pour cela que je te parle comme à une femme intelligente et supérieure.

— C'est-à-dire que la supériorité consiste à tout endurer, à subir l'outrage et la trahison sans se plaindre.

— Elle consiste surtout, ma pauvre enfant, à éviter le ridicule.

— Le ridicule?...

— Oui, le ridicule ; car dans ton nouveau monde, dans le monde de ton mari, personne ne te comprendrait, si l'on t'entendait pousser les hauts cris pour cette aventure.

— Alors, dit la jeune femme avec une ironie poignante, il n'y a plus qu'à courber la tête, et à baiser les pieds de mon seigneur et maître.

— Il y a, ma fille, à maintenir ta dignité, et, crois-moi, si cet homme peut être corrigé et ramené, c'est uniquement par ce moyen.

Va! je déplore autant que toi cette situation, tu sais si je m'en suis préoccupé et si j'eusse voulu la prévenir. Mais puisque le mal est fait, tâchons qu'il n'empire pas. Je me charge de parler au duc.

— Avec énergie, alors.

— Avec douceur, répondit Coquillard, triste, mais ferme. Il s'agit de ton bonheur... et du mien. Crois-moi ; faisons abnégation de nos susceptibilités. C'est un devoir qui s'impose à toi ; il faut le remplir jusqu'au bout.

La duchesse essuya violemment ses larmes avec une sorte de rage et de colère.

— Je vous écoute, dit-elle.

— Il faut ramener ton mari, je le répète.

— Le ramener... le disputer à une rivale, moi !...

— Le ramener à toi à force de tendresse, de soins, de prévenances et d'amour. Quand il verra quelle femme tu es et quel trésor il y a dans ton cœur, il rougira d'avoir pu te préférer une misérable et avide courtisane. Et il le sentira, ou bien il n'y a plus rien en lui.

— Oh ! comme les hommes se comprennent ! s'écria la duchesse, regardant son père avec plus de colère que d'indignation.

— Je vais te donner, moi, dit Coquillard, l'exemple de la douceur et de la modération, peut-être même plus si tu veux. Tu m'as dit tout à l'heure qu'il s'était ruiné pour cette femme et qu'il était prêt à s'y ruiner encore.

— Oui, je le sais.

— Eh bien, depuis quatre jours, j'ai mis en campagne tout un monde pour connaître le nombre exact des créanciers de ton mari et le chiffre de ses dettes. Hier matin, j'avais appris ce que je voulais savoir. Hier au soir, tous ces créanciers dont j'avais les noms et les adresses avaient reçu une lettre de convocation pour se présenter rue Vivienne à mon comptoir.

— Allez-vous donc les payer ?

— Tous.

— Après ce que vous savez ?

— Il s'agit ici de l'honneur de ton mari, du mien, par conséquent, du tien, de celui des enfants qui peuvent porter un jour le nom de Rivarez. J'ai pensé surtout qu'il s'agissait de ton bonheur.

— Oh ! mon père, s'écria la duchesse en saisissant les mains du vieillard et les couvrant de ses lèvres, que ne vous dois-je pas déjà ? Comment reconnaître jamais un tel sacrifice de votre part ?

— Je ne te demande rien, dit-il, que de me conserver ton amitié, et surtout... il appuya sur le mot... ta confiance.

— Mais, mon mari... Cet homme que, somme toute, je ne connais pas, si c'était vraiment un misérable et qu'il fût capable de ne payer votre sacrifice que par la plus noire ingratitude et peut-être par d'autres infamies?

— N'es-tu pas là, toi? Que m'importe cet étranger en dehors de toi?

— Ne vaudrait-il pas mieux, par mesure de prudence, suspendre les paiements que vous avez annoncés et attendre?

— Non, dit Coquillard, ma parole est donnée, je paierai à l'heure dite.

— Quand bien même vous sauriez...

— Que pourrais-je savoir?... Avant toute chose je dois payer.

La duchesse releva la tête et considéra son père en silence.

Cet homme, qu'elle avait toute sa vie méconnu, prenait soudain dans sa pensée des proportions inconnues. Elle le devina dans une seconde. Elle comprit ce qu'il y avait d'honneur et d'honnêteté dans ce vieillard, simple et bon, que n'avaient effleuré ni l'ambition ni la vanité.

— A combien donc s'élève cette dette? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— A neuf cent mille francs, répondit-il.

V

ÊTRE AIMÉE.

C'était une journée d'hiver qui se préparait, une journée froide, terne et humide. La nuit, pesante et noire, commençait à peine à s'éclaircir. Des lueurs blafardes déchiraient le voile de brouillard qui enveloppait la grande ville et dessinait son ombre sur les murailles grises des hautes maisons du boulevard. Par échappées rougeâtres, le jour frappait contre les vitres des boutiques basses et obscures.

Au premier étage d'une maison moderne du boulevard de la Madeleine une fenêtre s'ouvrit, et un homme en robe de chambre apparut quelques secondes sur le balcon. Il pouvait avoir de quarante-cinq à quarante-sept ans. De moyenne taille, il était gros, trapu et de force à lutter contre plusieurs colosses. Il avait des épaules de largeur et d'épaisseur à faire l'office d'un porteur de la halle et des poings à assommer un bœuf.

Lourd, commun, vulgaire, il avait néanmoins une certaine distinction relative, et, s'il ressemblait à un cocher de fiacre par le physique, il eût pu être parfaitement un employé subalterne de quelque administration ou de quelque préfecture de province.

Quand on le regardait avec attention, on voyait alors

qu'il était plus que cela, et l'on oubliait sa laideur pour ne remarquer que l'intelligence qui, malgré la rude enveloppe qui refroidissait sa physionomie, rayonnait dans ses yeux.

Sur ce corps rond, la tête ronde aussi était posée comme une bille de loto vissée à une bille de billard. Les cheveux coupés courts étaient jaunes avec un ton verdâtre. Les dents longues et écartées, la peau blanchâtre avec des plaques rouges aux parties saillantes. Le front bas et comme ramassé sur lui-même.

Une particularité qui ne contribuait pas moins à ajouter à la répulsion qu'inspirait ce visage aux tons fauves, c'était, au-dessous de l'œil et à la naissance du nez, un renfoncement, un aplatissement, comme un trou produit par une balle.

Cet homme, après avoir jeté un œil inquiet sur la longue ligne des boulevards, et s'être plusieurs fois penché sur le balcon, comme s'il cherchait quelqu'un sur le trottoir, rentra chez lui et ferma sa fenêtre.

Quelques minutes après, une voiture s'arrêtait devant la porte-cochère de cette même maison, et un homme âgé en descendait.

Ce dernier sonnait, franchissait le seuil de la porte, et était introduit aussitôt dans une vaste pièce, meublée confortablement, mais sans luxe apparent.

C'était d'ailleurs un cabinet de travail.

Au même instant, une porte du fond s'ouvrait, une large portière de reps se soulevait, et un homme apparaissait.

C'était le propriétaire du local, le personnage qui, quelques secondes, était apparu au balcon.

— Oh ! docteur, fit-il courant au-devant du nouveau venu, comme vous avez tardé.

— Est-elle donc en danger ?

— En danger, comme vous y allez, docteur; pourquoi

pas morte, tout de suite? Dieu merci, nous n'en sommes pas là, mais depuis quelques jours, comme vous le savez, elle est très-souffrante et elle a passé une mauvaise nuit ; j'ai donc cru prudent de vous faire appeler.

— Et vous avez bien fait, dit le docteur.

— Ne seriez-vous donc pas venu aujourd'hui?

— Dans la matinée, probablement; mais votre appel m'a fait devancer ma visite de quelques heures.

Les deux hommes étaient debout. Ils ne prirent pas le temps de s'asseoir et, traversant la pièce, ils gagnèrent celle du fond.

Un quart d'heure après environ, ils reparaissaient et prenaient place au coin du feu qui flambait dans la vaste cheminée.

— Eh bien, docteur, comment la trouvez-vous? demanda l'homme aux cheveux roux, dont nous ne dissimulerons pas plus longtemps le nom, et qui était connu dans la société parisienne sous celui de François Taboureau et sous le titre de baron.

Le docteur Rigault hésita à répondre.

— Mal, n'est-ce pas? dit le baron avec une émotion si grande qu'il eut peine à se contenir.

— Mal, sans doute, dit le docteur, toujours avec quelque hésitation, mais pas en danger, vous aviez raison.

— Vous me l'assurez?

— Absolument.

— Ne me trompez pas, docteur.

— Pourquoi vous tromperais-je?... La santé de madame la baronne est certainement gravement compromise. Il y a là un état d'anémie persistant contre lequel tous nos remèdes ont jusqu'ici lutté sans succès. Mais, si nous n'avons pas réussi dans la guérison, nous avons fait beaucoup pour l'adoucissement du mal et la prolongation de la vie.

— La prolongation de la vie, répéta Taboureau, voilà qui est important, docteur.

Ce dernier leva les yeux sur le baron et parut étonné.

— L'air salin que madame la baronne a respiré ces derniers mois, continua-t-il, lui a fait grand bien. Ce qu'elle ressent aujourd'hui résulte d'un changement d'atmosphère un peu brusque. Mais ne craignez rien; patientez; qu'elle garde l'appartement et suive avec exactitude le régime tonique que j'ai ordonné, et, avant qu'il soit quinze jours, elle pourra sortir en voiture et ira tout à fait bien.

— Allons, dit le baron, se levant et tendant la main au docteur, vous me réconciliez avec la médecine.

— J'espère, dit celui-ci, que vous ne vous brouillerez jamais avec le médecin.

Le baron reconduisit le docteur jusqu'à la porte.

— Quand reviendrez-vous ? lui dit-il au moment où il s'éloignait.

— Mais, dans quelques jours.

— Revenez demain, je vous prie.

— A demain donc, reprit le docteur en souriant.

A peine le baron était-il seul qu'il quittait son cabinet, et, traversant un corridor et deux autres pièces, pénétrait dans la chambre à coucher de sa femme.

Celle-ci, enveloppée d'un peignoir de cachemire blanc, était étendue sur un grand fauteuil, la tête enfouie dans un oreiller, et les pieds dans une chancelière.

— Pourquoi à une heure aussi matinale n'êtes-vous pas au lit, ma bonne amie ? dit Taboureau.

— Vous savez que je préfère être ainsi, répondit la jeune femme, il me semble que je me repose mieux, et puis, je vois sur le boulevard et cela me distrait.

— Le docteur aimerait mieux que vous reposiez tout à fait.

— Votre docteur... il me fatigue.

— D'ailleurs, il ne vous trouve pas mal ce matin.

Elle eut un sourire pâle.

— Je crois qu'il n'en sait pas plus que moi.

— Pourquoi cette idée, chère amie? Le docteur Rigault est un excellent médecin, très-estimé de ses collègues. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis quelques années, et voit la plus belle clientèle de Paris.

— Vous me donnez là, en effet, de bien bonnes raisons.

— En voulez-vous consulter un autre?

— C'est inutile, mon ami. Je vais aussi bien que je puis aller, et tous les médecins de la terre ne pourraient rien en ce moment.

— Peut-être qu'avec des soins?...

— Je n'en manque pas avec vous, et d'ailleurs mon état n'est pas aussi grave que vous paraissez le croire.

— Vous me voyez tout à fait heureux, chère amie, de votre foi dans l'avenir, dit le baron qui s'était assis aux pieds de sa femme et qui se leva. Surtout ne vous laissez manquer de rien et ne vous fiez pas trop à vos domestiques; appelez-moi de préférence sans hésiter. Voyez-vous, si d'ici quelques jours vous n'alliez pas mieux, je serais presque d'avis que vous retournassiez à la campagne.

— Est-ce le docteur Rigault qui a dit cela?

— Non, c'est moi-même.

— Eh bien, nous verrons cela; pour le moment, je ne me sens pas mal du tout.

Le baron s'éloigna et la jeune femme resta seule.

Chétive et pâle, c'était une nature essentiellement maladive que cette créature. Elle avait vingt-cinq à vingt-six ans, et en paraissait vingt à peine, tant elle était frêle et mignonne.

Elle était jolie. Ses yeux, d'un bleu clair, avaient une douceur enfantine. Ses cheveux, d'un blond cendré et qu'elle

avait à profusion, tombaient sur ses épaules en grappes molles et encadraient à ravir sa tête alanguie. Malheureusement la maladie penchait son front et mettait de la pâleur sur ce masque étiolé. Elle dépérissait. Elle se mourait et le savait. Cette pensée jetait des ombres plus fortes sur tous ses traits pâlis déjà effilés par la souffrance.

Elle se nommait Renée, elle était la fille de Coquillard. Fille aînée et fille d'un millionnaire, elle avait épousé un autre millionnaire dans la personne de Taboureau.

Vers onze heures, on ouvrit sa porte et une toute jeune femme entra doucement et vint s'asseoir à ses côtés.

C'était sa sœur, Blanche Coquillard, la nouvelle duchesse de Silva Rivarez.

Les deux sœurs s'embrassèrent cordialement et se rapprochèrent pour causer.

Blanche ressemblait beaucoup à Renée.

C'étaient les mêmes traits, la même douceur dans le regard, le même sourire dans l'expression.

Mais la duchesse avait dix-neuf ans et la maladie ne l'avait jamais atteinte. Elle était aussi plus grande et plus forte.

La santé resplendissait sur ce beau front un peu fier et rayonnait dans ces grands yeux largement ouverts. La bouche était fraîche et souriante. Les dents divinement belles. Les cheveux, blonds comme ceux de Renée, mais d'une teinte moins pâle, étaient soyeux et épais à la fois, et retombaient en boucles plus provoquantes sur son cou d'une blancheur de cygne.

L'une avait déjà vécu, l'autre naissait à la vie et la respirait à pleins poumons.

Elle était mise à ravir et avec un goût exquis.

— La délicieuse toilette, dit Renée.

— Tu trouves?

— Te voilà déjà une dame.

— Faut-il donc bien longtemps pour cela ? je me suis mariée si tard !

Renée eut un sourire.

— Tu veux dire trop tôt, fit-elle.

— Pourquoi cela ?... es-tu folle, à vingt ans; tu t'es mariée à seize, toi.

— Oh ! oui, beaucoup trop tôt.

— Mais tu as un mari qui t'adore !

— C'est vrai, il en est parfois gênant.

— Il va au devant de toutes tes volontés?

— Il veut même que je sois malade pour avoir le droit de me soigner. Il m'accable de médecins et de médicaments.

— Plains-toi donc !

— Si je tousse, il se figure que je rends l'âme.

— Eh bien?

— Si je pleure, il se figure que je me regrette.

— Mais c'est charmant, tout cela.

— Il se trompe : ce n'est ni moi ni lui ; c'est un autre.

— Un autre ?

— Un autre qui n'existe pas, ou plutôt que je ne connais pas, c'est l'inconnu. C'est cet idéal qu'on poursuit toujours, et qu'on ne rencontre jamais. Jeune fille, vois-tu, j'avais fait un rêve ; mariée, je le continue.

La duchesse n'osait répondre, et cependant les paroles lui brûlaient les lèvres.

— Ton mari a vingt ans de trop pour toi, voilà toute la vérité.

— S'il n'avait que cela de trop.

— Petite méchante.

— Il me déplaît et m'ennuie... mais il m'adore. Je n'ai plus rien à dire.

— Absolument rien, madame.

— Et le tien, comment va-t-il?

— J'allais t'en parler, mais je n'ose plus.

— Tu me refuses ta confiance?

— Non ; mais, vois-tu, je vais avoir l'air de t'humilier si je te conte mon bonheur.

— M'humilier ?

— Te faire de la peine, peut-être ?

— A moi? et parce que tu serais heureuse!

On eût dit une mère que cette petite baronne. Elle n'avait que six à sept ans de plus, mais elle était mariée depuis huit à un homme qui en avait quarante-six. Son mari était laid, et elle ne l'aimait pas. Elle se mourait d'une maladie de poitrine et d'illusions rentrées. Sa sœur était femme depuis deux mois ; c'était une enfant pour elle.

— Rapproche ton fauteuil, lui dit-elle, et conte-moi ta joie. Cela te fera plaisir; car, comme dit le poète : Un souvenir heureux est peut-être sur terre plus vrai que le bonheur !

— Et toi?

— Mais moi, ma chère Blanche, c'est la coupe de vie que tu approches de mes lèvres. C'est le foyer que tu allumes et à la flamme ardente duquel je vais réchauffer mon cœur transi. Te savoir heureuse, c'est une joie pour moi qui t'aime, t'entendre parler de ton bonheur, c'est me chanter la plus délicieuse chanson qui puisse charmer l'oreille d'une recluse.

— Que tu es bonne!

— Ah çà, tu l'aimes donc bien, ton duc?...

— Si je l'aime ! si tu savais !...

— Oui, je sais : il est jeune, il est beau, il est noble, il a été fort entouré, ton grand d'Espagne.

Il y eut une lueur triste dans le sourire étincelant de l'heureuse duchesse.

— Voilà, dit-elle, qui a fait mon malheur pendant un mois.

— Comment cela ?

— Il avait une maîtresse... pour laquelle il s'était ruiné.

— C'est grave.

— Et le premier mois de notre ménage, il me délaissait pour elle.

— Et tu parles de ton bonheur, pauvre amie ! dit Renée, qui eut un véritable serrement de cœur.

— Oh ! c'est que tout cela est changé. Il ne l'aime plus, il ne l'a jamais aimée ; il m'a tout conté. Oh ! c'est une lugubre histoire !

— Si elle a eu son dénouement, n'en parlons plus.

— Cette femme est une mauvaise créature qui avait accaparé ce pauvre duc. Il est faible, très-faible. Tous les hommes qui ont l'air vaillant comme cela, sont petits et faibles devant nous. Il avait fait la rencontre de cette femme je ne sais où, en Italie, je crois.

— Pas si loin.

— Qu'en sais-tu ?

— Oh ! absolument rien ; mais comme il est banal de se rencontrer sur le boulevard des Italiens, on finit toujours par croire qu'on s'est rencontré au bout du monde.

— Tu as décidément bien de l'expérience, dit la duchesse qui passa son doigt rose dans les belles boucles blondes des cheveux de Renée ; or, admettons qu'ils ne se soient pas rencontrés en Italie ; du reste, tu l'as vu, je n'en étais pas bien sûre, mais, pour son malheur, il n'est que trop vrai qu'ils se sont rencontrés quelque part. Cette femme est un vampire, elle lui a sucé le cœur et la fortune. Puis quand, lassé et dégoûté, il a voulu se marier, elle l'a poursuivi et menacé de faire scandale, et de crainte que j'apprenne quelque chose, il a continué, après son mariage, à aller chez elle.

— Mais...

— Attends donc ! Quand il n'y allait pas de lui-même,

elle venait le chercher, et un jour, de mes fenêtres, j'ai vu sa voiture stationner devant ma porte, et le duc y monter avec elle.

— C'est abominable, cela !

— Quand il a vu que je savais tout, que cette femme, n'ayant plus rien à m'apprendre, ne pouvait rien contre lui, il l'a immédiatement quittée, il est revenu à moi.

— Sérieusement ?

— Il avait des dettes, oh ! des dettes, ma pauvre Renée, à en perdre la tête. Il était poursuivi, il allait être mis en prison, que sais-je ? Tout son patrimoine s'était dépensé pour cette femme.

— Elle et d'autres.

— Peut-être bien, mais elle surtout. Alors j'ai eu recours à notre père, et pour ramener le bonheur chez moi, il a tout payé.

— Ah !...

— Cela t'inquiète ?

Renée pressa la main de Blanche.

— Tu sais le cas que je fais de l'argent et si j'en manque ici ; mais que mon mari n'en sache rien !

— Pourquoi ?

— Ignores-tu comme il est intéressé ?

— Ton mari le saura. Il le saura parce que notre père le lui dira. La somme est trop importante pour qu'il n'en soit pas fait mention dans les papiers de notre père, et je n'ai pas voulu qu'aucune de mes sœurs fût lésée dans cette affaire.

— Tu as eu tort ; mais du moment qu'il s'agit de comptes, ne parlons plus de cela, laissons nos maris s'arranger. Tu disais donc que le duc avait complétement abandonné cette vilaine femme et était revenu à toi.

— D'une façon absolue. Il s'est révélé à moi tout ce qu'il était, un cœur d'or, une âme d'élite.

— Je vois que de ton côté tu le paies vaillamment de retour.

— Qu'est ce que tu veux, c'est mon mari.

— C'est une raison.

— Et puis il est si doux, si bon. C'est un lion au milieu des autres hommes, c'est un enfant à mes genoux. Oh! ne crois pas que ce soit la vanité qui m'attire près de lui. Certainement il n'est pas le premier venu, c'est un personnage, c'est un homme qui compte dans la société. Il y a fait parler de lui et y possède de chauds amis. Son nom, l'illustration de sa famille, ses duels et jusqu'à ses bonnes fortunes et son inconduite en font une individualité dont une femme peut être fière, sinon à juste titre, au moins avec quelque excuse.

La jeune femme hochait la tête.

— Mais ce n'est pas pour cela que je l'aime, je te jure, reprit la duchesse, ce n'est même pas pour son esprit que l'on cite dans le monde. c'est pour les qualités de son cœur, c'est pour la tendresse dont il est plein et qu'il répand sur moi, c'est pour l'amour qu'il me donne et dont je suis tout heureuse, c'est pour les bonnes paroles qui tombent de ses lèvres quand il me dit de sa voix si douce et si caressante : « Vois-tu, chère amie, il arrive un moment dans la vie où l'homme le plus dissipé se lasse de ces amours de passage qui autrefois faisaient toute sa félicité, il vient un jour où ces femmes que l'on aimait, on les méprise, où ces plaisirs qui vous attiraient, on les repousse, où on éprouve un besoin de vivre d'une autre vie, de s'asseoir comme je suis là à un foyer honnête, près d'une femme qu'on adore, et qui est celle qu'on a choisie pour toute son existence. »

— Mais, sais-tu que c'est très-joli cela, dit Renée. Le baron m'aime beaucoup ; mais il ne me dit pas de si belles choses.

— Aussi, depuis un mois que tout cela est terminé, le duc ne me quitte pas, nous n'avons qu'une voiture ; c'est la même qui nous conduit au Bois et aux Italiens. C'est tout au plus s'il disparaît quelques heures dans la journée pour aller à son cercle. Le soir, il est toujours là ; et si nous n'avons ni soirée, ni réception, c'est au coin du feu et dans l'intimité qu'il me répète qu'il m'aime.

La petite baronne était toute pensive.

— Eh bien, dit la duchesse, tu n'as pas du tout l'air de prendre part à ma joie, ainsi que tu me l'avais promis... Seriez-vous jalouse, Renée?

— Non, mais je suis inquiète.

— Inquiète, et pourquoi?

— Cela tient peut-être un peu à mes humeurs noires, mais mon organisation est telle, que la pensée du bonheur me fait seule frissonner.

— Quelle idée !

— Pense donc un peu, maintenant que te voilà si heureuse, si fière de ton mari, et si joyeuse de ton bonheur, si, par une catastrophe que je ne veux pas prévoir, l'orage allait revenir dans ta maison et le trouble dans ton cœur?

— Heureusement, cela est impossible.

— Tu vois comme tu serais malheureuse, puisque tu n'admets même pas la possibilité d'un tel revers.

La duchesse allait répondre, quand un domestique, entr'ouvrant la porte, annonça M. le marquis et madame la marquise de Saint-Coppens.

Les deux sœurs se levèrent aussitôt comme pour aller à la rencontre des nouveaux venus; mais elles ne bougèrent pas et eurent le temps d'échanger un regard profond et expressif qui disait à la fois tout leur embarras et leur ennui...

La marquise entrait alors comme une bombe et courait

elle-même aux deux sœurs, qu'elle embrassait sur le front avec un baiser bruyant.

Madame de Saint-Coppens, ainsi qu'on le sait, n'était autre que la deuxième des filles de Coquillard.

Renée, Olympe et Blanche, le hasard les réunissait toutes trois, il ne manquait plus que Geneviève, alors malade et retenue au lit, pour que la descendance du millionnaire fût au complet.

Olympe avait vingt-deux ans. Elle n'était pas plus belle que ses sœurs, mais elle était à coup sûr d'une beauté plus étincelante. C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, une beauté tapageuse. Elle était grande, forte, ample de formes. Blanche pâlissait à côté de la magnificence de cette taille pleine d'audace et de fierté, et quant à Renée, malgré le charme répandu sur ses traits si délicats, elle ressemblait à une pauvre petite fleur étiolée dont un souffle de vent aurait brisé la tige.

Les trois sœurs étaient blondes, mais avec une nuance différente, partant d'une teinte pâle chez Renée pour arriver à la lueur ardente chez Olympe.

Les trois sœurs avaient été richement dotées de ce côté. Les boucles alanguies de Renée pouvaient rivaliser en profusion avec les nattes serrées de Blanche, mais quant aux cheveux d'Olympe, c'était une masse compacte et confuse, une crinière d'or, qu'elle relevait sans art au-dessus de sa tête, et qui s'échappant roulait à terre jusqu'à ses pieds.

Du reste, dans cette femme tout répondait à l'idée de la force et de la passion. Ses traits n'avaient ni la finesse de ceux de Renée, ni la noblesse de ceux de Blanche, mais accusaient le mépris et le dédain. Elle devait être orgueilleuse jusqu'au bout des ongles et ambitieuse à en mourir. Dans ses yeux se trahissaient toutes les passions et toutes les ardeurs. Ses lèvres étaient rouges et puissantes.

Le sang mordait sa peau d'une blancheur laiteuse, et lui donnait des transparences provoquantes.

Sa robe à longue traîne balayait le parquet. Ses cheveux d'or s'épandaient autour d'elle. Son bras nu chargé de bracelets sortait de sa manche de velours à crevés de satin blanc. Un cachemire des Indes enveloppait ses épaules frissonnantes, et couvrait de son luxe de haut ton le décolleté de son corsage et la légèreté orgueilleuse de sa tenue.

Son nom, sa fortune, la position de son mari lui permettaient de fouler aux pieds ce qu'elle appelait le préjugé, et d'étaler dans le monde des toilettes et un langage que toute autre eût payé du prix de sa considération.

Elle s'était assise bruyamment, avant qu'on eût d'ailleurs songé à l'en prier, et parlait avec volubilité.

Rien de sérieux, rien de sincère dans ce flux débordant comme d'une cascade et dénotant aux premiers mots la jeune femme frivole et mondaine.

L'intimité qui existait entre Renée et Blanche avait cessé depuis l'arrivée d'Olympe.

Les trois sœurs se regardaient, s'observaient, s'étudiaient et surtout veillaient à ne point se livrer.

Mais au quatrième plan, et qui eût pu être au vingtième, était un autre personnage.

C'était le marquis de Saint-Coppens.

Après avoir salué et s'être informé avec onction de la santé de ses deux belles-sœurs, qu'il traitait avec un respect plein de solennité, il s'était assis, lui aussi, mais sans bruit et complétement à l'écart.

S'ennuyant à ne rien faire et ne prenant aucune part à la conversation qui s'engageait à côté de lui, il avait atteint un album qui traînait sur une console et le feuilletait avec complaisance.

Le marquis de Saint-Coppens était un homme de petite

taille, étriqué de sa personne, et dont la tête malingre reposait sur un corps plus chétif encore. Quand il parlait, ses défauts physiques, au lieu de s'effacer, s'affirmaient davantage. Il avait la parole sourde et aiguë, la prononciation défectueuse; il était myope et avait une oreille paresseuse.

A côté de la riche carnation de sa femme, ce petit homme faisait peine à voir. Il dormait les yeux ouverts, il mangeait comme un enfant. On eût dit que, frappé d'anémie depuis sa naissance, il n'avait pas six mois à vivre, et qu'il assistait à sa propre décomposition.

Cet homme était le produit d'une génération hâtive et fatiguée. Il était né rue Cassette, à Paris, dans ce pâté de maisons qui avoisinent la place Saint-Sulpice.

Son père, ancien garde du corps, et l'un des plus beaux hommes de la Restauration, lui avait donné le jour dans un âge avancé. Sa mère, phthisique au troisième degré, était morte quelques mois après l'avoir mis au monde. Il avait été élevé par une douairière qui avait rêvé d'en faire un savant et un grand seigneur, et n'avait réussi qu'à produire un pauvre hère maladif et malheureux.

Un sang déjà vieux dans les veines, il n'avait été nourri pendant quinze à seize ans que de gâteaux à la crème et de bonbons à la vanille. La douairière l'adorait, mais son adoration se produisait à la façon de ces femmes qui ont un oiseau en cage, et qui, sous prétexte de lui rendre la vie agréable, passent la leur à le tracasser.

Enfermé du soir au matin dans un salon froid et solennel, le petit marquis n'avait eu pour horizon dans toute sa jeunesse que la rue Cassette et le visage refrogné et encapuchonné de sa vieille tante, la marquise douairière de Komarec. La journée du dimanche seule faisait exception. Ce jour-là, on allait à la messe, aux vêpres et au salut à Saint-Sulpice. Pendant vingt ans, ces trois céré-

monies, se renouvelant quatre fois par mois, furent les seules distractions du futur conseiller d'Etat. La science qu'on lui avait imposée si longtemps à dose renforcée n'avait pas profité à son cerveau malade. Il était resté ignorant et était devenu imbécile.

Poussé très jeune dans la carrière diplomatique par la marquise de Komarec qui avait à cette occasion déployé toute son activité et s'était servie de toutes les influences qu'elle avait su conserver au faubourg Saint-Germain, le petit Saint-Coppens avait occupé très-vite certains emplois recherchés et obtenu rapidement un poste élevé.

Attaché de divers consulats, vice-consul, le marquis appartenait comme auditeur au conseil d'Etat, où il avait promesse et certitude de devenir conseiller.

Ce n'était pas néanmoins que l'ambition l'eût mordu au cœur. A dire vrai, il était aussi indifférent pour les honneurs qu'il l'était pour la fortune et les plaisirs. C'était un homme sobre, sage, rangé, méthodique, ne demandant rien autre chose qu'à se coucher de bonne heure et à ne point faire de fausse digestion. Mais sa femme, qui ne l'avait épousé ni pour sa personne, ni pour son patrimoine très peu considérable, était ambitieuse pour deux, et s'était juré qu'elle serait un jour la femme d'un conseiller d'Etat.

Il faut avouer, du reste, qu'elle l'avait fait vite avancer depuis qu'elle l'avait pour mari. Il avait doublé les étapes et était resté émerveillé lui-même de la rapidité avec laquelle il passait par-dessus la tête de plusieurs de ses collègues autrement capables que lui.

Cela tenait à un mystère dont il n'avait pas la clef, et qu'il ne se fatiguait point à approfondir. Il n'était point fier, ni vaniteux, et ne mettait pas son avancement sur le compte de son mérite Cela provenait, pensait il, des idées saines, conservatrices, qu'il avait toujours professées, de son amour pour la majorité et de son dévouement à la dynastie.

Comme opinion, somme toute, il n'en avait guère, et, quant aux principes, il ignorait complétement ce que ce mot baroque voulait dire.

Sa femme, on le comprend, faisait peu de cas de lui. Elle l'approuvait dans ses idées sages et peu compromettantes parce qu'elle y trouvait son compte, mais l'estimait à sa juste valeur.

Olympe n'avait ni éducation morale, ni instruction solide, ni intelligence hors ligne, mais elle avait une pénétration qu'elle tenait du père Coquillard, et qui l'éclairait souvent.

Il y avait un quart d'heure qu'elle était en présence de ses deux sœurs, et celles-ci n'avaient pu encore placer un mot.

Elle parlait de ceci, de cela, et surtout de tout ce qui avait rapport à elle.

Profondément personnelle, elle rapportait tout à elle-même, se couvrait volontiers en public du masque de la vertu, quitte à en rire devant sa conscience, et occupait la moitié de sa vie à des riens pour avoir le droit d'arborer franchement le mal l'autre moitié.

Blanche se leva, embrassa Renée avec effusion et mit un baiser froid sur le front d'Olympe.

— Madame la duchesse, dit celle-ci avec emphase.

— Madame la marquise, répondit l'autre, non sans ironie.

— Et quand verrons-nous vos salons ? demanda la première avec un petit ton protecteur.

— Mais... bientôt.

— Laisse-lui donc au moins le temps de jouir en paix du rayon lumineux de la pleine lune de miel, dit la baronne.

— Comment, cela dure si longtemps !

— Je suis très-heureuse, dit Blanche, répondant à haute voix à une pensée secrète d'Olympe.

— Je n'en doute pas, chère amie, et je t'en félicite.

La duchesse de Rivarez se retira.

— Oh ! la pauvre enfant, s'écria la marquise après son départ ; quelle naïveté, quelle candeur, et elle se croit heureuse !... Mais qui suppose-t-elle donc avoir épousé ?...

— Un homme qui l'adore.

— Est-ce qu'il y a encore de ces hommes-là ?

— Elle le croit.

— Et elle a tort ; la vérité est qu'elle est la femme d'un dissipateur qui la ruinera et ruinera notre père si nous n'y prenons garde. Ce Rivarez !... Enfin !... Je soupçonne, moi, que nous sommes appelées à voir des énormités.

Renée, soit qu'elle n'eût pas meilleure opinion du mari de Blanche que sa sœur et qu'elle ne voulût pas néanmoins l'approuver hautement, soit qu'elle redoutât une discussion, ne répondit rien, et la conversation retomba dans le domaine de la banalité.

Quant à la duchesse de Rivarez, elle était montée dans sa voiture qui l'attendait à la porte et avait donné ordre au cocher de se presser. Son mari devait déjeuner avec elle, et elle ne voulait point qu'il l'attendît. C'étaient deux tourtereaux. Ils déjeunaient, dînaient ensemble, passaient la plus grande partie des soirées dans l'intimité. Ils ne se quittaient en quelque sorte pas, et le monde parvenait à peine à les distraire de leur amour.

Quel changement dans ce Rivarez, que l'on avait toujours connu débauché, joueur, grand coureur de ruelles et d'aventures. Quelle joie pour le cœur de Blanche de l'avoir dompté. Comme elle était fière d'être la duchesse de Rivarez, la femme aimée de cet homme que tant de femmes avaient poursuivi du charme de leur séduction, et qu'il délaissait pour ne plus voir qu'elle.

Tout heureuse, elle se pelotonnait au fond de son coupé, songeant les yeux fermés au bonheur qui l'attendait. Mais

la route était longue. Elle mit la tête à la portière et regarda dans la rue. Quoique le temps fût sombre, le pavé glissant, le ciel gris et la température humide, elle trouva qu'il faisait bon et beau. Il y avait tant de soleil dans son cœur que les rayons en débordaient et faisaient chaud autour d'elle. Elle allait le voir, lui qu'elle voyait tout le jour et pas encore assez. C'était lumineux devant elle. Dans la lueur, il était debout, grand, beau, resplendissant, les yeux pleins de flammes, — matière et esprit. Quelle magnifique chose... l'amour.

Tout à coup elle tressaillit.

Sa voiture était arrêtée. Il y avait encombrement, et pendant que les cochers et les valets s'invectivaient, d'autres voitures arrivaient encore, coupés, remises, landaus, huit-ressorts, et le désordre augmentait.

C'est alors que, cherchant d'un œil distrait la cause de son retard, elle aperçut le nombre grossissant de voitures, et parmi elles un fiacre, un simple fiacre, dans lequel il y avait un homme et une femme.

Cet homme et cette femme, elle ne fit que les entrevoir, à travers la vitre, à distance, et soudain, pâle, épouvantée, elle se rejeta au fond de sa voiture.

Mais un sourire était venu bien vite effleurer sa lèvre et rallumer son regard éteint.

— La peur, se dit-elle, ce que c'est... Je l'aime et je la hais, et tous deux je les vois partout.

L'encombrement cessait. Elle eut le courage de s'approcher et de pencher la tête au dehors. Son coupé fuyait alors au galop. Le fiacre partait en sens opposé.. Les deux voitures se croisèrent. Blanche poussa un cri. Ils y étaient bien tous deux, au fond du fiacre maudit, sur la banquette graisseuse où s'étaient avant eux assis des commis et des grisettes, des bourgeois et des rouliers, eux, le duc de Ri-

varez et cette femme Coralie Darbo, que l'on nommait dans le monde la comtesse de Boissières.

Ils y étaient.

Leur haleine tiède qui, se confondant, ternissait la vitre grossière du véhicule crotté... Peut-être leurs mains étaient-elles croisées l'une dans l'autre et leurs lèvres menteuses de concert blasphémaient-elles?...

Le coup fut terrible autant qu'il était imprévu. La duchesse se leva pour donner un ordre, crier d'arrêter et de courir à cette voiture, mais elle retomba épuisée, suffoquée.

Quand, arrivé à l'hôtel, le valet ouvrit la portière et descendit le marchepied, on la trouva évanouie. On la porta dans sa chambre et on l'étendit sur son lit. Le docteur fut appelé en toute hâte. Longtemps on la crut morte. Morte était la grande illusion de sa vie... être aimée...

VI

LA COMTESSE DE BOISSIÈRES.

Elle existe quelque part, cette union de deux âmes qui se comprennent et s'aiment. L'amour est de ce monde. Jacques Raymond était au chevet de Geneviève et veillait sur elle avec la sollicitude du médecin et de l'amant. Ils étaient fiancés. Un soir, Coquillard avait mis la main de sa fille dans celle du jeune homme, et, les réunissant toutes deux dans les siennes, il leur avait dit :

« Aimez-vous ; cet amour sera ma consolation. »

Cette parole était grosse de regrets dans la bouche du millionnaire. Geneviève l'avait compris et avait baissé la tête. Quant à Jacques Raymond, il avait répondu à la preuve d'affection qui lui était donnée par une douce et profonde étreinte.

Le mariage était donc décidé. Jacques Raymond avait ses entrées libres dans la maison et y venait tous les jours. Il y venait pour apporter ses soins vigilants à la malade, pour faire bonne garde au chevet de la victime ; il y venait enfin pour réchauffer son cœur aux rayons célestes de l'immense bonheur de sa vie nouvelle.

Depuis qu'il veillait, il n'y avait pas eu de rechute et pas l'ombre d'une tentative criminelle. Il recommençait à douter de sa science et à espérer dans une prompte gué-

rison. L'avenir lui apparaissait plein de sérénité. Le bonheur, d'ailleurs, eût suffi pour l'aveugler. Il eût vu le poison qu'il l'eût peut-être nié.

La convalescence, néanmoins, était longue ; le pouls revenait lentement ; le désordre de l'organisme se trahissait dans chaque effort que la malade faisait pour triompher du mal. Elle avait peut-être été beaucoup plus éprouvée que le jeune docteur ne l'avait pensé d'abord.

Mais les soins si attentifs et si dévoués de ce dernier, la volonté et la jeunesse devaient l'emporter sur la force du mal, et l'on pouvait prévoir le moment où la pauvre enfant allait complétement renaître à la vie.

Jacques Raymond épiait cet instant avec une joie inquiète mais puissante. Il ne dormait pas la nuit, dans la pensée que la journée serait plus longue le lendemain près d'elle. Le matin, il arrivait et ne la quittait que pour lui laisser le temps de reposer. Une femme n'aurait point eu les prévenances dont il l'entourait. Une sœur aurait montré une tendresse moins intelligente. Une mère aurait failli dans la tâche qu'il s'était imposée et qui était alors pour lui toute la joie de son âme.

Le matin où nous retrouvons le docteur dans la chambre de la convalescente, étudiant son visage, s'inquiétant des moindres détails de sa nuit, inspectant tout autour de lui et ne permettant pas qu'aucune tisane et aucun aliment approchassent de ses lèvres avant d'avoir été vérifiés par lui, il fut rejoint par Coquillard, qu'il n'avait pas rencontré la veille.

Le millionnaire resta quelques minutes dans cette chambre et lui glissa à l'oreille qu'il avait à l'entretenir en particulier.

Le jeune médecin endormit alors doucement la malade et, se retirant sans bruit, fut bientôt en présence du vieillard.

— Comment la trouvez-vous? lui demanda vivement celui-ci.

— Mais, très-bien.

— Vous ne me trompez pas?

— Vous seriez le dernier que je tromperais dans une aussi douloureuse circonstance.

— Je la trouve bien abattue.

— C'est l'effet de certaines potions narcotiques que je suis obligé de lui faire prendre pour combattre une crise qui s'annonçait et que j'avais à redouter. Je vous le répète, elle va aussi bien qu'il est possible. Le mal suit un cours régulier et il n'y a aucun danger à redouter.

Le front du millionnaire s'éclaircit.

— Je vous avoue, dit-il, qu'un moment, quand je me suis approché de son lit et que je l'ai vue si abattue, j'ai été inquiet; mais maintenant que je suis plus tranquille, je vais pouvoir vous parler à l'aise et à cœur ouvert. Quand voulez-vous nous marier?

Jacques Raymond s'attendait si peu à cette question, que n'avaient nullement amenée les paroles précédentes, qu'il en resta comme abasourdi.

— Mais..., dit-il, d'abord il y a une question de santé; puis....

Coquillard l'arrêta.

— Oh! l'on peut se marier sans bruit et sans fracas.

— Ce serait mon avis.

— Et c'est le mien. Mais écoutez-moi. Si je vous ai fait cette question, à laquelle il était difficile, je l'avoue, de répondre, c'est que je tenais à vous embarrasser et, vous faisant toucher la plaie du doigt, bien vous montrer dans quelle voie vous vous embarquiez.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre.

Le millionnaire et le jeune médecin se rapprochèrent.

— Geneviève a été empoisonnée, dit Coquillard.

— Peut-être.

— Ne cherchez pas à le nier pour essayer de me tromper et pour vous tromper vous-même.

— Ce peut être encore le fait d'un accident.

— A deux reprises différentes?

— Les mêmes causes subsistant, le fait a pu deux fois se reproduire.

— Certainement tout est possible, mais ici les probabilités sont tout autres, et vous avez conclu d'une manière définitive il y a quelques jours, et ici-même, à un empoisonnement.

— Où voulez-vous en venir?

— A ceci, c'est que ce qui a pu arriver peut arriver encore. On a attenté deux fois à sa vie, on peut y attenter une troisième.

— En admettant cette hypothèse d'une façon absolue, soit, mais aujourd'hui je veille et j'empêche par ma présence, mes soins et mon expérience, que le crime arrive jusqu'à elle.

— Pourrez-vous toujours veiller ?

— Quand Geneviève sera ma femme, la tâche ne me sera que plus facile.

— Les malheureux qui en veulent à sa vie trouveront toujours bien moyen de l'atteindre.

— Mais alors....

— Et qui sait si le mariage que nous arrêtons n'est pas de nature à précipiter l'horrible dénouement ; qui sait si, vous-même, le fait de cette alliance ne va pas désigner votre poitrine au poignard d'un assassin!...

— Oh! pour ce qui est de moi....

— Votre mort causerait celle de ma fille, si la sienne n'avait pas déjà causé la vôtre.

Jacques Raymond regarda son interlocuteur avec une vive anxiété :

— Allez-vous m'apprendre, dit-il d'une voix tremblante, qu'il me faut renoncer à la main de Geneviève ?

— Non, mon ami, dit Coquillard, ce n'est pas cela que je veux vous dire, mais j'ai voulu vous éclairer sur notre situation respective. J'ai voulu vous montrer tous les périls que vous alliez affronter en entrant dans ma famille.

— Des périls....

— Il est inutile, voyez-vous, Raymond, de se le dissimuler davantage, dit Coquillard d'une voix émue. J'ai des ennemis, de nombreux et puissants ennemis.

— Mais ces ennemis, quels sont-ils ? Si vous les connaissez, on peut les combattre et les écraser.

— Et comment les connaîtrais-je ? pas un ne se montre à visage découvert ; les moyens les plus lâches sont les leurs.

— Mais aux coups ne reconnaissez-vous pas la main qui les porte ?

— Non, je cherche en vain autour de moi. Ma richesse est sans doute la raison de cette haine, et cependant plus je plonge dans mon passé, plus je relève la tête avec un sentiment d'orgueil. Je le dis sans vanité, mais aussi sans crainte : je n'ai pas dans ma vie une action dont un honnête homme ait à rougir. D'heureuses circonstances ont secondé mes efforts et facilité ma tâche. J'aurais pu, cela est incontestable, travailler autant et réussir moins bien. La fortune est arrivée à moi sans alliage, et je n'ai fait aucune bassesse pour la mériter.

Raymond serra la main de Coquillard avec émotion. Celui-ci reprit :

— Je n'ai pas marié mes filles comme je l'aurais voulu. J'ai obéi à certaines influences, à des pressions qui m'ont dominé ; et j'ai déjà payé bien cher les torts de ma fai-

blesse. Mais, somme toute, elles ne sont pas malheureuses et appartiennent à d'honnêtes gens.

Taboureau occupe dans le monde de la finance un poste considérable, et deviendra dans la suite un des manieurs d'argent les plus occupés. Certes, je préférerais le voir dans des affaires nettes et liquides comme les miennes, mais enfin il faut accepter les situations qu'on n'a pas créées.

Marié deux fois, il aimait sa première femme; il adore la seconde. Pas plus que la baronne, la marquise de Saint-Coppens n'aurait le droit de se plaindre. Celle-ci a un excellent mari qui n'a d'autre volonté que la sienne, et qui, de plus, est un homme dont on se plaît à reconnaître les nobles qualités.

Quant à Blanche, je la plains davantage, et je regrette son mariage. Le duc est un dissipateur sur lequel on ne peut rien fonder de sérieux, mais je le crois un honnête homme; c'est un gentilhomme. Je paierai demain comme j'ai payé hier, et j'achèterai peut-être ainsi le bonheur de ma fille.

Ce ne sont donc pas mes gendres qui peuvent être mes ennemis, poursuivit le millionnaire, en traînant sa parole comme un homme qui éprouve la nécessité de se convaincre lui-même; je n'ai pas d'autres parents que des cousins éloignés, que j'ai tous faits riches, et qui ne vivent pas auprès de moi.

J'ai des amis, je connais beaucoup d'indifférents, je ne me vois pas d'ennemis, et cependant, ils existent, mon cher Raymond; car je les sens; hier, ils en voulaient à ma vie; aujourd'hui ils en veulent à celle de mon enfant.

— A votre vie, à vous?

— Oui.

— Vous auriez ressenti quelque atteinte....

— Raymond, dit vivement Coquillard, je me suis juré

de ne rien dire sur ce sujet, j'ai déjà trop dit ; permettez-moi de ne pas répondre.

— Soit.

— Parlons de vous, mon ami, car j'en viens forcément à mon idée : Qui vous dit que cette haine qui nous poursuit, ma fille et moi, ne va pas vous atteindre aussi ?

— Partager les périls de celle que j'aime est un bonheur pour moi, la défendre est un devoir.

— Eh bien, s'il en est ainsi, dit Coquillard en prenant la main du jeune homme, que ce mariage se fasse donc le plus tôt possible. Vous vous compromettez, et peut-être la sauvez-vous. Pardonnez-moi d'être égoïste pour ma fille. Une fois marié, vous l'emmènerez loin, bien loin ; je la perdrai, mais elle vivra.

— Je suis prêt à tout pour prouver à elle ma tendresse, à vous mon dévouement.

Il y eut une pause.

Coquillard était, ainsi qu'il lui arrivait souvent, sous le poids d'une préoccupation visible, et l'on eût dit, aux inflexions que prenait sa voix en prononçant certains mots et certains noms, qu'il parlait autant pour se convaincre lui-même que pour convaincre son auditeur. Il cherchait à s'affirmer le bonheur de ses filles et l'honorabilité de leur alliance ; mais assurément des nuages cruels assombrissaient son esprit.

Le nom de Taboureau surtout avait de la peine à sortir de ses lèvres ; l'éloge officiel qu'il se croyait tenu de faire de ce personnage lui prenait à la gorge.

— Ce soir, dit-il enfin, je ne puis me dispenser de paraître chez les frères Buttler, deux financiers d'une grande habileté, et qui sont en ce moment à la tête d'une opération immense, où, à coup sûr, ils vont s'enrichir encore. Ces messieurs nous réunissent pour causer, et en même temps donnent une réception princière. Il ne serait pas

mauvais qu'on vous vît avec moi, et que déjà je vous présentasse à quelques personnes comme mon futur gendre. Cela engagera et avancera l'affaire.

— Je suis à vos ordres.

— Eh bien, à ce soir.

Jacques Raymond retourna au lit de Geneviève, et la trouva aussi bien que possible. Rassuré de ce côté, il quitta l'hôtel, repassa chez lui dans la journée, dîna chez le vicomte du Barral, fit une nouvelle visite à Geneviève, et prit le millionnaire qui l'attendait.

Une heure après, il se promenait au bras de son futur beau-père, dans le salon des frères Buttler.

Il y avait là nombreuse compagnie : des banquiers, des gros financiers, des agents de change, des spéculateurs, des employés supérieurs des compagnies financières et des fortes maisons de banque de Paris, des négociants de haute lignée, riches et fort simples, et, comme il s'en glisse partout, des intrigants. Ce mélange est une fatalité de l'agglomération d'une grande capitale.

Tout ce monde-là était charmant et avait le rire sur les lèvres. L'heure de la Bourse était passée et les affaires suspendues, ils parlaient volontiers d'autre chose que de la hausse et de la baisse. Les plus acharnés se montraient profonds politiques au point de vue de leurs intérêts. Les optimistes approuvaient le dernier discours du ministre d'Etat, les pessimistes se plaignaient avec aigreur de la ligne de conduite du gouvernement; bref, personne n'était d'accord et tout le monde s'entendait.

A côté de ce groupe d'hommes posés, sérieux et infatigables s'en glissaient d'autres moins solennels.

Ceux-là agitaient les questions les plus diverses. On parlait du dernier cotillon qui avait eu lieu chez le marquis de Saint-Coppens et du raout du prince de Vallenstein. Les uns prédisaient un avenir immense à la petite

Léontine qui venait de débuter dans un rôle de cocodette aux Folies ; les autres s'extasiaient sur les mérites de la chanteuse en vogue et riaient à gorge déployée des cascades des deux comiques des Bouffes.

De la politique, ils ne voyaient que le côté finance ; du théâtre, que le côté comique ; de l'amour, que le côté luxurieux.

Çà et là quelques femmes se mêlaient aux groupes et glissaient leurs pointes.

Ce n'étaient ni les moins justes, ni les moins aiguës.

Notre héros assistait avec une certaine curiosité à un spectacle nouveau pour lui. Il n'était pas façonné au bagout parisien et ne se doutait pas qu'il est d'un homme bien posé et répandu de savoir au juste à quelle hauteur la petite Phrasie peut lever la jambe sur la musique d'Offenbach.

Il en eut bientôt assez et se disposa discrètement à s'en aller.

Le vicomte du Barral, entouré de quelques jeunes hommes et de quelques femmes jeunes et belles, l'aperçut et fit un pas vers lui.

— Très-cher, s'écria-t-il, tu fais nos délices depuis plus de dix minutes. Madame prétend que tu arrives des pays froids et que tu t'ennuies ici. Madame la comtesse de Boissières, au contraire, que voici et que je te présente, se fait forte de te prouver que tu es amoureux.

— Madame la comtesse se trompe, dit Jacques Raymond qui salua la femme qu'on lui présentait avec une familiarité qui l'eût étonné, si elle était venue de tout autre que de son ami, assez coutumier du fait.

— Alors, tu n'es pas amoureux ?

— Je demande d'abord à savoir ce qui me vaut cette agréable supposition, dit-il en riant.

— Mais vos airs ténébreux, monsieur, dit la comtesse.

Jacques Raymond allait répondre, quand le vicomte lui coupa la parole.

— Cher ami, un instant, dit-il, il ne faut pas que ces dames s'imaginent avoir affaire à un sauvage du Nouveau Monde. Il est de toute nécessité qu'elles soient bien convaincues qu'elles traitent avec un homme civilisé, qui, pour être d'humeur sombre et rébarbative, n'en est pas moins un profond appréciateur de leurs mérites et un excellent ami pour moi. — Permets-moi de te présenter.

Et avant que Jacques Raymond eût le temps de placer un mot il était poussé dans le groupe et entouré.

— Oui, messieurs et mesdames, s'écriait le petit vicomte, un géologue distingué, un voyageur infatigable, un savant émérite, un médecin de grand talent, un helléniste remarquable, un philosophe de la haute école, cinquante mille francs de revenu, célibataire et bon garçon.

— Allons, dit Jacques Raymond dont la nature se pliait mal à ces plaisanteries de mauvais goût et qui prit néanmoins dans la circonstance le parti d'en rire, c'est fort heureux que tu finisses par quelque chose de vrai, je n'aurai point la peine de me fâcher et je continuerai à accepter mes amis tels qu'ils sont.

La conversation s'engagea alors sur un ton général. Mais Jacques Raymond qui écoutait peu et parlait encore moins, regardait autour de lui et, dissimulant son étonnement et sa curiosité sous une apparente distraction, attendait avec quelque impatience le moment de se retrouver seul avec le vicomte pour l'interroger.

Il y avait deux femmes près de lui. L'une était d'une beauté et d'un caractère banals. Il l'avait entrevue et n'y pensait plus. Mais quelle était l'autre?...

Cette autre qu'on lui avait présentée sous le titre et le nom de comtesse de Boissières, et qui, par certaines ques-

tions, s'adressant directement à lui, provoquait sa réponse et de ses deux yeux noirs le regardait avec une étrange persistance ?

Elle pouvait effleurer la trentième année et elle avait la fraîcheur d'une femme de vingt ans.

Elle était surtout d'une beauté extraordinaire.

Malgré lui et quoique son cœur fût rempli, Jacques Raymond regardait cette femme avec une certaine admiration, tant sa beauté exerçait de séductions autour d'elle. On eût pu dire de la comtesse de Boissières comme autrefois de la princesse de Chimay : « Quand elle apparaissait dans un salon, elle faisait le jour et la nuit ; le jour pour elle, la nuit pour les autres. »

Elle était grande. Son cou puissant et relié aux épaules par de fortes attaches supportait sa tête superbe et d'un ovale si parfait, qu'elle eût défié le ciseau du statuaire le plus habile. Le front seul péchait et s'aplatissait aux tempes, mais les cheveux qui, eux, étaient une merveille, le dissimulaient. L'oreille mince, délicieusement sculptée et subissant une légère courbe à sa partie supérieure, apparaissait entre les flots d'ébène de cette chevelure si épaisse et si lourde, qu'aucun peigne n'était assez fort pour la contenir au sommet de la tête.

Les lèvres étaient d'un rouge ardent, le nez effilé et aux narines roses et frémissantes, les yeux noirs, vifs, profonds, pleins de flammes, la main amincie, blanche, nerveuse avec les ongles transparents. Le sang courait sous l'épiderme avec violence et faisait un transparent généreux à la peau d'une blancheur mate. La lumière mordait à même dans cette chair ferme et l'éclairait de ses tons chauds. Cette femme s'exprimait avec art et parlait avec passion.

Bon gré, mal gré, il fallut la suivre, et une demi-heure après, Jacques Raymond était encore là causant et lui répondant.

Elle savait... Cette femme avait voyagé, vécu, aimé.

Jacques Raymond prit plaisir à l'entendre.

Quand le groupe se dispersa, elle montra quelque peine à s'éloigner, et enveloppant le jeune docteur d'un regard inquiet et persistant :

— Je demeure rue de La Rochefoucauld, dit-elle ; je reçois les mardis ; puis-je espérer vous voir quelquefois chez moi, monsieur le docteur ?

Jacques Raymond s'inclina et promit.

— Mardi prochain ? dit-elle.

Il hésita, elle insista... du regard ; il s'inclina.

— Merci, fit-elle.

Et se tournant vers le vicomte du Barral :

— Je compte sur vous, vicomte, pour rappeler à monsieur la promesse qu'il vient de me faire.

— C'est inutile, madame, dit Raymond, je m'en souviendrai.

Quand elle fut partie, il courut à Barral qui s'éloignait.

— Un mot, dit-il.

— Quoi ?

— Quelle est cette femme ?

Le vicomte eut un éclat de rire.

— Mais c'est Coralie, pardieu !... Tu ne la connais pas ?... Tu la connaîtras.

Il n'en demanda pas davantage. La réponse du vicomte, et surtout le ton sur lequel elle était faite, lui disait suffisamment ce que, dans sa naïveté, il n'avait pas aussitôt deviné.

Il s'étonna un instant de la bizarrerie des choses, de l'impudence du masque, de son inexpérience parisienne, il fit en quelques minutes l'histoire de cette femme, dont la beauté et l'esprit l'avaient un moment frappé, puis s'étant dit qu'il lui manquerait de parole et qu'il n'irait pas chez elle, il n'y pensa plus.

Il quitta le salon, rentra chez lui, et le lendemain il était au lit de Geneviève, soignant celle-ci et ne vivant plus que par le souffle de la pauvre enfant au front pâli, qu'il aimait de toutes les forces de son âme.

Mais la comtesse de Boissières, Coralie, comme avait dit le vicomte du Barral, ne l'avait pas oublié, et le mardi s'étant passé sans sa visite, il reçut le surlendemain un petit mot de reproche et une nouvelle invitation.

Il ne répondit ni ne bougea.

Nouvelle lettre et nouvelles instances.... de sa part, même silence. Alors le vicomte du Barral vint le trouver et lui dit :

— Mon cher, on a le droit de n'être pas Parisien, mais on n'a jamais celui d'être un imbécile. La comtesse est tout simplement la plus jolie femme de Paris, si tu n'en sais rien et si tu ne l'as pas vu, je te l'apprends. De plus, c'est la femme à la mode, et celle qui donne le ton non-seulement à certaines femmes, mais au faubourg. Il y a des hommes, et j'en connais, qui donneraient leur fortune pour passer une heure dans son boudoir. Eh bien, mon cher, tout le monde n'y passe pas, et elle a assez d'observation des convenances pour être admise, tolérée, si tu veux, dans le monde où tu l'as vue.

— Je veux bien le croire, dit Jacques Raymond, qui éclata de rire au nez de son ami.

— Ris tant que tu voudras, mais laisse-moi te dire que tu joues en ce moment un rôle absurde. Tu pourrais être dans vingt-quatre heures l'homme le mieux posé de Paris et tu refuses.

— Pour qui me prends-tu ? fit Raymond.

— Allons, bon, tes grands airs ; je connais cela, je les ai quelquefois. Eh bien, soit, tu te moques de la célébrité et tu as raison ; tu fais mieux, tu la méprises.

— Oh ! oui ; je suis absolument étranger à cette ambi-

tion. Votre monde est une macédoine qui m'étonne, dont je m'amuse à ma manière, mais où je n'éprouve nul désir de briller.

— Et tu n'as peut-être pas tort. Mais cela t'empêche-t-il d'être poli, convenable, de rendre visite à une femme jolie, qui t'en prie.... et cela s'oppose-t-il à ce que tu jouisses de certains priviléges attachés par grâce d'état à ta personne et qu'on veut bien t'octroyer?

— Ah çà, mon cher, tu ne sais donc pas une chose, dit Raymond en regardant le vicomte en face.

— Laquelle?

— Je vais me marier.

— Oh! quelle nouvelle! Mais tout le monde ne parle que de cela. Tu épouses la dernière des Coquillard; je te félicite... jolie et quelques biens... Mais, mon cher, c'est vieux comme la bataille de Fontenoy, cette nouvelle-là. A la Bourse, elle ne ferait aucun effet. C'est connu, archi-connu. Tout Paris en a causé une heure. En ce moment, il est bien plus question de la petite danseuse du Lyrique, qui fait de son pied tout ce qu'elle veut, même des pieds-de-nez aux fauteuils.

— Paris a été bien bon de s'occuper de moi, dit Raymond.

— Ce n'est pas de toi, mon cher, c'est de Coquillard... Est-ce toi le millionnaire?... Deviens millionnaire, millionnaire s'entend de plusieurs millions, de beaucoup de millions, et c'est de toi qu'on s'occupera.

— Bref, je me marie, tu le sais; tu vois maintenant pourquoi je suis obligé à certaines réserves... qui sont dans mes goûts, d'ailleurs, ajouta Raymond,

— Oh! mais pas du tout! Ce garçon-là me fera mourir par sa candeur.

— Dis ma sottise.

— Pourquoi ne le dirais-je pas!... C'est la vérité. La

naïveté touche à l'enfantillage et effleure la folie. Fuir le salon d'une jolie femme, parce qu'on va se marier!... D'abord, l'es-tu, marié? Non. Profite donc d'un instant de répit, d'une dernière heure de complète indépendance. Puis, quand bien même tu le serais... Mais, ah çà ! d'où viens-tu? On t'a donc changé en voyage?... Le mariage, mon cher, n'est jamais une chaîne que pour la femme. C'est la manifestation la plus évidente de la liberté. On se marie pour être libre.

— J'aime mieux te faire gagner ton procès que de prendre la peine de discuter contre toi. J'irai faire une visite à ta comtesse. Es-tu content?

— Cela dépend.

— Oh! alors...

— Quand iras-tu?

— Mardi.

— Non, lundi, elle sera seule.

— Mais je n'ai pas besoin de tête-à-tête, moi.

— Oh! le malheureux! Enfin!... va pour mardi; mais sois aimable.

— Je ne te comprends plus.

— Tu parles cependant plusieurs langues.

— Oui, mais pas la tienne.

Les deux amis se serrèrent la main et eurent un franc rire.

— Allons, c'est convenu, dit le vicomte, j'annonce ta visite à la comtesse et ton horreur des guerres civiles.

— Mais je ne veux pas la guerre.

— Je le crois bien... avec une femme... et une jolie femme.

Le vicomte se retira, et Raymond qui, cette fois, se crut formellement engagé, le mardi suivant, parut chez la comtesse.

On ne lui fit pas de reproches et on l'accueillit comme

un vieil ami de la maison, un peu plus cérémonieusement peut-être, mais avec non moins de cordialité.

Il fut sensible à la délicatesse du procédé; il promit de revenir, et il revint.

La comtesse de Boissières portait un nom honorable, le nom d'un homme qui, dans un transport d'amour, l'avait épousée et en était mort de désespoir.

En mourant, le digne homme n'avait pu emporter son nom et l'avait laissé à la belle Coralie, née Darbo, qui s'en servait comme d'une clef d'or pour forcer certaines portes qui autrement fussent restées fermées.

Il en résultait que si Coralie avait ses entrées larges dans un monde interlope dont elle était la reine, la comtesse de Boissières avait un pied dans une sphère plus relevée.

Les femmes se plaignaient bien un peu, haussaient les épaules et détournaient souvent la tête, mais les hommes ont des indulgences terribles pour les beautés triomphantes, et les femmes cédaient le pas à leur rivale toute-puissante.

En dehors de chez elle, Jacques Raymond rencontra donc quelquefois la comtesse de Boissières dans le monde.

Elle se montrait pleine de prévenances et de grâces à son égard; il répondait à ses avances avec froideur et avec une réserve calculée.

Elle s'en plaignait, il s'en défendait et ne changeait ni de tactique, ni de conduite.

— Savez-vous que vous êtes un homme comme je n'en ai jamais vu? lui dit-elle un jour.

— C'est que vous avez toujours vécu, lui répondit-il avec une franchise presque brutale, dans un monde frivole et peu scrupuleux, qui a pour principe de n'obéir qu'à ses instincts.

Elle parut frappée de cette réponse et en garda quelque

temps rancune à celui qui l'avait faite. Mais elle revint bientôt à lui et se montra plus charmante encore que par le passé.

— C'est étonnant, se disait Jacques Raymond qui n'avait jamais cessé de passer une partie de ses journées près de Geneviève convalescente, et dont les yeux pouvaient être charmés, mais dont le cœur n'avait jamais tressailli dans son commerce avec la comtesse, — c'est étonnant comme cette femme est indulgente à mon égard.

S'il eût été plus familiarisé avec le langage parisien, il se fût servi d'une autre expression et se fût depuis longtemps aperçu de l'étrangeté de sa conduite.

Néanmoins, il ne pouvait se dispenser de se présenter quelquefois rue de la Rochefoucauld, et il le faisait avec amabilité, mais avec l'arrière-pensée de cesser bientôt ses visites et n'attendant qu'un prétexte pour disparaître.

Il s'offrit à lui et il le saisit, sans trop considérer s'il mettait toute la raison de son côté.

C'est le propre des gens faibles ou bons de s'arranger pour avoir tort.

Il était question des femmes, surtout de certaines femmes, et un sujet aussi scabreux demandait à être traité avec une grande habileté et une plus grande réserve.

Notre héros fit tout le contraire. Irrité des poursuites de la comtesse, et ne sachant comment s'en défendre, il profita de la circonstance pour tomber à bras raccourci sur les malheureuses.

Il ne laissa ni une plume à leurs ailes, ni un sourire à leurs lèvres. Il se montra le Desgenais implacable, le censeur inexorable et ne fit rien pour dissimuler le peu d'estime et tout le dégoût que les femmes de ce monde lui inspiraient.

S'il était une maison où il fût imprudent de s'exprimer

ainsi, c'était chez la comtesse de Boissières, dont l'existence n'était un mystère pour personne.

Aussi celle-ci, aux paroles sanglantes de Jacques Raymond, se mordit les lèvres, et ne fit bonne contenance qu'en appelant à elle tout son courage.

Quand il se retira, notre héros sortit froidement.

— Allons, se dit-il à la porte, voilà une maison qui m'est fermée. Cette fois, au moins, c'est bien fini, et je n'aurai plus à me défendre.

Il se trompait.

Son absence ayant été remarquée à quelques soirées, on lui écrivit.

Il resta muet.

Le vicomte du Barral vint le relancer; il opposa la plus vive résistance.

Il reçut une nouvelle missive signée : *Coralie;* il répondit par une lettre d'excuses dont la froideur égalait la politesse.

Le silence se fit seulement alors. De plusieurs jours il n'entendit plus parler de la comtesse et ne la rencontra nulle part.

VI

LA SÉDUCTRICE.

Déjà Jacques Raymond avait oublié la comtesse et ses provocantes avances. Il était tout à sa chère malade, dont la convalescence se prolongeait au delà des limites qu'il avait lui-même fixées.

Dans son inquiétude, il avait réuni plusieurs médecins célèbres auxquels il avait dissimulé adroitement la cause première du mal, mais auxquels il en avait soumis les désordres.

La cause première, restée à demi dans l'ombre, avait été suffisamment expliquée par lui d'ailleurs, et d'une façon assez évidente, quoique couverte, pour permettre aux habiles praticiens d'étudier l'état de la malade.

Tous déclarèrent d'une voix unanime que cet état était des plus satisfaisants, mais que la convalescence serait longue et que l'air de la campagne était indispensable à son rétablissement complet.

— Surtout, ajoutèrent-ils, pas d'émotion, d'agitation, de bruit, mais du repos et de la tranquillité.

Immédiatement alors il fut décidé que Geneviève allait partir pour Riberolles et s'y installer pour quelques mois.

— Au premier beau jour, dit Coquillard à son futur

gendre, notre mariage ; jusque-là, il nous faut bien rester sages. Mais pourvu, mon Dieu ! que le serpent ne se glisse pas jusqu'à la retraite de la pauvre enfant !

— Il faut y veiller, dit Raymond.

Et lui-même, présidant à l'installation de sa fiancée, plaça à ses côtés trois personnes qui lui étaient dévouées, et dans lesquelles il avait toute confiance.

— Maintenant, dit-il au millionnaire, grande surveillance de votre part et de la mienne. Il faudra toujours que l'un ou l'autre soit sur la route de Riberolles. En dehors des personnes qui entourent Geneviève et dont je réponds, je me ménage des agents à Paris et là-bas. Soyez sans inquiétude, nous arriverons sans danger jusqu'au printemps ; elle deviendra ma femme et j'acquerrai le droit de la protéger ouvertement.

Tout à Geneviève, il oubliait donc la comtesse de Boissières. Elle se chargea de se rappeler à l'ingrat qui l'abandonnait et ne voulait ni l'entendre, ni la comprendre.

Un soir qu'il était chez lui, au coin de son feu, seul, en robe de chambre, et plongé dans la lecture et la méditation, on heurta à sa porte et l'on vint l'avertir qu'il était demandé chez la comtesse.

Il se fit répéter deux fois l'invitation, tant elle lui parut extraordinaire ; enfin, ne pouvant plus douter, il fit entrer l'envoyée de la lionne.

C'était sa femme de chambre. Elle était pourpre et en sueur tant elle avait couru.

— Venez vite, monsieur, accourez, madame veut vous voir à tout prix !

— Mais. . demain...

— Elle est au lit ; elle éprouve de vives souffrances et peut passer cette nuit.

— Mais c'est un médecin qu'il lui faut.

— Ne l'êtes-vous donc pas ? fit cette fille étonnée

— En effet, mais je n'exerce pas.

— Oh ! ma maîtresse n'a confiance qu'en vous, lui refuseriez-vous des soins, quand elle peut mourir d'un moment à l'autre?

— Je ne l'ai pas connue comme médecin, et je trouve étrange...

— Venez, venez vite, monsieur. Si ce malheur arrivait par votre faute, vous ne vous le pardonneriez pas.

Raymond, surpris, mécontent, s'apprêtait néanmoins, mais avec lenteur.

Les derniers mots de la fille le firent un peu plus se presser.

— J'y vais, dit-il, c'est convenu.

— Je vous attends, monsieur.

— C'est inutile, puisque je vous dis que je pars.

— J'ai l'ordre formel.

Il sourit et questionnant la messagère avec quelque défiance :

— Voyons, dit-il, votre maîtresse est-elle aussi malade que vous le dites?

— Oh! oui, monsieur, je vous le jure.

— Mais, qu'a-t-elle?

— Pour ça, dame ! je ne suis pas médecin, moi, je crois qu'elle est tombée de cheval il y a quelques jours, et depuis elle est toute drôle.

— Mais elle a vu des médecins ?

— Oh ! le sien ; mais elle dit que c'est un imbécile.

— Il y en a d'autres que moi. Que ne vous envoie-t-elle chez le docteur Legrand, qui demeure ici à deux pas? Tenez, allez-y.

— Mais, monsieur, c'est vous que je dois ramener, et c'est vous seul que j'attends.

Mis ainsi dans l'impossibilité de résister plus longtemps, Raymond promit à la femme de chambre qu'avant une heure il serait rue de la Rochefoucauld.

Celle-ci se décida à sortir sur cette promesse, et, quelques minutes après, ayant fait atteler, Raymond descendit de son appartement.

— Monsieur est pressé? fit observer son cocher, qui lui vit un air effaré.

— Pressé, oui, sans doute... Et se ravisant : Ne couronnez pas mes chevaux, cependant.

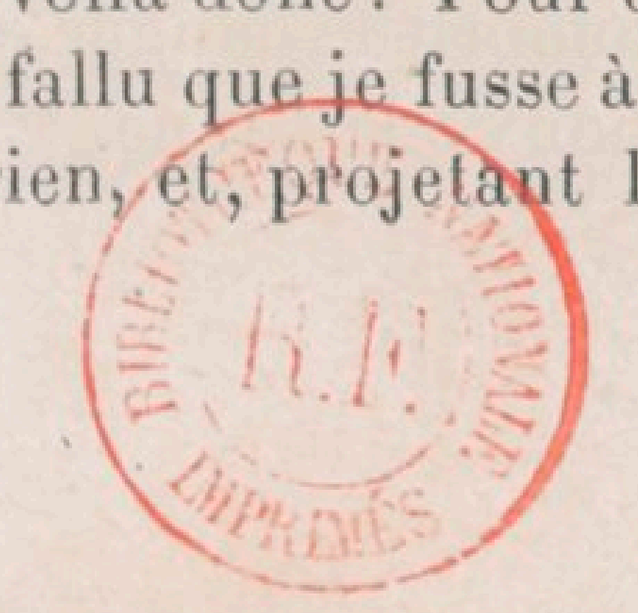
La contradiction qu'il venait de montrer par cette parole, il l'éprouva tout le temps de la route. Quelquefois il trouvait que sa voiture n'allait pas; il était médecin; c'était un malade qui l'attendait et un malade en péril. D'une autre part, il ne pouvait non plus se dissimuler que la comtesse de Boissières lui donnait dans cette circonstance une grande preuve de confiance. Elle estimait donc sa science, qu'elle y recourait? A coup sûr, elle estimait son caractère, puisque après sa conduite moins que courtoise à son égard, elle ne doutait pas qu'il n'accourût à l'appel qu'elle lui faisait de son lit de souffrance.

Mais d'autres réflexions succédaient bientôt aux premières. Qu'allait-il faire dans cette maison?... De quel droit l'appelait-on comme médecin, puisqu'il avait déclaré et qu'il était reconnu de chacun qu'il n'exerçait pas? N'était-ce pas un piége qu'on tendait à son cœur et à son honneur? Sa faiblesse n'était-elle pas de nature à lui susciter un péril d'autant plus grand qu'il l'ignorait?

Un moment, il fut sur le point de faire arrêter sa voiture et de rebrousser chemin. Il n'en fit rien cependant et arriva rue de la Rochefoucauld. Il monta, et, à peine introduit dans l'appartement, la chambre de la comtesse lui fut indiquée. Il trouva celle-ci au lit. A sa vue elle se souleva sur un oreiller et sourit.

— Enfin, dit-elle, vous voilà donc! Pour que vous daignassiez venir à moi, il a fallu que je fusse à la mort!

Raymond ne répondit rien, et, projetant les lueurs de



la lampe sur le visage de la malade, il approcha du lit.

— Où souffrez-vous ? dit-il.

Elle raconta la chute de cheval qu'elle avait faite en revenant du Bois, et les douleurs plus ou moins intenses qu'elle avait éprouvées depuis.

— Mais votre médecin, qu'a-t-il ordonné ?

— Des niaiseries.

— Mais encore ?

— Ne vous inquiétez point de cela, voyez, vous, ce que vous pouvez faire.

Jacques Raymond, froid et réservé, procéda aussitôt à un examen rapide de l'état de la malade, et, remplissant un feuillet de papier qui avait été préparé à cet usage, remit l'ordonnance aux mains de la personne qui venait d'entrer, et, ayant ajouté quelques explications, il prit son chapeau pour se retirer.

— Déjà ? dit la comtesse.

— Mais... je n'ai plus rien à faire ici.

— Me permettrez-vous, au moins, de vous remercier ?

Et du lit de dentelle sortit une main blanche et fine.

Raymond serra cette main avec hésitation.

Elle était brûlante, et, sans qu'il se rendît compte de l'impression qu'il ressentit, il éprouva comme un tressaillement intérieur.

La comtesse était alors, il faut l'avouer, divinement belle. Ses joues avaient perdu leur transparence nacrée et le coloris éclatant qui par moments les empourprait, ses lèvres leur ardeur et ses yeux leurs lueurs étincelantes, mais dans le nuage de pâleur qui enveloppait tout ce visage, sa beauté transformée n'en paraissait que plus prestigieuse.

Raymond comprit le danger et s'arracha rapidement à la contemplation de la sirène.

— Quand reviendrez-vous? dit-elle quand elle vit qu'il était décidé à se retirer.

— Mais... voyons, madame, fit-il, n'avez-vous pas votre médecin ?

Il interrompit sa réponse en la voyant secouer la tête.

— N'en avez-vous pas d'autres qui ont plus que moi le talent et l'expérience? Je ne suis qu'un médecin de fantaisie, qu'un amateur, moi !

— Je n'en veux pas d'autre que vous; si vous m'abandonnez, je me laisserai mourir.

— Il faudrait vraiment que vous y missiez beaucoup de complaisance, dit-il avec un sourire. Néanmoins, votre état exige des soins. Puisque vous refusez absolument de vous confier à un autre que moi, je ferai mes efforts pour revenir.

Elle répondit simplement :

— J'y compte.

Il revint le lendemain, le surlendemain, et plusieurs fois la semaine suivante.

— Allons, se dit-il en riant, puisque je suis appelé à jouer le rôle du médecin malgré lui, faisons-le avec conscience et bonne humeur.

Ses malades, du reste, n'avaient point à se plaindre de sa science, car Geneviève, qu'il visitait tous les deux jours, à Riberolles, revenait complétement à la santé, et la comtesse de Boissières entrait déjà en convalescence.

— Madame, dit-il un soir à cette dernière, je vous trouve aujourd'hui tout à fait bien, je crois donc que le moment est venu de congédier votre médecin.

— Je m'en consolerai aisément, répondit la comtesse, puisqu'il me reste l'ami.

Jacques Raymond s'inclina.

— Les amis sont quelquefois rares, dit-il en souriant.

— Ne me faites pas souvenir qu'ils l'ont été,

Elle était étendue dans son fauteuil, la tête enfouie dans l'oreiller, avec une attitude molle pleine de langueur et de nonchalance.

Un grand feu flambait dans l'âtre.

La flamme en se jouant projetait ses lueurs chaudes sur le front encore pâle de la jeune femme. La partie éclairée étincelait. La chair s'accusait souple et ferme. Ses yeux, abrités de longs cils, brillaient d'un éclat inaccoutumé.

Raymond reprit la chaise qu'il avait quittée et qu'on lui offrait.

— Restez encore quelques minutes, dit-elle.

— Je n'ai plus rien à ordonner.

— Eh bien, n'ordonnez rien... Oh ! l'horrible médecin ! Il faut toujours qu'il ordonne quelque drogue. Ne savez-vous pas, docteur, qu'on guérit quelquefois bien mieux ses malades avec de bonnes paroles qu'avec un kilogramme de remèdes ?

— Je vous ai dit, comtesse, que j'étais un très-mauvais médecin, et que vous aviez bien tort de vous confier à moi.

— Soit, je veux bien l'admettre maintenant que je suis guérie, mais je ne doute pas que, si vous vouliez, vous feriez un excellent ami.

— Peut-être.

— Laissez-le-moi croire.

Il ne répondit pas, mais à défaut de ses lèvres ses yeux disaient :

— A quoi bon, puisque je ne suis pas destiné à le devenir jamais pour vous ; puisque entre nous il y a un abîme que dans ma conscience et dans mon cœur je déclare infranchissable ; puisque j'aime une autre femme, et que même, près de vous qui êtes belle et que tous les hommes adorent, je songe à celle-là ?

La comtesse rejeta avec brusquerie les fils épars de son

opulente chevelure. Sous ses doigts agiles et souples, elle la réunit en une masse sombre et la retint suspendue à l'aide d'un petit poignard maltais, à lame aiguë et à manche d'or incrusté de perles fines.

— Comme il fait chaud ici, dit-elle.

Le peignoir de cachemire glissa de ses épaules et découvrit son cou blanc. L'ovale de son visage si hardiment sculpté apparut dans sa perfection idéale. Les seins se dessinèrent sous le fin tissu et le soulevèrent. La tête belle et fière se renversa et deux prunelles ardentes de leurs effluves magnétiques enveloppèrent Jacques Raymond.

Il y eut une scène muette qui dura deux secondes.

— Avouez que vous me détestez, dit l'enchanteresse, qui eut comme un éclair d'indignation qui transfigura son visage.

— Et pourquoi vous détesterais-je? répondit le jeune homme plus ému qu'il ne voulait le paraître.

— Quand on n'aime pas une femme comme moi, c'est qu'on la déteste... c'est qu'on la hait.

— On ne hait généralement qu'après avoir aimé.

— Et vous voulez dire que vous ne pouvez être encore à cette période.

Il voulut se lever ; elle le retint d'un regard et le cloua à sa place.

— Tous les hommes me répètent à satiété que je suis belle, et j'en connais qui, sur un mot de moi, commettraient un crime ; il y en a qui, si je voulais, se coucheraient là sous mes pieds, et pour un baiser de mes lèvres me vendraient leur âme. Je ne puis donc croire que vous me trouviez laide. Alors, si vous me trouvez belle comme les autres et que vous me détestiez, c'est que vous me méprisez.

Il voulait se défendre, elle ne lui en laissa pas le temps.

— Et pourquoi votre mépris, poursuivit-elle, parce que j'ai fait parler de moi, parce que j'ai eu des aventures, parce que je ne suis pas la première venue, parce que je ne suis pas la jeune fille naïve, et la veuve banale que vous rencontrez partout ; parce que, en un mot, je suis comme femme ce que vous êtes comme homme, un être d'action, qui sent, qui se meut, qui vit par l'intelligence et par le cœur.

— Vous ne me permettrez donc pas de placer un mot ?...

— Et que me direz-vous que je ne sache déjà ?... N'avez-vous pas ici-même, il n'y a pas un mois, exposé vos idées et votre manière de voir sur... *certaines... femmes?*

— Veuillez croire...

— Laissez-moi. Vous ne valez pas mieux que les autres; pour moi, vous valez moins. Je ne sais pourquoi je me suis prise un jour à vous regarder.

Jacques Raymond comprit toute la fausseté de sa situation ; il voulut rompre, mais la comtesse ne le lui permit pas encore.

Elle poursuivit avec impétuosité :

— Qu'est-ce donc qu'une femme qui n'aime pas ?... Que sont donc ces femmes honnêtes quand elles ne sont pas des dévergondées qui trompent leurs maris avec leurs amants, et leurs amants dans des amours de rencontre, des femmes sottes et laides qui ont la chair blafarde et le sang appauvri !

— Oh ! comtesse....

— Taisez-vous, je vous dis que ces femmes-là ne sentent rien, leur cœur ne bat pas. Les flammes ardentes d'une généreuse passion n'ont jamais allumé leur sang et fait frémir leur chair. Elles passent dans la vie froides et indifférentes. Le monde pourrait s'écrouler autour d'elles.

Oh ! je sais, vous allez me parler de la maternité. Eh bien, oui, je vous l'accorde, elles sont mères.... quelque-

fois, elles aiment l'enfant qui les flatte et les caresse.... Mais..., eh bien, si je vous disais à présent qu'elles ne sont pas même bonnes mères ! Oh ! donnez-nous des enfants à nous, des enfants de l'homme qui a remué notre âme, et vous verrez comme nous les aimerons !...

Mais vous ne m'écoutez pas, vous avez hâte de vous en aller, Raymond.

— Vous émettez des idées qui ne peuvent être les miennes, vous le savez ; que puis-je faire, sinon me taire par égard et m'éloigner en silence ?

— Si vous aviez quelque amitié pour moi, vous prendriez la peine de les combattre.

— A quoi bon?

— Oh! vous parlez si bien, quand vous le voulez.

— Il ne faut pas pour cela que j'aie un si terrible adversaire.

— Pour vous le serait-il longtemps, si vous le vouliez bien?...

Elle se pencha de son côté, lui tendit la main, et découvrit en pleine lumière sa tête fière et belle.

Raymond, agité, prit cette main et la pressa.

— Je comprends, dit-il, tous vos succès.... oui, vous êtes vraiment une femme belle et, plus que cela, une femme séduisante.

— Oh !.... quelle ironie de votre part ; vous n'en pensez pas un mot.

Elle dit cela d'une voix douce, pleine de reproche, mais prête au pardon.

— Et... si... j'étais... libre... ajouta le jeune homme en scandant ses syllabes.

Elle bondit et l'enveloppa du regard de ses grands yeux :

— Libre !... ne l'êtes-vous pas ?

— Vous savez bien que non.

— C'est vrai, vous allez vous marier.

— Dans quelques semaines.

— Oh ! dites dans quelques mois.

Il la regarda avec étonnement.

— Cela vous surprend que je parle avec cette assurance.

— Je l'avoue.

— Depuis le soir où je vous ai rencontré chez les frères Buttler, je vous suis pas à pas.

— Même lorsque, comme médecin, je vous condamne à la chambre, dit-il en souriant.

— Surtout.

— Eh bien! alors, comtesse, je n'ai rien à vous apprendre ni rien à vous cacher.

— Rien, en vérité?

— Vous savez que ce mariage est convenu, qu'il va s'accomplir, qu'il n'existe aucune raison qui puisse lui faire obstacle ; et... vous savez aussi...

— Que vous aimez, n'est-ce pas ?

Le silence de Raymond en dit plus alors qu'aucune parole. Les yeux de la comtesse lançaient des flammes.

— Et si une autre femme, dit-elle, une autre femme plus belle que votre fiancée vous aimait, vous repousseriez donc cette femme?

— Vous supposez là un cas impossible, comtesse, dit Raymond, qui peu à peu et un moment ébloui par les charmes de la courtisane, redevenait maître de lui-même.

— Impossible !... Pourquoi !

— Cette femme attendrait d'être remarquée par moi.

— Mais si elle vous aimait avec passion, si cette passion était plus forte que sa raison, si un soir, perdant la tête, elle oubliait sa fierté, jusqu'à sa dignité, et vous disait la main dans la vôtre : Raymond, je t'aime... Que diriez-vous donc à cette femme?

La comtesse avait mis sa main dans celle de Jacques

Raymond et de ses lèvres effleurait presque ses cheveux et son front.

— Je lui dirais, répondit ce dernier avec un extrême effort, que l'amour est un sentiment qu'on a peut-être, qu'on doit avoir la possibilité de diriger et de vaincre, mais qu'à coup sûr on n'a pas celle de faire naître.

La comtesse se mordit les lèvres; ses sourcils se rapprochèrent.

— Ainsi, vous déclarez à la fois ma force et votre impuissance?

Il ne répondit rien.

— Vous ne pouvez rien et je peux tout! dit-elle, en plongeant son regard au fond du sien.

Elle était haletante, et ses yeux jetaient des flammes.

— Vous êtes esclave de votre passion, et je dois être maîtresse de la mienne!

Il sourit, et, luttant toujours :

— A quoi bon, fit-il, de nouvelles explications, puisque nous nous comprenons si bien?

— En effet, fit-elle d'un ton brusque.

Et après un laps de temps :

— J'avais cependant rêvé nous comprendre d'une autre manière.

— Pour qu'une passion puisse résister longtemps, il faut qu'elle soit partagée, eut-il la force de dire.

La comtesse, Coralie plutôt, car ici ce n'était plus la comtesse de Boissières qui jouait un rôle, mais la reine du demi-monde qui entrait dans le sien, Coralie se retourna vivement, et, croisant ses mains sur ses genoux en femme qui abandonne tout jeu théâtral et se laisse aller à ses émotions :

— Ah çà! fit-elle, croyez-vous, par hasard, que vous allez être bien heureux avec cette jeune première?... Je ne vous ferai pas l'injure de croire que c'est la fille du

millionnaire que vous épousez ; non, c'est l'enfant jeune, sage, belle et riante qui a remué votre cœur longtemps sevré et réveillé votre imagination plus longtemps éteinte.

Mais, mon pauvre ami, vous êtes la candeur même et la naïveté suprême. Vous arrivez du fond de l'Abyssinie, et cela se voit. Vous adorez cette enfant parce que vous la voyez charmante, et que vous la supposez aimante. Vous vous jurez un bonheur inouï, et vous faites à votre cœur les promesses les plus délirantes.

Mensonge !...

Si vous saviez comme on élève les femmes à Paris! Jeunes filles, elles sourient au mari qui les tente ; mariées, il n'y a pas d'être qu'elles dédaignent autant. Le mari, c'est l'ennemi, c'est le tyran ; sans lui, on n'aurait rien à redouter, pas même de tacher sa robe, car on s'enveloppe de son nom, et l'on s'en fait un drapeau pour attirer les imbéciles et en imposer aux sots.

Cette sortie, où s'exhalait la rage impuissante de la femme, qui, ayant mal vécu, ne pardonne pas aux autres de vivre autrement, et qui, ayant connu le vice, n'admet pas qu'il existe une vertu, était, sans qu'elle s'en aperçût, le plus rigoureux des plaidoyers contre elle-même.

Jacques Raymond avait l'esprit trop élevé pour ne pas saisir cette vérité.

— Voilà le bonheur que vous me promettez, dit-il en souriant avec quelque contrainte et non sans une mélancolie dont la comtesse ne voulut pas comprendre la cause.

— Pourquoi seriez-vous épargné plus que les autres? fit-elle.

— Eh! mon Dieu! quand ce ne serait que parce que je suis... comment dites-vous cela? d'une naïveté suprême.

— C'est peut-être une raison.

Jacques Raymond s'était levé,

— Vous me quittez? dit elle.

— Il faut toujours en arriver là ; mieux vaut à présent que plus tard. Le sentiment d'un devoir accompli laisse en partant autant de satisfaction qu'une lueur fugitive de bonheur laisse de tristesse et d heures amères.

Elle lui tendit la main.

— Vous êtes un profond moraliste, murmura-t-elle avec une amertume mêlée d'ironie, ou plutôt de dépit.

Il s'éloignait ; elle le retint encore.

— Quand reviendrez-vous ?

— Mais... ne vous ai-je pas dit?...

— Oui, que le médecin n'avait plus rien à faire ici, mais l'ami, je tiens à l'ami, moi...

— Vous le trouverez toujours sur votre route pour vous être utile et dévoué.

— Reviendra-t-il? recommença-t-elle avec une rare insistance.

— A quoi bon ?

Elle trahit un mouvement d'humeur.

— Et vos honoraires?

— Voilà que nous confondons encore le médecin et l'ami.

— Il faudra pourtant bien que nous en causions.

— Ils seront payés par votre indulgence.

— Vous êtes cher !

— Vous êtes si généreuse !

— Ceci n'est pas prouvé, puis, la renommée manquant, j'ai le cœur desséché... vous savez...

— C'est que vous ignorez vos richesses, comtesse ; vous avez des trésors de tendresse que vous ne soupçonnez pas. Vous vous croyez cruelle, méchante, vindicative, et vous êtes tout simplement égarée. Une fois de plus, vous en ferez preuve pour moi, et nous resterons amis.

— Sans nous voir ?

— Sans trop nous rechercher.

— Mais pourquoi?

— Tenez, je vais vous le dire en deux mots : nous nous aimerons beaucoup mieux et plus sûrement quand nous nous serons un peu oubliés.

Cette fois il partit.

Elle le laissa aller avec des larmes de colère, de rage, de désespoir. Puis, quand elle fut seule, elle se jeta sur son lit et mordit ses draps avec fureur. Elle se releva, bondit comme une hyène jusqu'à son miroir :

— Je ne suis donc plus belle? s'écria-t-elle.

Cette comédie interrompue recommença presque aussitôt.

Trois jours après, Jacques Raymond recevait une lettre de la comtesse. Cette lettre était pressante. Il ne répondit pas. Il en reçut une seconde plus pressante encore, puis une troisième presque menaçante. Il n'y prit garde. Il songeait alors sérieusement à son mariage, dont les bans étaient à la veille d'être publiés. Il était plus souvent à Riberolles qu'à Paris, et détournait sa pensée de la sirène à laquelle il n'avait échappé que par un vrai miracle.

Sur ces entrefaites, il la rencontra dans une soirée que donnait le plus fort agent de change de Paris, chez qui il avait été forcé de paraître pour complaire à son futur beau-père.

C'était une des manies de l'excellent homme de vouloir que l'on vît un peu partout celui à qui il destinait sa dernière fille. Il tenait à ce qu'il fût connu dans le monde, et à le présenter à l'avance à toutes les notabilités financières, littéraires. artistiques et industrielles qui tenaient alors le haut du pavé.

Il y avait une heure environ que notre héros était arrivé quand il se trouva en présence de Coquillard.

Le millionnaire avait au bras une femme très-belle, et

mise avec un goût exquis, qu'on regardait beaucoup et qui était, sans contredit, une des reines de la soirée.

A la vue du jeune homme, les lèvres du vieillard s'éclairèrent d'un sourire de satisfaction, et prenant la main de la jeune femme :

— C'est lui, fit-il.

— Il est très-bien, répondit-elle à demi-voix.

— Mon ami, dit alors le millionnaire, vous ne connaissez pas encore toute ma famille; permettez-moi de vous présenter une de vos futures belles-sœurs, ma fille, la duchesse de Rivarez.

Le jeune homme s'inclina.

— Cher monsieur, dit-il, vous oubliez que j'ai eu l'honneur d'assister aux fêtes du mariage de madame la duchesse, et, sans avoir été à même de lui présenter mes hommages, j'ai eu l'avantage de l'apercevoir et de la rencontrer plusieurs fois dans le monde ; mais j'attendais avec impatience l'occasion que vous voulez bien m'offrir aujourd'hui.

— Monsieur Raymond connaît sans doute mon mari ? dit Blanche.

— Je n'ai pas encore cet honneur, dit-il avec simplicité.

— Mais il doit être ici ce soir, dit la duchesse avec un calme qui n'était qu'apparent.

— Alors, je prierai M. Coquillard de vouloir bien me présenter au mari comme il m'a présenté à la femme.

— Oui, oui, fit le millionnaire; tantôt nous verrons cela.

D'ailleurs, il faudra bien que vous fassiez connaissance.

Jacques Raymond aperçut alors la comtesse de Boissières, et après avoir salué la duchesse, il se dirigea, non sans quelque hésitation, du côté de la belle mondaine.

Celle-ci ne répondit qu'avec une grande froideur et une étonnante réserve à toutes les salutations, félicitations et

protestations que, tour à tour, son nombreux cortége d'adorateurs venait déposer à ses pieds.

— Vous me fatiguez, disait-elle, ou vous m'énervez, vous me gênez, laissez-moi.

On s'éloignait, respectant l'isolement qu'elle exigeait avec le même amour qu'elle recherchait les autres jours la foule, le mouvement et les adorations.

Au bruit des pas de Jacques Raymond, qui approchait, elle frissonna.

Le jeune homme s'inclina devant elle, et, quoiqu'elle fût pâle comme une morte, il la complimenta sur sa bonne mine.

— Vous trouvez ? dit-elle; ce n'est pas l'avis général.

— J'avoue que je ne m'attendais pas à vous rencontrer dans cette maison.

— Et pourquoi n'y viendrais-je pas ?

— Je veux dire ce soir.

— Ne m'avez-vous pas déclaré que le médecin avait dit son dernier mot ?

— Je croyais avoir aussi prescrit un repos absolu.

— Je me suis reposée assez depuis quinze jours. D'ailleurs, si je suis à cette soirée, où je n'avais nulle envie de venir, je vous prie de le croire, c'est que j'y étais forcée.

— C'est différent, dit-il vivement, ne désirant nullement s'initier aux mystères de la vie de sa noble cliente.

Mais cette discrétion ne faisait pas l'affaire de celle-ci, qui reprit aussitôt :

— J'y suis venue parce que je savais que vous y seriez et que je voulais vous voir.

— Oh ! comtesse...

— J'avais besoin de vous rencontrer.

— Vous savez que je vous suis tout dévoué, dit-il.

Il voulait dire absolument le contraire.

— Je le sais; c'est pourquoi j'irai droit au but. Je vous attends demain chez moi, à huit heures.

À cette invitation donnée sur le ton d'un ordre, il éprouva quelque chose d'étrange et se sentit comme une impression de froid.

La lutte lui déplaisait avec une femme, et néanmoins il était résolu à ne plus céder.

— Ne pouvez-vous me dire, ce soir, comtesse, ce que vous me direz demain ?

— Il faut que nous soyons seuls.

— Essayez... ce ne saurait être un secret d'Etat.

— C'est impossible.

— Je le regrette, car demain je ne m'appartiens pas.

— Votre soirée est prise ?

— Absolument.

— Pour votre mariage, probablement ?

— En effet.

Elle eut un éclair dans les yeux qu'elle contint, et prenant sa voix la plus insinuante :

— Eh bien, après-demain, soit.

— Autre impossibilité.

— Absolue !

— Absolue.

Elle leva la tête et le regarda en face. Il était impassible, mais résolu. Elle le devina à la froideur de son visage et à l'assurance de ses yeux.

— Allons, dit-elle, n'en parlons plus; c'est un parti pris.

Elle redevint subitement calme et en possession d'elle-même. Mais, à voir ses muscles se contracter, il était facile de deviner ce que cette femme, d'un tempérament violent et indomptable, souffrait d'une résistance d'autant plus sensible, qu'elle la rencontrait pour la première fois.

Jacques Raymond, qui se tenait debout derrière elle, se pencha sur le dossier de son fauteuil et lui dit quelques mots à l'oreille.

Elle eut un geste de colère.

— Je regrette bien vivement ma démarche de ce soir, dit-elle, mais je ne pouvais me douter qu'elle aurait si peu de succès, j'aurais dû cependant le soupçonner, après la lettre que je vous avais écrite et que vous avez laissée sans réponse.

— N'avez-vous donc pas compris que notre destinée nous imposait des devoirs différents, et que notre bonheur à tous deux était placé à deux pôles opposés?

Elle eut comme un mouvement de profond désespoir qui signifiait :

— Si vous aviez voulu... cette femme que vous connaissez comme une courtisane, que l'on vous dit vile et intéressée, aux mœurs dissolues, vous ne savez pas ce que vous en auriez fait, ni ce qu'elle serait devenue au souffle d'un amour puissant et sincère !

Mais ce fut une lueur; il n'y avait plus de place alors chez elle pour le sentiment, pour la pitié; elle était froissée, atteinte dans son amour-propre, dans son affection méconnue et méprisée, dans sa dignité de femme adulée et adorée.

— Ainsi, vous ne viendrez pas? dit-elle.

— Non, je ne puis.

— Ni demain, ni jamais?

— Jamais.

— C'est bien...

Elle eut quelque hésitation à dire ce qui suivit; elle le dit cependant.

— Si un malheur arrive, que la faute en retombe sur vous ! Vous vous rappellerez, d'ailleurs, que j'ai tout fait pour l'empêcher.

Elle se souleva de son fauteuil.

— Est-ce bien fini ?

— Oui, dit-il d'autant plus résolûment qu'il avait cru voir une menace dans ces dernières paroles, et, faible devant la peine et la douleur, il n'était pas homme à s'incliner devant la violence.

Elle se leva tout à fait et le salua avec une froideur concentrée.

— Nous ne nous connaissons plus.

Elle dit cela avec un calme étrange, et s'éloigna lente et imposante comme une reine. Il ne fit rien pour adoucir la colère qui l'animait et combattre la haine qui se trahissait dans ses yeux; il s'éloigna de son côté, d'un pas lent, cherchant à oublier cette rencontre et l'incident auquel elle avait donné lieu. Il erra dans les salles du bal, échangeant un salut avec celui-ci, quelques paroles avec celui-là, se mêlant à différents groupes, et prêtant une oreille plus ou moins distraite aux discours décousus qui se débitaient.

Deux heures s'étaient écoulées, et Raymond était dans une des pièces avoisinant la grande salle de bal, pièce dans laquelle on jouait très-gros jeu. Debout, devant une table, il suivait du regard une partie engagée. Tout à coup il se sentit assez violemment heurté par derrière, et, se retournant vivement, il aperçut un individu qui s'éloignait tranquillement.

— Voilà un monsieur par trop maladroit, murmura-t-il assez haut pour qu'on l'entendît.

Néanmoins, soit qu'il fût en bonnes dispositions, soit qu'il ne jugeât pas que ce fait puéril et qui dénotait simplement un homme mal élevé comme il s'en glisse partout, méritât une explication qui pouvait dégénérer en esclandre, il ne dit rien de plus, et l'incident demeura inaperçu.

Mais sa mansuétude ne pouvait se perpétuer.

La conciliation de son esprit et la bonté de sa nature ne pouvaient éternellement imposer silence à l'énergie de son tempérament et à la dignité de son caractère. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que l'individu revenait de son côté et, l'effleurant du coude, lui marchait sur le pied. Pris de colère, cette fois, il leva la tête.

— Monsieur, dit-il, vous faites preuve, il me semble, d'une bien grande maladresse.

L'individu auquel il s'adressait était un homme maigre et de haute taille, les cheveux bruns, visage froid et doux, un de ces hommes qui sont à la fois faibles et volontaires, lâches et audacieux. D'une beauté peu commune pour un homme, la barbe fine, soyeuse, la main blanche, la tenue excessive, rehaussée encore par une grande distinction, cet homme devait avoir du succès dans son monde. Il était jeune encore, décoré de plusieurs ordres, et accusait par un certain raffinement dans toute sa personne une position brillante et une grande fortune.

A Jacques Raymond il n'inspira qu'une répulsion instinctive. Cet homme, à première vue, et en dehors du fait qui les mettait en présence, lui déplut étrangement.

Il le jugea fourbe et vindicatif, égoïste et cruel, de ces hommes qui manient avec insouciance et férocité le couteau du bandit et pleurent comme des femmes. Dans les veines de ce personnage, il y avait du sang d'inquisiteur et de tourmenteur. Ses pères avaient dû autrefois, à travers les trous de leurs capuchons sombres, commander le supplice du brodequin et de l'estrapade.

A la voix fière et accentuée de Raymond, il s'était retourné lentement, et, levant sur le jeune homme son œil aux rayons ternes :

— Est-ce à moi, monsieur, dit-il, que vous vous adressez ?

— Je crois qu'il vous serait difficile d'en douter, répondit Raymond.

— C'est que je n'ai pas l'habitude qu'on me parle sur ce ton.

— Je vous en félicite, monsieur; c'est que probablement il n'entre pas dans vos habitudes de vous comporter souvent comme vous le faites ce soir.

— Est-ce une affaire que vous cherchez? dit l'inconnu à voix basse et se penchant à son oreille.

— Je n'ai qu'à vous regarder, fit Raymond, pour être convaincu que vous n'avez jamais désiré autre chose.

— Vous vous trompez, monsieur.

— Autrement, continua Raymond, il vous coûterait fort peu de vous excuser.

— Des excuses, dit le personnage avec un profond dédain; je vois bien, monsieur, que vous ne me connaissez pas. Sachez que je n'en fais jamais, que je n'en ai jamais fait.

— Je le regrette, et cela d'autant plus, pour vous, bien entendu, que vous me mettez dans l'obligation, et ici il éleva la voix, à défaut des excuses que vous me devez et que vous me refusez, de vous donner, devant toutes les personnes ici présentes, la leçon que vous méritez.

L'inconnu devint livide.

— Les leçons se donnent poitrine découverte, dit-il.

— Je suis prêt à recommencer.

— Cette nuit ?

— Quand vous voudrez.

— Eh bien, monsieur, voici le nom de votre élève, dit l'inconnu, tirant sa carte et la mettant dans les mains de Raymond.

— Voici la mienne, dit ce dernier.

L'homme jeta les yeux sur la carte et, la déchirant, il en laissa tomber les morceaux à ses pieds.

— J'ai votre adresse, dit-il, cela me suffit, demain matin, vous aurez la visite de mes témoins.

Notre héros lut à son tour le nom gravé sur la carte qu'il venait de recevoir et ne fut pas maître d'un soubresaut.

— Je ne vous rendrai pas l'injure que vous venez de me faire, dit-il, car j'ai besoin de cette carte pour la relire demain et me convaincre que je n'ai pas rêvé.

Les deux hommes se séparèrent.

— Le duc de Rivarez !... murmurait à part lui le fiancé de Geneviève; est-ce possible... Et Coquillard qui devait me présenter à lui ce soir... Que veut dire cela ?

Il se disposait à quitter le bal quand, se retournant, il aperçut la comtesse de Boissières le visage décomposé. Leurs yeux se rencontrèrent. Dans la lueur fauve qui s'échappa de ceux de la comtesse, il devina le drame qui se jouait, et où il était désigné comme devant être la victime.

La comtesse s'avançait, tremblante, frémissante, presque suppliante. Il pressa le pas, et, quand cette femme fut près de lui, il l'écrasa d'un regard si méprisant qu'elle resta comme clouée sur le parquet.

VIII

UN MANIEUR D'ARGENT.

Entrons en plus amples relations avec un des principaux personnages de cette histoire, que la nécessité d'une exposition rapide nous a forcé de laisser dans l'ombre.

Il était neuf heures du matin, et à peine y voyait-on tant le jour était terne et gris. Dans un cabinet, situé au deuxième étage d'une maison neuve du boulevard de la Madeleine, et dans lequel nous avons déjà pénétré à une heure plus matinale, un homme travaillait, et cela depuis quatre heures environ.

Devant lui s'amoncelaient les liasses de papier, les journaux, les registres, une volumineuse correspondance et d'innombrables dossiers. Il cherchait, lisait, écrivait, calculait, compulsait toujours : rien ne semblait devoir l'arrêter dans sa fiévreuse activité.

A sept heures, son domestique lui avait apporté un bol de café qu'il avait absorbé entre la lecture d'un rapport et le projet d'une exploitation industrielle. A huit heures, il éteignait sa lampe, faisait glisser ses rideaux, se reposait deux à trois minutes au coin de son feu, et reprenait la plume à la lueur d'un jour humide.

Cet homme, que nos lecteurs ont déjà reconnu, c'était Taboureau, baron de création très-moderne, de par la

grâce d'un minuscule prince germanique ; une notabilité dans sa spécialité, un lanceur d'affaires, un faiseur, prenant par modestie, ou faute de mieux, le titre de banquier, mais un de ces industriels qui entendent la banque d'une façon toute particulière.

Il n'était pas néanmoins ce qu'on appelle riche dans le monde des millions, ou du moins on ne le supposait pas en position de manier une fortune considérable.

Cela tenait à diverses raisons. Il avait commencé tard. Il avait éprouvé dans plusieurs circonstances, et dans deux entre autres, des pertes énormes, mais dans toutes ses opérations il avait donné des preuves d'une loyauté sans exemple, il s'était ruiné avant de laisser s'écrouler les fortunes confiées à sa maison, il avait payé des dividendes de sa caisse ; il avait couvert certaines pertes qui pouvaient être imputées au moins à sa mauvaise chance, de ses propres deniers ; il était relativement pauvre, mais solide sur la place, disposant d'un crédit resté intact au milieu de ses revers, et d'autant plus considérable qu'il l'avait toujours repoussé.

C'était un homme dur, presque brutal dans les affaires, mais honnête, ou au moins passant pour tel ; on lui pardonnait ses exigences, ses brusqueries, sachant qu'on pouvait lui confier son patrimoine sans danger, et que sa réputation était à l'abri d'un soupçon.

Neuf heures sonnaient. Il se leva, passa dans une autre pièce et revint, quelques minutes après, habillé de noir et son chapeau à la main. Là, il jeta un nouveau coup d'œil sur ses papiers disséminés, en réunit quelques-uns devant lui, dans l'intention sans doute de les emporter, et appela.

Une femme de chambre parut.

— Comment madame a-t-elle passé la nuit ? demanda-t-il d'une voix inquiète.

— Mais, madame paraît avoir reposé.

— L'indisposition d'hier n'a pas alors eu de suites?

— Non, monsieur.

— Qu'a dit le docteur?

— Qu'il reviendrait aujourd'hui.

— Il n'a rien ordonné?

— Très-peu de chose.

— C'est bien... S'il arrivait quelque chose vous me feriez prévenir aussitôt.

— Monsieur sera à la Bourse?...

— Non, je ne quitterai pas mon bureau.

Il prit différents dossiers qu'il mit sous son bras, se couvrit et se disposa à sortir.

Il se retourna.

— Ah! si madame me demande, vous lui direz que j'ai craint de la troubler dans son repos. D'ailleurs, j'ai un rendez-vous à neuf heures et demie, et il en est neuf.

Le banquier sortit, descendit le boulevard et tourna par la rue Taitbout, dans laquelle il s'arrêta.

Vers le milieu, il franchit la porte cochère d'un des numéros impairs, traversa la cour et se trouva bientôt, après avoir gravi un perron de quelques marches, dans un vaste local, situé au rez-de-chaussée, et divisé en une suite de pièces de diverse grandeur.

La première était partagée par un long grillage dans lequel s'ouvraient plusieurs guichets. Derrière chacun de ces guichets, était un employé paraissant très-affairé. Tout autour de la pièce se voyait une double rangée de bancs.

Un invalide en grande tenue et chevalier de la Légion d'honneur faisait faction à la porte de cette pièce, et remettait des numéros d'ordre aux personnes qui entraient et avaient affaire aux guichets.

Dans la pièce qui succédait se trouvaient encore plusieurs autres employés. Au fond se voyaient la caisse des valeurs et la caisse des dépôts, ayant chacune un caissier

spécial. Au milieu, se promenait gravement un huissier en habit noir et en cravate blanche.

Plusieurs petits bureaux, s'ouvrant sur cette pièce, étaient occupés par une autre sorte d'employés, sous-chefs et chefs, appartenant les uns au contentieux, les autres aux affaires de Bourse ou aux opérations financières.

Tout au fond, et séparé de ces bureaux par un long corridor où se poussaient quelquefois plus de deux cents personnes, était le cabinet du maître.

Le maître ici, on l'a deviné, c'était Taboureau.

Il erra quelques minutes dans toutes les pièces, jetant un œil scrutateur sur chaque guichet, se faisant présenter le livre de présence du matin, interrogeant celui-ci, sermonnant celui-là, et se montrant inquiet, grincheux, mécontent.

— Bon débarras, se dirent les employés quand il eut pénétré dans son cabinet et qu'il en eut refermé la porte.

— Quelle humeur de chien!

— Ah çà! la Bourse est donc à la hausse et le patron à la baisse?

— Laisse donc; ce sont les mines de Kutaïah qui ne prennent pas.

— Comme si c'étaient les gobeurs qui manquent!

— Non; mais l'argent...

— L'argent?... Taboureau en ferait sortir de dessous les pavés.

Plusieurs personnes entrant et la présence de quelques chefs imposèrent silence aux mauvaises langues, et l'on n'entendit plus bientôt d'un guichet à l'autre que certains mots de circonstance et certaines phrases absolument copiées l'une sur l'autre :

« Signez là votre adresse? — Votre bordereau? — Combien? — On vous écrira. — Revenez demain. — Les bu-

reaux ferment à quatre heures. — Vous repasserez dans deux mois. — Ce n'est pas votre affaire. »

Quant à Taboureau, déjà plus de cinquante personnes l'attendaient et il commençait à donner audience à chacun selon le numéro d'ordre.

A dire vrai, il ne le gardait pas longtemps.

C'était une vraie procession.

La plupart du temps, on était même arrêté par un secrétaire qui se tenait dans une espèce d'antichambre, et qui, au lieu de laisser pénétrer jusqu'au banquier, répondait : « Voyez au numéro 13, à tel bureau, à tel guichet. »

Le plus souvent, il s'agissait de comptes à apurer, de réclamations, d'argent à confier, d'un conseil à demander, d'une garantie à produire, d'une couverture à fournir et souvent aussi d'une invention à patronner.

Oh ! les inventeurs !...

Ils étaient le cauchemar de Taboureau, qui, esprit pratique et sceptique, n'avait pas encore rencontré l'invention superbe qui devait jeter des millions dans sa caisse et qui néanmoins l'espérait, et par conséquent était obligé de prêter l'oreille à toutes les folies et aux billevesées qu'on venait tous les jours lui débiter.

L'un devait nous donner le chemin de fer aérien et nous faire traverser la mer sur un fil de laiton.

Un autre nous promenait dans Paris, dans des carrosses magnifiques qu'une simple pression suffisait à diriger, et supprimait du même coup domestique, cocher et chevaux.

De pauvres diables qui n'avaient pas un malheureux gîte pour les abriter, ni une bûche de bois pour réchauffer leurs membres endoloris, voulaient bâtir des maisons de vingt-deux étages, jeter un pont sur la Tamise, amener la mer à Paris et construire des navires de guerre assez forts pour détruire tout une flotte.

Et il y avait de vrais génies au milieu de tous ces fous!

Tous offraient des bénéfices immenses au banquier et lui faisaient la part du lion. Lui souriait... il fallait d'abord ouvrir sa caisse, sortir de l'argent, beaucoup d'argent. .. Il ne pouvait faire cette folie que sur une opération certaine... et encore.

— L'intelligence dans les affaires consiste surtout, disait Taboureau, à ne jamais débourser un sou de capital. Les uns apportent leurs idées, les autres leur crédit; il n'y a que les naïfs qui apportent leur argent.

Il y eut ce matin-là, comme toujours, nombre d'inventeurs qu'il écouta et évinça. Les uns le firent rire et les autres hausser les épaules. Il n'avait pas, pour le moment, d'argent à risquer ; il passa à d'autres exercices.

Il entra alors dans son cabinet un vieillard qui referma la porte avec soin et s'assit sans façon en face de lui.

— Bonjour, père Courtois, dit le baron, quel bon vent vous amène ?

— La misère...

Taboureau éclata de rire.

— A combien se monte-t-elle aujourd'hui, votre misère ? dit-il.

— Quelques milliers de francs.

— Allons, faites vite... Combien ?

— Douze mille.

— Diable... Vous avez donc dévalisé les passants ?

— J'ai vendu un lopin de terre.

Taboureau eut un nouveau rire, atteignit un grand livre et écrivit.

Celui que Taboureau avait appelé père Courtois attendit tranquillement que cela fût terminé.

C'était un homme de soixante-dix ans au moins, grand, sec, cassé, le visage profondément marqué de la petite vérole et ridé comme un vieux parchemin. Il était vêtu d'un pantalon composé de pièces et de morceaux de toutes

sortes et d'un paletot recousu en maints endroits et si râpé qu'il était devenu impossible d'en distinguer la nuance.

Sur ses genoux reposait son chapeau haut de forme, les bords retournés et tellement déformés, bosselés et roussis, qu'on eût juré qu'il avait vingt années servi d'enseigne à un marchand d'habits du quartier du Temple.

Cela pouvait être, car c'était un marchand d'habits, un brocanteur... achetant et vendant tout ce qu'il est possible, depuis des tessons de bouteilles jusqu'à des bronzes d'art et des tableaux de maître.

On lui eût fait l'aumône dans la rue, tant il avait la mine piteuse et l'aspect misérable ; il se nourrissait comme un chien et était inscrit au bureau de bienfaisance; sa fille tendait en quelque sorte la main et travaillait nuit et jour pour subvenir aux exigences rigoureuses de sa vie, — et cet homme, on le disait tout bas et Taboureau le savait mieux que personne, était propriétaire de cinq maisons à Paris et faisait manœuvrer des fonds pour plus d'un million.

Les ruisseaux fangeux roulent au milieu de la boue des paillettes d'or.

Eh bien, votre argent ? dit Taboureau.

— Voilà, dit Courtois, qui tira un portefeuille graisseux, des plis duquel il fit jaillir vingt-quatre billets de cinq cents francs.

— Que voulez-vous faire ?

— Ce que vous voudrez... chacun son métier; moi, je sais acheter vingt francs un bibelot qui en vaut mille; les affaires de Bourse.... connais pas. J'ai confiance.

— Et si je vous vole ?

— Ce serait trop mal comprendre vos intérêts.

— Mais, savez-vous, père Courtois, que je vais avoir à vous tout à l'heure quelque chose comme sept cent mille francs ?

Un éclair de joie illumina le visage parcheminé du brocanteur.

— Vous faites bien travailler cela?

— Oui; mais si je déménage avec?

— Vous avez un beau-père qui est une bonne garantie, et puis je sais que vous êtes un honnête homme.

— Etes-vous sûr de cela?

— Je m'entends.

Taboureau se frotta les mains en signe de contentement.

— Vous êtes un roué, père Courtois, et vous méritiez de vous enrichir. Vous avez raison, le jour où je déménagerai, c'est que j'aurai la fortune des Rothschild dans ma caisse, et je n'en suis pas encore là.

— Oh! je vous connais bien.

— A ma place, que feriez-vous?

— La même chose.

Ces deux hommes étaient faits pour se comprendre. Ils réglèrent leurs comptes secrets et se séparèrent sans un mot d'amitié ni de bienveillance. L'intérêt les liait l'un à l'autre. Ils n'avaient de garantie que cet intérêt naturel. Hors de là, ils s'admiraient et se méprisaient.

Au père Courtois succédèrent plusieurs individus à mine non moins suspecte, puis enfin le père Samuel.

Celui-là, c'était autre chose. Il avait été riche, mais un beau jour avait tout perdu. Taboureau, qui le connaissait, et qui savait avec quelle intelligence et quelle rouerie il avait amassé cette fortune si rapidement écroulée, avait compris le bénéfice qu'il pouvait tirer d'un tel homme.

— Samuel, lui avait-il dit, vous voilà ruiné. Qu'allez-vous faire?

— Recommencer.

— Et cependant il vous manque quelque chose

— De l'argent!

— Si vous en aviez, que feriez-vous?

— L'escompte.

— C'est donc un bon métier ?

— Le meilleur, assurément... les clients abondent.

— Eh bien, dit Taboureau, écoutez-moi, je suis de ceux qui pensent qu'il n'est pas de petit gain, et je ferais volontiers votre métier si je le pouvais faire. Mais, dans ma position, je ne le peux pas sans m'exposer à me discréditer et à me nuire. Faisons-le ensemble. Je vous fournirai l'argent et vous le ferez travailler. Installez-vous dans le quartier où vous êtes connu. Prêtez par petites sommes et à de gros intérêts, je vous en prêterai de grosses et à intérêt modéré.

— Je vous comprends, dit Samuel, et je crois que nous pourrons nous entendre.

Il y avait trois ans de cela, et l'association marchait à merveille. Nos deux coquins s'étaient, en effet, parfaitement entendus. Tous les mois, Samuel venait régler avec son associé. Il emportait ou rapportait de l'argent, selon les sorties ou les rentrées du mois. Jamais une contestation ne s'était élevée entre eux. C'était une affaire, entre mille, comme Taboureau en faisait en dehors de sa maison de banque.

Après Samuel on entendit la voix éplorée de quelques femmes et la voix menaçante d'un homme, mais tout cela expira au seuil du cabinet du faiseur.

Ce qui s'entendit davantage, ce fut la prière d'un malheureux et les sanglots qui l'accompagnèrent.

— Monsieur, disait cet homme, j'ai eu confiance dans une affaire patronnée par votre maison, et dans les assurances données par les journaux, j'ai mis toute ma fortune dans cette affaire. Aujourd'hui, je suis ruiné.

— Elle n'était sans doute pas considérable, votre fortune ?

— Quarante mille francs.

Taboureau eut un sourire de pitié.

— C'est tout ce que je possédais, reprit l'individu ; quarante mille francs gagnés sou par sou, économisés liard par liard, il ne me reste rien, monsieur, votre affaire s'est écroulée et il n'en subsiste pas une pierre.

— Que puis-je à cela ?

— Les actions émises à 400 francs n'en valent pas aujourd'hui 40. Si je ne vends pas, elles en vaudront peut-être 20 dans huit jours, et d'ailleurs je suis obligé de vendre.

— Il y a cinquante mille personnes dans votre cas.

— Ne saviez-vous pas que votre affaire finirait ainsi ?

— Encore une fois, monsieur, ce n'est pas mon affaire ; je n'y suis pour rien.

— Vous êtes à la tête.

— Je me suis retiré.

— Vous y étiez.

— Et bien d'autres avec moi.

— Sans doute, mais c'est votre nom qui a donné confiance.

— J'ai été trompé comme d'autres.

— Ce n'est guère facile à croire.

— Ah çà ! monsieur...

— Cette société ne reposait que sur des bases fictives.

— C'était à vous de voir cela avant d'apporter votre argent... Que diantre ! vous courez après les gros dividendes comme les chiens après les voitures ; il faut en subir les conséquences.

— C'est vrai ; j'ai été coupable ; mais les hommes qui ont patronné cette affaire ne sont-ils pas plus coupables que moi ?

— Monsieur, mes moments sont précieux, et...

— Je vous comprends, monsieur, je vous ennuie ; mais encore un mot : quand vous avez vu que votre affaire de-

venait mauvaise, menaçait péril, pourquoi avez-vous fait un nouvel appel de fonds?

Taboureau ne se troubla nullement :

— Pour la relever probablement, dit-il.

— Mais si vous aviez pu, au début, vous laisser illusionner, cette illusion alors n'était plus possible. Vous ne pouviez ignorer que l'argent qui allait entrer dans votre caisse était un argent perdu pour celui qui l'apportait.

— S'il en était ainsi, comment se fait-il que l'émission fut couverte aussitôt?

— On ignorait votre situation. On croyait votre société prospère... Ce fut un nouveau piége tendu à l'ignorance des actionnaires.

— J'en suis fâché pour eux, dit Taboureau d'un ton sec, en se levant ; si vous vous fussiez borné à acheter de la rente, vous n'eussiez pas subi un accident que je déplore, mais auquel je ne puis rien, absolument rien.

— Monsieur, dit le malheureux, si je viens vous trouver, c'est que c'est vous qui m'avez engagé à me jeter dans cette opération. J'avais des fonds chez vous que je destinais à d'autres entreprises, et vous m'avez tellement poussé dans cette voie que j'y suis tombé.

— Il ne fallait pas m'écouter... Tout le monde se trompe... le médecin dans une maladie, le financier dans une question d'argent.

— Avouez qu'ici vous étiez fort intéressé à vous tromper.

— Monsieur !...

— Eh bien, ce que je vous demande aujourd'hui, c'est un morceau de pain pour mes enfants... Rendez-moi une partie de cet argent, le quart, le cinquième.

Taboureau regarda cet homme à deux fois pour voir s'il n'était pas fou.

— Vous refusez, eh bien, faites mieux, je suis veuf avec

trois enfants, je suis jeune encore, actif, instruit et comptable, donnez-moi une place dans vos bureaux.

— Monsieur, dit Taboureau, qui alla à la porte donnant sur l'escalier de derrière et l'entr'ouvrit, je ne sais pourquoi je vous ai écouté si longtemps, mais vraiment vous abusez de ma patience. Vous n'avez aucun argent ici, vous avez fait une fausse opération, j'en suis fâché pour vous et je le regrette, mais je n'y peux rien. Veuillez comprendre que j'ai là des personnes qui m'attendent, et que votre demande est au moins inopportune.

En face de ce scepticisme, de cette brutalité, le malheureux pensa à sa famille et ne se révolta pas. Il s'humilia, il supplia, il pleura ; Taboureau resta inexorable.

Les menaces d'un autre individu ne l'avaient pas fait broncher; il resta indifférent devant les pleurs d'un homme qu'il avait ruiné.

Cet homme arriva à lui dire :

— Je ne possède plus que les habits que j'ai sur le dos, j'ai tout engagé pour vivre... Les actions dont je vous parlais sont vendues depuis un mois... J'ai frappé à toutes les portes pour avoir de l'ouvrage, toutes ces portes sont restées fermées. Faites de moi un garçon de bureau, si vous le voulez, un homme de peine.

— Monsieur, dit Taboureau, si je faisais cela, j'aurais tort, d'abord parce que vous valez mieux que cela, et que ce serait de la cruauté à moi; ensuite, et surtout, parce que j'établirais de la sorte un précédent fâcheux dans la finance. Le chirurgien qui tue l'homme auquel il avait un membre à couper, ne doit pas d'indemnité à sa victime, pas plus que celle-ci ne lui aurait dû sa fortune, s'il l'avait sauvée.

Dans les opérations financières c'est la même chose, nous vous enrichissons ou nous vous ruinons, c'est tant mieux ou tant pis. Après, on ne doit à l'homme auquel

on a confié ses intérêts, monsieur, que les honoraires convenus et le coup de chapeau; j'ai encore une fois l'honneur de vous saluer.

— Mais, si je vous disais que j'ai faim ?

— Je vous répondrais que ce n'est pas ici un bureau de bienfaisance, mais une maison de banque. J'ai mes pauvres ; mais ici aucun argent ne sort sans être inscrit et sans avoir sa destination; or, si je vous écoutais, mes associés s'étonneraient fort, en examinant mon livre, de voir de quelle étrange manière je fais fructifier les fonds qui me sont confiés.

L'homme sortit désespéré et étouffant un cri de rage.

Un moment il s'était demandé s'il n'allait pas commettre un crime.

Taboureau était tellement convaincu qu'il agissait en homme sage et juste, qu'il n'avait pas eu une seconde le soupçon du danger qu'il courait.

Après le départ de ce malheureux, il revint tranquillement à son bureau et sonna afin qu'on introduisît une autre personne.

Il y eut alors un va-et-vient qui dura un quart d'heure; puis l'huissier entrant lui remit une carte.

Il y jeta les yeux et parut faire appel à sa mémoire.

— Une jeune femme ? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Est-ce que vous avez encore beaucoup de monde ?

— Quinze personnes environ.

— Remettez-en le plus possible à demain. Dites cela à M. Martel, il me laisse envahir. Allez...

— Mais cette dame ?

— Ah ! cette dame...

Taboureau parut encore se consulter.

— C'est étonnant, dit-il, madame d'Avennes, je ne connais pas du tout ce nom-là... Enfin...

Et s'adressant à l'huissier :

— Faites-la entrer.

La porte presque aussitôt se rouvrit, et la personne annoncée se présenta.

Quoique la jeune femme qui venait d'être introduite fût voilée, Taboureau, ayant levé la tête, éprouva un mouvement de surprise et de gêne, rien qu'en apercevant sa tournure. Elle s'avança, quant à elle, sans hésitation jusqu'au milieu du cabinet, et se laissa tomber doucement sur un fauteuil.

— Que de peines pour arriver jusqu'à vous! fit-elle.

En même temps elle écarta son voile, et le banquier, déjà émotionné par sa tournure et par son accent, poussa un cri d'étonnement :

— Vous !... c'est vous, marquise !

— Ne m'aviez-vous pas reconnue ?

— Aurais-je pu penser que c'était la marquise de Saint-Coppens qui arrivait à mon bureau, au saut du lit, à onze heures du matin, et se faisant annoncer sous le nom de madame d'Avennes ?

— Cependant j'ai cru remarquer un tressaillement sur votre visage.

— Vous vous êtes trompée, dit Taboureau qui avait eu le temps de reprendre tout son calme ; mais je dois vous avouer, ajouta-t-il en souriant, que j'avais déjà des soup-

çons ; mais vous allez m'expliquer, je l'espère, le mystère dont vous vous enveloppez.

— Un mystère !... Il n'y en a aucun, fit-elle en riant ; je voulais arriver à vous tout de suite, et sans que personne sût que j'étais venue, que par conséquent personne n'entendît prononcer mon véritable nom ici.

— Mais vous risquiez de n'être pas reçue.

— Ne recevez-vous pas tous ceux qui se présentent ?

— Assurément non. Aujourd'hui j'ai déjà refusé plus de soixante personnes. On n'y arriverait pas, et, si n'eût été le certain parfum aristocratique qui se dégage toujours du nom d'une jolie femme, même quand il est faux, ajouta-t-il en souriant, j'allais vous remettre au mois prochain.

— Oh ! j'aurais protesté !

— Et crié qui vous êtes ?

— Au besoin, oui, car si je crains le bruit, je craignais surtout de ne pas vous voir.

— Il fallait venir chez moi à huit heures.

— C'est cela, pour que tout le monde, et votre femme la première, ma chère sœur Renée, en fût aussitôt instruite.

La marquise était en robe de laine noire, sans le moindre bijou. Un grand châle Ternaux l'enveloppait, et une capote de velours bleu dissimulait la masse de ses cheveux refoulés en arrière.

Taboureau la regardait avec complaisance.

— Vous êtes mise comme une bourgeoise, dit-il, et vous avez l'air d'une duchesse.

Elle lui donna un petit coup de son gant sur la main.

— Je vais tout à l'heure rappeler le banquier à l'ordre, fit-elle.

— Mais ici le banquier est un beau-frère.

— Puisse-t-il toujours s'en souvenir !

— Mais il est de ces choses, marquise, qu'on n'oublie jamais.

— Qu'il se souvienne donc tout de suite... Taboureau, j'ai besoin de vous.

Il baissa son regard, qui devenait trop vif, et le détacha du rayonnant visage de sa radieuse belle-sœur.

— A quoi puis-je vous être utile ? dit-il d'une voix embarrassée.

— J'ai besoin d'argent.

— Je m'en doutais.

Il voulut prendre un air calme et froid, et malgré lui les yeux de cette femme attiraient les siens.

Il se raidit; il songea que sa caisse était en jeu, et à partir de ce moment il n'eut plus que de vagues distractions.

— Ma chère Olympe, poursuivit-il, vous savez si je vous suis dévoué, mais en ce moment je n'ai pas de fonds disponibles.

— Vous me faites rire... Pensez-vous que j'aie quitté comme cela mon lit avant onze heures quand je me suis couchée cette nuit à trois, et que j'aie monté sournoisement en fiacre à vingt-cinq pas de mon hôtel, comme une petite bourgeoise qui trompe son mari, pour venir essuyer un refus ?

— La question d'heure importe peu, je n'ai pas d'argent.

— Ah !... Et pouvez-vous bientôt en avoir ?

— Sans doute... mais...

Il prit la main de la jeune femme, celle qui était dégantée, une main ferme, souple et blanche, avec des doigts longs et lisses, à la peau transparente et rose.

Taboureau la garda quelques secondes dans les siennes qui étaient rouges et lourdes.

Olympe la retira brusquement.

— Ainsi vous me refusez? dit-elle.

— Vous m'en voyez désolé.

Elle eut un sourire méprisant.

— Voyons, Taboureau, fit-elle, rejetant son voile qui retombait sur son front, ne jouez pas cette vilaine comédie avec moi. Un banquier qui n'aurait point d'argent ne serait point un banquier : vous en avez et plus qu'il ne m'en faut. Consentez à me faire, ce matin même, une avance sur votre caisse, et je vous promets...

— Quoi, chère belle? ne vous engagez pas trop vite : je suis très-gourmand, moi... Que ne demandez-vous de l'argent à Coquillard, il roule sur l'or, lui, et il ne vous ferait pas payer d'intérêt.

— Oh! mon père! pensez-vous que j'en sois à aller le trouver? Je lui dois... les yeux de la tête; je n'ose plus frapper à cette porte.

— Pour combien de temps?

— Pour ce matin.

— Mais votre mari?

Elle eut comme un geste de dépit.

— Vous savez bien que je l'ai ruiné... Le pauvre homme n'a plus que ses émoluments au conseil d'État. Nous vivons avec cela et le revenu de ma dot.

— Vous allez bien.

— Oh! il me faut de l'argent, moi, beaucoup d'argent; j'aime le luxe, le plaisir, la vie bruyante, animée... Qui est-ce qui dépenserait de l'argent, après tout, si ce n'était pas la fille d'un millionnaire?

— Il y a des bornes à tout.

— C'est ce que je me dis, et je songe à me ranger.

— Enfin, en faveur de cette bonne parole, je vais vous signer un bon sur ma caisse, dit Taboureau, qui prit la plume d'une main timide et agitée.

— A la bonne heure... signez vite. Il me faut cet argent avant quatre heures.

— Combien mettrons-nous ?

— Vingt mille ..

— Y songez-vous ! s'écria-t-il, c'est indécent.

La marquise se leva, indignée.

— Monsieur !... fit-elle.

— Je vous demande pardon, dit-il ; je vous en prie, Olympe, rassurez-vous, et ne me gardez pas rancune d'un mouvement de surprise un peu trop hautement exprimé, j'en conviens.

La marquise, froide et muette, éloigna son fauteuil et y reprit place.

— Voyons, vous avez dit vingt mille francs. Est-ce possible, chère enfant, y songez-vous ?

— C'est la somme qu'il me faut.

— Mais tous mes fonds sont engagés dans de vastes opérations ; mon argent est en actions de toutes sortes ; je n'ai pas vingt mille francs à disposer en dehors de ma maison.

— Vendez à la Bourse.

— Je suis à la baisse... et, je vous l'avouerai, Olympe, lui dit-il à l'oreille, à la veille peut-être d'une déconfiture.

— Eh bien ! je vous sauve vingt mille francs.

— Oh ! rien ne vous démonte, vous !

— Je vous dis qu'il me faut cette somme.

— Mais votre père ?

— Vous vous répétez.

Il se leva, alla au casier dont il avait la clef, revint avec un volumineux dossier qu'il posa sur son bureau, et l'ouvrit.

— Olympe, dit-il, à l'heure qu'il est, vous me devez soixante-cinq mille francs.

— Eh bien !

— Ce chiffre ne vous effraie pas?

— Je ne suis pas venue ici pour régler mon compte, mais pour emporter vingt mille francs.

— Mais votre mari?

— Est-ce que mon mari s'occupe de mes affaires? N'ai-je pas ma fortune, et ne suis-je pas une Coquillard avant d'être la marquise de Saint-Coppens?

— Heureusement pour vous... et pour moi, dit Taboureau, qui, la plume à la main, se décida à écrire.

Il remit le papier à la jeune femme, et lui en fit signer un autre.

— Vous pouvez maintenant, quand vous voudrez, passer à la caisse, fit-il.

— Et je toucherai immédiatement?

— Immédiatement.

— Vingt mille francs?

— Oui, fit-il avec un soupir.

— Merci, dit-elle simplement.

Elle se leva, et lui, la retenant quelques minutes, lui baisa la main et lui glissa quelques mots à l'oreille.

Elle rougit et secoua la tête.

— Nous n'en sommes pas là, fit-elle.

Et, faisant un mouvement en arrière, elle se retira.

Taboureau, pâle, une sueur froide au front, retourna à son bureau.

Cet homme ne se reconnaissait plus. Il en arrivait à oublier le mobile qui d'abord l'avait fait agir. Quel but poursuivait-il? Pourquoi aventurait-il son argent? Epouvanté, il s'avoua qu'il n'en savait plus rien.

— Cela fait quatre-vingt-cinq mille, disait-il; avant six mois Saint-Coppens est dans mes mains.

Mais, malgré lui, sa tête en feu songeait: Quel étrange effet cette femme produit sur moi!

— Allons, allons, se dit il, secouons cela, et ne regar-

dons pas à quelques milliers de francs qui d'ailleurs me sont garantis ; tout va bien, et si le moment n'est pas venu, il approche.

Taboureau en était là de ses réflexions et allait sonner pour donner ordre qu'on ne laissât entrer personne, quand la porte s'ouvrit subitement et livra passage à une autre femme, qui rejeta aussitôt son voile et s'assit, pâle et bouleversée, sur le canapé.

— C'est moi, dit-elle, hors d'haleine.

— Tiens, Coralie ! fit-il. Que veux-tu, chère amie? De l'argent ? Il est trop tard, la caisse est fermée.

— Oh ! votre caisse à vous ferme souvent avant d'ouvrir, quand il s'agit de vos amis...; mais je n'ai pas besoin d'argent, vous le savez bien ; j'en gagne plus que vous.

— Voilà une bonne parole, dit Taboureau, qui s'inclina et sortit deux minutes pour congédier ceux qui pouvaient l'attendre encore, et qui rentré eut soin de donner un tour de clef aux deux portes de son cabinet.

— Eh bien ! chère amie, dit-il, nous voilà seuls, que me voulez-vous ?

— Vous savez ce qui arrive ?

— Quelque chose d'extraordinaire sans doute pour vous avoir fait lever si matin.

— Je ne me suis pas couchée.

— Si vous continuez cette vie-là, Coralie, vous n'aurez pas le temps de jouir des rentes que vous amassez.

— Je ne vous ai pas vu hier à la soirée des frères Buttler.

— En effet... j'étais invité ailleurs, et je n'ai pas encore trouvé le moyen d'être partout à la fois.

— Mais vous savez ce qui s'est passé ?

— Je n'ai encore vu personne.

— Rivarez a provoqué Raymond.

— Ah !

Il y eut un éclair de joie dans ses yeux.

— Et ils doivent se battre demain.

— Demain ; pourquoi pas aujourd'hui ?

— Ce serait fait alors ?

— Sans doute.

— Vous êtes bien pressé !

— Un duel qui traîne est comme un mariage ; il est bien rare qu'il aboutisse.

— Mais il me semble qu'il n'y a pas eu de temps de perdu. La provocation a eu lieu cette nuit. Les témoins doivent se voir aujourd'hui. Le duel se dénouera demain.

— Et c'est pour m'apprendre cela que vous êtes venue, chère amie... Je vous remercie bien, mais je dois vous avouer que votre démarche était inutile, puisque le duel était prévu.

— Je suis venue pour vous déclarer que je ne voulais pas qu'il eût lieu.

Taboureau éclata de rire.

— Voilà qui est trop fort ! s'écria-t-il.

— M'avez-vous comprise ?

— Mais que trop, chère amie, dit-il, ayant peine à contenir une hilarité bruyante.

Et, s'approchant de la comtesse de Boissières, dont il prit familièrement les mains et qu'il recommença à tutoyer :

— C'est-à-dire que c'est toi qui as préparé ce fameux duel, toi qui as mis les deux hommes en présence et as allumé la haine dans leurs regards, et que c'est toi maintenant qui veux qu'ils s'embrassent ?

— C'est moi ! c'est moi !... vous savez bien que c'est vous.

— Ah ! un instant... N'intervertissons pas les rôles, madame la comtesse.

— Vous voulez la mort de Raymond ?

— Ah ! que tu es naïve, ma pauvre Coralie.

— Voulez-vous sa mort, oui ou non ?

— Décidément, fit-il, prenant un ton tour à tour familier ou cérémonieux, suivant la situation, tu étais plus forte autrefois, quand tu n'avais pas de rentes et que tu mordais de tes jolies dents blanches et déjà aiguës dans les oranges vertes et les pommes crues; aujourd'hui, tu es comtesse, tu as des princes à ta table et des ducs à tes genoux, mais plus le moindre flair.

— Ne raillez pas, et ayez pitié de mon émotion.

— Je veux bien avoir pitié, moi, si cela te fait plaisir ; mais à quoi bon? Il me semble qu'il serait plus sage de parler raison.

— Le moyen, avec vous, qui raillez toujours.

— Que t'ai-je dit, il y a deux mois environ ?

— Vous m'avez lancée sur Raymond, comme il y a six mois vous m'aviez jetée sur Rivarez.

Taboureau eut un sourire diabolique.

— Mais, que t'ai-je dit? insista-t-il avec complaisance.

— Eh ! vous le savez bien !...

« — Voilà un garçon qui paraît devoir me gêner. Il a remarqué Geneviève, il s'introduit chez Coquillard, et il se pourrait qu'il plût à l'un et séduisît l'autre. Veille au grain. »

Tu as veillé, et quelques jours après nous étions d'accord qu'il était en chemin de devenir mon beau-frère.

— Certes.

— Or, je ne voulais de ce garçon-là pour beau-frère à aucun prix, tu le sais, je te l'ai dit assez.... Alors, je t'ai lancée sur lui, comme tu dis. Va, t'ai-je crié, tu es encore jeune, car les femmes n'ont que l'âge qu'elles paraissent ; tu es belle comme un démon, tu charmes tous ceux que tu approches. Pas un homme jusqu'à l'heure, pas même moi autrefois, pas même Rivarez récemment, n'ont su échapper à ta séduction, opère sur ce beau voyageur qui, à ta vue, va aussitôt oublier la petite fille dont la beauté niaise l'a frappé.

— Je vous ai obéi.

— Le vilain mot!...

— Et n'ai pas réussi.

— Oh! voilà qui est encore plus détestable. Coralie ne pas réussir, s'avouer vaincue! Elle qui a vu, faut-il le dire, un prince régnant et un roi à ses pieds, elle qui, certains soirs, est plus puissante qu'un monarque, car elle tient enfermés dans son boudoir, ministres, sénateurs, députés et financiers... Ne pas réussir avec un jouvenceau !... un médecin, un oisif qui revient du fond de l'Amérique... ou de l'Afrique!...

— Vos plaisanteries ne changent rien à la vérité, dit la courtisane; j'ai tout fait près de Raymond et je n'ai abouti qu'à me faire mépriser par lui, et à subir de sa part des humiliations dont je souffre aujourd'hui à en mourir.

— Eh bien, soit, si peu croyable que le fait paraisse, la comtesse de Boissières a échoué. Là-dessus, qu'a fait Coralie Darbo? Elle a vengé la comtesse et mis une épée dans les mains de son amant.

— C'est-à-dire que tels étaient vos conseils.

— Et tu les as suivis?

— Oui, dans un moment de colère, de haine, de rage, j'ai été assez malheureuse pour me rappeler vos paroles et n'écouter que mon ressentiment. J'ai dit à Rivarez : Cette nuit, si je te fais un signe, tu iras à lui et tu le provoqueras. Ce signe, je l'ai fait, et la provocation a eu lieu.

— Eh bien! qu'y puis-je?

— Vous pouvez voir Rivarez et lui dire : « Ne vous battez pas. »

— Ai-je donc ce pouvoir sur lui?

— Vous l'avez.

— J'en doute.

— Voyons, ne jouons pas une comédie inutile. Un mot de vous, et Rivarez trouve un moyen pour ne pas se battre.

— Il fera alors des excuses sur mon ordre?

— Oui.

— Vous me prêtez vraiment, ma chère amie, un pouvoir bien rare. Que n'usez-vous plutôt du vôtre?

— Il est nul; oh! vous le savez bien, vous, le machinateur ténébreux de cette ténébreuse intrigue!...

— C'est invraisemblable, fit-il négligemment.

— Rivarez n'a plus d'amour pour moi, faut-il vous le répéter cent fois!

— Mais, n'a-t-il pas suffi d'un signe, cette nuit, d'un simple signe de vous?

— Oui, pour deux raisons... parce que ce duel lui convenait, et, d'une autre part, qu'il avait vos ordres secrets; rien ne me l'ôtera de l'idée.

Taboureau se mordit les lèvres.

— Après tout, dit-il, arrange-toi et ne m'ennuie pas avec cela. Je n'ai pas cherché la mort de ce garçon-là, moi. Je ne le connais pas et ne savais pas seulement qu'il existât, il y a deux mois.

— Mais Rivarez va le tuer?

— C'est possible... c'est probable.

— Oh! cela est horrible!

— C'était à toi d'être plus adroite, que diable! Amoureux de toi, il oubliait Geneviève, et il ne m'inquiétait plus. Séduit seulement quelques jours, tu le compromettais suffisamment pour éveiller des craintes dans l'esprit de Coquillard, ou, mieux encore, allumer la jalousie, la défiance et le dégoût dans le cœur de la petite, qui alors le repoussait, et ne voulait plus en entendre parler. Mais rien... tu n'aboutis pas, et pendant le temps que tu disposes tes batteries en pure perte, le gaillard fait du chemin dans la maison et son mariage est décidé.

— Il n'est pas encore marié.

— Heureusement!... Espérons même, pour lui autant

que pour nous, qu'il ne le sera jamais... à quelqu'un de ma famille du moins !

Il eut, en disant cela, des lueurs tellement sinistres dans le regard, et une inflexion tellement farouche dans la voix, que la courtisane, rompue au mal comme elle l'était, sans âme et sans conscience, éprouva un frisson.

Mais, s'exaltant et se trahissant à mesure que la perspective d'un mariage qui portait atteinte à sa cupidité se dressait devant lui, il poursuivit :

— Tu sais mon but, les obstacles qui se présentent, je les brise. Jusqu'à présent tu m'as secondé et j'ai fait ta fortune. Aujourd'hui, si tu dois m'abandonner, je m'en consolerai ; mais n'essaie pas de me trahir, car je te briserais, tu le sais ; je te briserais et sans rémission.

— Mais j'aime Raymond !

— Oh ! voilà, tu l'aimes ! Tu te prends comme cela à aimer sur le retour, à aimer l'homme qui te bafoue, qui te méprise, qui te fuit, quand toute ta vie tu t'es raillée de l'amour de ceux qui se consumaient à tes pieds.

Il eut un rire nerveux ; elle le regardait effarée, sans trouver à placer un mot. Tout ce qui lui arrivait, tout ce qu'elle entendait, lui faisait l'effet d'une révélation, d'un réveil. Il poursuivit :

— Ce n'est pas de moi que je parle, mais de tant d'autres. Eh bien, si mes intérêts n'étaient pas engagés dans cette partie que tu joues, je te dirais : Tu aimes un homme qui te hait, tant mieux, et c'est ton heure de châtiment qui sonne ; mais la situation est trop grave et je me dois à moi-même de te rappeler à la raison.

— Je t'en conjure, épargne-le... Toi qui as aimé, tu dois comprendre cela !

— Es-tu assez folle !

— Mais je l'aime ! je l'aime !

— Cet amour-là est véritablement insensé, et tu rirais fort un jour si je m'y laissais apitoyer.

— N'as-tu pas un amour qui te brûle le cœur, toi, un amour que tu es obligé de refouler au fond de toi-même et qui te consume !... exclama-t-elle en l'enveloppant d'un regard dominateur.

— Tais-toi, tais-toi !... murmura-t-il troublé et honteux.

— A travers ta cuirasse d'argent, il perce malgré toi, cet amour; il te dévore, il est assez fort pour agiter tes nuits, hier consacrées entièrement à tes rêves d'or.

— Tais-toi, te dis-je !... Je resterai assez fort, moi, pour lutter et vaincre ce cauchemar.

— Allons donc, *elle* sort d'ici; je l'ai reconnue...

Taboureau de pourpre devint blême.

— Qui t'a dit que c'était elle ? s'écria-t-il.

— Est-ce que je ne l'ai pas deviné ; est-ce que je ne te sais pas par cœur ?

— Le secret, n'est-ce pas, le secret !... Il n'y a rien entre nous, je te jure.

— Cela viendra quand tu lui auras prêté assez d'argent pour qu'elle soit à ta discrétion.

— Serpent !...

— Il faut que tu l'aimes bien pour ouvrir si grande ta caisse.

— Coralie, ne me pousse pas à bout.

— Sauve Raymond, et je me tais, et je te sers.

— Qu'il renonce à épouser Geneviève, et il n'a rien à craindre de moi.

— Personne ne peut lui faire cette proposition.

— Écoute... l'enfant peut être frappée comme elle l'a déjà été, si... avant demain...

Coralie se cacha le visage de ses mains.

— Ne me contrains pas, Taboureau, dit-elle, à descendre dans ce gouffre entr'ouvert autrefois sous nos pieds à

tous deux, et que seul maintenant tu continues de creuser par des voies que je ne veux pas pénétrer.

— Plus un gouffre est profond, moins il est exposé aux yeux des hommes.

— Et Dieu?

Il la regarda avec stupeur, croyant avoir mal entendu.

— Mais quel monde fréquentes-tu donc, à présent? dit-il.

— Je ne veux plus te répondre... Raymond te gêne, moi je l'aime, sauve-le.

— Et si je le... si Rivarez le tue? se reprit-il.

— Oh ! alors, malheur à toi.

— Vois Rivarez... la chose dépend de lui; ce n'est pas moi, encore un coup, c'est lui qui a ce duel sur les bras.

— Il ne m'écoutera pas.

— Tu méconnais ton pouvoir, c'est étrange.

— Non, ce n'est pas étrange, cet homme est ton complice, que dis-je ton complice, ta créature, il te doit d'être ce qu'il est, c'est ton âme damnée et tu lui as dit : « Tue ! »

— Que de façons !... N'as-tu pas aussi été toi-même quelque peu à ma dévotion?

— Jamais !... il y a toujours eu des révoltes en moi, alors même que je semblais le plus soumise. Et puis, je suis une femme, moi, et je t'ai aimé, voilà mon excuse. Je t'ai aimé, parce que j'avais deviné ton intelligence, ta force, j'ai longtemps ignoré ta cruauté et tes infamies.

— Tu as aimé Rivarez.

— Oui, jusqu'au jour où tu m'as appris quel homme c'était, lui aussi. Oh! alors, je te le jure, je l'ai autant méprisé que je l'avais considéré. Rivarez est beau; il a quelque chose de ténébreux, de sombre et de fatal qui peut séduire une femme comme moi, ayant épuisé toutes les tendresses d'un cœur ardent et encore fougueux; mais

le héros renversé du piédestal, le héros dans la boue, il me fait horreur... C'est encore à toi que je dois cette dernière déception.

— Et ce Raymond, sais-tu ce qu'il est ?...

— Oh ! celui-là, n'y touche pas. Il a le droit de nous mépriser ; tu n'as pas celui d'essayer de le juger.

Il y eut un silence entre eux.

Quelques secondes après, Coralie reprit :

— Écoute-moi, Raymond va se battre avec Rivarez par ma faute, c'est moi qui ai amené ce duel ; Rivarez est de première force et tuera Raymond. Je ne le veux pas. D'abord, je ne survivrai pas à un tel coup, et si ce n'est mon amour, ce sera le remords qui me couchera dans la tombe. Promets-moi, jure-moi que tu verras d'ici demain Rivarez et que tu lui diras : « Ne vous battez pas, ou, si vous vous battez, épargnez-le. » D'un autre côté, donne-moi un mot dans ce sens et je me fais forte, moi, de trouver Rivarez et d'obtenir la promesse qu'il t'obéira.

— Et si ce Raymond...

— Oh ! mon Dieu !... ce mariage il est loin... La pauvre enfant a déjà été si malade...

— Toi, de ton côté, dit Taboureau, tu me jures le silence sur ce que tu as surpris de mon secret ?

— Je te le jure, mais donnant donnant.

— Eh bien, sois satisfaite.

Il prit un papier et y traça quelques lignes rapides.

— Mais dis-lui bien qu'il veille sur sa vie... le sot de ne pas t'aimer ! dit-il en lui remettant le papier.

Elle s'en saisit et le fit disparaître dans son corsage.

— Pourquoi m'as-tu rendue si méprisable ! fit-elle d'un accent où il y avait autant de dégoût de lui que d'horreur d'elle-même.

X

L'ENNEMI AU FOYER DOMESTIQUE.

Les événements devaient se dérouler avec une rapidité extraordinaire.

A peine Jacques Raymond, de retour dans la nuit à son hôtel, avait-il eu le temps d'écrire quelques lettres et de se jeter sur son lit, qu'il fut réveillé par son domestique qui lui annonçait la visite de deux inconnus.

— Les noms de ces messieurs ?

— Voici leurs cartes.

— Je ne connais ni l'un ni l'autre, se dit le jeune homme, qui lut :

« Le marquis de Garanga. »

« Le comte Erlandoff. »

— C'est bien, fit-il, que ces messieurs attendent au salon ; je les rejoins immédiatement.

Après quelques minutes d'entretien, ceux-ci se retirèrent, et Raymond, faisant atteler, courut chez deux de ses amis : Charles Marcey et le vicomte de Barral.

Quand il rentra déjeuner chez lui, il n'avait plus à s'occuper de cette vilaine affaire.

Mais, selon toute probabilité, le duel devait avoir lieu le lendemain. Il n'avait donc que quelques heures devant lui pour se préparer à ce rude moment.

Il maniait l'épée comme Grisier et faisait mouche à trente pas.

D'une autre part, le duc de Rivarez devai être aussi de première force, et d'une force d'autant plus grande qu'elle était constamment exercée et qu'elle avait été plusieurs fois mise à l'épreuve.

Mais il faut bien vite le déclarer, ce n'étaient pas ces pensées qui l'agitaient.

Esprit libéral, indépendant et surtout progressif, il repoussait en principe cette coutume barbare qui met en présence deux hommes avec l'idée arrêtée de se couper la gorge.

Il se répétait, avec tant de philosophes et d'écrivains, qu'il n'y a pas de moyen plus absurde de se faire rendre justice, puisque le coupable peut être deux fois bourreau et l'innocent deux fois victime.

Mais le préjugé subsiste trop fortement enraciné pour que le mieux trempé soit de taille à le braver.

Il avait reçu une insulte publique, il se devait aux mœurs du monde dans lequel il vivait.

Et que de perplexités, même après le parti pris !

Qui sait s'il n'allait pas tuer le gendre de l'homme estimable et bon qui jetait dans ses bras la plus aimée de ses filles ? Ce duel, quelle qu'en fût l'issue, était de nature à créer de longues et vives inimitiés au sein de cette famille où il allait entrer.

Il s'était fait ces réflexions et bien d'autres, et cependant il n'avait adressé à ses témoins que cette recommandation :

— Soyez conciliants et fermes.

Il était trois heures de l'après-midi. Il avait donné rendez-vous à huit heures du soir à Charles Marcey et au vicomte de Barral ; il avait plusieurs heures devant lui ; il fit atteler et résolut de courir chez Coquillard.

Celui-ci devait être instruit de la scène de la veille, et il s'agissait de le rassurer sur les suites.

Il était dans tous les cas urgent de le voir.

Puis... il y avait là Geneviève, Geneviève revenue de Riberolles parce que le temps était trop dur, parce qu'elle avait d'ailleurs désiré ce voyage, désir qu'on n'avait pu contrarier en présence de l'amélioration de sa santé.

Il l'avait vue la veille, la pauvre enfant, quelques heures avant le fatal incident. Alors il ne se doutait guère que la belle jeune fille qu'il retrouvait fraîche et heureuse pouvait lui être ravie à jamais.

Elle était heureuse en effet, car elle était toute fière d'avoir échappé à une maladie dont elle avait pu un moment soupçonner la gravité, mais dont elle était loin, à coup sûr, de deviner les causes.

Elle était heureuse surtout, car elle voyait approcher le moment de mettre sa main dans celle de l'honnête homme qu'elle aimait et qui venait de la soigner avec un zèle si ardent.

La sérénité était rentrée dans son âme. L'oubli des souffrances avait vite germé dans sa tête insouciante. Il n'y avait plus que le présent pour elle, le présent si charmant entre son vieux père si bon et l'élu de son cœur si épris. Il n'y avait plus que l'avenir rose souriant avec le bien-aimé. Existence dorée, pleine de promesses enivrantes.

A peine Jacques Raymond eut-il quitté son hôtel, qu'on vint le demander de la part de Coquillard.

Aussi, quand il arriva devant la maison du millionnaire, trouva-t-il celui-ci sur le seuil, lui tendant la main et lui criant :

— Merci !

Il l'interrogea du regard :

— Comment avez-vous fait pour franchir aussi rapidement les distances? dit le vieillard.

— Avez-vous donc envoyé chez moi?

— Mais oui.

— Je me suis croisé alors avec votre messager... mais...

Il s'arrêta, pressentant que Coquillard avait connaissance de son duel pour le lendemain, et fut sur le point de se trahir; mais, se possédant bientôt assez pour ne rien ébruiter avant une certitude, il se tint tout d'abord dans une prudente réserve.

Le millionnaire fermait la porte et le faisait entrer dans une des pièces du rez-de-chaussée. Ils étaient seuls. Alors le vieillard fondit en larmes, et se laissa tomber dans ses bras.

— Qu'avez-vous ? s'écria-t-il.

— Mon ami, je suis au bout de mes forces; je n'y survivrai pas.

— Mais... il n'y a rien de décidé encore...

— Je suis tellement accablé que je ne vous comprends pas; je ne puis d'ailleurs vous retenir une seconde auprès de moi. Montez, et faites, mon Dieu ! ce que la science et votre cœur vous dicteront... Moi, je n'ai plus d'espoir.

Le jeune docteur devint plus tremblant que lui. Il lui prit la main et la serra à la broyer dans son agitation.

— Geneviève aurait-elle été de nouveau frappée? s'écria-t-il.

— Oui..., il y a une heure.

— C'est pourquoi alors vous avez envoyé chez moi?

— Oui. Mais dans la crainte que vous ne soyez pas prévenu à temps, j'ai tout bravé et j'ai envoyé chercher un autre médecin.

— Vous avez bien fait... et qu'a dit ce dernier?...

— Qu'elle était perdue.

— ... Perdue!!

— Oh! il n'a rien soupçonné. Il a cru à une maladie naturelle, qu'il ne s'explique pas. Il doit revenir dans une heure pour se concerter avec vous.

Raymond n'en écouta pas davantage, et monta incontinent dans la chambre de Geneviève.

Il poussa un cri à sa vue.

Elle était couchée et donnait à peine signe de vie.

Il s'approcha et se pencha sur son lit.

Elle était pâle comme la mort; son visage, contracté, trahissait des souffrances horribles. Une sueur froide perlait sur son front.

Il se prit la tête dans les mains, et, une seconde, le médecin cédant la place à l'amant désespéré, il s'abandonna à son immense douleur.

Tout d'un coup il se montra calme, résolu, et ayant parcouru l'ordonnance du médecin appelé par Coquillard, il haussa les épaules, écarta les médicaments apportés à profusion, et demanda d'abord un grand verre d'eau tiède qu'il fit avaler à la malade; puis, ayant préparé un autre verre d'eau albumineuse, il le lui présenta.

L'état de Geneviève était, en effet, des plus inquiétants.

Soif très-vive; goût âcre dans la bouche; sentiment de brûlure dans la gorge se propageant le long de l'œsophage, dans l'estomac et les intestins; pouls faible, rapide et irrégulier.

A la soif intense succéda bientôt un hoquet fréquent et persistant, et, au sentiment de brûlure, des douleurs déchirantes.

La pauvre enfant, courageuse et stoïque, se retourna sur sa couche sans pousser un cri, et se fermant les lèvres pour qu'on n'entendît pas les gémissements lamentables qui, malgré elle, s'échappaient de sa poitrine en feu.

La tête était restée saine; elle voyait ce qui se passait autour d'elle, entendait tout, et si ce n'eût été son état dou-

oureux qui paralysait ses organes, elle eût parlé avec la même sérénité d'esprit qu'une heure auparavant.

Jacques Raymond lui présenta alors un bol de lait dans lequel il avait fait entrer plusieurs centigrammes d'oxyde de zinc.

Elle ne sourcilla pas et avala le breuvage.

Mais les minutes s'écoulèrent, et le mieux tarda à se déclarer. Les sueurs froides continuaient, le pouls subissait des intermittences plus accusées, les yeux étaient brillants, la respiration haletante, touchant par moments à la suffocation, et menaçant la malade d'un état asphyxique d'autant plus redoutable qu'il y avait crainte déjà de la tuméfaction des organes pharyngés et laryngés.

Coquillard, assis dans un angle de la pièce, et la tête dans ses mains, suivait les phases de cette étrange maladie avec un abattement visible.

Raymond allait et venait, commandant à son émotion, et ne perdant pas une seconde.

Au pied du lit il y avait une jeune fille de vingt ans à peine, qui l'aidait dans ses soins. Cette jeune fille se nommait Germaine, nous l'avons déjà entrevue au château de Riberolles. Elle était la sœur de lait de Geneviève, elle avait été élevée en quelque sorte avec elle, et était restée à son service. C'était une très-belle fille, grande, forte, vigoureuse, ayant toute la fraîcheur et toute la vivacité de son âge et de son état. Geneviève qui, en sortant du couvent, s'était souvenue d'elle, l'avait fait appeler. Elle était à la fois femme de chambre et de compagnie. Si elle s'y fût prêtée davantage, elle eût été plus encore, et presque l'égale de la fille du millionnaire.

Mais la jalousie et l'envie la mordaient au cœur. Cela se devinait, se sentait, se trahissait, et Geneviève pardonnait. Mais elle n'avait pas le même abandon avec cette fille de son âge, qu'elle eût faite riche et heureuse ; elle

ne lui inspirait pas la même confiance, et, s'apprenant à la réserve, ne se laissait pas aller avec elle à tout l'élan et à la générosité de sa nature.

Cependant elle l'aimait et la préférait à tous les gens de sa maison.

Elle l'avait accompagnée à Riberolles avec les nouveaux domestiques choisis par Raymond et, de retour à Paris, c'était encore elle qui approchait le plus souvent de son lit.

Elle la connaissait depuis longtemps.

Toutes petites, elles jouaient ensemble comme deux sœurs.

Germaine avait des moments charmants, où Geneviève retrouvait l'enfant insouciant de l'étang du bois fourré où elle avait passé ses premières années.

C'étaient les mêmes mutineries et les mêmes caresses.

C'était parfois aussi le même sourire.

Geneviève oubliait soudain les regards farouches de certain soir, et les paroles amères tombées d'une lèvre plissée et irritée :

« Vous me jetez les miettes de votre table et je vous dois tout, vous disposez de trésors et vous ne devez rien à personne. »

Ou encore :

« Vous me répétez souvent que Dieu est juste, je ne m'en suis jamais aperçue pour moi et les miens. »

Et une fois elle dit ceci qui fit frissonner Geneviève :

« Quand nous jouions ensemble, il y a dix ans, vous aviez peur de moi parce que j'étais plus grande et plus forte que vous ; aujourd'hui, c'est moi qui suis toute petite et qui tremble ; mais si alors je vous avais poussée dans l'étang, comme cela a failli arriver une fois dans nos jeux, aujourd'hui vous seriez morte, savez-vous ? »

Cette étrange évocation d'un incident auquel elle ne

pensait guère qu'avec un frisson, comme à l'une des plus grandes transes de sa première jeunesse, avait donné la chair de poule à la fille du millionnaire.

Elle avait cherché instinctivement à lire sur les traits de Germaine, qui lui rappelait à brûle-pourpoint cette chose sinistre, comme si cela répondait à une série d'autres pensées restées muettes, et elle avait trouvé sur son visage un sourire singulier.

A partir de ce jour, son affection pour cette fille s'était refroidie; mais la droiture de son cœur, l'habitude, parlant plus haut que la raison, firent qu'elle ne changea rien à la situation qu'elle lui avait donnée dans la maison.

Or, Jacques Raymond restait le regard fixé sur Germaine.

Cette fille était agitée, ses yeux étaient à la fois brillants et confus. Elle montrait une grande douleur de la maladie de sa maîtresse, et fuyait les regards de ceux qui l'entouraient. Elle avait des mouvements étranges, de ces gestes qui voulaient paraître spontanés, et qui sentaient l'effort de l'étude.

Jacques Raymond, dont tous les instants étaient d'abord pour Geneviève, ne perdait pas néanmoins Germaine de vue. Contenant sa colère, son indignation, sa douleur, il s'agissait avant tout d'arracher une victime à la mort.

Le temps s'écoulait sans apporter une grande amélioration dans l'état de la victime. La muqueuse buccale s'enflammait, et depuis quelques minutes elle avait des sangsues au bas du cou et des révulsifs aux extrémités inférieures. D'une autre part, Raymond faisait préparer force boissons. Coquillard s'approcha de lui et l'interrogea d'un regard désespéré.

— Si d'ici quelques minutes, lui dit le jeune homme, la douleur épigastrique dont elle se plaint, les mouvements convulsifs, la toux sèche et l'oppression ne cessent pas,

ou pour le moins n'éprouvent pas un relâchement, elle est bien décidément perdue.

— Mon Dieu !

La malade se plaignait alors de cruelles tortures à l'estomac et dans les intestins.

Sa voix devenait rauque, et une salivation abondante se déclarait.

— Malheur! souffla Raymond à l'oreille de Coquillard ; si la maladie fait un pas!...

— Mais que faire?

— J'ai tenté et épuisé tout ce qu'il est humainement possible.

Il avait devant lui du quinquina, des huiles, du sucre, du laitage, des quantités d'œufs, des alcalins minéraux, potasse, soude, chaux et des sulfures alcalins.

— Mon dernier remède, le voilà, dit-il, écartant du proto-sulfure de fer et du proto-sulfure d'étain, et montrant à Coquillard un décocté de farine mêlé à une dissolution de savon, appelé en médecine *mélange de Taddei.*

Et l'entraînant dans un angle de la pièce :

— Empoisonnée, poursuivit-il d'une voix étouffée, par un des poisons les plus terribles qui existent, une solution concentrée de nitrate acide de mercure.

Coquillard eut un éclair d'indignation dans le regard, mais ce ne fut qu'un éclair, en effet, et il retomba presque aussitôt sur sa chaise, épuisé, anéanti.

Raymond était déjà retourné au lit de Geneviève et lui préparait de nouvelles boissons.

Quelques instants après il cessa. La face était moins pâle, les yeux moins injectés, la respiration moins courte et moins saccadée.

Le pauvre jeune homme, à son tour, respira. Une lueur d'espoir traversa son cœur.

La malade s'assoupissait.

Il prépara ce qu'il aurait à lui donner à son réveil et ferma les rideaux.

— Allons, dit-il à Germaine, il faut la laisser reposer et nous retirer.

— Je vais veiller, dit celle-ci.

— C'est inutile.

Elle le regarda étonnée.

Coquillard s'était éloigné depuis quelques minutes. Raymond l'imita et fit passer Germaine devant lui.

— Monsieur, dit cette dernière, je vais monter dans ma chambre ; quand vous aurez besoin de moi vous m'appellerez.

— Oui, dit-il en fermant la porte à clef, mais auparavant attendez-moi, j'ai deux mots à vous dire.

Elle tressaillit et fit mine de ne point comprendre.

Il répéta cette invitation.

Obligée de rester, elle balbutia :

— C'est que j'ai affaire, et puis je tombe de sommeil... toute cette nuit...

— Cela sera bientôt fait, dit-il.

Elle attendit bon gré mal gré.

Il entra dans une pièce attenante, lui fit signe de le suivre, et, ayant refermé la porte, il lui ordonna de s'asseoir en face de lui.

Quoiqu'elle ne fût pas d'esprit faible et craintif, et que dans la circonstance elle résolût subitement de tenir tête au médecin, elle éprouva malgré elle un certain malaise et une émotion qu'elle n'était plus maîtresse de vaincre.

La pièce dans laquelle ils se trouvaient était un petit salon de conversation, qui s'ouvrait très-peu, parce qu'il était étroit et mal éclairé. Les meubles étaient antiques et d'un style sévère, les tentures sombres, les tapis épais, les peintures à la manière noire, des vieux maîtres

français vieillis dans leur cadre d'or éteint. Un faible jour pénétrait par les interstices des persiennes closes.

Raymond alluma une bougie et la plaça sur la console. Cela fait, il s'assit à son tour et regarda Germaine dans les yeux. Celle-ci, instinctivement, se recula.

— N'ayez aucune crainte, dit-il, je vais vous endormir.

Elle se leva en sursaut.

— Je ne veux pas! je ne veux pas! s'écria-t-elle.

Le jeune docteur, d'après l'étude des yeux de cette fille, avait remarqué qu'elle devait être sensible à l'action magnétique.

Or, malgré les contradictions d'un grand nombre de gens intéressés et d'ignorants, rien n'est plus réel que le magnétisme.

Raymond était médecin; il avait profondément étudié cette science, qui n'a été tant discutée, calomniée, et, en fin de compte, repoussée, que parce qu'elle a servi d'appât à une foule de charlatans et de piéges pour un tas d'imbéciles.

En Amérique, il l'avait vu expérimenter avec un succès énorme.

Il y croyait et savait tout ce qu'un homme convaincu peut en tirer.

Dans le cas particulier qui se présentait, il était sûr des premiers résultats; il pouvait tenter d'aller plus avant.

Germaine, il en était certain, était sensible; restait à savoir si elle était lucide.

Puis, à défaut de lucidité, il suffirait ici qu'elle subît son influence.

La vérité, elle n'avait pas besoin de la deviner, elle n'avait qu'à la révéler, et il espérait bien être assez fort pour la lui arracher, alors même que cette vérité devrait lui brûler les lèvres.

Mais aux : « Je ne veux pas! je ne veux pas, » si éner-

giquement poussés par elle, Jacques Raymond, qui avait compris aussitôt qu'il ne s'était pas trompé dans ses prévisions, et que cette fille redoutait son influence, parut renoncer à son désir.

— Pourquoi craignez-vous le sommeil magnétique? dit-il d'un ton de voix naturel.

— Je ne sais... cela me fait peur.

— Savez-vous donc ce que c'est?

— Non... C'est peut-être pour cela que j'ai peur... Vous savez, l'inconnu...

— Vous mentez.

— Non, je vous assure.

— On vous a déjà endormie.

— Eh bien! oui, dit-elle, et cela m'a fait tant de mal que je me suis bien juré...

— Pourquoi me disiez-vous le contraire?

— Dans la pensée que vous profiteriez de ce précédent.

— Vous vous trompiez... Je voulais vous endormir pour vous faire dire la vérité sur ce que je veux savoir; cela vous est nuisible ou désagréable, n'en parlons plus; mais alors répondez avec sincérité aux questions que je vais vous adresser.

— Je nedemande pas mieux, dit cette fille.

Par un tour adroit, il l'interrogea d'abord sur ses rapports avec Geneviève, et arriva à la maladie de celle-ci.

— Ici, lui dit-il, vous comprenez que je désire vivement que vous me répondiez d'une façon tout à fait précise.

— Pourquoi vous répondrais-je autrement?

— Sans doute, surtout si vous portez un véritable intérêt à votre maîtresse.

— Pouvez-vous croire le contraire?

— Je ne crois rien, je me méfie de tout le monde, voilà tout.

— Même de moi!

— De vous comme des autres.

— Mon amitié si connue pour ma pauvre Geneviève devrait me mettre à l'abri de tels soupçons.

— Si je vous avais soupçonnée, je ne vous aurais pas laissée auprès d'elle à Riberolles, et ici depuis, quand j'ai éloigné tous ceux que j'ai trouvés dans la maison.

— Mais... ah çà! ceux qui entourent mademoiselle sont donc responsables des maladies qu'elle peut avoir?

— Peut-être.

— S'il en est ainsi, ce n'est pas une position rassurante d'être dans cette maison!

Raymond prit une voix sèche et impérative.

— Comment la crise dont votre maîtresse a été frappée est-elle survenue?

— Mais je ne sais, moi, monsieur, je venais de m'absenter; quand je suis rentrée, je l'ai trouvée plus défaite qu'à l'ordinaire, alors...

Le jeune homme froid, impassible, l'arrêta :

— Précisez, dit-il, autrement que cela.

Et il la questionna sur chaque minute de cette fatale matinée.

Elle continua de répondre d'une façon évasive.

Pour Raymond, il savait déjà à quoi s'en tenir.

— Qu'a fait votre maîtresse de toute la matinée? dit-il.

— Elle a fait de la musique et s'est habillée.

— Elle a lu aussi, car j'ai trouvé un livre ouvert sur son canapé.

— Je crois que oui.

— Elle a déjeuné?

— Oh!... elle a mangé peu de chose.

— Je crois qu'elle mange toujours fort peu. Somme toute, que lui avez-vous servi?

— Des œufs sur le plat.

L'interrogateur eut un sourire intérieur qui plissa à peine ses lèvres.

Etrange contradiction! la même main qui présentait le poison offrait le contre-poison. Le sublimé est soluble dans l'albumine et se décompose plus encore dans le jaune de l'œuf. Mais ici la dose du poison l'emportait.

— C'est égal, conclut-il, sans cette particularité, la pauvre enfant était morte avant que j'eusse eu le temps de lui porter secours.

Il se rapprocha de la caméristе et l'enveloppa d'un regard sévère :

— Qu'aviez-vous mis dans ces œufs? dit-il.

Elle trembla légèrement.

— Mais du poivre et du sel, fit-elle, essayant un éclat de rire.

— Et encore?

— Mais rien.

Elle sentit le regard du médecin qui pesait sur elle et sa tête qui s'alourdissait.

Elle voulut se reculer.

Il avança la main vers elle et la cloua sur sa chaise.

Elle se débattit.

— Vous m'endormez! s'écria-t-elle.

— Et c'est en vain que vous lutteriez, dit-il en se levant.

Il s'approcha et étendit cette fois les deux mains au-dessus de sa tête.

— Je vais parler.

— Vous parlerez bien mieux quand vous n'aurez plus le pouvoir de mentir.

Ce fut alors un spectacle étrange et dont la vue eût étonné bien des gens.

XI

LES DEUX VOLONTÉS.

En proie à la terreur, se sentant déjà avec son horrible secret à la merci de ce dompteur de volontés, la misérable Germaine luttait avec fureur.

— Je ne veux pas, je ne veux pas! s'écria-t-elle encore.

— Si vous n'avez rien à cacher, vous ne devez point avoir crainte qu'on vous interroge.

— Je suis trop nerveuse... Cela me fera mal.

— Soyez calme, et il ne vous arrivera rien.

Mais elle se raidissait, elle fermait les yeux, les ouvrait ensuite tout grands, se levait, se laissait retomber sur sa chaise, essayait de marcher, de se mouvoir.

De ses mains qui battaient l'air, elle dissipait le fluide qui déjà l'enveloppait ; elle combattait le sommeil par le mouvement et l'énergie de sa volonté. Elle commandait à son regard qui fuyait et s'éclipsait devant celui du médecin, impitoyablement arrêté sur elle et l'enveloppant de son effluve.

De ces deux ardentes volontés, il y en avait une forcément qui devait succomber.

Par la nature même de son tempérament physique, Germaine n'était point de force à soutenir la partie.

En face d'un tempérament moins énergique que celui

de Jacques Raymond, elle eût pu longtemps résister ; sous le regard implacable de celui-ci, ses forces devaient faiblir en quelques minutes.

Malgré elle, ses yeux se fermèrent.

Elle lutta encore, mais la résistance fut tout intérieure.

Ses dents se heurtaient avec violence, ses doigts se crispaient. La catalepsie naissait d'elle-même dans ses membres roidis. Sa tête enflammée se couchait sur ses épaules. Ses lèvres se serraient l'une contre l'autre avec désespoir (1).

Néanmoins elle était vaincue.

Le docteur essaya alors de la calmer à l'aide de *passes* douces et lentes.

Pendant quelques minutes il travailla à rétablir la circulation du sang légèrement interrompue, à ralentir les battements du cœur trop précipités, à modérer l'agitation du pouls tendant encore à augmenter, et à faire disparaître complétement les douleurs à l'estomac, la poitrine et le long de l'épigastre.

Ensuite il déchargea sa tête alourdie par une trop grande quantité de fluide, et, l'ayant abandonnée plusieurs autres minutes à elle-même, il commença à l'interroger.

Soit qu'elle ne voulût pas s'expliquer ou que sa langue fût paralysée, il n'obtint aucune réponse.

Il insista avec vigueur.

Des sons rauques s'échappèrent alors des lèvres de la patiente, et le magnétiseur fut longtemps dans l'impossibilité de tirer d'elle autre chose.

Mais, par une douce pression, lui ayant desserré les lèvres, il appuya un doigt impératif sur son front, et lui dit d'une voix péremptoire :

(1) L'auteur a été témoin d'un grand nombre d'expériences de ce genre. Il peut donc affirmer l'exactitude de cette scène.

— Parlez, je le veux.

Une nouvelle lutte se livra en elle ; elle balbutia néanmoins, et ayant senti une chaleur ardente à la tête provenant du seul fait de la main de Raymond placée à quelque distance au-dessus, elle s'écria :

— Vous me faites mal, vous me brûlez !

— Parlez, dit-il.

— Je ne sais rien de ce que vous voulez que je dise.

— Répondez simplement à mes questions.

— Je le veux bien.

— C'est vous qui avez servi le déjeuner de votre maîtresse ?

— Oui.

— Qu'avez-vous mis dans ses œufs ?

Elle hésita à répondre.

— Parlez.

— Rien.

Il lui appuya deux doigts frémissants sur le sommet de la tête.

Elle poussa un cri de douleur :

— Vous me tuez !

— Répondez.

— Que voulez-vous que j'aie mis dans ces œufs ?

— Le plat que je me suis fait apporter, vous le savez, m'a révélé une substance étrangère, et, d'une autre part, vous savez bien que votre maîtresse est empoisonnée.

— Moi ! Comment saurais-je cela ?

— Qui a préparé ces œufs ?

Au silence de Germaine, il fit lui-même la réponse, que celle-ci ne chercha pas à démentir.

— D'après les ordres précis que j'ai donnés, dit-il, votre maîtresse ne doit rien manger qui sorte des grandes cuisines de l'hôtel. Ses repas doivent être préparés à la petite cuisine, improvisée dans son appartement et par

deux personnes seulement, Joseph Bouvier et vous. Cela est-il vrai? et a-t-il été contrevenu à mes ordres?

— Non, monsieur.

— Joseph Bouvier étant absent, c'est donc vous qui avez préparé le repas de votre maîtresse... Mais répondez donc! s'écria-t-il en face de son hésitation.

— Oui, monsieur.

— Je n'ai donc affaire qu'à vous, et c'est à vous seule que j'ai à demander compte de la substance introduite.

— Je vous jure...

Il ne la laissa pas achever, et, lui prenant les deux mains :

— Malheureuse, lui dit-il, tu veux donc me forcer à te torturer... Tu parleras, te dis-je, tu parleras!

Et, lui abandonnant les bras, qui retombèrent inertes le long de son corps, il lui appuya la main sur le front.

Elle poussa plusieurs cris aigus, et, au milieu de sanglots qui, longtemps contenus, s'échappaient de sa poitrine, elle laissa entendre certaines paroles incohérentes que pourtant il recueillit avec avidité.

— Ainsi, dit-il, vous avouez le fait?

— Oui; mais j'ignorais...

— Vous n'ignoriez pas que vous faisiez mal... De qui avez-vous reçu cette poudre blanche aux reflets métalliques et enfermée, venez-vous de dire, dans une boîte de fer-blanc?

Elle se démena encore.

— Mais répondez donc!

— D'un homme que je ne connais pas.

— Comment est-il?

— Je ne sais.

— Ainsi donc, dit Raymond, vous avez reçu d'un inconnu une substance à vous inconnue, et cette substance,

vous l'avez introduite dans la nourriture de votre maîtresse?

— Oh! monsieur, je suis bien coupable... mais j'ignorais...

— Oui, vous avouez le fait, et vous niez la pensée criminelle; mais, comme un pareil système de dénégations est insoutenable, surtout de la part d'une personne de votre intelligence, je vous somme d'achever en déclarant toute la vérité.

— Je ne le pourrai jamais.

— Il le faut; je le veux.

La malheureuse fut prise d'un tremblement convulsif.

Il la calma, et voulut de nouveau lui imposer sa volonté.

— Parlez, lui dit-il; quel était cet inconnu?

— Un homme... un homme que je n'ai vu que deux fois, et qui était envoyé vers moi par un autre que je n'ai jamais vu.

— Combien avez-vous reçu?

— Mais...

Elle fit de visibles efforts pour ne point parler.

— Combien avez-vous reçu? répéta-t-il.

— Plusieurs milliers de francs.

— Combien?

— Dix mille.

Ce chiffre lui brûlait les lèvres.

— Mais vous deviez en recevoir d'autres?

— Oui, si je réussissais.

— Combien?

— Dix mille encore.

— Malheureuse! ne put s'empêcher de s'exclamer Raymond; c'est pour cette misérable somme qu'elle tuait la bienfaitrice de toute sa famille!... Allons! fit-il d'une voix pleine de colère, répondez sans détours; je veux savoir le nom de celui qui vous a si bien payée!

— Je ne le sais pas.

— Vous devez le savoir.

— Comment voulez-vous admettre que cet homme eût été assez sot pour me faire dire son nom ?

— Eh bien ! soit, vous l'ignorez dans l'état de veille ; j'admets en effet que ce nom vous a été caché et que vous n'avez fait aucune démarche pour le découvrir... Mais en ce moment il ne tient qu'à vous de le connaître.

— Non, non.

Elle était convulsée et se débattait dans une lutte poignante.

— Cherchez !

Sous le poids de la volonté qui l'oppressait et contre laquelle elle résistait, elle eut une violente attaque de nerfs.

Elle cria, se tordit, tomba à terre, se roula échevelée, en proie à un accès épileptique.

Quoiqu'il s'attendît en partie à cette résistance, et que rien d'alarmant ne se révélât pour lui dans cette crise, Raymond fût effrayé. Partagé par le désir d'être renseigné et le peu de pitié que cette fille lui inspirait, il eut néanmoins une certaine honte de l'action brutale qu'il commettait. Il pesait sur elle de toute sa force physique et morale. Il pouvait la tuer. Il eût peur, et sa volonté faiblit. Indécis, et, tout en lui donnant des soins, il se demanda ce qu'elle allait faire. Elle souffrait véritablement. Elle était dans un état de surexcitation qui, se prolongeant, pouvait amener de graves désordres. La prudence et la science lui criaient d'abandonner son projet. Cependant il voulait savoir, et il suffisait peut-être de sa part d'un violent effort pour lui arracher un nom qui râlait déjà dans sa gorge. Ce nom arraché, il était maître de la situation et assez puissant désormais pour mettre Gene-

vière à l'abri. Cette pensée lui rendit le courage, et, serrant la main de la malheureuse à la broyer :

— Ce nom ? s'écria-t-il.

— Tuez-moi, répondit-elle, se tordant et résistant avec d'autant plus de succès que l'opérateur avait un moment perdu de sa force de volonté, et que dans cet instant rapide elle avait, en quelque sorte, secoué le poids qui l'écrasait.

Toutes les personnes qui ont approfondi l'étude des influences et creusé la science du magnétisme comprendront cette nuance si réelle et néanmoins imperceptible.

Puisant une force surhumaine dans son agitation nerveuse, elle devenait presque de taille à lutter contre le magnétiseur, livré aux incertitudes de son esprit à la fois avide et inquiet.

Il y eut alors un combat effroyable.

Les lèvres écumantes, les yeux retournés, la poitrine pleine de convulsions, les mots lui sortant des lèvres rauques, sourds, pleins de réticence et de colère.

Jacques Raymond, interrogeant une seconde fois sa conscience qui ne lui reprochait rien et, au nom de la vie de la pauvre enfant couchée sur son lit de mort, lui dictait la dureté et l'énergie, allait prendre un parti plus violent encore, quand soudain la porte s'ouvrit, et un homme parut sur le seuil.

C'était Coquillard.

— Au nom du ciel, dit-il, Raymond, laissez cette fille !

— Ignorez-vous...

Il s'arrêta.

— Je sais tout.

— Tout ?

— Tout ce qu'elle a voulu dire... j'étais là, fit-il, désignant une pièce attenante, et j'ai tout entendu. C'est en

vain que vous la briserez davantage, vous ne saurez rien de plus. Calmez-la et réveillez-la.

— Oh ! si je voulais...

— A quoi bon ?... fit le millionnaire avec un geste désespéré.

A cette réponse, Jacques Raymond comprit que le vieillard en savait peut-être beaucoup plus qu'il ne voulait l'avouer. Peut-être, dans les mots vagues et les syllabes entrecoupées que Germaine avait fait entendre avait-il été mis sur la voie du coupable. Peut-être aussi la vérité que Raymond cherchait avec tant d'ardeur, le malheureux Coquillard la redoutait-il avec plus d'épouvante encore.

La lutte, d'ailleurs, n'était plus possible. Ses forces étaient épuisées ; il ne croyait plus au succès. Il s'inclina devant cette autre volonté qui venait subitement s'imposer à la sienne. Il ne songea plus qu'à une chose, à donner ses soins à la misérable et à prévenir les suites fatales qui pouvaient résulter pour elle de cette longue surexcitation.

Il eût pu la réveiller en sept ou huit secondes, il mit plus d'une heure à ce travail, et il eut le temps, dans cet intervalle, de retourner au lit de Geneviève et de s'assurer des progrès apportés dans la guérison par les contre-poisons qu'il avait, comme on l'a vu, administrés à plusieurs reprises.

Il les renouvela dans une mesure moins large, et revint à Germaine, toujours endormie.

Celle-ci dormait, en effet, si toutefois l'on peut appeler sommeil cet état léthargique où la pensée inconsciente plane, en quelque sorte, au-dessus du monde naturel, traverse les infinités pendant que le corps, devenu inerte, a perdu jusqu'au sentiment de son être.

Que l'on ajoute une foi plus ou moins grande à la lucidité du médium, il est certain qu'il se passe là un phéno-

mène que la science n'a point expliqué et qui attend encore sa définition.

Germaine était calme ; sa respiration, de moins en moins haletante, commençait à fonctionner sans efforts ; ses nerfs roidis s'amollissaient. On eût dit qu'elle dormait d'un sommeil naturel.

C'est qu'elle ne souffrait plus, en effet ; le docteur, l'isolant complétement du monde extérieur, avait rompu la chaîne invisible qui l'avait liée si longtemps au drame terrible où la malheureuse jouait un rôle épouvantable.

Comme il avait tué le corps, il avait anéanti la pensée.

Cette fille dormait véritablement. Rien en elle n'existait plus. La partie animale seule fonctionnait et donnait le repos à ses membres brisés, à son cerveau épuisé et à sa conscience révoltée.

Si Jacques Raymond ne s'y fût pas pris de cette façon, il eût peut-être réveillé une idiote ou une folle. Il eût, à coup sûr, gravement compromis un organisme qui ne lui appartenait pas.

Quand, enfin, il la réveilla, elle était aussi calme que si elle venait de passer une longue nuit de repos, et, détirant ses membres, néanmoins fatigués, elle jeta autour d'elle un regard étonné et se demanda où elle était.

— J'ai voulu vous endormir, lui dit Raymond, dans l'espérance que vous me donneriez peut-être quelques éclaircissements sur la maladie incompréhensible de votre maîtresse, et je n'ai pas réussi.

— Je n'ai pas dormi? fit-elle, revenant peu à peu à elle-même et se passant la main sur le front.

— Vous avez dormi ; mais vous n'avez rien pu me dire.

— Ah! fit-elle ; et son visage, un moment terrifié, se rasséréna.

— Décidément, dit Jacques Raymond, s'efforçant d'appeler un sourire sur ses lèvres pâles, vous êtes une très-

mauvaise somnambule, et je ne crois pas que vous soyez appelée à rendre de bien grands services à la science.

Elle sourit, elle aussi, car, à mesure qu'elle renaissait à la connaissance de son être, elle éprouvait une immense inquiétude, et les paroles du docteur venaient de la rassurer.

— Je suis néanmoins bien fatiguée, dit-elle.

— C'est possible ; montez vous reposer. Vous avez tout votre temps à vous ; la malade n'a besoin de rien, et, dans tous les cas, je suis là.

Il dit cela du ton le plus naturel, et elle s'éloigna presque tranquille, sans soupçons.

A peine eut-elle disparu que Coquillard tendit la main à Jacques Raymond.

— Elle ne se rappelle rien ? dit-il.

— Rien.

— Ses souvenirs ne peuvent-ils revenir ?

— Non.

— C'est étrange.

— Ce qu'elle a vu et dit dans son sommeil est lettre morte pour elle dans l'état de veille. Elle ignore même si elle a parlé, et ne peut savoir qu'elle a dormi qu'en se rendant compte du temps écoulé.

— Alors, dit Coquillard satisfait, soyez prudent, et ne lui dites jamais que vous savez tout.

— Tout ? dit Raymond ; mais je ne sais rien.

— Cette malheureuse, qui depuis quinze ans est dans ma maison !...

— De qui parlez-vous ?... de cette fille ? mais elle doit bien peu vous importer... Il s'agit bien d'elle, en vérité. Complice vulgaire d'un véritable assassin, c'est le nom de ce dernier qu'il nous faut.

— Oui, dit Coquillard en évitant de rencontrer le regard de son interlocuteur.

— Si j'ai caché à cette fille sa révélation, c'est afin de ne rien brusquer pour ne rien compromettre et de prendre le temps de bien nous entendre.

— Sans doute.

— D'ailleurs elle était brisée, et il y eût eu une certaine brutalité de ma part à lui porter le coup que je lui prépare.

— Que voulez-vous faire?

— Mais lui révéler ce que je sais d'abord, et la forcer à me livrer le nom que je n'ai pas pu lui arracher tout à l'heure.

— Et si elle l'ignore?

— Elle me donnera des indices, elle me mettra sur la voie, et, notre perspicacité aidant, nous parviendrons bien à trouver le coupable.

— Mais si elle refuse?

— Nous la menacerons des tribunaux.

— Vos menaces ne pourront rien sur elle. Je la connais, c'est une Bretonne ; elle vous résistera jusqu'à la mort. Vous l'avez bien vu il y a un instant, alors que vous la dominiez plus que vous ne pouvez l'espérer dans l'état de veille.

— Je la rendormirai.

— Oh! non! non! s'écria Coquillard, pas cela, pas cela, je ne veux pas. Si vous saviez comme vous m'avez effrayé tout à l'heure. Il pourrait arriver un malheur.

— Soit, je n'y tiens pas non plus, car cette fille est de fer. Mais il faut bien que nous arrivions à un résultat. Si elle nous refuse tout indice et que nous n'ayons pas d'autres moyens de suivre la piste de ce crime, nous la livrerons aux tribunaux.

— Non, non, jamais!

— Que dites-vous là? fit Raymond étonné.

— Je ne veux pas que mon nom soit traîné en cour d'assises.

— Il ne s'agit pas de votre nom, mais de celui de l'assassin de votre fille.

Coquillard fut plusieurs secondes sans répondre, puis, éclatant en sanglots, il se laissa tomber dans les bras de Jacques Raymond.

— Est-elle sauvée cette fois encore? dit-il.

— Je l'espère.

— Eh bien ! alors...

Il prit les mains du jeune homme, qu'il tint serrées dans les siennes.

— C'est votre fille plus que la mienne, car, sans vous, il y a longtemps qu'elle serait morte. Partez, emmenez-la où vous voudrez, loin, bien loin. Disparaissez de ce monde. Privez-moi à jamais de la vue de mon enfant, condamnée par un sort implacable. Protégez-la, sauvez-la, mais n'essayez pas de la venger.

— Je ne vous comprends pas, dit Raymond ému, mais intrigué de ces contradictions singulières et de cette résistance.

— Ne cherchez pas à me comprendre.

— Si l'ennemi qui la poursuit reste impuni, la menace qui pèse aujourd'hui sur elle pèsera encore demain. Atteindre le criminel, c'est prévoir le crime, et d'ailleurs la justice veut...

— Oh ! ne me forcez point à tout vous dire ; vous voyez bien que moi-même je ne veux rien savoir, rien approfondir, que je recule avec horreur devant la supposition d'un crime, alors même que vous me le prouvez !... Ne serait-ce donc pas encore assez de perdre la plus aimée de mes filles, sans être déshonoré et voir le nom de celles qui me restent traîné dans la honte et la flétrissure !

— Mais alors !... commença Raymond avec effroi.

— Taisez-vous, pas un mot ! fit le vieillard, les mains

jointes et les larmes dans les yeux. Abandonnez-moi et sauvez-la, c'est tout ce que je vous demande.

— Ah! je vous vengerai malgré vous, dit Raymond, qui eut comme un vague soupçon de ce qui se passait dans l'esprit de ce père infortuné.

— N'en faites rien, mon ami, car les coups que vous dirigeriez contre le criminel frapperaient peut-être l'innocent... Je me livre à vous; épargnez-moi... Mon nom, que j'ai maintenu si pur, mes pauvres filles!... Ah! ces perspectives de honte me tuent déjà...

XII

UN AVIS INUTILE.

C'était quelques heures après la scène qui avait eu lieu rue Taitbout entre Taboureau et Coralie, et une heure environ après celle qui se dénouait à peine entre Germaine, Jacques Raymond et Coquillard. Le duc de Rivarez était à table et dînait en tête-à-tête avec la duchesse. Le repas était sobre, l'intimité froide et gênée, la conversation languissante et banale. C'était à qui trahirait le moins ses pensées intérieures.

Blanche n'avait pas divulgué le secret qu'elle avait surpris. Le duc ignorait que sa femme l'eût rencontré avec la comtesse de Boissières. Le froid qui naissait entre eux n'avait pas de raisons apparentes.

Mais, malgré elle, la duchesse éprouvait une contrainte devant son mari. L'étude à laquelle elle se livrait sur ses sentiments arrêtait les épanchements d'une tendresse absolue, dont le propre est de s'abandonner sans arrière-pensée.

Elle espérait encore. Son cœur, elle le voulait croire, n'avait pas dit son dernier mot. On ne renonce pas aussi facilement aux illusions d'un premier amour, quand l'honnêteté de la conscience ne permet pas d'en entrevoir un second. On ne brise pas brutalement avec toute pensée

de bonheur. On n'accepte pas d'un seul coup la perspective d'un isolement éternel et d'un malheur irréparable.

De son côté, Rivarez se sentait deviné par sa femme, et n'avait ni le courage ni la force de continuer le rôle impie qu'il jouait depuis quelques semaines. Le mariage chez lui n'avait été qu'une indigne spéculation. Il y avait été poussé par ses instincts ambitieux, les besoins de sa situation et par la main de fer qui le dominait et le dirigeait. Marié, c'est-à-dire ayant réussi dans l'affaire poursuivie, il avait jeté le masque sans vergogne.

Qu'avait-il besoin d'afficher des sentiments qu'il ne savait ni partager ni comprendre? D'une main il prenait les millions, de l'autre il répudiait la femme. Il y avait chez cet homme du sceptique et du fataliste. Dénué de sens moral, il ne dissimulait pas son cynisme. Mondain, vicieux et profondément cruel, il l'eût étalé avec la fierté du maudit qui se fait une arme de la malédiction qui l'accable.

Mais une puissance supérieure par l'intelligence, la situation et peut-être par le crime, lui avait dicté un rôle nouveau, et ce rôle il l'avait joué quelques jours.

— Tout n'est pas terminé, lui avait-on dit. Vous avez encore besoin de votre femme. Vous avez et moi aussi un intérêt immense à la conserver et à la dominer. Il faut que son cœur vous appartienne. La femme qui aime est capable de tous les dévouements, la femme qui hait, de tous les refus et de tous les mépris.

Prenez garde !

N'allez pas, au premier jour, vous aliéner cet esprit et repousser une affection qui vient à vous et vous accablera de ses dons. En un mot, faites-vous d'abord aimer. Il vous faudrait d'immenses sacrifices pour regagner un amour perdu, il vous faudra un million d'iniquités pour

le perdre alors que vous vous en serez rendu maître au moment favorable.

Rivarez avait compris ou plutôt il avait obéi, et, éloignant la comtesse de Boissières et momentanément tous les tristes alliés qui avaient fait cortége à sa jeunesse dépravée, il s'était rapproché de sa femme.

Il était jeune encore, beau de cette beauté virile et poétique à la fois que les femmes savent idéaliser encore. Distingué, d'une tenue irréprochable, il savait être, quand il le voulait, éloquent et persuasif.

Muet de sa nature, il avait parlé avec une apparente conviction.

Son œil noir et sombre s'était éclairé aux lueurs d'une passion factice.

Sa joue mate s'était colorée.

Un sourire avait effleuré cette lèvre froide, retroussee par l'ironie et plissée par la cruauté.

Pour quelques heures il avait mis dans l'amour la passion fiévreuse qu'il mettait au jeu, — l'unique préoccupation de sa vie.

La statue ne s'était pas animée, mais elle avait fait croire à un feu sacré qui la transfigurait. C'était tout ce que le comédien avait voulu, et l'on sait s'il avait réussi.

On se rappelle la joie de Blanche et ses doux épanchements près de sa sœur Renée.

Celle-ci, qui, depuis longtemps, ne croyait plus au bonheur, et qui n'était pas dupe des soins de son mari, avait souri, mais avait eu garde de couper les ailes au rêve à peine commencé de la nouvelle épouse.

— Assez tôt cela viendra, s'était-elle dit.

Et cela était venu le jour même.

Blanche avait pleuré, puis elle s'était reprise à espérer.

Mais le duc n'était déjà plus si caressant, si doux, si bienveillant. Il ne paraissait surtout plus aussi aimant.

Etait-ce le remords de sa conduite ? Hélas ! elle connaissait peu l'homme auquel elle avait lié sa vie.

La vérité est qu'il était las déjà, à bout d'efforts ; le masque l'étouffait et les cordons s'en dénouaient. Puis les réserves de sa femme le gênaient. Il ne comprenait plus. Le froid le gagnait. Il s'éloignait, s'excusait de brusques départs, et recommençait à fuir la femme qu'il n'avait plus le courage d'envelopper de caresses menteuses.

Blanche ne vivait que par lui et savait où il allait quand elle le quittait.

Elle s'en indignait et essayait de l'excuser encore.

Ce n'était pas chez la comtesse de Boissières.

Alors il n'aimait pas cette femme, elle était sauvée ; oui, mais l'aimait-il, elle ?... Pouvait-elle encore le croire ?... Elle souffrait et se taisait.

Un quart d'heure à peine avant qu'on servît le dîner et qu'il eût fait son apparition près d'elle, elle venait d'entendre parler de son duel pour le lendemain.

Un duel... pour qui ?... avec qui ?... Elle ignorait tout cela.

Le hasard venait de lui apprendre simplement que son mari se battait le lendemain matin dans le bois de Satory, à Versailles.

Sur ce chapitre, elle en savait plus long que Jacques Raymond lui-même, qui, ayant confié le soin de son honneur à ses deux témoins, se reposait entièrement sur eux, et ne devait apprendre l'heure et le lieu du rendez-vous que le soir de cette journée.

Aux interrogations de la jeune duchesse, on n'avait pu ou on n'avait pas voulu répondre.

Sa pensée avait été de courir dans Paris et de savoir à tout prix.

Mais c'était l'heure du dîner. Le duc devait rentrer. Il ne fallait pas qu'il ne la trouvât pas. Puis, lui présent, ne

pouvait-il l'instruire plus sûrement, s'il le voulait ; ne pouvait-elle essayer au moins de savoir, et l'interroger adroitement ?

Elle ne sortit plus et attendit.

Mais le dîner touchait à sa fin et elle n'avait encore rien demandé.

Un moment elle avait espéré que le duc parlerait de lui-même. Mais, soucieux et sombre, il était plus muet encore que d'habitude.

Elle ne voulait pas cependant qu'il s'éloignât ainsi.

C'était son mari... Il y avait menace de mort pour lui...

Elle rompit la glace par un mot très-transparent.

Rivarez affecta longtemps de ne pas comprendre et de ne pas répondre.

— Mais parlez donc! s'écria-t-elle enfin. Avouez que vous vous battez demain ?...

— Demain ou après-demain.

— Demain!

— C'est possible.

— Pourquoi vous battez-vous?

Il eut un sourire dédaigneux et railleur.

— Veuillez être rassurée, madame, dit-il ; si je me battais aujourd'hui pour une femme, cette femme ne pourrait être que vous.

— Alors c'est pour une querelle de jeu ?

— Pas davantage.

— Monsieur le duc, parlez, je vous en prie.

Il raconta en quelques mots, et en ayant soin de s'attribuer le beau rôle, la scène qui avait eu lieu à la soirée des frères Buttler.

Blanche l'écouta avec une extrême attention. Malgré le tour ingénieux qu'il sut donner à son récit, elle comprit aussitôt de quel côté venait l'attaque et était tout le tort.

— Que vous avait fait ce jeune homme? demanda-t-elle.

— Mais absolument rien.

— Cependant...

— Je ne le connaissais pas auparavant.

— Pourquoi alors voulez-vous le tuer?

— Vous n'avez donc pas saisi? balbutia-t-il.

— Parfaitement : vous désiriez une affaire, vous l'avez cherchée et vous avez trouvé quelqu'un qui vous a répondu.

— Je me suis alors mal expliqué.

— Au contraire... votre récit est si clair que l'on y lit immédiatement la vérité.

— Nous ne nous comprenons plus.

— C'est-à-dire que vous ne savez pas mentir, et au premier mot on devine ce que vous voudriez cacher dans ce que vous dites. Cet homme est votre ennemi, vous voulez le tuer, et vous avez trouvé le moyen de l'amener sur le terrain.

Le duc, étonné de la perspicacité de la jeune femme, la regardait avec un certain effroi.

— Puisque vous voulez qu'il en soit ainsi, dit-il.

— Et que vous a-t-il fait, encore une fois?

— Oh! ici, vous m'en demandez beaucoup trop long.

— Le connais-je?

— Peut-être bien.

— Son nom?

— A peine si je le sais... c'est un nommé, je crois, Jacques Raymond.

La duchesse bondit.

— Jacques Raymond!... s'écria-t-elle, mais ce nom est celui du fiancé de Geneviève?

— Vous êtes sûre?

— Oh! très-sûre... et vous aussi.

— En vérité, non.

— Ce mariage est décidé, continua la duchesse. Mon

père l'a annoncé à toute la famille, et vous ne voudriez pas vous exposer à tuer l'homme que mon père a choisi pour fils, et celui que ma sœur a désigné par le choix de son cœur.

— Ce sont là, ma chère enfant, des questions de pur sentiment, et, sur ce domaine, il me serait impossible de vous suivre. J'ai une affaire d'honneur avec un monsieur du nom de Jacques Raymond; je dois d'abord terminer cette affaire. Si nous en réchappons tous les deux, eh bien ! rien ne nous empêchera de devenir beaux-frères par la suite. Nous aurons fait au moins connaissance sur un terrain où ne se rencontrent que les hommes d'honneur.

— Ceci est un point qui reste à discuter; mais, sous une apparence railleuse, ne cherchez pas à me donner le change. Vous avez une raison sérieuse pour vous battre avec le fiancé de ma sœur.

— Aucune.

— Alors vous ne vous battrez pas.

— Permettez.

— Vous ne voudriez pas désoler mon pauvre père, déjà si accablé, et tuer sa fille.

— Mais ce mariage n'est pas fait encore.

— Il se fera.

— Je n'y crois pas... La position de ce jeune homme n'est pas à la hauteur de celle que lui offre Geneviève.

— C'est un honnête homme et un parti convenable. Mon père me l'a présenté justement chez les frères Buttler, et du premier coup d'œil il m'a plu.

— C'est un avantage que j'apprécie beaucoup, et qui lui donne sans doute déjà plus de poids à mes yeux ; mais il n'est pas suffisant pour arriver à croire qu'un tel homme soit apte à devenir l'époux de la fille d'un millionnaire.

— Mon père n'a jamais été vaniteux... ce sont ses filles qui l'ont été pour lui. Geneviève, mieux douée que ses

sœurs, ne rêve ni la fortune, ni un nom brillant, ni un titre pompeux, elle ne cherche que le bonheur. Elle a rencontré M. Raymond, c'est celui-là qu'elle aime. C'est un homme du meilleur monde, il a une fortune suffisante, entre cinquante et soixante mille livres de rentes.

Rivarez eut un haussement d'épaules.

— Il est profondément instruit et d'une intelligence remarquable, continua la duchesse ; c'est avant tout un homme de cœur, et j'ai la conviction qu'il rendra ma sœur heureuse.

— Vous le connaissez donc beaucoup ?

— Je tiens ces détails de personnes qui l'ont beaucoup pratiqué et un peu de mon père.

— Je n'ai rien à dire, alors.

— Et vous vous battrez ?

— Sans doute.

Blanche se rapprocha :

— Et si je vous priais, dit-elle, si je vous suppliais de n'en rien faire ?

— Vous savez bien que ce duel ne dépend plus de moi.

— De vous seul, soit ; mais si je vous demandais seulement la promesse de ne pas vous opposer à une entente si elle se présentait ?

Il crut comprendre qu'elle en savait plus qu'elle ne voulait en dire et qu'elle avait déjà fait des démarches. Cette supposition était fausse, mais il agit comme si elle était certaine et se tint sur la défensive.

— Une entente n'est possible, dit-il, entre deux hommes de cœur qui se sont insultés, que les armes à la main.

— Et si vous êtes tué ! s'écria-t-elle.

— Eh bien ! que voulez-vous...

— Quoi ! cela ne vous inquiète pas plus que cela !... Si vous m'aimiez... si...

Il l'arrêta.

— Je ne serai pas tué.

— Quoi! Que dites-vous? Vous parlez avec cette assurance?...

— Parfaitement... Il n'y a pas un homme à Paris capable de me donner une leçon. Si vous connaissiez ma vie, ajouta-t-il avec un certain orgueil, vous sauriez qu'il a fallu que M. Raymond fût nouvellement à Paris et absent de cette ville depuis vingt ans pour oser accepter une lutte avec moi. Aucun des hommes qui nous entourent ne s'y risquerait. Ils savent d'avance que c'est la mort. Au pistolet ou à l'épée, je tiens en face de moi la vie de mon adversaire.

— Mais alors, cette affaire de demain, cette affaire, que vous appelez pompeusement une affaire d'honneur, est un assassinat!

— Madame!

Le duc s'était reculé, les lèvres amèrement plissées.

— Vous êtes sûr de tuer ce jeune homme, dites-vous, et, après l'avoir amené à se mesurer avec vous, vous allez diriger votre arme contre sa poitrine.

— Préféreriez-vous?...

— Un homme que vous déclarez ne pas connaître, qui ne vous a jamais rien fait, qui est appelé à entrer dans la même famille que vous, que notre père a choisi, que ma sœur aime, ma sœur en ce moment en proie à un mal mystérieux et cruel, et que la nouvelle de la mort de son fiancé foudroiera immédiatement...

— Madame, dit le duc, qui avait eu le temps de reprendre son sang-froid, je vous demande pardon, mais je suis attendu à mon cercle et je ne puis tarder davantage.

— Oh! ce calme, ce calme!... s'écria la pauvre femme, dont le cœur s'envahit d'un désespoir morne.

— C'est que vous ignorez probablement qu'un duel est une chose fort ordinaire dans la vie d'un gentilhomme.

Elle parut ne pas comprendre la portée de cet argument, qui était à la fois une ironie et une fanfaronnade, et y répondit à son tour par un mot sanglant :

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un gentilhomme, je sais seulement que l'homme qui expose sa vie pour une cause puérile est un homme sans valeur et sans dignité ; je sais surtout que l'homme qui médite froidement de tuer à coup sûr son semblable est un homme sans courage et sans conscience.

— Décidément, madame, je vois que vous êtes mal disposée à mon égard aujourd'hui, et je me retire. J'espère que demain, quand je vous retrouverai, vous serez revenue à des sentiments plus reposés, et surtout plus justes.

— Demain... mais demain, quand je vous verrai, cette affaire sera terminée ?

— Il faut l'espérer.

— Et vous aurez tué ce malheureux ?

— Oh ! blessé peut-être.

— Monsieur le duc, je ne veux pas que vous vous battiez.

— Madame, je vous ai déjà répondu à ce sujet ; il est inutile de poursuivre plus longtemps, nous tournons dans un cercle vicieux.

Il s'éloigna. Elle voulut le retenir encore, mais ne put y parvenir. Elle rentra dans sa chambre et s'abandonna à son désespoir.

— Oh ! dit-elle, il ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée, il jouait une horrible comédie... Est-ce seulement un honnête homme ?... Oui, il paiera une dette de jeu dans les vingt-quatre heures, mais il tuera un homme de cœur avec le cynisme d'un bravo. Et il n'a rien voulu me promettre, il ne s'est pas engagé. Ce malheureux jeune homme est un homme mort... comment faire ? comment le sauver !... Pauvre Geneviève !...

Tout en sanglotant, s'indignant et se révoltant, elle s'était habillée et sonnait sa femme de chambre.

— Qu'on attelle immédiatement, dit-elle.

Elle se jeta dans sa voiture et se fit conduire avenue de Neuilly, chez son père. Sur le seuil de la porte, elle rencontra Raymond qui, installé au chevet de Geneviève depuis le matin, sortait pour la première fois. Elle s'arrêta, et, échangeant un salut avec lui, elle hésita un instant si elle ne devait pas lui parler.

Mais que lui dire?... Elle n'osa et passa.

Il était alors sept heures du soir environ. La nuit était tombée tout à fait, et Raymond rentrait chez lui pour attendre ses deux témoins, auxquels il avait donné rendez-vous à huit heures.

Il devait se battre le lendemain, il le présumait, du moins, mais il ignorait l'arme choisie, l'heure et le lieu du rendez-vous.

Blanche demanda à voir son père aussitôt.

On lui répondit qu'il n'était pas visible.

— Quoi! pour moi! s'écria-t-elle.

On lui expliqua la rechute de Geneviève, son état grave, les inquiétudes du médecin et le désespoir du millionnaire. Elle oublia un moment ses propres appréhensions et courut à la chambre de la malade. Celle-ci était assoupie. Elle la veilla quelque temps cependant et redemanda ensuite Coquillard avec instance. La vue seule de sa sœur, si profondément atteinte, la ramena à sa situation.

Ce duel, qui l'effrayait pour son mari, l'effrayait bien davantage pour ce jeune homme, qu'elle connaissait à peine, et auquel elle ne s'intéressait que parce qu'il était le fiancé de la pauvre enfant. Si elle réchappait au mal qui la consumait, elle n'échapperait pas à la douleur. Jacques Raymond tué, c'était Geneviève morte.

Blanche chercha Coquillard partout et le trouva enfin

dans une pièce écartée et perdue, où l'on ne pénétrait jamais et dans laquelle il s'était isolé.

Le malheureux, la tête dans les mains, les bras sur la table, les yeux fermés, dormait ou réfléchissait.

Dormir... il n'avait peut-être pas reposé quatre heures de suite depuis un mois.

Le mariage de Blanche, celui de Geneviève, la mort qui planait sur cette dernière... tout cela occupait le pauvre homme et ne lui laissait ni trêve, ni repos.

Pour le moment, il était absorbé, abattu, écrasé.

Blanche s'approcha de lui et appuya une main sur son épaule.

— Mon père...

Il se leva en sursaut, comme s'il avait eu peur :

— C'est moi, dit-elle avec douceur.

Le bonhomme se remit.

— Oh! pardon, dit-il, j'étais assoupi et je rêvais... Le vilain rêve... Eh bien! que me veux-tu, ma chère enfant? Tu as appris la rechute de notre pauvre Geneviève, et tu es accourue. C'est bien à toi. Tu l'aimes, toi, ma Geneviève, tu n'es pas comme les autres; tu es bonne et généreuse.

— Que voulez vous dire?

— Hélas! oui, que veux-je dire!... Pardonne-moi, je ne le sais pas moi-même... Vois-tu, je me fais vieux; puis tous ces chagrins... Je perds un peu la tête depuis quelque temps.

Blanche l'entraîna dans une autre pièce, et, le faisant asseoir en face d'elle :

— Etes-vous sorti aujourd'hui? dit-elle.

— Comment veux-tu? Cette enfant qui allait mieux, tout à fait remise, frappée tout d'un coup.

— Avez-vous reçu quelqu'un?

— Personne... J'ai confié mes affaires en des mains sûres, je ne veux plus m'occuper de rien, je ne veux plus.

J'ai pour plus de trente millions d'opérations sur le marché, mais qu'est-ce que cela à côté de votre vie à vous, pauvres enfants, que j'ai élevées et qui avez été toute ma vie, à moi?

— Alors vous avez fermé toutes les fenêtres aux bruits du dehors?

— Est-il arrivé quelque désastre financier?

Il dit cela du ton le plus simple et comme s'il eût demandé : y a-t-il eu hausse aujourd'hui?

— Pas que je sache, répondit la duchesse ; je ne m'occupe d'ailleurs guère d'affaires de Bourse. Il faudrait demander cela au baron.

Coquillard leva les bras au ciel.

— Je n'ai vu que M. Raymond, dit-il, et il ne voit rien non plus de la Bourse, lui.

— Oui, je l'ai rencontré.

— Ici?

— Il sortait quand j'entrais.

— Oh! il va revenir, dit Coquillard avec conviction.

— Vous avez toute confiance en lui.

— Si j'ai confiance, juste Dieu!

— Et s'il lui arrivait un malheur, à lui aussi, s'il mourait subitement par exemple, qu'arriverait-il pour vous?

— Pour moi?... Je ne comprends pas... Si Raymond était emporté subitement, ce serait la mort de ma fille.

— Parce que seul il sait combattre le mal qui la dévore?

— Et que sa présence est nécessaire à la vie de la pauvre enfant.

— Elle l'aime!

— Si elle l'aime!...

— Alors, vous croyez qu'elle ne pourrait se consoler de sa perte?

— Jamais... mais pourquoi parler de sa perte?... Est-il

donc aussi en danger de mort ; tous ceux qui me touchent doivent-ils donc périr ?

— Ecoutez-moi avec calme, mon père. M. Raymond se bat en duel demain matin.

— Oh ! je suis maudit !

— Il faut empêcher ce duel à tout prix.

— Et comment l'empêcherais-je ? Ce jeune homme est un homme sensé : il sait ce qu'il doit faire, et s'il se bat dans les circonstances actuelles, c'est qu'il ne peut agir autrement. Je n'ai aucun empire sur lui.

— Vous en auriez peut-être davantage sur son adversaire ?

— Son adversaire ?...

— C'est le duc de Rivarez.

— Le duc de Rivarez ! s'écria Coquillard. Voyons, Blanche, qu'est-ce que cela veut dire ? Jacques Raymond et le duc de Rivarez en présence, les deux futurs beaux-frères ! Blanche...

Il y avait comme un appel du vieillard à une révélation plus intime.

— Je n'en sais pas beaucoup plus que vous, répondit celle-ci. Et elle raconta brièvement ce qu'elle avait appris le jour même.

— Raymond ne m'a rien dit de cela.

— De crainte de vous inquiéter.

— Mais la raison de ce duel ?

— Une cause futile en apparence, comme vous voyez.

— Oui, en apparence, car cette cause futile dissimule quelque horrible raison. Tout cela est convenu, prémédité ; c'est la mort de mon dernier appui que l'on poursuit. Il y a là un piége abominable dans lequel il va tomber, si je n'y prends garde.

— Mon père... dit la duchesse, pâle comme une morte

et faisant un pas devant le vieillard. Vous oubliez devant qui vous parlez.

— Toi, ma fille !...

— Je suis la duchesse de Rivarez.

— Eh bien ?...

— Ne comprenez-vous pas que vous venez de m'accuser d'être la femme d'un assassin ?

— Mais ?...

— Si ce duel est prémédité, s'il est un piége, comme vous le dites, c'est évidemment un assassinat qui se complète, et l'assassin est mon mari.

— O ma pauvre fille, s'écria Coquillard, ne cherchons pas à comprendre ! Il y a là un mystère qui nous enveloppe et dont la seule pensée m'épouvante. Attendons, ne nous prononçons pas. Mais, avant tout, il faut empêcher cette rencontre, qui peut cacher un guet-apens, et qui, à coup sûr, est un péril pour deux êtres que nous aimons et que nous devons protéger malgré eux.

En disant ces mots, il se disposa à se retirer.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle.

— Chez Raymond.

— Mais ne doit-il pas revenir ?

— Il faut que je le voie auparavant ; il n'y a pas une minute à perdre.

— Et moi, je vais veiller au lit de Geneviève en vous attendant.

— Oui, dit-il d'un accent qui la pénétra et la plongea en de nouvelles perplexités ; veille-la ; installe-toi à son chevet ; qu'elle ne prenne rien que de ta main...

— Que voulez-vous dire ?... Quelle méfiance entretenez-vous ?...

— Ma pauvre enfant, je me méfie de tout ; ne cherche donc pas à donner à mes paroles une portée qu'elles pourraient ne pas avoir... Mais, tu le vois, nous sommes cir-

convenus par mille périls ténébreux... Veillons ! c'est notre unique ressource !

Le malheureux père, dans l'océan des machinations où il se débattait, ne pouvait guère préciser davantage, tenaillé entre l'horreur d'une catastrophe et celle de livrer au scandale le plus sanglant le nom des siens. Il avait, en outre, été arrêté, entre le docteur et lui, qu'on n'éloignerait ni ne dénoncerait l'infâme Germaine, mais qu'on surveillerait jusqu'au moindre de ses mouvements, seul moyen de s'emparer de son secret et de remonter sûrement jusqu'à la main qui la dirigeait.

Une demi-heure à peine après cette scène, Coquillard se faisait annoncer chez son futur gendre.

— Monsieur est occupé, lui répondit-on. Il a avec lui deux personnes qui ne vont pas tarder à s'éloigner, et il vous prie de l'excuser pour quelques minutes.

— Je comprends, dit Coquillard. J'arrive peut-être trop tard...

Presque aussitôt en effet deux jeunes gens sortirent du cabinet de Raymond et s'éloignèrent.

Celui-ci, qui les reconduisit jusqu'à la porte, revint au millionnaire et lui tendit les mains.

— Je retournais chez vous.

— Je le pensais bien, mais j'avais tellement crainte de ne pas vous voir que je suis venu.

— Que se passe-t-il?

— Quels sont ces deux messieurs?

— Vous ne les connaissez pas?

— J'en connais un... Le vicomte de Barral.

— L'autre est M. Mercey, un de ses amis.

— Et ces messieurs ?

Raymond se taisait.

— A quelle heure, demain, votre rendez-vous ?

— Ah! vous êtes instruit... Tant pis.

— Et je venais vous dire que je n'admettais pas ce duel.
— Moi non plus.
— Cependant vous vous battez ?
— Il le faut bien.
— Il ne le faut jamais.

Et là-dessus recommença exactement, entre eux, la scène qui avait eu lieu entre Blanche et Rivarez.

Ils étaient entrés dans le cabinet de travail de Raymond, et leur entretien durait encore une heure après, roulant sur le même terrain et n'avançant pas d'un pas.

— Retournons chez vous, dit le jeune homme, il est temps.

— Allons! c'est clair, je ne peux rien obtenir de vous! N'en parlons plus, fit le vieillard, sans parvenir à se résigner.

Chemin faisant, il essaya à vingt reprises de reprendre la chose en sous-œuvre, le jeune homme évita obstinément de lui donner la réplique. Il n'avait qu'une préoccupation en ce moment, et il oubliait cette affaire, c'était l'état de sa fiancée.

La fièvre diminuait; les symptômes effrayants qui s'étaient manifestés dans la journée et qu'il avait énergiquement combattus s'effaçaient peu à peu; le calme revenait, le repos chassait l'agitation. Il y eut un moment où l'habile praticien put dire une fois de plus : « Elle est sauvée. »

Néanmoins, il veilla toute la nuit.

Les prières de Coquillard ne purent rien sur lui.

— Il faut que quelqu'un veille, dit-il, il y a nécessité à ce que ce soit vous ou moi. Or, vous êtes brisé, et moi, au contraire, surexcité. Le lit me serait fatal. Je ne pourrais y trouver le repos que j'y chercherais, et je serais demain dans un grand état de malaise. D'ailleurs, c'est du médecin que la malade a besoin plus que de dévouement. Je resterai malgré vous.

Il fallut le laisser faire, et Coquillard promit qu'il allait gagner sa chambre à coucher et se jeter sur son lit.

Il le fit deux heures environ, mais vers les minuit, il remontait dans son coupé et descendait à Paris.

Pendant ce temps, Jacques Raymond, qui le croyait chez lui et reposant, s'installait dans la chambre de Geneviève et, à la clarté douce de la lampe, écrivait plusieurs lettres qu'il mettait sous pli à l'adresse du millionnaire.

La mort pouvait sonner pour lui avec le lever du soleil.

Il mettait ordre à ses affaires.

Il réglait sa vie.

Il avait des parents à embrasser, des amis à qui serrer la main, des comptes d'argent à terminer, il fit tout cela.

Puis ayant aussi écrit une longue lettre pour Geneviève, lettre qui ne devait lui être remise que s'il ne revenait plus, et si celle-ci se rétablissait, il baissa la lampe, s'assit près de la malade et attendit son réveil, pour voir ce qu'il pourrait encore faire pour elle.

Quatre heures sonnèrent.

Il tressaillit. Dans une heure au plus, il allait être obligé de partir. A cinq heures, ses deux témoins devaient le prendre, et la voiture se dirigeait immédiatement sur Versailles.

Tout le monde était endormi dans l'hôtel. Les deux personnes qui veillaient avec le docteur et qui se tenaient dans une pièce attenante dont la porte était entr'ouverte, s'étaient assoupies. Il était seul, seul avec celle qu'il aimait et qu'il allait quitter peut-être pour toujours.

Pour la première fois de sa vie depuis qu'il était homme, il versa des larmes.

Geneviève venait de se réveiller d'une espèce de torpeur qui avait duré deux heures.

Est-ce bien le mot réveil qu'il faut employer ?

On eût dit plutôt d'abord qu'elle dormait. Ses paupières à peine s'entr'ouvraient.

Un sourire effleurait ses lèvres blémies par la douleur.

Elle souffrait encore, mais elle était résignée et se souvenait sans doute d'autres souffrances ; elle était toute à l'espérance.

D'une main faible, elle tira le rideau, et sa tête endolorie se souleva sur l'oreiller.

Elle regarda dans la chambre, elle regarda sans voir d'abord, sans rien distinguer, puis le profil de son fiancé, occupé alors à préparer une potion, qu'il faisait chauffer au moyen d'un appareil à esprit-de-vin, se dessina devant elle.

Son sauveur était auprès d'elle, son sauveur éternel, son protecteur éprouvé.

Elle se sentit plus forte, elle fut toute rassurée, il était là !

Alors, elle sortit cette petite main qui était si faible et si froide, et la lui tendit.

Il se retourna vivement :

— Que vous êtes bon ! dit-elle.

— Comment vous sentez-vous ?

— Mais, très-bien.

Il la considéra avec attention.

— Vous ne souffrez plus ?

— Un peu... puis, c'est drôle, je ne vois pas bien, je vois d'une étrange manière. N'avez-vous pas grandi depuis que je ne vous ai vu ?

— Je ne crois pas, fit-il en souriant faiblement.

Elle sourit de son côté, et son front alourdi retomba sur l'oreiller.

— Ne vous fatiguez pas, dit-il.

Elle eut un moment de défaillance et devint toute tremblante.

— Oh ! je suis bien faible encore, dit-elle.

— Ne parlez plus.

Elle parut s'assoupir.

Mais ce léger sommeil fut de courte durée.

Elle rouvrit les yeux et parla comme si elle eût été hallucinée.

Elle s'informa de son mal, de ses causes, de ses résultats, parla de son père, de sa sœur, et mêla les anges du ciel au créateur de la terre.

Elle fut expansive et mystique.

Puis, exaltée et heureuse, son cœur tout entier déborda.

L'avenir lui apparut tout teinté de rose et souriant.

Elle appela le bien-aimé dans ses rêves.

— N'est-ce pas, dit-elle à Raymond, que vous m'aimez bien, qu'il n'est pas de bonheur pour vous sans moi, que je suis indispensable à votre vie ; que la même route doit s'ouvrir pour nous deux et que jamais votre cœur ne battra pour une autre femme ?

Un moment, le jeune homme s'abandonna aux épanchements de cette douce étreinte de deux âmes.

Mais l'heure approchait. Il entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait sur l'avenue. On vint lui faire signe.

— Qu'on m'attende un instant, dit-il à voix basse.

— Vous ne me quitterez jamais, disait la malade.

— Jamais, répondit-il.

— Pas un instant. Voyez-vous, c'est une idée que je...

Elle devenait voyante.

Il me semble qu'il y a des gens qui m'en veulent ici. On me fera du mal si vous partez.

Elle le regardait de ses grands yeux fixes et répétait :

— Ne me quittez pas, mon ami, ne me quittez pas !

Il attendit. Elle s'assoupit une seconde fois, et alors seulement il osa sortir de cette chambre, où il venait d'é-

prouver, et presque instantanément, une si grande joie et une si grande douleur.

Une berline stationnait devant la grille de l'hôtel, et le vicomte de Barral en descendit.

— Nous sommes à vos ordres, mon ami, dit-il.

— Et moi aux vôtres, messieurs, répondit-il, en montrant la voiture.

— Monsieur, cria le concierge de l'hôtel, qui courut à lui, voici une lettre qu'on vient d'apporter à l'instant pour vous, et qu'on dit très-pressée.

Il la prit, déchira le cachet et la parcourut rapidement.

Il y avait :

« N'allez pas à Versailles... Si vous le faites, vous n'en reviendrez pas. Ce duel est un guet-apens ; si vous l'acceptez, vous êtes un homme mort.

« UNE AMIE DÉVOUÉE. »

Il sourit, et, froissant le papier et le jetant par la portière :

— Allons, messieurs, dit-il, partons, et qu'on nous mène bon train ! Nous pourrions être en retard !

XIII

OU L'ON JOUE.

Remontons le cours des événements seulement de quelques heures, et rappelons-nous que Coquillard, après avoir pris à peine deux heures de repos, s'était jeté en bas du lit, et, montant dans son coupé, était descendu vers Paris.

Ce que le pauvre homme voulait, il ne le savait que trop ; mais la façon dont il allait opérer, il n'en savait rien encore.

Il voulait empêcher ce duel à tout prix.

Cet horrible duel qui pouvait faire une de ses filles veuve, et plus sûrement encore tuer une de ses autres filles, — la dernière et la plus adorée.

Car il n'en doutait pas, lui; si Jacques Raymond succombait, Geneviève ne lui survivrait pas.

Geneviève morte, c'était sa fin aussi, à lui.

Puis, en dehors de Geneviève, de lui, il y avait une première victime, une victime immédiate, Jacques Raymond, et Coquillard l'aimait comme son fils; c'était son confident, son ami, son frère. Une sympathie sans bornes l'attirait vers ce jeune homme. Sa fille ne l'eût-elle pas distingué, qu'il l'eût aimé à première vue. Choisi par sa Geneviève, sa personne était sacrée pour lui, c'était un autre lui-

même. Il se fût sacrifié sans hésitation pour sauver cette existence devenue si chère.

C'est au milieu de ces pensées qu'il arriva rue Richelieu et se fit descendre à la porte d'un cercle célèbre où il savait que Rivarez paraissait quelquefois.

On ne l'avait point vu depuis quatre jours.

Il remonta dans son coupé et se dirigea rue Vivienne, puis rue du Helder, puis rue Le Peletier, puis enfin boulevard de la Madeleine.

Nulle part on n'avait vu le duc.

Il avait cependant la certitude que celui-ci n'était pas rentré à son hôtel, ou qu'il n'y était rentré que pour quelques instants.

Rivarez devenait introuvable.

— Je n'ai plus qu'un espoir, se dit-il après avoir passé en revue tous les clubs et tous les endroits de réunion possibles, c'est rue Fontaine-Saint-Georges, au 17, chez la Durandeau.

Le vieillard eut presque honte de paraître dans cette maison et surtout d'y aller chercher son gendre, mais la vie de Jacques Raymond et de Geneviève était en jeu.

Cette maison du 17 de la rue Fontaine-Saint-Georges n'était nullement une maison à l'index, et de celles que les hommes sévères se montrent du doigt avec répulsion, c'était une maison du plus franc aloi, qui recevait beaucoup de monde, des personnages très-distingués, mais aussi une société des plus hybrides.

Tous les hommes qui comptaient un peu dans le monde des lettres, des arts et de la finance avaient passé chez madame Durandeau, que les familiers appelaient aussi la Camille. Passé est le mot exact, car les salons de la maîtresse du logis, déjà alors sur le retour, était une gare où tous avaient mis le pied et où personne n'avait la certitude de revenir. On s'y réunissait pour causer et on y causait

bien, pour souper et l'on y soupait mieux, pour jouer surtout, car on y jouait superbement.

On citait de hauts fonctionnaires qui avaient allumé le cigare à la flamme de la cheminée de marbre blanc du salon Mazarin, et avaient foulé de leurs bottes officielles le tapis d'Aubusson du boudoir Fontanges. La fortune entrait là par toutes les fenêtres et s'en échappait souvent par une petite porte dérobée donnant sur un escalier sombre.

Il y a à Paris nombre de ces petites maisons interlopes où il faut des titres de noblesse pour entrer et d'où l'on sort tout crotté. C'est là que les hommes de bon ton se délassent de la trop excellente compagnie, et que les chevaliers d'industrie se vengent de n'être pas marquis, sur les hauts barons. C'est là que les petits crevés gaspillent l'héritage du père de famille et prennent leurs premières inscriptions à l'école de la corruption. C'est là... Mais à quoi bon ?... Les femmes honnêtes n'y vont pas. Il y a un abîme entre deux maisons qui se touchent ou même entre deux appartements séparés par une mince cloison. Par le même escalier descendent la jeune fille belle et chaste, et la femme avilie, la jeune mère de famille qui tend ses bras pleins de tendresse à l'époux aimé et ses lèvres humides d'amour à l'être adoré qu'elle nourrit de son sein, et la matrone avide qui tient une table d'hôte et exploite un tapis vert.

Passons... Le duc de Rivarez affectionnait ce genre de salons. Il s'y plaisait mieux que dans les cercles, où l'on est toujours tenu à certaines restrictions dans le langage et la conduite.

Ici il était chez lui et faisait un peu la pluie et le beau temps. Il y avait perdu tant d'argent et donné le spectacle de si grands excès, que c'était bien le moins qu'il y eût gagné des lettres de crédit.

Coquillard monta en tremblant l'escalier qui menait aux salons. Il entra et on l'entoura aussitôt.

Coquillard !... c'était un nom célèbre à Paris, il y a quelques années. Ce nom-là, si roturier et vulgaire qu'il se présentât, sonnait l'or à pleines oreilles. Aussi à peine se fut-il montré qu'il regretta d'être venu. On en voulait à sa bourse, à sa montre, à sa chaîne, jusqu'à ses bagues et au portefeuille qu'on soupçonnait dans la doublure de son paletot fourré d'astrakan.

Les dames les plus sages du demi-monde vous dévaliseraient un millionnaire sans pitié et le mettraient nu comme un ver sur le trottoir.

— Le duc de Rivarez est-il ici ? demanda-t-il d'une voix presque honteuse.

— Votre gendre, mon baron, votre coquin de gendre, lui répondit une fille adorable, née dans une échoppe de savetier et élevée jusqu'à un troisième étage de la rue de La Bruyère par un caprice de la fortune.

— Le duc de Rivarez ?...

— Oh ! nous le connaissons !... En voilà un qui fait sauter vos écus !

Celle qui s'exprimait ainsi, avec ce sans-façon, était une poupée aux yeux d'émail et aux lèvres de corail, qui demeurait sur les hauteurs de Montmartre, et qui, tous les soirs, après un petit tour à Mabille ou simplement à la Reine-Blanche ou à la Boule-Noire, venait se distraire chez madame Durandeau. On lui offrait pour épingles des bouquets et des louis, — des bouquets qu'elle revendait à une Isabelle des Batignolles, et des louis qu'elle jetait par les fenêtres. On ne lui offrait pas d'ailleurs que des bouquets et des louis, mais tout ce qu'on trouvait sous sa main. Tout lui était bon, les dragées et les petits fours, les brillants et les mouchoirs de poche. Elle était alors auprès du millionnaire et avait pris sa grosse main dans la sienne, qui

était, à la vérité, toute petite. Elle se haussait sur la pointe des pieds et essayait de lui jeter des mots doux à l'oreille.

— Cher monsieur Coquillard, voulez-vous devenir mon caissier ?

Lui n'entendait pas, et, pris d'une timidité excessive, il n'osait pas franchir le seuil de la première pièce où il s'était arrêté, mais du regard il essayait de percevoir et reconnaître les visages dans les autres salons dont les portes étaient toutes ouvertes.

L'aventurière se suspendait toujours après lui.

— Vous, qui avez des louis à revendre, faites-m'en donc voir quelques-uns. On prétend qu'à Riberolles vous avez un palais tout en lingots.

— A Riberolles ?

Coquillard parut étonné que cette fille sût qu'il avait une propriété de ce nom.

— Voyons, soyez gracieux, j'ai perdu mon porte-monnaie en venant ; obligez-moi d'une poignée de louis.

Machinalement, il mit la main à sa poche et la sortit avec cinq ou six pièces d'or entre les doigts.

Elle serra cette main et les louis glissèrent sans effort dans les siennes.

Elle sauta de joie.

— Oh ! le grand seigneur. Eh bien ! voyez-vous, monsieur Coquillard, on dira ce qu'on voudra, que vous avez un vilain nom, que vos filles font les fières, moi, je vous adore ; je suis sûre que votre argent porte bonheur, et je vais en essayer là-bas, à cette table, où on fait un *bac* d'enfer.

Coquillard, qui ne pensait déjà plus à elle, parvint à distinguer dans le fond du premier salon plusieurs visages groupés autour d'un tapis vert.

Il arriva un moment où la lumière de la lampe frappa en plein le visage de l'un d'eux.

Le vieillard tressaillit.

Il fit un pas en avant et se retrouva devant la jeune fille.

— Pas de chance ! lui dit-elle. En un tour, j'ai tout perdu.

Il se baissa, et, se penchant à son oreille :

— Faites ce que je vais vous dire, et vous aurez encore cinq louis.

— Est-ce bien difficile ?

— Allez dans ce salon qui est là, et où l'on joue... Vous verrez un homme grand... Mais vous connaissez le duc de Rivarez.

— Je ne connais que lui !

—Eh bien, rôdez autour de lui, et aussitôt que vous verrez que la partie engagée est finie, et avant qu'il en recommence une autre, vous lui direz que quelqu'un est dans cette pièce qui l'attend et veut lui parler.

— Faut-il vous nommer ?

— Non.

Il s'appuya contre la muraille et continua à regarder du côté où se tenait Rivarez. L'homme se dessinait alors dans son entier. Il était sombre et avait quelque chose de méphistophélique dans le regard. Un sourire infernal courait sur ses lèvres blêmes, plissées par l'amertume et l'ironie.

— Pourquoi ai-je donné ma fille à cet homme, se disait Coquillard, pourquoi ?... Elle l'aimait... pauvre raison !... Le jour où elle aurait su... Oh ! Taboureau, Taboureau, tu m'as fait payer cher mes bontés pour toi.

Et ne quittant pas du regard l'Espagnol, qui alors tout au jeu était à mille lieues de penser qu'on s'occupait de lui, Coquillard songeait avec un poignant désespoir que c'était là celui qui, dans quelques heures, allait peut-être

lui enlever deux êtres qu'il affectionnait et qui étaient devenus toute sa vie.

La pimpante messagère s'approchait alors du duc et lui confiait à l'oreille le secret de sa mission.

— Quelqu'un qui veut me parler? fit-il de mauvaise humeur.

— Oui.

— Qu'il entre ici.

— La personne ne veut pas.

— Son nom ?

— Je ne dois pas le dire.

— Qu'il aille au diable, alors.

Elle voulut noblement gagner ses cinq louis et insista.

— Est-ce une femme? fit le duc.

— Non.

— Eh bien, je n'y suis pas.

Et il se remit à jouer, sans vouloir en entendre davantage.

Au premier mot, Coquillard avait compris.

— C'est bien, dit-il, je l'attendrai; il ne sortira pas d'ici sans que je ne lui aie parlé.

Un instant après, une autre femme prévenait Rivarez et ajoutait le nom de Coquillard.

— Mon beau-père, dit le joueur ; diable il a vent du duel... Et pas moyen de lui échapper... Merci, dit-il à la messagère, tout à l'heure je verrai cela.

Mais la fièvre du jeu l'empoignait tout à fait, et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'il avait déjà complétement oublié le nom qu'on lui avait glissé à l'oreille.

Une scène analogue à celle qu'avait jouée le millionnaire avait lieu dans une autre pièce du même appartement.

Celle-ci était interprétée par une femme. Cette femme se nommait dans le monde la comtesse de Boissières; dans

les salons de la rue Saint-Georges, c'était tout simplement Coralie Darbo et, même pour les initiés, Cora tout court.

Elle était là depuis deux heures, et quoiqu'elle parût prendre grand plaisir aux joies de la maison, elle n'était préoccupée que d'une chose : se trouver seule quelques minutes avec le duc de Rivarez. Mais, c'était en vain aussi qu'elle l'avait fait demander à plusieurs reprises, il restait sourd à ses appels.

Cet homme ne voulait voir ni entendre personne. Il était au jeu, il se battait le lendemain matin : c'était son programme, il n'y entendait rien changer. Cependant le nom de Coquillard lui ayant été rappelé, il finit par se lever avec impatience et se dirigea du côté qu'on lui désignait.

Ces deux hommes jusqu'alors étaient au mieux. Leurs relations un peu froides n'avaient été troublées par aucune circonstance. On se rappelle avec quel désintéressement, et on peut le dire, quelle grandeur d'âme, en face d'une situation solennelle et douloureuse, — le beau-père avait agi avec le gendre.

Coquillard paraissait avoir déjà oublié l'immense service rendu ; Rivarez semblait ne l'avoir jamais su. Il avait accepté le fait comme une chose naturelle, et le peu d'ardeur de sa reconnaissance montrait dans son entier la sécheresse de sentiments et l'ingratitude de son cœur.

Néanmoins, Coquillard n'ayant pas fait sonner ses services ni exigé un remerciement, les relations dont nous parlons n'avaient éprouvé aucun choc. Rarement d'ailleurs le beau-père et le gendre se trouvaient en présence, et il fallait une circonstance comme celle qui se présentait pour que le premier se mît si sérieusement en quête du second.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, dit-il ; la partie était engagée, et je ne pouvais quitter.

— Je vous ai attendu, voilà tout, et vous aurais attendu davantage s'il l'eût fallu.

— Vous avez à me parler?

— Oui.

— C'est que ces messieurs m'attendent, eux aussi.

— Ils vous attendront.

— Ils ont ma parole... J'ai demandé la permission de m'absenter quelques minutes. Il y a des intérêts engagés.

— Quelle rage de jouer!...

— Monsieur Coquillard!...

— Soit... Je n'ai pas le droit de vous faire des remontrances et de m'étonner de vous trouver installé dans cette maison pour toute la nuit quand votre femme est seule et s'abandonne sans doute à un profond désespoir.

— Oh! oh! si madame la duchesse se désespère, elle a tort. Si je suis ici, c'est que cela me plaît... Je ne reconnais à personne le droit de s'immiscer dans ma conduite.

Coquillard eût pu répondre :

— Excepté pour payer vos dettes.

Mais il se tut. Il ne venait pas, en effet, pour chercher querelle à un homme trop blasé avec le vice pour en comprendre l'immoralité, mais pour le sauver peut-être, et surtout sauver d'autres êtres plus chers.

— Je n'ai que quelques mots à vous dire; sortons un instant.

— Que ne les dites-vous ici?

Coquillard eut à son tour un geste d'impatience.

— Ces quelques mots sont tellement graves, que je craindrais qu'ils ne fussent entendus.

— Et après?

— Colportés peut-être, et mal interprétés.

— Je n'ai cependant de secrets pour personne.

— En êtes-vous bien sûr?

— Il y a des choses que l'on est obligé de garder, parce qu'elles ne vous appartiennent pas.

— C'est peut-être un peu pour cela que je ne puis par-

ler haut ici; car je pourrais compromettre d'autres personnes que moi.

— Il y a là une pièce réservée, dit le duc; si vous me promettez de ne point me retenir plus de quelques minutes, je vais vous y accompagner,

Il désignait la petite chambre dont la porte était entr'ouverte et qui n'était éclairée que par une lampe brûlant solitaire et silencieuse sous son globe dépoli.

— Venez donc vite, dit Coquillard.

A peine dans l'intérieur et la porte refermée sur eux, Coquillard, désignant en face de lui un siége à Rivarez, lui dit brusquement :

— Vous vous battez demain matin?...

— C'est vrai.

— Votre adversaire est le docteur Jacques Raymond, le fiancé de la dernière de mes filles...

— Si vous êtes si bien instruit, que venez-vous demander?

— Un service.

— J'espère que, pour l'honneur de mon nom et celui de votre maison, c'est un service que je puis vous rendre sans nuire à ma considération.

— Parfaitement, dit Coquillard.

— Alors veuillez parler, et comptez d'avance sur moi.

— Je n'attendais pas moins de vous, et avant de nous séparer, j'emporterai votre parole que ce duel insensé n'aura pas lieu.

Rivarez se leva.

— Je vois, monsieur, dit-il, que nous ne nous comprenons pas du tout.

— Que disiez-vous donc?

— Que j'étais prêt à vous rendre service, je vous le répète encore; mais vous semblez oublier que mon honneur est en jeu.

— Toujours cette maudite question d'honneur, alors même qu'il s'agit d'une lutte entre deux frères, lorsque deux existences sont en jeu. Que dis-je deux ? celle de toute une famille.

— Je voudrais pouvoir vous rassurer, dit Rivarez ; entre gens de mon monde on se bat tous les jours, et la mort n'est pas au bout de chaque coup d'épée.

— Oui, dit Coquillard, il y a autre chose qu'un duel ordinaire, il y a une raison que vous nierez, et que je ne chercherai pas à vous faire avouer ; mais cette raison est assez capitale puisqu'elle doit amener à coup sûr la mort de Raymond.

— Mais, monsieur, dit Rivarez avec une suprême hauteur, je ne sais vraiment ce que vous voulez dire.

— Monsieur le duc, veuillez croire à toute la gravité de la situation pour que je m'exprime ainsi devant vous. Si d'atroces soupçons, si atroces que je n'ose y penser sans frémir, ont traversé mon esprit depuis quelques semaines, j'ai su, alors que j'étais frappé dans mes plus chères affections, les concentrer assez en moi-même pour n'en rien laisser transpirer au dehors.

Mais le moment presse. Encore quelques heures, et l'homme à qui j'ai accordé toutes mes sympathies, l'homme que je considère comme mon fils va tomber mourant, mort peut-être ; je ne dois pas plus longtemps me taire, je veux cependant tenter un dernier effort : monsieur le duc, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, renoncez-vous à ce duel?

— Je le voudrais que je ne le pourrais pas.

— Mais c'est vous qui avez provoqué Raymond.

— Oui...

— Eh bien, ce que vous refusez à mes supplications, à ma conscience indignée, à mon cœur outragé, malheur à vous si vous ne l'accordez pas à mes menaces.

— Qu'est-ce à dire, monsieur?

— Je ne sais encore quelle main vous dirige et quel est le poids de votre complicité morale, mais je sais que vous poursuivez un but implacable, et que vous ou quelque autre dont vous êtes l'instrument vous avez rêvé la mort de bien des gens.

— Vous êtes fou!...

— Fou, oui! si je ne le suis pas aujourd'hui, je l'ai été hier... je l'ai été le jour où j'ai été assez malheureux, assez abandonné du ciel, assez aveuglé pour vous confier le sort de ma fille.

— Déjà des reproches!

— Je crois qu'ils viennent tardivement, et je n'ai pas même songé à les faire le jour où je vous sauvais de la honte et où je payais pour vous des dettes énormes.

— Monsieur, dit Rivarez insistant pour sortir, je vous ai prévenu, je n'avais à disposer que de quelques minutes, et elles sont écoulées.

— Vous m'écouterez jusqu'au bout.

Un nuage sombre passa sur le front de l'Espagnol.

— Toute patience a des bornes.

— Le jeu attendra.

— Mais moi je n'attendrai pas.

— Oh! vous m'écouterez, dit Coquillard se tenant droit devant la porte: ce que je veux vous dire, d'ailleurs, sera bientôt dit. Je veux vous dire ceci : Après l'indigne faiblesse que j'ai eue de vous laisser entrer dans ma famille, j'ai joint la faiblesse plus inconcevable, la lâcheté devrais-je dire, vous connaissant, vous devinant au moins, de vous sauver de la honte; j'ai fait davantage encore et j'ai fermé les yeux sur votre conduite et vos menées souterraines; aujourd'hui je vous préviens, je reprends tous mes droits de père de famille outragé et d'homme menacé dans ses affections et dans sa fortune.

— Mais vraiment....

— Oh! vous me comprenez bien.... Si donc il arrive à ceux que j'aime, et Jacques Raymond est de ceux-là, le moindre mal, c'est vous que j'en rends responsable, et je saisis les tribunaux.

Rivarez eut un éclat de rire.

— Si je tue ce monsieur en duel, il est bien certain que j'y serai pour quelque chose.

— Si vous tuez Raymond en duel, je vous poursuivrai, non pour l'avoir tué, mais pour la raison cachée de ce crime, et qu'on saura bien découvrir et qu'on devinera quand on vous connaîtra.

— Vous ne savez ce que vous dites.

Rivarez, moins rassuré qu'il ne voulait le paraître, était livide.

— Vous avez des complices, on les découvrira.

— Vous ne songez donc plus, monsieur, que votre fille se nomme la duchesse de Rivarez.

— Malheureux ! s'écria Coquillard hors de lui, si je n'y avais pas songé, tu serais en ce moment sur les bancs de la cour d'assises.

Rivarez se passa les mains sur le front en homme qui combat sa colère et en modère l'explosion.

— Si je vous tuais, s'écria-t-il, s'avançant vers son beau père, les deux bras en l'air.

— Au moins tu ne tuerais pas Raymond dans deux heures, car ton sort à toi se déciderait immédiatement.

— Laissez-moi passer ! fit Rivarez.

Coquillard s'effaça.

— Va donc, dit-il, et souviens-toi de mes paroles, si tu crains les galères.

Rivarez se retourna le visage décomposé, mais un sourire plein de haine sur les lèvres.

— Oh ! le malheureux, se dit à part lui Coquillard, il

sait qu'un père ne jette pas ainsi le déshonneur sur la tête de sa fille et de ses enfants.

Et à travers un nuage de sang il vit Jacques Raymond couché sur le sol, la poitrine ouverte, il vit Blanche en sanglots et fuyant l'assassin, il vit sur son lit Geneviève morte. Il eut alors un éclair dans l'esprit.

— Suis-je assez fou! se dit-il à part lui. Et formulant sa pensée avec plus de rapidité qu'il ne faut pour l'écrire : — Cet homme ne peut être accessible à des sentiments qu'il ne comprend pas, à des menaces qu'il brave, mais il y a un mobile qui chez lui doit agir, le mobile qui est celui de tous ses crimes et de ses lâchetés; c'est celui-là qu'il faut employer.

Et courant après Rivarez, déjà dans l'autre pièce, et près du tapis vert où il allait reprendre sa place :

— Un mot, lui dit-il....

— Parlez.

— Pas ici.

— Je ne peux vous suivre une seconde fois.

— Un mot à voix basse, vous dis-je, ou je le crie si haut, que la honte vous en montera au visage.

— Allons donc, dit Rivarez, et Dieu me damne si j'en ai un à vous répondre, moi.

Coquillard l'entraîna dans la pièce sombre.

— Si ce duel qui doit avoir lieu ce matin est évité, ou si les conséquences en sont nulles, eh bien....

— Quoi donc! dit Rivarez.

— Je vous signe une traite de cinq cent mille francs que demain, dès l'ouverture des bureaux, à neuf heures, vous pourrez faire toucher rue Richelieu.

— Cinq cent mille francs! fit le duc de Rivarez. Vous n'êtes pas généreux, Coquillard.

— Je mets un million ; — UN MILLION!

Le duc de Rivarez se croisa les bras.

— Avouez, dit-il, que vous me jugez bien bas.

— Oh ! aussi infâme qu'on peut l'être.... Mais je tiens le million pour dit.

— Et moi, je le refuse, dit Rivarez.

— Alors, dit Coquillard, vous pouvez vous retirer, car je n'ai plus rien à vous dire.

Rivarez s'éloigna avec une solennité méprisante, et le vieillard reprit dans la pièce d'entrée la place qu'il occupait avant cette scène.

Il fut aussitôt entouré par plusieurs femmes, celle qui avait déjà voulu l'accaparer à son arrivée, et plusieurs autres qui avaient suivi ses allées et venues avec une certaine curiosité.

Se remettant peu à peu de l'émotion qu'il venait d'éprouver, il fit tous ses efforts pour dissimuler ses pensées intérieures, et appela le rire sur ses lèvres.

Il fut grand seigneur et d'une bonté touchante.

Il est évident que, ne voulant point perdre Rivarez de vue et ne pouvant quitter la place, il essayait de donner le change à ses préoccupations, et de tuer des heures qui autrement lui eussent paru éternelles.

Mais pendant ce temps que faisait la comtesse de Boissières, venue dans le même but que Coquillard ?

Quoique fort riche, Coralie n'était point en mesure d'offrir des millions pour sauver la vie de celui qu'elle aimait, s'accusant d'être pour une part dans le danger couru par lui.

Elle offrait ce qu'elle pouvait, c'est-à-dire des liasses de billets de banque ; mais elle tombait mal : Rivarez était en veine, il gagnait, et les billets qui eussent tout obtenu de lui dans une passe contraire, il les renvoyait dédaigneusement, comme il avait rejeté l'offre énorme de son beau-père.

Renonçant à ce moyen, ainsi qu'à l'idée d'avoir une ex-

plication avec lui, la belle pécheresse résolut de mettre à profit la connaissance intime qu'elle avait du personnage.

Rivarez, avant tout, était joueur, — joueur non-seulement pour l'appât du gain, mais joueur surtout par tempérament.

Pendant contre un adversaire se déclarant lassé et brisé, il eût offert des paris insensés pour l'engager à continuer une série fatale pour lui.

La perte qu'il éprouvait, si importante qu'elle pût être, et si grave qu'en pût être la conséquence pour ses intérêts, n'était rien en comparaison du trouble qu'il ressentait d'avoir été battu.

Ses amis, qui connaissaient sa faiblesse à cet endroit, en profitaient d'ailleurs pour l'accabler, et rien ne peut se comparer à la honte et à la colère que l'orgueilleux manifestait.

Mais si le vainqueur était un jeune homme, un débutant, un novice ou un pauvre diable, se risquant par aventure dans sa société habituelle, la fureur de celui-ci ne connaissait plus de bornes.

C'était ce qu'on est convenu d'appeler dans le monde un vilain joueur. C'était plus que cela assurément, mais, sans qu'il soit besoin de descendre au fond de cette conscience sans pudeur, on pouvait tout d'abord affirmer que c'était bien là le type dégénéré, énervé, blasé, tel que l'ont fait la superstition et la corruption, l'autocratie mêlée à la servilité.

Coralie savait donc son Rivarez par cœur. Elle avait assisté à ses colères sourdes et à ses rages insensées lorsque, après une nuit passée les cartes en mains, il rentrait la bourse vide et la honte sur le front.

Ne sachant comment le retenir autour du tapis, elle avait pensé à ce stratagème : « S'il joue toute la nuit, s'était-elle dit, et qu'il perde, jamais il ne se décidera à partir

avant son adversaire; dans tous les cas il arrivera en retard et Raymond sera sauvé. »

Alors elle avait cherché immédiatement l'homme qui pouvait lui être utile dans cette circonstance. Celui-là s'était présenté aussitôt à elle. C'était un tout jeune homme, joueur effréné, la conscience chargée de quelques méfaits, mais dont le cœur loyal et bon songeait déjà à la réparation.

— Je vous fais mes adieux, lui avait-il dit quelques minutes auparavant.

— Comment, vous nous quittez, avait répondu la comtesse. Que d'Arianes vous allez laisser, mon cher. Quand on a conquis un titre comme le vôtre, on vit et meurt sur le champ de bataille.

— Un titre? fit-il en souriant.

— Ne vous désigne-t-on pas, des hauteurs de Montmartre à la rue de Provence, sous le nom du beau Durocq?

— Oh! oh! c'est déjà loin, fit-il avec mélancolie. Dans la route que j'ai prise, on marche vite. C'est pourquoi l'on tombe quelquefois, ajouta-t-il avec l'expression d'une profonde tristesse.

— Où allez-vous? demanda la comtesse.

— Dans la Plata.

— Diable; mais vous allez traverser les mers.

— Je le crois bien, fit-il en souriant; la République Argentine a besoin de citoyens, et je vais m'offrir à elle. Entre nous, je ne suis pas fâché de mettre l'immensité entre Paris et moi. Belle ville que Paris, mais terrible pour la jeunesse.

Savez-vous, comtesse, que j'ai déjà mangé trois héritages, dévoré le patrimoine de mon père, que je laisse derrière moi deux à trois cent mille francs de dettes, et que je n'ai pas vingt-six ans!

— N'êtes-vous pas caissier dans une maison de banque ou chez un agent de change?

— J'ai été en effet employé dans diverses maisons de ce genre, mais je n'y suis plus. J'ai de moi-même remis les clefs d'une caisse qui m'était confiée et dont le voisinage m'était funeste. Caissier avec trois mille francs de revenus, six mille si vous le voulez, quand on s'est habitué à en gaspiller deux cent mille par année et qu'on a quelquefois un million sous la main, est la position la plus horrible et la plus fatale qu'un jeune homme puisse occuper.

— J'espère que vous n'avez pas...

— Eh, mon Dieu ! j'ai fait comme tant d'autres; pensez que j'étais joueur et qu'on ne s'arrête pas sur cette pente-là... Tenez, il y a un homme à Paris, qui ne me connaît pas, qui ne m'a vu qu'une fois, et qui ne se souvient peut-être pas de moi. Cet homme, je le fuis parce que je ne peux payer la dette d'honneur que j'ai contractée envers lui; mais je la paierai un jour, j'en ai le ferme espoir, et en attendant, son nom, je le prononcerai à toute heure de ma vie, car il est celui du sauveur généreux qui m'a arraché à la honte. Sans lui, je serais peut-être aux galères aujourd'hui, et il ne me serait pas permis de m'expatrier pour recommencer une autre vie.

Il s'arrêta comme s'il en eût trop dit.

— Le nom de cet homme? dit la comtesse, qui avait écouté les dernières paroles avec une certaine émotion.

— Jacques Raymond !

La comtesse de Boissières comprima les battements de sa poitrine.

— Je sais à quelle circonstance vous faites allusion. Vous aviez perdu au jeu une forte somme qui ne vous appartenait pas. C'était à Riberolles, je me souviens ; j'étais moi-même à cette fête.

Le jeune homme baissa la tête.

— Eh bien, écoutez, dit-elle en l'entraînant dans un

angle de la pièce, si vous le voulez, l'heure est peut-être venue où vous pouvez payer votre dette.

— Que voulez-vous dire? Ignorez-vous que j'ai tout perdu? Quelques milliers de francs qu'un ami mettra à ma disposition le jour où je quitterai la France sont toute ma fortune.

Et, se penchant à l'oreille de la comtesse :

— Je n'ai pas trois louis sur moi, lui dit-il.

— Aussi ne s'agit-il pas de vous acquitter en argent, mais d'une autre manière.

— Sans argent ? fit-il en souriant.

— Si dans la circonstance l'argent joue un rôle, il le jouera d'une façon secondaire. Ecoutez-moi et comprenez-moi bien. Voilà ce que je veux de vous. Prenez cette liasse de billets de banque, allez vous asseoir autour de la table qui est là-bas et où vous voyez le duc de Rivarez.

Une fois là, vous profiterez d'un moment où il sera libre, et vous lui proposerez une partie; s'il accepte, et il faut qu'il accepte, vous jouerez ce qu'il voudra, le plus possible, afin de l'attacher davantage à cette table. Si vous perdez, vous n'aurez pas à vous inquiéter de la perte, car je suis riche et je paie. Si vous gagnez, le gain sera pour vous.

— Jamais! fit-il avec un geste d'horreur.

— Soit, reprit-elle, ne parlons pas du gain alors, nous verrons plus tard ce que nous en ferons. Mais si vous gagnez, écoutez bien ceci : vous faites oublier l'heure au duc, vous le retenez jusqu'au grand jour, et vous sauvez la vie à Jacques Raymond.

— Mais... permettez... puis-je, moi, jouer avec un argent qui ne m'appartient pas .. Je ne m'explique pas d'ailleurs comment je puis sauver...

Elle l'arrêta d'un geste.

— Pas un mot, dit-elle, prenez cet argent ; si vous le

perdez, j'en ai d'autre; mais souvenez-vous bien de ceci, c'est que la perte importe peu, en tant que perte, et ce qu'il faut, c'est qu'à six heures sonnant Rivarez se trouve en face de vous les cartes à la main.

— Allons, j'ai assez de fois joué dans une pensée cupide, je peux bien jouer encore une fois pour faire le bien. Et vous m'assurez, dit-il à voix basse, que, si je réussis dans le désir que vous manifestez, je sauve M. Jacques Raymond ?

— Je vous le jure.

— Il court donc un péril?

— Oui.

Le jeune homme prit la liasse de billets de banque et les compta d'une main tremblante.

— Trente mille, dit-il.

Et les faisant disparaître dans la doublure de son habit :

— Je n'ai jamais tant désiré gagner que cette nuit. Attendez-moi sans crainte, il me semble que quelque chose me dit que Dieu viendra à notre aide.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées que Durocq, assis à un bout du tapis vert, étalait ses billets devant lui, et disait d'une voix qu'il faisait de vains efforts pour rendre assurée :

— Je fais un écarté à cent louis!

XIV

UNE PARTIE D'AMATEUR.

— Cent louis! répéta Durocq en élevant la voix.

Personne ne répondit, et Rivarez, l'apercevant, haussa les épaules.

— Est-ce trop peu? dit le jeune homme; j'en mets deux cents!

Même silence autour de lui.

— Trois cents louis! cria-t-il.

Rivarez eut un moment d'humeur; un sourire infernal plissa ses lèvres.

Il y avait dans ce sourire cette pensée :

Comme ce petit bonhomme mériterait une leçon!

— Quatre cents louis! s'écria Durocq, quatre cents louis en cinq points... Mais je m'égosille en vain, il ne vient plus d'argent chez la Durandeau!

Il avait choisi le moment, pour prononcer cette dernière provocation plus directe et presque insolente, que la partie engagée devant lui fût terminée. Aussi n'était-elle pas formulée entièrement, que le duc se levait et se plantait devant lui :

— Je tiens la partie, dit-il.

Un éclair de joie passa comme une lueur dans les yeux

de Durocq, et la comtesse de Boissières, qui de loin assistait à cette scène, crut que son but était atteint.

L'Espagnol prit les cartes, les battit d'une main fébrile et les posa sur le tapis.

— A qui fera?

Durocq eut l'as de pique et Rivarez la dame de trèfle.

— A vous, monsieur, dit le premier.

Rivarez tourmenta les cartes de nouveau, fit couper, et donna.

La retourne était un roi.

Il refusa des cartes que Durocq demandait, fit cinq levées et marqua trois points, la vole et le roi.

Le deuxième coup fut presque aussi heureux. Rivarez avait trois atouts dans la main et une forte carte. Durocq abattit son jeu et s'avoua vaincu.

Les quatre cents louis passèrent du côté de son adversaire.

— Nous continuons? dit celui-ci.

— Je l'espère, monsieur.

— A votre aise... Quelle heure est-il, Adolphe? fit-il en se tournant vers un jeune homme qui faisait galerie.

— Trois heures, répondit celui-ci.

— Trois heures, reprit Rivarez s'adressant à son adversaire. J'ai deux heures à vous donner.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, fit l'autre avec ironie.

— Je vous préviens qu'à cinq heures je quitte le jeu.

— Si vous continuez de la sorte, il est probable que je vous aurai devancé, dit Durocq légèrement ému.

Il venait de donner les cartes, et le duc avouait, avant d'avoir joué, quatre atouts par le roi.

Cette deuxième partie fut enlevée comme l'autre en deux coups, et Durocq ne marqua qu'un point à la troisième.

— Quelle chance étonnante! s'écria la galerie.

— Quand Rivarez est en veine, dit un jeune homme, il passe dix fois.

— Dix fois, fit une petite femme allongeant sa tête mignonne et frisottée par-dessus l'épaule d'un petit crevé à la cravate ponceau. A Dieppe, moi, je l'ai vu passer seize fois. Il avait un monceau d'or et de billets de banque devant lui; la preuve, c'est qu'il m'a donné un magnifique bracelet.

Le silence se rétabli, et la cinquième partie s'étant rapidement engagée, tout le monde fit cercle de nouveau et se pencha haletant du côté des deux joueurs.

Cette fois, la partie fut plus intéressante, en ce sens qu'elle fut moins absolue, et Durocq marqua trois points contre les cinq de Rivarez. La suivante, il arriva à quatre, et il la gagnait sans le roi qu'il donna à son adversaire.

Toujours est-il qu'en ce moment, il perdait six parties à quatre cents louis chacune, c'est-à-dire quarante-huit mille francs.

Déjà, deux fois, la comtesse de Boissières, qui suivait le jeu avec un intérêt que l'on comprend, lui avait fait remettre de l'argent par l'entremise du jeune comte d'Olfume, qui, aux yeux de la galerie, passa alors pour son associé.

Dans les cercles et toutes les maisons où l'on joue, rien n'est plus ordinaire que l'association entre joueurs. On s'associe pour un mois, une semaine, une nuit. On est quinze, dix, cinq, trois ou deux seulement. Le joueur qui est reconnu le plus fort ou le plus en veine prend les cartes et travaille pour ses associés, aux risques et périls de la commandite.

Le joueur isolé manque d'audace; le joueur associé est fort, invincible; il lui vient dans l'esprit toute la hardiesse du capital qu'il aventure, et dont il ne supportera pas seul toute la perte.

Quant à l'importance des sommes qui se jouent dans les

cercles dont nous parlons, et surtout dans certaines maisons où on ne fait absolument que jouer, elles sont bien au-dessous de ce que l'homme simple peut imaginer.

Le jeu est entré dans nos mœurs, et la fièvre de cette étrange monomanie, qui n'existait autrefois que dans une seule classe de la société, s'est étendue depuis à tous les échelons. On joue partout aujourd'hui, dans les salons du grand monde et dans les salles de bas étage. Partout aussi on joue ce qu'on possède et plus souvent ce qu'on ne possède pas. On a vu des fortunes entières s'écrouler dans une nuit, et il en faut souvent moins pour compromettre le patrimoine d'un fils de famille amassé à grand'peine à la suite de longues années de travail par un père laborieux.

Il n'y a pas de soirée qui ne se solde par des différences de cinq cent mille francs, lisons-nous dans une note publiée sur un certain cercle de Paris, cercle qui ressemble, somme toute, à tous les autres, et n'égale pas encore l'immoralité des maisons particulières qui exercent loin de tout contrôle.

En prenant place à la table, chaque joueur signe un bon de 100, 200, 1,000 louis, dont la valeur lui est immédiatement payée en jetons et qu'il peut renouveler à son gré jusqu'à la fin de la soirée. La partie terminée, le gagnant change ses jetons contre espèces à la caisse spéciale du jeu du cercle. Tout joueur est obligé de rembourser dans un délai de quinze jours les bons qu'il a souscrits.

Bientôt ce ne fut plus quarante-huit mille, mais cinquante-quatre et soixante mille francs que Durocq perdit.

La leçon était suffisante.

— Abandonnez-vous ? demanda le duc de Rivarez.

Un sourire plissa les lèvres du jeune homme.

— Pas encore, dit-il.

— A votre aise.

La partie continua et Rivarez gagna encore.

C'était une veine comme il est difficile d'en rencontrer.

Durocq était pâle, de larges gouttes de sueur perlaient sur son front livide.

Des remords l'agitaient.

Il n'allait point être capable de sauver l'homme qui l'avait, lui, arraché à la mort et au déshonneur. Il était donc soldat indigne d'une belle cause, puisqu'il était impuissant à la servir avec succès. Puis cet argent qu'il perdait avec une rapidité si effrayante, il n'était pas à lui, mais à une femme, à une femme d'une moralité douteuse.

Quelle situation! Dans la fièvre du jeu et l'exaspération de la perte, il en arrivait à oublier le sentiment net de tout ce qui lui arrivait. Il n'était effrayé que d'une chose, de voir l'or s'échapper de ses doigts et, attiré par un invincible aimant, courir grossir les piles amoncelées à la droite de son adversaire, des piles d'or au milieu de liasses de billets de banque.

Quant à Rivarez, il fallait assister à sa veine pour y croire ; son visage ne trahissait aucune joie intérieure.

Quand cet homme perdait, il était d'une humeur irascible et violente. De ses lèvres froides et implacables s'échappaient des mots grossiers et souvent orduriers. Tous ses muscles se contractaient. Son œil sombre lançait des éclairs. Sa main tremblait en froissant les cartes. Il les battait par saccades, les mêlait fiévreusement et recommençait vingt fois le même travail.

Souvent, quand la déveine s'obstinait, il les déchirait et les jetait par-dessus son épaule. Alors il en réclamait d'autres et jetait une pièce de monnaie à l'huissier ou au domestique, qui, connaissant sa nature peu facile, avaient soin de se taire, et, prenant la pièce, lui apportaient un nouveau jeu. S'il n'était pas plus heureux, celui-là bientôt avait le même sort. Quand un joueur est poursuivi par

la déveine, la galerie est pleine d'indulgence pour le cri d'angoisse que trahit sa mauvaise humeur. On trouve qu'il est déjà bien beau de lui prendre son argent. Aussi empoche-t-on en laissant épancher au dehors sa bile rageuse. On semble le plaindre même; mais si on joue contre lui, on continue religieusement à attirer l'or de son côté. Rivarez abusait de la situation du perdant. Ses lèvres marmottaient des paroles inintelligibles, mais dans lesquelles il était facile de distinguer des insultes aux personnes présentes; mais tout cela était vague, mal défini, on faisait semblant de ne pas comprendre. Ses adversaires haussaient les épaules et se contentaient de se faire payer. Quand il gagnait, Rivarez n'était pas plus gai. Jamais d'ailleurs, cet homme, on ne l'avait vu rire que pour se moquer. Seulement il était plus digne en ce sens qu'il savait se taire. Il jouait froidement et rapidement, touchant à peine aux cartes, et en homme qui tient sa veine et en est sûr.

— A vous, monsieur.

— Voilà.

— Faites vite.

— Le roi, le point, ça fait cinq .. Partie gagnée. Veuillez couper, monsieur.

Les cartes alors ne tenaient pas dans ses doigts. On n'avait pas le temps de les voir. Enlevées du tapis, elles y reparaissaient aussitôt. Le geste comme la parole, tout chez lui était fébrile, nerveux, irrité.

Quelques minutes s'étaient écoulées, et le pli ironique qui creusait sa bouche tendait à s'effacer. Sa froideur calme et hautaine disparut. Il battit les cartes moins rapidement. Il joua moins vite. Tout doucement la chance commençait à tourner. Il y avait encore quelques alternatives, mais la veine pâlissait.

Trois fois les deux joueurs s'étaient disputé la partie,

après avoir marqué chacun quatre points. Une dernière qui s'engagea fut plus grave. Rivarez perdit n'ayant qu'un point. Son œil sombre commença à s'éclairer de lueurs fauves.

— Je vous joue les huit cents louis, dit-il.

La galerie se regarda.

— J'accepte, dit Durocq.

Il y eut un frémissement dans toute la salle. Les têtes s'avancèrent haletantes. D'autres personnes approchaient et poussaient les premiers rangs pour essayer de distinguer. Quelques parties mollement engagées à d'autres tables cessèrent, et les joueurs vinrent grossir les spectateurs.

A voir ces faces pâles, ces traits contractés, et tous ces regards étincelants braqués vers les cartes, on eût juré que tous ces hommes avaient leur fortune engagée sur le tapis. Il n'en était rien cependant, mais tant est fiévreuse la passion du jeu qu'alors même qu'on n'y est pas intéressé on partage les émotions poignantes des acteurs principaux.

Cependant quelques paris s'engageaient dans la galerie.

— Acceptez-vous notre argent ? demanda le comte de Saint-Gratien?

— Cela m'est indifférent, dit Durocq.

— Je refuse, dit Rivarez d'un ton sec.

— Pourquoi ?

— Nous avons commencé seuls.

— Cela ne fait rien.

Rivarez était superstitieux, il comprit que la galerie allait être mal disposée à son égard et faire des vœux pour son adversaire ; il consentit. En un instant le tapis fut littéralement couvert de pièces d'or. Chacun jette ce qu'il veut et du côté qu'il préfère. En dehors de l'argent de Rivarez et de Durocq, formant deux tas très-respectables, deux nouveaux et énormes monceaux se formèrent.

Rivarez compta.

Il y avait à sa droite, et en dehors des 16,000 francs formant son enjeu, 23,000 francs appartenant à une trentaine de personnes groupées derrière et autour de lui. L'or amoncelé devant Durocq fut compté, et ne donna que 18,000 francs.

Malgré la première atteinte d'une déveine, comme on le voit, on croyait encore à Rivarez.

Durocq était jeune, peu connu chez la Camille, soupçonné peu fourni en argent. Il n'avait regagné quelques coups que forcément, ainsi qu'il doit naturellement arriver dans un grand nombre de parties engagées entre deux mêmes joueurs. Mais la veine était toujours du côté du duc, joueur habile, serré, implacable, et ne lâchant jamais prise.

Dix-huit mille contre vingt-trois mille, le jeu n'était pas possible.

— Messieurs, il manque de l'argent, dit une espèce d'intendant, faisant l'office d'huissier.

On ne répondit pas.

— Messieurs, si vous ne passez pas de l'autre côté, le jeu ne peut pas se faire ; il manque cinq mille francs.

— J'en mets deux mille, dit Durocq, jetant deux billets de banque au milieu de l'or de ses partenaires.

— Bravo ! bravo ! fit-on.

— Je passe, dit un jeune homme, retirant cinq cents francs du tas de Rivarez et glissant son billet du côté opposé.

— Encore deux mille cinq cents francs, cria l'huissier.

— Je fais mille francs, je double, dit Alfred Chabannes, joueur enragé et très-connu.

— Encore cinq cents francs.

— Je les tiens, cria une voix.

— Eh bien ! messieurs, le jeu est fait.

Ce fut un frémissement général.

C'était quelque chose comme quatre-vingt mille francs qui s'alignaient en deux camps et se livraient bataille en cinq points, c'est-à-dire en l'espace de quelques minutes.

— A vous à faire, monsieur, dit Durocq.

Rivarez prit les cartes, les battit sans passion, offrit à couper à son adversaire et donna.

Il tourna le roi de cœur.

Il n'y eut pas un cri, un geste, la partie était grave et un point ne prouvait rien.

Durocq avait dans la main la dame, le dix d'atout, le valet de trèfle et deux fausses cartes.

Tous les visages se groupèrent sur les cartes et les conseils plurent.

— De grâce, messieurs, laissez-moi jouer selon mon inspiration, dit Durocq.

Dans ces sortes de parties, tous les intéressés ont le droit de conseil, à la condition expresse qu'ils ne quittent pas leur place et ne voient pas le jeu de l'adversaire. Le joueur néanmoins conserve son libre arbitre et a le droit de jouer comme il l'entend.

— Atout! lui cria-t-on.

— Je vous en prie, messieurs, ne vous prononcez pas à haute voix.

Un burgrave vieilli dans la maison clandestine lui appuya l'index sur une des cartes qu'il avait en main.

— Non, dit Durocq.

— Alors vous manquez la vole.

— Je ne demande qu'à m'assurer le point.

— Jouez, monsieur, dit Rivarez.

Durocq prit la dame.

On l'arrêta.

— Que faites-vous?

— Mais puisque le roi est tourné, vous ne risquez rien, dit un autre.

— Vous nous faites simplement perdre la partie.

— C'est le jeu.

La dame tomba et prit le valet d'atout.

— Vous voyez bien.

— Attendez...

Durocq joua le dix, et l'as l'enleva.

— Là ! quand je vous le disais.

Ce furent des cris et des réclamations sans nombre.

Il joua son valet de trèfle, que Rivarez leva avec le roi, et ses deux fausses cartes en carreau, tombant sur la demande de piques, confirmaient le point à Rivarez.

Il y eut alors un tumulte indescriptible.

— Si vous aviez joué vos deux carreaux, dit Charnacé à Durocq, vous faisiez tomber les deux atouts, vous restiez maître de la partie, vous aviez quatre levées.

— Et vous marquiez le point, ajouta-t-on.

— On n'est pas dans le jeu de son adversaire.

— C'est égal, c'est mal jouer.

Au deuxième coup, Rivarez avait trois atouts dans la main, un roi et la dame seconde.

Il marqua la vole.

— Quatre à rien, fit-on.

— Messieurs... dit Durocq avant de regarder ses cartes que Rivarez distribuait, nous jouons pour un point, il est donc à peu près certain que nous avons perdu, mais je vous en supplie, pas un mot.

La retourne était le sept de pique.

Il joua.

Le dix de cœur jeté par lui fut levé par l'as.

On entendait toutes les poitrines battre, tous les souffles haletants.

Rivarez, très-hésitant, laissa tomber la dame d'atout, Durocq découvrit le roi qu'il n'avait pas annoncé et dont il perdait le bénéfice, mais il faisait la levée. Rivarez n'a-

vait plus en main que de basses cartes ; il abattit son jeu, et Durocq marqua un point. S'il n'avait pas usé de cette tactique, il marquait son point plus tôt ; mais Rivarez faisait trois levées et gagnait la partie.

On recommença.

— Je parie dix louis contre trois, s'écria un forcené.

— J'accepte, dit un joueur du côté de Rivarez.

C'était trois louis qu'il recevait si Rivarez gagnait et dix qu'il donnait s'il perdait. Toutes les chances étaient pour lui ; un contre quatre ; le roi dans le jeu de Rivarez, et il avait ses trois louis.

Durocq donna et retourna le valet de carreau.

— J'en demande, dit Rivarez.

— Nous ne pouvons pas, répondit Durocq.

La galerie frissonna.

Rivarez joua une basse carte.

Durocq annonça le roi, le jeta, prit le valet, le dix et le sept d'atout.

Rivarez mêla ses cartes au jeu sans les montrer, et son adversaire marqua trois points.

Ils étaient à quatre points chacun.

— Je me retire, cria une voix.

— Combien ?

— J'y suis pour cinquante louis.

— Je les prends, fit une voix du même côté.

— Je fais cent louis en dehors ! cria Charnacé.

— Je les tiens, fit un nouveau venu, qui s'intéressait à la partie et qui regrettait de ne pas en être.

— C'est bien fini ? dit Rivarez, qui avait donné et qui tenait sa dernière carte.

— Oui, tournez.

Le roi, et il avait la partie. Il y eut un frisson. C'était le dix de pique.

Durocq abattit son jeu, il montra le roi.

Ce fut un tonnerre de ce côté et une exclamation douloureuse de l'autre.

La montagne d'or poussée vers Durocq s'ébranla.

— A qui de l'argent? cria-t-il.

Toutes les mains se tendirent.

— Combien ?

— Vingt louis.

— Cinquante louis.

— Deux cents louis.

Toute mise du côté gagnant était doublée. Durocq qui avait ajouté deux mille francs à ses seize mille, s'adjugea trente-six mille francs.

— La même ! cria Rivarez.

En quelques minutes, la montagne se reforma.

Mais plusieurs joueurs, croyant à une nouvelle veine, changeaient de côté. Le tas de Durocq fut le plus fort.

Rivarez, froissé, jeta quatre mille francs de plus pour établir l'équilibre.

— Je fais vingt mille ! cria-t-il.

— Je les tiens, dit Durocq.

— Alors, le jeu ne va pas encore se faire.

— Le joueur a le droit de faire ce qu'il veut, de faire tout le jeu si ça lui plaît, dit-on ; vous ne pouvez pas empêcher ça.

— Faites-vous davantage ? demanda Rivarez à Durocq.

— Non, je me tiens à vingt mille.

— Combien manque-t-il alors de mon côté? fit Rivarez.

On compta.

— Cinq mille cinq cents.

— Je les tiens.

— Alors, le jeu est fait.

Sur le tapis, il y avait 115,000 francs.

La scène recommença plus ardente, plus fiévreuse encore s'il est possible que la précédente, et Rivarez, en trois

coups, la perdit avec deux points seulement de marqués.

L'agitation fébrile se manifesta alors chez lui et il demanda un jeu de cartes nouveau. Il joua trente mille francs, il perdit. Il joua quarante mille francs, il perdit. Exaspéré, pâle, la sueur au front et l'œil étincelant, il en joua cinquante mille et marqua un point dans toute la partie. Il avait reperdu tout ce qu'il avait gagné et quatre-vingt mille francs à lui. Le quart avant cinq heures sonna.

Durocq, aussi pâle, suivait tous ses mouvements avec terreur. Il gagnait soixante-dix mille francs; dix mille francs de Rivarez appartenaient à ses partenaires ; mais que lui importait ! Si Rivarez quittait le jeu, le but rêvé et poursuivi n'était pas atteint.

Placée à distance, la comtesse de Boissières suivait la lutte avec un intérêt plus palpitant encore. Qu'allait-il advenir?

— Je fais soixante mille ! cria Rivarez.

Durocq en tint trente mille ; le reste de la somme fut comblé aussitôt.

— Personne ne met dans mon jeu ? demanda-t-il.

Quinze mille francs seulement tombèrent.

On perdait confiance.

Un mouvement nerveux trahit son dépit.

Les quinze mille francs attendaient déjà de l'autre côté.

Si l'on eût rapporté deux cent mille, il y avait de quoi y répondre.

Les joueurs sont superstitieux. La plupart jouent la série. Ils croient à la veine. Ils étaient en majorité pour Durocq.

Ils avaient raison : Rivarez perdit. Cinq heures sonnaient. Il se leva et déchira les cartes.

— Vous perdez beaucoup ? lui dit-on.

— Une misère.

— Vous quittez le jeu ?

— Oui.

— C'est impossible.

Durocq tremblait.

L'Espagnol leva la tête et aperçut tous ses amis autour de son vainqueur. A peine lui restait-il quinze personnes, et dans ces quinze, quatre au plus paraissaient décidées à remettre dans son jeu.

Il éprouva un mouvement de rage.

— C'est comme cela, se dit-il, nous allons bien voir!

Il courut à Coquillard qu'il savait toujours dans la pièce d'entrée.

— Votre portefeuille, lui dit-il à l'oreille.

— A quelle condition? fit le millionnaire qui se leva lentement.

— Oh! pas de condition.

— Alors, je le garde.

Une bouffée de colère monta au visage du joueur.

Il eut l'idée de partir.

C'était l'heure. Il n'avait que le temps.

Il fit un pas vers la porte. Mais retournant la tête il entendit des chuchotements, aperçut le groupe animé et épanoui qui entourait son vainqueur.

— Donnez, fit-il à Coquillard, donnez, Jacques Raymond vivra.

— Vous ne vous battrez pas?

— Je ne suis pas un lâche, je me battrai, mais je n'emploierai pas le coup dont je me serais servi.

Le vieillard eut la force de réprimer la révolte de son âme.

— Je me battrai à armes égales, prononça le spadassin d'un ton concentré.

— Vous me répondez de sa vie?

— Mais donnez donc, vous voyez bien que j'ai les mains liées, et que, pour moi, les minutes deviennent des siècles!

Coquillard tira un énorme portefeuille qu'il portait sur lui, comme en-cas.

— Voilà, dit-il, si vous me trompez, malheur à vous, je ne connais plus rien.

Rivarez n'entendit même pas. Il vit le portefeuille, voilà tout. Il s'en saisit et courut à la table de jeu.

— Cinquante mille, cria-t-il.

— Voilà, fit Durocq, posant cinquante mille francs devant lui.

— Ah ! fit Rivarez... Eh bien, alors qui met dans mon jeu ?

Il s'offrit six mille francs.

C'était une dérision, plus de cent mille francs se tenaient prêts de l'autre côté.

Il repoussa les six mille.

— Je fais la chouette, dit-il.

Ce fut un tonnerre.

Faire la chouette, c'est s'obliger à tenir tout le jeu qui s'offre chez l'adversaire.

Les billets s'amoncelaient, l'or ruissela, on compta :

— Cent soixante-dix mille francs.

On eut pitié de lui.

— Si vous trouvez que c'est trop, dirent quelques joueurs plus calmes, nous sommes prêts à nous retirer.

— Du tout, messieurs, dit-il, les lèvres en sang tant il les mordait ; j'ai dit que je tenais tout, je tiens tout.

Il étala à son tour cent soixante-dix mille francs en billets de banque qu'il tira du portefeuille.

— Personne derrière moi ! cria-t-il.

C'était son droit.

On s'éloigna.

Il se trouva seul subitement, battant les cartes d'une main agitée, et ayant devant lui plus de soixante personnes intéressées à sa perte. Il eut un sourire. Cette situation

était déjà un triomphe, mais il songea au dénouement si immédiat et le sourire se glaça. C'était à lui à faire.

Il donna les cartes, retourna la dame de cœur et attendit.

— J'en demande, dit Durocq.

— Je refuse, répondit Rivarez qui n'avait point encore regardé son jeu.

— *Audaces fortuna juvat*, dit un fruit sec de l'Ecole de droit.

C'était en effet bien de l'audace et elle lui réussit. Il annonça le roi et il le joua. Durocq livra au tout-puissant un tout petit sept d'atout et jeta la dame de trèfle.

— Elle est bonne, dit Rivarez avec colère abaissant l'as de trèfle.

— Attention, fit-on.

Les conseils se partagèrent.

— Jouez ce que vous voudrez, finit-on par dire.

Il jeta un roi de carreau, qui fut bon encore, mais un dix de pique fut emporté par le valet, et Rivarez montra la dame d'atout qu'il avait gardée pour la dernière levée.

— Deux points.

— Il n'y avait rien à faire qu'à empêcher la vole.

— Oh ! elle n'était pas possible.

Durocq ne parut pas découragé et donna à son tour.

Rivarez demanda des cartes.

— Combien ?

— Cinq.

— Et moi deux, dit Durocq.

Les dents de Rivarez se heurtèrent.

Durocq, servi, abaissa ses cartes, il avait tierce majeure.

— Eh bien ! trois à deux.

Il fit le point la fois suivante.

Ils étaient trois à trois.

La partie devenait terrible. Le plus petit joueur y était

de deux mille francs. La majorité n'avait pas mis moins de dix mille. Durocq jouait trente mille francs et Rivarez jouait avec ses deux points cent soixante-dix mille francs.

Il y a des gens qui prétendent que l'écarté n'est pas un jeu intéressant!

Un nouveau coup s'engagea. Le roi fut marqué par Rivarez et le point par Durocq ; ils jouaient tous deux pour un point. Le coup décisif était arrivé. D'un point, du roi d'atout dans le jeu, d'une carte plus ou moins bonne dépendait le sort d'une fortune.

Toutes les poitrines haletaient. Vous n'auriez pas pour un empire distrait tous ces gens qui regardaient. Leur œil croyait lire à travers les cartes que Durocq battait d'une main presque calme et avec une précision automatique. La retourne fut une basse carte. La situation se prolongeait.

Rivarez joua sans demande et n'annonça pas le roi.

Durocq abaissa un dix de carreau sur la dame, et son adversaire fit la première levée. Personne n'avait le roi. On respira. Mais des deux côtés on était inquiet. Rivarez avait joué d'autorité, mais paraissait indécis. Quant à Durocq, il eût donné des cartes; c'est dire qu'il avait un jeu exécrable.

Rivarez jeta le valet d'atout, Durocq mit dessus le sept d'atout. Le duc avait deux levées. Il abaissa un as de pique; Durocq prit avec la dame. Il joua le valet et le sept. Rivarez jeta ses cartes avec colère. Il n'avait que du carreau et du trèfle, plus de pique. Durocq faisait trois levées et avait le point. Le coup de théâtre fut foudroyant.

Ce fut une joie universelle. Un seul joueur était malheureux ; c'était Rivarez. Il reprit les cartes aussitôt et les tordant de ses doigts nerveux :

— La chouette continue, messieurs, dit-il.

Les billets s'offrirent de nouveau.

— Attendez! attendez! cria-t-on, que d'abord tout le monde soit payé.

— C'est trop juste.

Rivarez passa cent soixante-dix mille francs à Durocq, qui fit la distribution autour de lui, et se réserva trente mille francs, plus les trente mille qu'il avait mis, ce qui faisait soixante mille francs de différence.

Il prit beaucoup de temps pour cette opération. Son adversaire s'impatientait et regardait l'heure avec anxiété.

— Pourra-t-on jouer ! s'écria-t-il enfin.

— Certainement, dit Durocq qui, comptant l'argent nouveau amoncelé devant lui, annonça :

— Cent quatre-vingt mille francs.

— Je tiens, répondit Rivarez.

Une visible satisfaction se peignit sur tous les traits. On avait eu peur que, trouvant la chouette trop forte, il refusât. Or, rien ne désole un joueur qui croit à un coup que de retirer son argent.

Tout allait.

C'était merveille, et l'émotion recommença.

Elle fut de courte durée, Durocq fit deux points au premier coup et trois au second.

Il avait eu deux fois le roi, et Rivarez n'avait pas marqué.

Il perdait cent quatre-vingt mille francs, ce qui, sans préjudice des autres parties, faisait seulement avec la précédente trois cent cinquante mille francs.

Durocq ne savait plus où il en était. Il se réservait de faire son compte plus tard si la veine ne tournait pas. Le gain d'ailleurs lui importait peu en tant que gain. Il n'y tenait que par la raison que c'était cette réussite seule qui empêchait Rivarez de quitter la table.

Deux jeunes gens alors récemment entrés allèrent à lui et lui dirent quelques mots à l'oreille. Il répondit avec

animation. L'un d'eux lui montra la pendule et l'autre parut vivement contrarié.

— Vous nous compromettez, entendit-on.

— Mais, pas du tout.

— Nous avons deux heures de route.

— Je vous répète que nous serons à temps... je livrerai ma dernière partie. Savez-vous que cette nuit pour moi est une ruine?

— Ce n'est pas du jeu qu'il s'agit; mais nous nous sommes engagés en votre nom, nous avons pris rendez-vous à Versailles à sept heures et il en est six.

— Oh! pas encore.

— Nous vous donnons dix minutes.

Rivarez, pâle et tout agité, se remit à la table.

Pendant qu'il causait, on avait eu le temps de distribuer son argent et de faire la nouvelle mise.

— Il y a deux cent dix mille francs, lui dit-on.

— Bien.

— Les tenez-vous?

— J'en tiens deux cent cinquante mille, fit-il d'un ton sec.

On se regarda.

Chacun mit la main à son portefeuille et ajouta qui cinq cents francs, qui mille francs, qui cinq mille francs.

— Je faisais cinquante mille, dit Durocq, je fais soixante.

On compta.

— Deux cent quarante mille francs.

— Eh bien, je fais les autres dix mille francs, dit Durocq, très-surexcité alors, sentant la dernière partie et qui, la perdît-il, restait en gain; j'y suis donc pour soixante-dix mille francs.

— Quatre-vingts si vous voulez, dit Rivarez.

— Soit, quatre-vingts.

Rivarez fouillait dans l'immense portefeuille de Coquillard et le vidait complétement.

— Il y a cent quatre-vingt mille francs pour la galerie, dit-il; j'en tiens deux cents, si l'on veut.

— Et moi quatre-vingt mille francs à part! demanda Durocq.

— Cent mille.

Durocq hésita.

La comtesse de Boissières passa derrière lui.

— Acceptez, lui souffla-t-elle à l'oreille.

— J'accepte, cria t-il.

— Fait-on aussi les deux cent mille francs? dit Rivarez.

— Oui, crièrent vingt voix.

La mise fut complète, arrêtée et comptée.

Il y avait trois cent mille francs de chaque côté : — six cent mille francs sur le tapis.

La partie dura neuf minutes.

Rivarez, au premier coup, marqua le roi et le point; au deuxième coup, le point. Il avait l'avance de trois points sur Durocq, qui n'avait pas encore marqué. Il n'en fit plus, et perdit en trois autres coups. Il se leva dans un état d'exaspération indescriptible, oubliant sur la table le portefeuille vide.

— Nous nous retrouverons, monsieur, dit-il à Durocq.

— Je ne le crois pas, monsieur, répondit le jeune homme; je pars probablement pour le Nouveau Monde d'ici quelques jours, et, dans tous les cas, j'ai fait le serment de ne plus jouer.

— Depuis un instant?

— Depuis deux mois.

— Vous auriez dû le tenir un peu mieux cette nuit.

— C'est mon affaire.

— Il me semble au moins qu'il est un peu tard pour s'abriter derrière.

— Je vous donne en ce moment toutes les revanches

que vous voudrez ; mais, la partie abandonnée, je vous préviens que vous ne me retrouverez plus.

— Parfaitement, fit quelqu'un.

— Il est dans son droit, fit le chœur.

— Je n'ai plus d'argent, dit Rivarez.

— Vous jouerez sur parole.

— Vous acceptez?

— Oh ! très-bien !

Il hésita, regarda la table, fit un pas en avant, puis en arrière. Il allait céder quand ses deux témoins, qui se tenaient à distance, revinrent à lui.

— Je ne peux pas, messieurs, dit-il, une affaire d'honneur... Mais, ajouta-t-il, désignant Durocq, si je ne retrouve pas monsieur, ce dont je ne désespère pas cependant, je vous préviens que je demanderai ma revanche à l'un de vous, n'importe lequel, et que, pendant huit jours, ici, je vais jouer un jeu d'enfer.

La Camille se frotta les mains.

Plus on jouait et plus les parties étaient animées, plus elle y trouvait son compte.

Rivarez s'éloigna.

Sur le seuil de la porte, Coralie lui barra le passage.

— Veux-tu de l'argent? lui dit-elle.

— Non.

— C'est dommage, je t'en gagne assez pour que je puisse t'en prêter,

— Tu m'en gagnes assez, que veux-tu dire?...

— Durocq jouait pour moi.

— Malédiction! exclama le duc. Oh! si j'avais su, idiot que je suis, j'aurais dû m'en douter...

Ses témoins l'entraînèrent.

Coquillard était sur le seuil de la dernière porte qu'il lui fallait franchir.

— Souvenez-vous de votre parole, lui dit-il, ou malheur à vous.

. . . . . .

Deux heures après, le duc de Rivarez et ses deux témoins descendaient de voiture sur la route de Saint-Cyr, à deux pas du château et du lac des Suisses.

Jacques Raymond, arrivé depuis plus d'une heure, n'avait pas quitté le lieu du rendez-vous.

A sa vue, l'Espagnol tressaillit.

Il avait espéré que, lassé d'attendre, son adversaire se serait éloigné.

Il s'excusa.

— Marchons, monsieur, dit Raymond.

Ils tournèrent le lac, gagnèrent le bois de Satory et s'engagèrent dans l'épaisseur du taillis.

Un endroit fut trouvé propice, sur une hauteur abritée de chênes et d'ormes séculaires, et situé à une portée de fusil au plus du champ de manœuvres.

Les deux adversaires s'armèrent et se mirent en garde.

Le salut donné et rendu, ils croisèrent le fer.

Le combat eut trois reprises et dura sept minutes, deux minutes de moins que la fameuse partie d'écarté de la nuit.

Longtemps ils parurent d'égale force.

Mais un moment arriva où Rivarez lia si habilement l'épée de Raymond que celui-ci n'en fut plus maître. Liée tierce sur tierce, elle s'abattit et découvrit la poitrine du jeune homme. Il voulut dégager et parer; mais la force du poignet ou le temps lui manqua, et la pointe de l'épée de Rivarez pointa en biaisant et l'atteignit à la poitrine, au-dessus du mamelon gauche.

Il chancela, l'arme lui échappa des mains et, malgré ses efforts pour se tenir sur ses jambes, il tomba. Ses amis le reçurent dans leurs bras. Il s'affaissa tout à fait et ferma les yeux.

— Est-ce qu'il est blessé mortellement? demanda un des témoins du duc.

— Je ne le crois certes pas, répondit le vicomte de Barral.

— Et tu as raison, dit d'une voix faible Raymond qui entr'ouvrait les yeux, il s'en faut d'une ligne...

La voiture était proche. On l'y transporta, et le chirurgien, qui n'avait pas voulu être présent à l'affaire et qui attendait à quelques pas, vint au-devant du blessé. Il le fit étendre sur le sol et posa un premier appareil.

— Il en a pour trois semaines, dit-il.

Rivarez et ses deux témoins étaient déjà remontés dans la voiture qui les avait amenés et brûlaient la route de Paris.

A Saint-Cloud, ils déjeunèrent. Sur les midi, ils atteignaient la barrière de l'Etoile et descendaient au petit trot l'avenue des Champs-Elysées.

XV

UNE HAINE AU BERCEAU.

Le jour même de ce duel, quatre heures environ après, Taboureau, qui, depuis le matin, se montrait dans ses bureaux et recevait à ciel ouvert un grand nombre de personnes, se renferma dans son cabinet et fit introduire auprès de lui un homme d'un âge mûr s'annonçant sous le nom de marquis de Verteuil.

— Monsieur le marquis, veuillez vous asseoir, lui dit-il.

Le marquis prit un siége. Le financier alla s'assurer que les verrous des deux portes étaient poussés, et revenant se jeter dans son fauteuil :

— Eh bien ! mon cher Rivarez, s'écria-t-il avec un éclat de rire, et donnant de suite le vrai nom à notre héros, vous voilà donc encore de ce monde?

— M'avait-on signifié mon congé?

— Pas précisément ; mais le voyage que vous entrepreniez est de ceux qui sont toujours périlleux.

— Ho ! ho ! quand on y est habitué et qu'on a un peu de savoir-faire !

— Oh ! ceci, ce n'est pas douteux, heureusement pour nous. D'ailleurs ce Raymond n'a jamais tenu une arme.

— Il paraît que si ; on le dirait même assez adroit.

— L'ancien jeu. Enfin, vous voilà sorti — c'est toujours quelque chose — et avec honneur, j'espère.

— Et sain et sauf... à peu près, du moins.

— Seriez-vous blessé ?

— Diantre ! quel cri du cœur... Vous vous intéressez donc bien à moi ?

— Non pas à vous précisément, mais à moi... Or, si vous étiez blessé, cela me gênerait beaucoup. D'abord, parce qu'il me serait prouvé que vous êtes loin d'être à la hauteur de votre réputation et de l'idée que je me suis faite de vos capacités; ensuite parce que j'aurai probablement besoin de vous bientôt pour une autre affaire.

— Rassurez-vous alors... c'est peu de chose, une égratignure au poignet. Mais j'avoue qu'il était temps; si je n'avais pas paré, tudieu ! la pointe allait droit à la poitrine.

— Vous voyez que vous vous rouillez.

Rivarez sourit d'une façon bizarre.

— Il est certain que je ne ferais pas ce que j'ai fait, mais je suis bon encore.

Il n'ajouta pas : j'ai perdu quelque chose comme un demi-million cette nuit, un demi-million qui ne m'appartenait pas, et si vous aviez ma parole que Raymond serait tué, Coquillard avait la sienne qu'il ne le serait pas.

Il vit d'ailleurs que Taboureau ne savait rien de sa partie de la nuit ni de l'issue du duel; il se tut par prudence et attendit la question qui n'allait pas tarder à se formuler.

— Savez-vous que vous êtes admirablement grimé aujourd'hui : vous êtes marquis, mon cher, des pieds à la tête, dit Taboureau.

— Il faut bien se rattraper sur quelque chose.

Taboureau se rapprocha.

— Ah çà, voyons, causons sérieusement, dit-il; et, bais-

sant la voix : Vous avez bien fait de venir ce matin ; car les instants pressent et il est bon d'être renseigné... Il est bien mort ?

— Ah ! nous y voilà, pensa Rivarez... Qui ça ? fit-il, Raymond ?

— De qui voulez-vous donc que je parle ?

— Vous ne savez donc rien de ce qui est arrivé ? fit-il avec une surprise admirablement jouée.

— Mais, absolument rien.

— Je supposais que vous aviez des agents qui parcouraient le monde.

— Ne plaisantez pas. Ce duel a eu lieu à huit heures ; il est deux heures de l'après-midi à peine, je ne sais rien et je vous attendais ; mais je suis ordinairement si sûr de vous que je ne m'informais même pas.

— Me voilà, c'est le principal, comme vous disiez.

— Sans doute, mais lui ?...

— Il est bien malade.

— Il n'est donc pas mort ! se récria le misérable, dont le visage se rembrunit subitement.

— Il ne l'était pas ce matin.

— Oh ! comment vous battez-vous à présent ?

— Mon cher...

— Il n'y a pas de mon cher : ou vous me trahissez, ou vous ne valez plus rien.

Rivarez surmonta une furieuse envie de prouver à son insolent associé que son poing pesait encore un bon poids. Pourtant il se contenta de répondre, en haussant les épaules :

— Il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre de moi.

Taboureau continua aigrement :

— Allez-vous me rappeler vos services ! Je vous rappellerai alors mes bienfaits et nous compterons.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit tranquillement l'Espagnol.

— Il était convenu que vous deviez le tuer.

— Sans doute, mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut... Il n'était pas convenu non plus que je me ferais blesser, moi...

— Quelle maladresse !

— Je voudrais bien vous y voir, répliqua-t-il ironiquement.

— Mais, moi, je ne suis pas spadassin, je ne joue pas votre rôle dans la société, je ne suis pas le duc de Rivarez, je n'ai pas une réputation de duelliste émérite, je ne me ruine pas en vingt-quatre heures ; je suis un bourgeois et ne me bats pas en duel.

— C'est plus sûr.

— Mais je dirige de grandes opérations. J'ai l'argent et je paie. J'engage à ma solde grands capitaines et condottieri, gentilshommes et aventuriers, et il faut que les uns et les autres me servent avec fidélité.

— Vous le prenez de bien haut avec moi, dit Rivarez, auquel le sang commençait à bouillir.

— N'êtes-vous donc pas l'homme sur la terre auquel j'ai le droit de parler le plus haut ?

— Les temps changent.

— Ils changent pour les autres et non pour nous.

— C'est ce que nous verrons.

— Pour moi, vous êtes toujours, et quoi que je fasse pour vous, le gentilhomme ruiné, démodé, poursuivi, traqué, déjà condamné et irrévocablement perdu, que j'ai rencontré un soir à l'auberge des *Trois Muletiers*, sur la frontière d'Espagne.

— Oh ! il y a loin de ce temps !...

— L'éloignement, c'est moi qui l'ai fait, j'ai le droit de l'effacer.

— J'avais été malheureux ; à qui cela n'arrive-t-il pas?

— Oui, descendant d'un grand d'Espagne, d'une des plus illustres familles de Madrid, élevé par une mère qui était à la fois une femme supérieure par l'intelligence et d'élite par le cœur, et par un oncle qui, à la moitié de sa carrière, était arrivé aux plus hautes dignités de l'épiscopat, maître à vingt-deux ans d'un nom superbe et d'une fortune immense, il avait fallu, en effet, que vous fussiez bien malheureux pour que je vous trouvasse, à vingt-sept ans, ruiné, repoussé de votre famille, chassé de Madrid, de Barcelone, de Tolède, ayant déjà fait une année de galères et poursuivi alors pour un vol audacieux commis dans des circonstances atroces.

— Baron, vous m'impatientez ! A quoi bon remuer toutes ces cendres ?

— Je veux vous montrer ce que j'ai fait pour vous.

— Il y a toujours entre nous réciprocité ; nous sommes, cher beau-frère, à deux de jeu.

— Soit, mais j'ai commencé. Je vous ai donné un refuge, un abri, j'ai désintéressé ceux que vous aviez dépouillés, j'ai détourné les poursuites qui s'activaient contre vous, j'ai liquidé en quelques semaines un passé qui était une menace constante pour votre avenir. Cela fait, je vous ai amené à Paris, je vous ai donné le moyen, sans danger, de porter ce nom de Rivarez qui est celui d'une des terres qui a appartenu à votre famille, mais qui ne saurait être authentiquement le vôtre dans aucun cas...

L'Espagnol, étendu dans son fauteuil, en avait pris son parti ; il connaissait cette litanie, et, fumant lentement un cigare, il laissait son associé épancher sa bile.

Taboureau ne lui faisait pas grâce d'un détail ; sa rage s'exerçait là-dessus, c'était une satisfaction qu'il fallait lui laisser ; entre compères de cet acabit, cela ne changeait rien et ne tirait pas à conséquence.

Cette placidité gouailleuse de son complice stimulant sa verve de récriminations, le financier poursuivit impétueusement :

— Je vous ai nourri, requinqué, hébergé... Grand seigneur tombé, je vous ai relevé. Vos parchemins étaient souillés de boue, je vous en ai fabriqué d'autres.

Ne pouvant par mon âge, mon éducation, mon passé, mon physique, devenir, du jour au lendemain, un gentilhomme riche, titré et accepté, j'ai fait tout cela pour vous et vous ai poussé devant moi. Vous avez eu à Paris les plus beaux chevaux, les plus jolies maîtresses, les duels les plus cités, les succès superbes et les bonnes fortunes capitales. Moi, je suis toujours resté dans l'ombre.

— Situation excellente pour s'enrichir.

— Et celle qui convient le plus à mon caractère et à mes goûts; mais vous, je vous ai enrichi vingt fois, et vous êtes toujours retombé aussi pauvre qu'auparavant.

— C'est que l'eau coule toujours à la rivière, dit Rivarez en riant. Vous aviez beau me mettre des piles de louis et des liasses de billets de Banque dans les mains, je ne sais comment cela se fait, ils vous revenaient presque aussitôt.

— Serait-il plus logique qu'ils passassent en des mains étrangères?

— Alors c'est un roulement.

— Il n'a tenu qu'à vous de capitaliser. Au lieu de cela, non-seulement vous n'avez jamais rien gardé de tout cet argent fourni par moi, gagné au jeu, sur le turf, mais vous vous êtes, au contraire, constamment endetté.

— Vous ne dites pas que, si je jouais, souvent je jouais pour vous, mon très-cher; que si je faisais courir ou pariais, je n'étais que votre prête-nom, et vous ne dites pas non plus les sommes immenses que, grâce à moi, vous avez encaissées.

— A quoi me serviriez-vous, alors?

— Caramba ! je vous trouve superbe !

— Voyez-vous, Rivarez, dit Taboureau en prenant les pincettes et tisonnant le feu, ne vous plaignez pas, vous avez le beau rôle. J'ai partout et à tous les étages de la société des gens qui travaillent pour ma caisse, j'en ai qui valent mieux que vous et qui sont autrement capables et audacieux. Eh bien, je leur mesure la pitance, je compte avec eux ; vous, vous puisez à pleines mains dans mes coffres, vous avez la grande vie et le luxe effrayant d'un millionnaire.

— Pardieu ! sans cela...

— Que ne fais-je pas pour vous? Il y a deux mois, je vous fais mon beau-frère, vous épousez une femme admirable qui vous apporte une dot de plusieurs millions, je vous donne un beau-père qui paie toutes vos dettes et vous met à flot, je vous jette enfin dans une route que nous allons rapidement parcourir et qui doit nous ouvrir les portes d'or du palais des Merveilles.

— C'est vrai, mais c'est toujours pour vous que vous travaillez. Seul, que feriez-vous? des petites affaires: vous végéteriez... Par ce système, chaque jour vous apporte la fortune.

— Il y a des pertes !... tout n'est pas profit !...

— Ce serait trop beau, mais avouez que les gains sont assez ronds.

— J'enrichis tous ceux qui m'approchent.

— Vous collaborez de cette façon aux industries de tous les échelons sociaux. Banquier et gros financier, vous placez et entreprenez les grandes affaires. Joueur, vous attirez à vous les fortunes parasites. Usurier, vous absorbez les petits capitaux. A la Bourse, sur le tapis vert, sur le turf, sur la place publique, vous êtes partout à la fois, sans compromettre ni votre nom, ni vos capitaux, toujours prudent et appuyé d'une arrière-garde respectable.

— Il faut que cela soit ainsi pour réussir. De tout temps les gros ont mangé les petits. Tout le système, pour gagner, est de savoir et de pouvoir perdre.

— Vous devez être bien riche à l'heure qu'il est? demanda l'Espagnol avec une bonhomie parfaite.

— Pas encore.... J'ai beaucoup perdu, et j'ai commencé bien petitement, fit l'agioteur, pris à cette comédie.

— Pour ma part, cependant....

—Il ne s'agit pas de votre part.... En ce moment, nous sommes associés, et vous travaillez pour vous en travaillant avec moi. Si les millions du père Coquillard se divisent à l'infini, c'est là que votre part sera fortement diminuée. Que vous ai-je dit?... Nous sommes quatre, il faut tâcher de n'être que trois. Or, il y a toujours cette petite fille que Coquillard affectionne particulièrement et qu'il avantagera.

— C'est votre affaire.

— Soit, mais en attendant ne laissons pas faire souche de nouveaux héritiers. C'est de la besogne que nous nous épargnons. Pour cela que faut-il?... d'abord empêcher un mariage.

— C'est alors que, ce Jacques Raymond devenant dangereux, vous m'avez fait dire de vous en débarrasser.

— Oui, et il vit! fit avec crispation l'exploiteur.

— Ou du moins... il vivait ce matin.

— L'avez-vous tué ou ne l'avez-vous pas tué? je ne sors pas de là.

— Certes, je n'ai pas son acte de décès, mais je puis certifier qu'il se portait assez mal en sortant de mes mains.

— Enfin... Puisse-t-il avoir dit son dernier mot, cet imbécile qui vient subitement se jeter en travers de notre route ! dit Taboureau.

— Je l'espère comme vous.

— Et s'il en réchappe?

— Dame! il faudra recommencer!

— C'est contrariant... Enfin, dans tous les cas, le mariage est retardé ; il ne peut se faire maintenant, et nous avons du temps devant nous.

— N'ai-je pas entendu dire que Geneviève avait eu une nouvelle crise hier, et qu'on désespère de sa vie en ce moment?

Taboureau eut un sourire hypocrite.

— Cela se peut bien, dit-il.

— Mais, dit Rivarez, à quoi bon tuer ce Raymond, si Geneviève est à la mort?

— Pour deux raisons : la première est que, somme toute, elle n'est pas morte, et que, tant que le diable remue, on voit ses cornes ; la seconde, c'est que ce monsieur est devenu dangereux à plus d'un titre. Outre qu'il est fiancé, il est ami de Coquillard et fin docteur. Il a notre secret ou à peu près. Survivant à Geneviève, il ne se tiendra pas pour battu et se mettra en tête de la venger. Alors gare à nous. Je n'aime pas les enquêtes, moi, et les gens de cette sorte fourrent leur nez partout.

— Il y a du vrai là dedans.

— Si quelque malheur arrive, il viendra de ce côté. Sans lui, tout ceci serait terminé ; et hier encore, je crois qu'il est arrivé à point pour tout contre-carrer.

— L'enfant est sauvée ?

— Je n'en sais rien ; je sais seulement qu'il a été appelé immédiatement, et que ce matin il n'y a pas de nouveau. Je dois à quatre heures voir Germaine et apprendre les détails.

Rivarez se leva.

— A ce soir, dit-il, et jusqu'à demain inaction absolue. Je crois qu'il y a certaines heures où il faut laisser les événements s'accomplir d'eux-mêmes.

— Oh ! cela dépend : il est certain au moins que nous n'avons pas beaucoup de temps à perdre.

— J'entends quelqu'un... On vient de ce côté.

— Oui, à ce soir. Ah! d'ici là, envoyez prendre des nouvelles de ce Jacques Raymond. Il ne faut pas qu'on voie dans ce duel autre chose que ce que le monde en sait.

— C'est mon avis.

Taboureau fit glisser doucement le verrou et entre-bâilla la porte.

— Monsieur le marquis, dit-il avec un profond salut, veuillez croire que je vais m'occuper sans retard de votre affaire et que vous serez satisfait.

— J'en suis convaincu, monsieur le baron, répondit le faux marquis, qui se retira.

Alors, quelques personnes qui attendaient essayèrent d'envahir le bureau du banquier.

— Un instant, messieurs, un instant, dit-il, je suis à vous.

A trois heures moins le quart il parut à la Bourse; à trois heures, il rentra, s'enferma de nouveau, et à quatre heures il sortit une seconde fois.

Il alla à pied jusqu'à la place de la Concorde, et là, guettant bien s'il n'était vu de personne, il avisa un fiacre, fit signe à un cocher qui passait, monta dans le véhicule et donna une adresse à voix basse.

Le cocher eut un mouvement de mauvaise humeur.

— Je paie cent sous la course, dit Taboureau.

— C'est bien, bourgeois, c'est bien ; on y va, et bon train.

Il s'agissait, en effet, pour lui de gagner les Ternes et de chercher une petite maison introuvable au milieu des terrains vagues avoisinant alors l'ancienne barrière du Roule et parallèles au mur d'enceinte.

Un moment Taboureau se pencha à la portière.

— Prenez le faubourg et allez tout droit, dit-il ; à la barrière, je vous indiquerai.

Il arriva bientôt à la petite maison désignée.

Il descendit, paya grassement comme il avait dit, et, tournant par la gauche, il franchit une porte bâtarde, enfila un escalier étroit, et, se reposant deux ou trois secondes, sonna au troisième étage.

On vint lui ouvrir ; il se trouva dans une grande pièce meublée sans luxe mais assez propre et confortable.

En face de lui, il y avait une jeune fille, grande, belle, forte, vigoureuse, mais le visage inquiet et l'œil éclairé de lueurs fauves.

— Je vous attends depuis deux heures, dit-elle ; quelques minutes de plus et je m'en allais.

— Tu sais bien que je n'arrive jamais avant la nuit.

— Je ne peux, moi, m'absenter plus longtemps.

Il prit une chaise et l'approcha d'un feu clair qui flambait dans la cheminée.

— Eh bien ! dis-moi vite ce qui s'est passé ?

— Rien de bon.

— Ta maîtresse ?...

Il eut un geste ignoble et significatif.

— Comme vous y allez !

— Cependant tu m'avais promis...

— J'ai fait ce que je pouvais faire ; mais ce diable de médecin s'est trouvé là et a tout fait manquer.

Il se leva et alla à la fenêtre. Là il souleva légèrement un coin du rideau et regarda dans la rue.

— Tu n'as vu personne rôder par ici, n'est-ce pas ? dit-il.

— Qui voulez-vous qui rôde ?... C'est un quartier inhabité. Il ne passe pas trois chats sous ma fenêtre en huit jours de temps.

— C'est qu'il ne faut pas non plus qu'on me trouve chez toi.

— Oh ! n'ayez aucune crainte.

Il revint à la place qu'il avait d'abord adoptée.

— Tu es partie à quelle heure aujourd'hui de l'hôtel ?

— A trois heures.

— Mais tu es parfaitement libre de sortir et de rentrer quand il te plaît ?

— Oh ! sans doute, de tout temps j'ai fait ce que j'ai voulu, et c'est comme cela que j'ai pu louer cette chambre, y venir aux heures que vous m'indiquiez et vous y recevoir.

— Aujourd'hui, y a-t-il quelque chose de changé ?

— Aujourd'hui, je suis bien plus libre qu'hier ; seulement il faut que je veille sur ma conduite, car il se pourrait bien que mes démarches fussent étudiées.

— Tu n'es pas *filée*, au moins? demanda-t-il en pâlissant.

— Oh ! non ; il y a assez à faire là-bas en ce moment. Mais il est bon que mon absence ne soit pas trop remarquée.

— Voyons... Explique-moi ce qui s'est passé depuis que je t'ai vue.

— Eh bien! j'ai fait ce que vous m'avez dit, et, cette fois, je croyais avoir réussi, quand, je vous l'ai dit, ce Jacques Raymond est arrivé.

— A quelle heure a-t-il quitté hier ?

— Oh ! ce matin à cinq heures.

— Et n'est-il pas revenu ?

— Non.

— Où allait-il ?

— N'était-il pas question d'un duel ?

— Oui. Mais cela n'est pas ton affaire.

— S'il était tué, au moins.

— Oui, mais malheureusement il ne l'est pas.

— Mademoiselle aussi ne l'est pas. Elle va mieux, beau-

coup mieux, et un autre médecin, qui était venu hier, et qui avait causé avec M. Raymond, est revenu ce matin et a déclaré qu'elle était dans un état des plus satisfaisants.

— Il faut avouer que tu n'es guère habile?

— Je voudrais vous y voir, vous!

— Tu n'auras pas donné la dose assez forte.

— Autant prendre un pistolet alors, et la tuer à bout portant.

— Comment feras-tu, à présent?

— D'autant plus que je suis remplacée tout doucement dans la chambre de mademoiselle et qu'on me laisse difficilement approcher de son lit.

Taboureau bondit.

— Comment! s'écria-t-il, il en est ainsi! Mais alors non-seulement tu n'as pas réussi, mais encore tu as donné des soupçons, tu es perdue, alors, et moi aussi.

— Rassurez-vous. Du moment qu'on me garde dans la maison, c'est qu'on ne sait rien.

— Ho! ho! fit-il avec méfiance, ce n'est peut-être pas si clair que cela! Et d'après ce que tu me dis toi-même, tu ne pourras plus rien tenter.

— On voit bien que ce n'est qu'un vil motif d'intérêt qui vous guide, et que vous n'avez pas dans le cœur la haine qui me possède.

— Si l'on te redoute, pourtant; si l'on est sur ses gardes?...

— Je passerai quand même.

— Tu la hais donc bien?

— Si je la hais!... fit la misérable avec des hoquets dans la voix; vous ne savez pas, vous, ce que c'est qu'une haine qui naît au berceau et qui se perpétue jusqu'à la maturité de la raison. Depuis que j'existe, cette créature est là, devant moi, à mes côtés, qui me barre le chemin et m'humilie! Toute petite, le meilleur lait de ma mère était

pour elle. Quand, toutes deux, nous criions la faim, on la servait avant moi, afin qu'elle serrât de ses lèvres une mamelle plus pleine. C'était ma mère, cependant, qui agissait ainsi, mais on avait appris à la pauvre femme que les gens qui donnent de l'argent ont le droit d'exiger jusqu'à la substance de vos enfants.

Elle se rapprocha de Taboureau, et son regard s'éclaira de lueurs sauvages.

— La petite Geneviève avait des robes de belle mousseline bien blanche, des rubans, des dentelles, des hochets d'argent, des croix d'or ; moi, j'avais des haillons autour du corps.

Mon père travaillait douze heures par jour, ma mère s'exténuait, il y avait beaucoup de misère à la maison. Il fallait cependant y arriver. On faisait pour moi ce qu'on pouvait, mais on entourait de soins l'enfant du riche, qui était une ressource précieuse.

Plus tard, je n'eus plus de haillons, mais les vêtements vieillis et déchirés de mademoiselle.

Elle avait deux ans qu'on disait déjà : *La demoiselle!..* Si ça ne fait pas pitié!

Et depuis, elle est devenue de plus en plus demoiselle, volontaire et fière, et moi de plus en plus fille, humble et pauvre.

Enfants toutes deux, couchées dans la même chambre, quelquefois dans le même berceau, il y avait encore entre nous une certaine égalité relative; plus nous avons grandi, plus nous sommes entrées dans la vie, et plus cette égalité s'est effacée pour s'éteindre un jour tout à fait.

Enfants, nous partagions les mêmes jeux, les mêmes plaisirs, les mêmes peines. Nous échangions des confidences, et quand la demoiselle était trop fière avec moi, je la battais, et comme j'étais la plus forte, elle me craignait.. Une fois, j'ai voulu la jeter dans l'étang!

Mais un jour est arrivé, où on nous a séparées, où on a mis la demoiselle dans une belle chambre et moi dans la cuisine. Elle a eu son lit dans les appartements, et moi au grenier. On l'entoura, elle eut vingt professeurs, vingt domestiques, on s'empressa autour d'elle, ce fut à qui parviendrait à lui complaire ; moi, on me jeta dans la foule, on appelle cela le commun, la valetaille, et je devins la femme de chambre, la servante de celle qui avait été ma sœur de lait et ma camarade.

Je voulus me plaindre, on me prouva que j'étais très-heureuse ! Quand je me récriai contre les injustices du sort, on me dit que j'étais une jalouse et une ingrate. On me menaça de me chasser, de me jeter sur le pavé et de cesser tout secours à ma mère.

Mademoiselle elle-même, celle qui autrefois tremblait devant moi, m'imposa silence plusieurs fois. Quoique certainement d'un naturel doux et bienveillant, elle fut souvent dure et sévère pour moi. C'est si agréable de commander, d'imposer sa volonté. Oh ! que d'humiliations depuis ces quelques pauvres années d'un bonheur douteux. Comme elle m'a fait souffrir, et comme aujourd'hui je la déteste !

— Il fallait réussir hier.

— Je réussirai demain... prononça-t-elle les dents serrées.

— Mais si tu n'approches plus du lit, si ce n'est plus toi qui lui donnes ses tisanes et ses potions ?

— Non, ce n'est plus moi ; mais la confiance que l'on me refuse, on ne l'accorde pas à d'autres. On ne croit à personne, et le médecin la sert lui-même.

— Mais aujourd'hui...

— Ah ! aujourd'hui, il a bien fallu que quelqu'un approchât ; mais Coquillard était là, et, comme il sait que son Jacques Raymond a eu des soupçons, je n'ai pas voulu avoir l'air de désirer rentrer dans mes fonctions.

— Mais ces soupçons, les a-t-il formulés?

— Non, seulement il m'a endormie.

— Endormie? dit Taboureau, qui, en sa qualité d'esprit fort, ayant toujours traité la question du magnétisme du haut de son ignorance et de son dédain, ne comprit pas.

— Oui, il m'a endormie.

— Tu ne dors donc pas toute seule?

— Pour me faire parler.

— T'endormir pour te faire parler! Ah çà! qu'est-ce que tu nous chantes là. Ordinairement, quand on veut que les gens parlent, c'est le contraire qui arrive, — on les réveille.

— Eh bien! celui-là, il ne s'y prend pas de cette façon et il endort les gens pour savoir ce qu'ils pensent.

— Ne plaisantons pas, dit Taboureau.

— Je ne plaisante pas.

— Tu es donc somnambule?

— Je ne sais pas ce que je suis; je sais qu'une fois déjà un jeune homme, pour s'amuser, m'a magnétisée et a essayé de m'endormir.

— Et tu as dormi?

— Parfaitement. Seulement, comme il était inexpérimenté et qu'il ne croyait pas lui-même à ce qu'il faisait; que tous ceux qui étaient présents, et moi-même, n'y croyions pas davantage, il ne sut pas me réveiller, et il fallut aller chercher un médecin, qui n'y croyait pas non plus, et qui employa des moyens violents qui faillirent me faire beaucoup de mal.

— Il y a donc quelque chose de vrai dans ces simagrées et ce charlatanisme?

— S'il y a quelque chose de vrai!... s'écria Germaine, Hier, M. Raymond, malgré les efforts visibles que je faisais pour lutter, n'a pas mis trois minutes à m'endormir.

— Et tu as parlé?

— Je dois avoir parlé.

— Qu'as-tu dit?

— Ah çà ! vous êtes donc, avec tous vos millions, ignorant comme une carpe?

— Je n'ai pas de millions, dit Taboureau d'un ton sec.

— Tant pis pour vous, car l'ignorance seule vous reste.

— J'ai l'habitude de ne croire que ce qui est possible, et de n'admettre que ce qui est pratique.

— C'est ce qui fait que les gens comme vous, qui se croient très-fins et très-forts, font preuve souvent d'une naïveté extraordinaire, et sont joués par des enfants.

— Ce que tu dis renverse tout ce que je sais. D'ailleurs les médecins repoussent absolument toute idée de magnétisme.

— Parce que c'est plus tôt fait.

— C'est possible, dit-il, accoutumé à la familiarité et à la trivialité de langage de la drôlesse, je verrai cela... occupons-nous du plus pressé... il t'a donc endormie... Qu'as-tu dit?

— Je n'en sais rien.

— Comment?

— Réveillée, la somnambule ne se souvient absolument de rien.

— Tout ceci me semble phénoménal, et tu me ferais regretter d'avoir toujours refusé d'assister à ces jongleries.

— C'est l'exacte vérité... Si je n'ai été endormie encore qu'une fois, j'ai vu souvent des personnes dans le sommeil magnétique et réveillées; elles affirmaient et montraient, par leur étonnement et leurs questions naïves, qu'elles avaient complétement oublié.

— Toi-même tu ne crois pas un mot de ce que tu dis; car autrement tu serais inquiète.

— Mais, je le suis.

— Tu ne le parais pas.

— Je ne crois pas avoir trahi nos secrets.

— Qu'en sais-tu?

— Rien... je présume... Il est certain qu'on peut endormir quelqu'un du sommeil magnétique ; il est certain que je suis sujette à cet état ; il est certain enfin que M. Raymond, ayant conçu des soupçons sur moi et ayant remarqué que je devais être sensible à l'action magnétique, a essayé de m'endormir et a réussi.

Voilà pour les faits. Mais il se peut aussi que, quoique endormie, il n'ait pu rien obtenir de moi. Il se peut encore — et c'est, je crois, ce qui a dû arriver — que le magnétisé, quoique sous la puissance du magnétiseur, conserve assez de présence d'esprit et de force de volonté pour ne dire que ce qu'il veut dire et résister aux appels du dehors.

— Comment admettre tout cela?

— On m'a toujours dit, et cela me semble naturel, que si un malade à la veille de mourir, par exemple, demandait à un somnambule la vérité sur sa situation, celui-ci, alors même qu'il la verrait parfaitement, se tairait.

Il est convenu qu'il ne dit que ce qu'il doit et veut dire.

J'ai donc dû avoir encore assez de raison et de résistance pour ne pas me trahir.

— Je le veux bien, dit Taboureau, beaucoup plus inquiet qu'il ne voulait le paraître, d'autant plus que, malgré toute ma bonne volonté, j'ai bien de la peine à comprendre tout cela, mais qui nous le prouve?

— Les probabilités d'abord... ensuite ce que j'ai pu remarquer depuis. A mon réveil, comme bien vous pensez, j'étais très-émue et très-agitée. Déjà je me voyais perdue. Alors j'ai bien regardé M. Raymond et M. Coquillard, qui se trouvait là, et non-seulement ils ne m'ont fait aucun

reproche ni aucune menace, aucune question, mais ils m'ont paru fort calmes et nullement animés contre moi de mauvaises pensées.

Le médecin lui-même, très-hostile avant le sommeil et presque agressif, était devenu très-doux à mon égard.

— Il avait acquis la conviction qu'il s'était trompé?...

— Sans nul doute que, par l'habileté de mes réponses, j'avais détourné les soupçons, et, par un moyen qui devait me perdre, je m'étais sauvée... Finalement, je vous le répète, on me conserve dans la maison.

— Néanmoins, tu n'entres plus dans la chambre de Geneviève?

— Moi comme tout le monde; la mesure est générale.

— Mais toi, ce n'est pas tout le monde.

— On se méfie de n'importe qui, et je suis certaine que je ne suis éloignée que par excès de prudence. D'ailleurs, le fait est récent. Je vais voir à présent.

— Il eût été plus simple de refuser de te laisser endormir.

Germaine haussa les épaules.

— D'abord, les soupçons eussent été alors plus accentués, et puis cela ne dépendait pas de moi.

— Comment ?

— Je n'avais pas la force de résister.

— Décidément tout cela me confond; dans tous les cas le principal est que tu n'aies pas parlé.

— J'en suis à peu près sûre... D'ailleurs je me tiens sur la défensive.

— Et si tu m'avais nommé, malheureuse ! fit-il avec un retour d'épouvante.

— C'est impossible.

— Écoute, dit-il en se levant, je tiens beaucoup à ce que nous réussissions dans cette affaire, car j'y ai un intérêt capital, mais il faut avant tout se garder à carreau. Lais-

sons quelques jours agir les événements. Ne tente rien, car, quoi que tu aies pu dire, il est certain qu'on te soupçonne plus ou moins et qu'on a l'œil sur toi.

— Oh ! je suis plus rusée qu'eux.

— Je le veux bien... mais la prudence en ce moment est de rigueur.

— C'est mon avis.

Il tira d'un portefeuille un billet de mille francs qu'il jeta négligemment sur la petite table de noyer.

— Voilà pour tes épingles, dit-il, et souviens-toi de mes recommandations.

— Soyez tranquille.

— Attends et ne bouge plus avant que je te voie.

— Je suivrai vos ordres.

— Et dans le cas où il arriverait un malheur, que tu serais découverte, pas un mot sur moi ; ce mot me perdrait sans te sauver, et, libre, je serai toujours assez puissant pour t'arracher au gouffre entr'ouvert.

— Toutes vos paroles sont gravées ici, dit-elle, se frappant la tête de la main droite.

Taboureau sortit et gagna à pied les Champs-Elysées, où il reprit un fiacre qui le ramena chez lui.

Germaine, restée seule, prit le billet de banque, le cacha dans un tiroir de sa commode, qu'elle ferma avec soin, et s'éloigna à son tour.

Une demi-heure après, elle était à l'hôtel, et s'occupait avec un zèle apparent des soins de la maison.

Mais son véritable souci consistait à prêter l'oreille à ce qui pouvait se dire de l'état de Geneviève et de celui de Jacques Raymond.

Le soir, elle écrivit à Taboureau :

« Geneviève : mieux sensible.

« M. Raymond : n'en mourra pas. »

— Allons, se dit le banquier, je joue de malheur. Il

n'est pas aussi facile qu'on le suppose de tuer les gens. C'est une partie double à recommencer.

Quelques minutes après il fut dérangé par son valet de chambre.

— Monsieur, lui dit celui-ci, madame, qui dormait quand vous êtes entré et que vous n'avez pu voir, est réveillée et se plaint beaucoup. Monsieur m'a bien recommandé de le prévenir, à quelque heure que ce soit, s'il arrivait quelque chose; je viens de voir la garde-malade, qui, à mes questions, a plusieurs fois hoché la tête d'un ton significatif. Voyez-vous, monsieur, je crains que madame ne soit pas bien.

Taboureau tressaillit à ces mots et se leva en toute hâte.

— Est-on allé chercher le docteur?

— Je ne pense pas, monsieur.

— Qu'on aille le quérir immédiatement.

Il s'habilla et courut à la chambre de sa femme.

— Mon Dieu! fit-il, serais-je devancé?... Il y a décidément des jours de déveine...

XVI

LA COMÉDIE DE LA PAUVRETÉ.

Renée était effectivement à la mort. Elle n'était pas au lit cependant, car depuis six mois qu'elle y était condamnée, elle avait eu le temps de s'en lasser, mais elle n'en valait pas mieux pour cela, et n'eût pu se tenir debout sans l'aide de deux bras vigoureux. Elle se mourait de la poitrine. Il y avait quatre ans qu'elle connaissait son mal et assignait une limite à sa vie. Depuis une année elle se voyait mourir. Depuis six mois elle assistait littéralement à sa propre agonie.

Mais alors que la chambre lui était ordonnée ainsi que le plus grand repos, elle s'était toujours levée et avait pris place dans son fauteuil au coin de son feu. Ne pouvant plus s'y traîner, elle s'y faisait porter. On eût dit que cette femme avait juré de ne point mourir dans son lit.

C'était la nuit surtout qu'elle affectionnait cette petite place au coin du feu, seul espace que depuis longtemps, elle, la fille d'un millionnaire, elle occupât dans la vie. C'était là qu'elle recevait son père, sa sœur et quelques rares amis. Là qu'elle causait encore, et pensait, là qu'elle oubliait, car cette femme qui s'étiolait lentement, qui s'éteignait à petit feu, était une femme d'élite, aussi élevée d'esprit qu'elle était grande et généreuse de cœur.

C'était une triste et silencieuse nature. Née pour être heureuse, pour être riche au moins, elle avait été sacrifiée par une mère vaniteuse.

Un banquier... un baron... fortune et noblesse... La sotte créature avait été séduite, et à cette enfant frêle et maladive, elle avait imposé Taboureau.

La mère était morte croyant avoir fait le bonheur de son enfant, l'enfant se mourait de la faute de sa mère. D'une constitution pauvre, d'une complexion délicate, d'une santé débile, Renée eût pu peut-être néanmoins espérer prolonger sa vie, mais il eût fallu pour cela qu'elle fût mariée selon son cœur. La désillusion venant remplacer l'espérance, le corps s'était étiolé et l'âme résignée.

Taboureau entra sur la pointe des pieds.

La chambre était éclairée par une petite lampe d'argent suspendue au plafond par une chaîne, et dont la lueur faible et tremblotante se reflétait sur le visage émacié et souffreteux de la mourante. Malgré l'heure avancée de la nuit, elle était levée et étendue dans son grand fauteuil. Les pieds disparaissaient dans une chancelière, et la tête, enfouie dans les oreillers, ressortait à peine, tant elle était pâle, et pouvait se confondre avec la blancheur du linge. L'œil était terne, sans chaleur et sans vie. Un pli amer creusait la lèvre supérieure. La respiration était douce, mais pénible. Elle était assoupie, et, dans ce demi-sommeil, on eût dit qu'elle était morte.

Au bruit que fit Taboureau, sa tête se souleva et ses yeux s'ouvrirent.

— Qui est là? demanda-t-elle avec un accent de stupeur.

Son mari avança sans répondre.

— Est-ce toi, Blanche? dit-elle, pensant à sa sœur.

Elle chercha à percevoir dans la pénombre, et, ses

yeux s'habituant à la lumière en même temps que ses esprits s'éveillaient, elle reconnut son mari.

— Ah! c'est vous... fit-elle avec un déplaisir qu'elle sut mal dissimuler.

— Oui, c'est moi, ma bonne amie. Retenu au bureau par des affaires urgentes, je viens seulement de rentrer, et j'apprends votre grave indisposition de cette nuit.

— Je suis mieux.

— Comment se fait-il que vous soyez seule ?

— J'ai renvoyé Marie il y a un instant.

— Quelle imprudence !

Elle ne répondit plus, et sa tête retomba pesamment sur l'oreiller.

Taboureau approcha de la cheminée, activa le feu qui s'éteignait, et, allant fermer la porte, revint prendre place auprès du lit improvisé de sa femme.

— Comment cela vous a-t-il pris, bonne amie?

— Je ne sais... Je suis malade depuis quelque temps!

— Cela n'est que malheureusement trop vrai, et vous ne sauriez croire, Renée, comme cet état aggravant m'inquiète.

— Vous êtes bien bon.

— N'êtes-vous pas ma femme, ma femme chérie, le seul être que j'aime au monde, le seul être sur la tête duquel reposent toutes mes affections... Si vous mouriez, mon Dieu! que me resterait il à moi!... Vous savez que je viens de faire appeler le docteur.

— Pourquoi faire?...

— On ne saurait prendre trop de précautions.

— Il n'y a rien à changer à mon état.

— Ne parlez donc pas ainsi!

— Depuis longtemps la science s'est prononcée.

— La science humaine a des bornes bien limitées, chère enfant, et souvent elle se trompe. La nature lui joue quel-

quefois de bien vilains tours à cette pauvre science.

Elle fit un geste de doute et d'ennui.

— Laissez-moi croire que je suis dans le vrai, ne m'enlevez pas ma dernière espérance ; j'ai besoin que vous viviez, Renée ; dans le malheur qui est à la veille de me frapper, vous êtes la seule consolation que j'entrevoie dans l'avenir.

Elle fit un mouvement et interrogea du regard.

— Oui, vous ignorez, vous ne savez rien. Dans la crainte de vous alarmer et d'ajouter une peine à vos souffrances, je vous ai tu jusqu'à ce moment l'état de mes affaires.

— N'êtes-vous pas riche?

— Aujourd'hui... oui encore ; mais demain...

— Je ne vous comprends pas.

— Et comment me comprendriez-vous, vous qui vivez en dehors du monde des affaires, de nos tripotages d'argent, vous qui êtes l'innocence même.

— Vous avez perdu?

— C'est-à-dire que demain peut-être je serai ruiné.

Il y eut un éclair dans ses yeux.

— Ruiné, vous?

— Hélas!... oui.

Et le faiseur prit sa tête dans ses mains et simula un abattement profond.

— C'est invraisemblable.

— Et malheureusement vous ne serez pas la seule qui ne voudrez pas me croire.

Elle le regarda froidement et il continua :

— Je ne fais pas de dépenses fastueuses, je ne taille pas dans le grand, je n'affiche pas les prétentions d'un millionnaire ; on ne croira jamais à mes pertes, et alors...

— Alors?

— On me déclarera en banqueroute frauduleuse, on me traitera comme un voleur ; les gens qui m'ont confié leur

argent, leurs épargnes, des sommes énormes que j'ai perdues par de fausses spéculations, ne voudront jamais admettre mon malheur et mon honnêteté.

— C'est donc sérieux tout ce que vous dites là ?

— Que trop sérieux.

— Mais comment cela se fait-il ?

— Puis-je vous expliquer le jeu de mes opérations ?

— C'est en effet inutile, vous ne me diriez que ce que vous voudriez.

— Et je craindrais d'ajouter une fatigue aux douleurs que vous éprouvez, fit-il doucereusement, sans relever la réplique assez verte.

— Vous auriez pu peut-être aussi m'épargner la contrariété que vous me donnez en ce moment.

— Oh ! si je n'y étais forcé, veuillez croire...

— Forcé ?

— Vous le savez bien.

— Il me semble que je ne me suis jamais occupée de vos affaires, que je n'y connais rien, et que par conséquent...

— Mais si je me taisais, la sécurité qui vous enveloppe-rait serait trompeuse.

— Eh bien ?

— Si un affreux malheur me frappait, vous partiriez tranquille, croyant me laisser à l'abri des orages de ce monde, tandis que si...

Renée ne l'aidait pas. Il souffrait d'avoir tant à s'expliquer. Cependant il le fallait. Le moment pressait. Il marcha jusqu'au bout.

— Tandis que si, reprit-il, vous connaissez ma situation, vous aurez le temps d'y porter remède.

— Cette fois je ne vous comprends plus du tout.

— C'est cependant bien simple, chère enfant.

— Est-ce ma fortune que vous venez me demander ?

Elle dit cela d'un ton si naturel qu'il en fut étourdi.

— Quelle pensée! fit-il. Non, Dieu merci, mais un peu d'aide, de façon que, si vous veniez à m'abandonner, je puisse conserver un nom considéré.

— Je vois pourquoi maintenant vous êtes venu, dit-elle, et pourquoi vous avez troublé mon repos de cette nuit! Je vous semble au plus mal, et vous avez peur.

— C'est vrai, peur de vous perdre.

— Peur de me perdre avant que j'aie songé, à défaut d'enfant, à vous constituer mon légataire universel et à vous faire héritier de mes biens.

— Vous pouvez m'en constituer la survivance, Renée ; j'en aurai l'usufruit, et la nue-propriété appartiendra de droit à votre père et à vos sœurs.

— Toutes mes affaires sont faites, monsieur.

— Je n'en doute pas, et c'est peut-être pour conjurer un grand danger que je viens vous trouver.

— Vous ne courez aucun danger, et si vous voulez le savoir, je vous dirai que je n'ai pris aucune disposition, parce que je n'en ai aucune à prendre. Je n'ai jamais rien gagné de mes mains ni de mon intelligence; tout ce que j'ai, c'est mon père qui me l'a donné et l'a acquis par son travail. Si je viens à disparaître avant lui, n'ayant pas d'enfants, il est juste que toute cette fortune, dont il avait bien voulu disposer à mon égard, revienne à lui, qui en disposera de nouveau pour ses autres enfants.

— Et alors moi, Renée, moi qui depuis des années marche côte à côte près de vous, qui vous ai aimée, qui vous ai entourée de soins et de prévenances, qui vous ai comblée de caresses et d'amour, moi je ne suis rien, absolument rien... Vous n'aurez pas pour moi le moindre souvenir à cette heure dernière où l'on pardonne à ses plus grands ennemis?

— Mais vous êtes riche!

— Vous vous trompez, et, dans tous les cas, votre père l'est plus que moi.

— Cette fortune est à lui, je n'ai pas le droit d'en disposer.

— C'est une erreur... Elle n'est plus à lui, puisqu'il vous l'a donnée. Elle lui reviendrait aujourd'hui, qu'il n'en saurait que faire, et cette fortune peut me sauver de la ruine... et du déshonneur.

Elle le regarda avec un sourire méprisant.

— Je vous avais cru riche et honnête.

— Je suis tout cela aujourd'hui, mais je ne sais pas ce que demain me réserve.

— Demain, je peux être morte, moi.

— Et alors ma ruine sera consommée.

— En quoi mon existence...

— Vous morte, ne savez-vous pas, Renée, qu'on me demandera des comptes que je ne pourrai pas rendre ? Il me faudra faire des aveux pénibles, — on m'accusera de dilapidations, moi, dont l'existence est si sobre et si intègre. Vous morte, on n'aura pour moi ni égards ni scrupules. Votre famille qui, vous présente, n'oserait effleurer ma vie d'un soupçon, — interrogera sans miséricorde les plis les plus intimes de ma conscience. Aujourd'hui, j'ai des amis, des associés intéressés ; demain, je n'aurai plus que des juges et des juges partiaux.

Et comme elle se taisait, il crut que sa requête était en bonne voie.

Il reprit à voix basse :

— Ce matin, à la première heure, après la visite du docteur et si celui-ci le permet, car votre santé m'est plus précieuse que l'argent, j'appellerai le notaire et vous lui dicterez vos dernières volontés.

La malade releva la tête.

— Je ne vous influencerai en rien, se hâta-t-il d'ajou-

ter. Vous ferez ce que vous voudrez, il faut que votre cœur seul soit votre guide...Vous songerez seulement que, si vous abandonnez à ses propres ressources l'homme dont vous portez le nom, cet homme n'aura ni le courage ni la force de vous survivre.

— Je vois avec plaisir, dit-elle, que ce n'est ici qu'une question d'argent, et que, si je songe à vous faire mon héritier, vous trouverez dans votre reconnaissance le courage et la force de vivre de longues années après moi.

— Ma pauvre Renée...

Elle l'arrêta.

— Mais je vois avec peine, continua-t-elle, que l'heure suprême est proche pour moi.

— Ne croyez pas...

— Je n'en veux pour preuve que votre insistance. Ce matin, avez-vous dit. Il paraît que mes heures sont comptées, et que la journée de demain n'est pas certaine pour moi.

— C'est une situation qui est pressante.

— Suis-je ou ne suis-je pas à la mort? fit-elle avec une ironie amère.

— Grâce au ciel...

— Vous me rassurez... Eh bien, s'il en est ainsi, vous me donnerez bien au moins le temps de la réflexion. Ne continuez pas à troubler mon repos de cette nuit et attendez... dans quelques semaines, dans quelques jours s'il le faut, nous reparlerons de cela ; je verrai ce que j'ai à faire.

Taboureau s'inclina.

— Puissiez-vous me faire attendre et me rester toujours.

Elle le remercia d'un sourire ironique.

— Le docteur va sans doute se présenter, dit-il, vous permettez que je le fasse entrer?

— C'est inutile.

— Cependant...

— Je suis lasse.

— Votre état vraiment m'inspire de l'inquiétude, et...

— Je vous crois, oh ! cette fois, je vous jure que je vous crois ; si je mourais cette nuit, ce serait assurément trop tôt... D'une part, je n'ai rien signé en votre faveur, et d'une autre...

— D'une autre ?...

Elle prononça ce qui suit en appuyant sur chaque mot :

— D'une autre, je mourrais avant mon père.

— Et quoi?...

— Si je mourais après, songez donc de quelle fortune immense j'aurais pu disposer en votre faveur.

— Sans doute, mais...

— Maîtresse de tout l'héritage paternel, je n'aurais ni héritiers descendants ni ascendants, je serais seule maîtresse et insolemment riche.

Taboureau tressaillit.

— Que ne pouvez-vous vivre?

— N'est-ce pas? jusque-là, au moins, et tout vous laisser.

— Vous me jugez bien mal, Renée.

— Ecoutez donc, si Geneviève, qui, toute mineure qu'elle est, a une grosse part comme nous à attendre, de plus sa dot à prendre, sans compter l'intention de mon père de l'avantager, venait à disparaître, savez-vous que Olympe, Blanche et moi nous serions sérieusement de riches héritières?

— Sans doute, mais ce serait un bien grand malheur.

— Pour qui donc?

— Pour votre père, car le pauvre homme aime tant cette dernière fille que, s'il la perdait, il la suivrait bientôt dans la tombe.

— Et alors tous trois nous hériterions.

— Mais qui vous parle de toutes ces choses!...

— Et vous, devenu veuf pour la seconde fois, vous eriez le Coquillard de votre époque, le millionnaire Taoureau, le gros financier, le gros baron qu'on saluerait hapeau bas.

— Tout cela ne pourrait-il arriver vous étant de ce nonde, mon amie?

— Non, je serais de trop... D'abord, je suis condamnée, e me meurs, et voyez comme Dieu même fait étrangement les choses : il m'enlève à vous, qui me détestez, et ette perte fait votre désespoir.

— Que vous êtes injuste et que vous me connaissez peu!... dit-il, continuant imperturbablement son rôle umble et soumis ; je souhaite que vous viviez assez longemps encore pour reconnaître tous vos torts envers moi. Un dernier mot, quant à ce testament dont je vous ai parlé ; vous ferez ce que vous croirez devoir faire, et je ne vous en parlerai plus. Sachez seulement que, quoi que vous fassiez, vous n'aurez jamais eu de meilleur et de plus dévoué ami que moi. Vous pouvez faire impunément la ruine de cette maison en la quittant ; je me souviendrai toujours de la joie que vous y avez apportée en y entrant.

Et enfin le traître s'éloigna.

— Quel homme, se dit la mourante, quel monstre! et voilà celui avec lequel j'ai passé les dernières années de ma vie... Oh! que mon père ne le connaisse jamais, le pauvre homme ne se pardonnerait pas d'avoir été complice de mon malheur.

Et la fatigue ayant rejeté sa tête sur l'oreiller, elle appela en vain le sommeil à son aide, tout repos fut sourd à sa prière. Malgré elle, elle songeait à l'homme dont elle était la femme et qu'elle avait deviné. Jamais elle n'avait rien surpris, rien appris, rien su, et elle eût juré que

c'était un scélérat. Jamais il ne s'était montré envers ell que doux, bon, dévoué, excellent mari, et elle savait qu ce misérable convoitait la mort de son père, celle de s sœur et la sienne après.

Par instinct... Puis il arrive toujours un moment o l'infâme, si hypocrite qu'il soit, se trahit par quelqu côté ; ce n'est pas qu'il oublie son rôle, c'est la science d bien et du mal qui se confond en lui, le jugement sain d droit qui se tarit. Comme un aveugle qui perdrait le souve nir des couleurs, un sourd la valeur des mots, il ne s rend plus compte de ce qui doit être à force d'avoir fa miliarisé sa pensée avec les éléments du domaine cr minel.

Au moment où Taboureau sortait de la chambre de s femme, le médecin, qu'on avait été querir sur son ordr paraissait.

— Par ici, docteur, lui dit-il, le faisant pénétrer dan son cabinet.

— Madame la baronne serait-elle plus mal ? demand celui-ci.

— Non ; je la trouve mieux, au contraire, et c'est ce imbécile de Joseph qui m'a effrayé.

— Vous l'avez vue ?

— Oui, elle était assoupie, et ne m'a pas paru dans u état inquiétant.

— Puis-je la voir ?

— Je crois qu'elle s'est endormie, et elle m'a d'ailleur manifesté le désir de ne point être dérangée.

— Il faut souscrire à toutes ses volontés, dit le docteur

— C'est ce que j'ai pensé, et il ne me reste plus qu' vous renouveler mes excuses.

Il y eut un échange de banalités.

— A ce matin néanmoins, n'est-ce pas ? dit Taboureau

— Oh ! je n'aurai garde d'y manquer.

— Un dernier mot : dois-je me résigner à mon malheur ?

— Hélas! mon pauvre monsieur Taboureau, vous le savez bien, et il me serait inutile de chercher à vous dissimuler la vérité.

— Merci... fit-il avec componction, en essuyant une larme absente.

Combien ai-je de jours devant moi ?

— Mais... peut-être celui-ci sera-t-il le dernier.

— Comment ?...

— Notre chère malade est à l'extrémité.

— Cependant je viens de la voir il y a un instant, et elle m'a entretenu pendant un quart d'heure avec la même quiétude d'esprit que nous en montrons vous et moi.

— Cela ne m'étonne pas... Il en est toujours ainsi dans cette maladie.

— Toujours?

— Souvent, au moins. J'ai vu des poitrinaires annoncer eux-mêmes à leur médecin le jour et l'heure auxquels ils succomberaient.

Taboureau paraissait très-agité.

— Ce ne sera pas pour cette nuit, au moins?

— Cette nuit, non, je ne le crois pas ; mais il est certain que vous ne pouvez conserver d'espérances pour plusieurs jours.

— Mais si je vous disais...

Taboureau ne sut comment exprimer sa pensée. Il tourna longtemps et arriva à dire ceci :

— Si je vous disais : il m'est impossible de me résigner à cette mort, et l'homme qui serait assez puissant, assez savant, si vous voulez, pour la retarder, il n'est pas de prix que je ne misse à ma reconnaissance, que répondriez-vous ?

— Que l'homme, si savant qu'il soit, ne peut rien quand la vie dit son dernier mot.

— Quoi! ne pourrait-on prolonger une existence qui s'éteint de quelques jours?

— Mais le devoir du médecin est d'aller jusqu'au bout.

— Eh bien! luttez donc, docteur, luttez, dit-il d'une voix pénétrante, et soyez certain que les quelques jours de répit que votre science et votre zèle donneront à ma douleur seront autant de titres que vous aurez acquis à mon dévouement.

Le médecin se retira profondément frappé.

— Voilà une femme aimée, se dit-il; bien peu sont autant pleurées que celle-là.

On peut être savant anatomiste et très-médiocre observateur.

Après ce départ, Taboureau se jeta sur son lit et dormit trois heures.

Au petit jour, il était à son bureau et écrivait lettres sur lettres.

L'une d'elles, qui portait pour suscription : *A mademoiselle Germaine Richon, chez M. Coquillard, avenue de Neuilly*, contenait ces mots :

« Venez vite, j'ai besoin de vous à l'instant.

« V. G. »

Sept heures n'étaient pas sonnées, qu'il faisait partir plusieurs de ces lettres à un bureau de poste, et en remettait d'autres à un homme de confiance, qui devait les distribuer lui-même.

— En voici quatre, dit-il, que je te recommande particulièrement.

C'étaient celles adressées à Germaine d'abord, puis une autre à un homme d'affaires, la troisième à un nommé Baudouin, qui demeurait rue de la Calandre, dans la Cité, et la quatrième enfin à un notaire de la rue Caumartin.

— Maintenant arrange-toi, dit-il ; prends une voiture ou eux, si tu veux ; mais il faut que tout cela soit remis d'ici ne heure.

— Il suffit, répondit simplement l'homme.

. . . . . .

XVII

LE TESTAMENT.

Deux heures après, se passait une scène des plus étrange dans cette maison déjà si étrange par elle-même.

Le notaire de la rue Caumartin, qui se nommait M. Guillaumot, se présentait accompagné de deux de ses clerc et était reçu très-cérémonieusement par Taboureau.

— Vous m'avez fait appeler, monsieur le baron, dit-i pour un cas urgent, et je me suis empressé d'accéder votre demande. Il s'agit probablement d'une donation o d'un testament.

— En effet, monsieur.

— La personne qui veut tester est au lit, sans doute?

— Et à la mort.

Le notaire fit un mouvement.

— Elle a toute sa tête, néanmoins?

— Oh! parfaitement, comme vous allez vous en convaincre.

Il précéda alors M. Guillaumot et le fit pénétrer dan une chambre très-obscure, ne recevant le jour que pa une seule fenêtre garnie de doubles rideaux.

Au fond de cette pièce, confortablement meublée d'ailleurs et encombrée de flacons, de fioles de toutes grandeurs et répandant une odeur empyreumatique indiquan la présence d'un malade depuis longtemps traité, était un

rand lit à baldaquin et enveloppé de rideaux. Le notaire 'approcha et distingua dans ce lit une femme jeune encore, mais d'une pâleur livide, et qui dit d'une voix à eine intelligible :

— Je vous attendais, monsieur, et je commençais à raindre que vous n'arrivassiez pas à temps.

Le notaire ne répondit pas d'abord et regarda autour e lui avec une certaine inquiétude.

— Pardonnez-moi, dit-il ensuite ; mais, avant de prenre note de vos paroles, madame, j'ai quelques formatés à remplir.

— Faites, monsieur, dit la mourante, ce que les devoirs e votre charge vous prescrivent, mais perdez peu de emps, car malheureusement les minutes que j'ai à vivre ne sont comptées.

L'officier ministériel s'inclina, et, se retirant avec Taboureau dans l'embrasure de la fenêtre, lui fit diverses uestions auxquelles celui-ci répondit avec le ton attristé ue comportait la circonstance, mais aussi avec l'aisance le l'homme qui accomplit l'acte le plus régulier du nonde.

Pendant ce temps, la porte s'ouvrit doucement et donna ntrée à un père de l'ordre des Dominicains.

Ce moine avait l'attitude humble du cénobite soumis à le dures austérités et ployant sous le poids des devoirs rigoureux imposés par l'ordre et par la conscience. Son cauchon, rabattu jusque sur ses yeux, ne permettait pas le distinguer son visage ; mais il était visible que c'était à un de ces religieux vivant en dehors des choses de la erre et s'isolant dans l'unique pensée d'intercéder près le Dieu pour les créatures repentantes. A sa vue, le noaire, qui était bon chrétien, manifesta une hésitation.

— Nous allons gêner ce bon père, dit-il.

— Je ne crois pas, dit Taboureau. Madame la baronne,

qui a désiré, au lieu d'un prêtre de la paroisse, être a sistée de ce respectable père, dont les prédications l'a vaient beaucoup intéressée le carême dernier, s'est co fessée hier au soir et a reçu les sacrements ; je crois q le révérend père vient seulement pour l'assister à ses de niers moments.

En effet, après quelques paroles échangées avec sa p nitente, il se retira dans un angle de la pièce, le pl sombre, et le bas du visage caché dans sa main, entre l doigts de laquelle s'égrenait un lourd chapelet noir, il mit à genoux.

— Approchons-nous, dit Taboureau ; je crois que ri ne s'oppose plus à ce que vous entendiez les dernièr volontés de ma pauvre malade !

Le notaire souscrivit à ce désir, et, plaçant l'un de s clercs devant une petite table garnie de papier et d'encr il s'installa lui-même dans un fauteuil que l'on avait soin de rouler près du lit.

— Nous sommes à vos ordres, dit-il.

— Je ne sais si vous pouvez m'entendre... ma voix fa blit considérablement, dit la jeune femme qui n'était p restée étrangère à ces préparatifs.

— Je suis près de vous.

— Ne pourrais-je vous manifester ma volonté et vo laisser le soin de la rédiger? dit la mourante avec un v sible effort.

— Parfaitement.

— Eh bien! monsieur, je n'ai pas d'enfants, mon pè est fort riche ; nous sommes riches aussi déjà et appelé par la succession de mon père, à le devenir bien plus e core ; je n'ai pas d'autres parents ni d'amis. Dans cet situation, j'ai dû naturellement penser à l'homme dont porte le nom et qui a été pour moi un père et un mari.

Le notaire s'inclina.

— J'ai donc résolu...

Elle était tellement faible qu'elle ne put continuer.

— Reposez-vous, dit le notaire ; avec ce que vous m'avez dit, j'ai déjà beaucoup à écrire. Le temps que je prépare l'acte, vous aurez celui de reprendre haleine.

Elle se laissa aller à sa grande fatigue. Le notaire appela alors son second clerc, qui attendait dans une autre pièce, et, l'ayant installé près du premier avec une feuille double de papier timbré devant chacun, il commença à dicter. Ce travail dura environ dix minutes. Il y avait ceci, puis cela... des considérants et des attendus à n'en plus finir.

« Considérant que M. Coquillard, son père, est riche ; attendu que ses sœurs le sont pareillement et sont appelées, par la succession dudit Coquillard, à le devenir davantage ; considérant, en outre, et attendu que le baron Taboureau, son mari, s'est toujours montré pour elle bon, dévoué et plein d'affection... »

— Etes-vous disposée ? demanda le notaire, se tournant ensuite vers la mourante.

— Oui, monsieur.

Elle appela à elle toutes ses forces.

— Mon mari, qui paraît riche, se trouve pourtant dans une position des plus périlleuses... Il peut demain perdre tout ce qu'il possède, et, hélas ! monsieur, tout ce qu'il ne possède pas ! Je ne veux pas mourir le sachant à la veille d'un si grand désastre ; je veux que, vivante ou morte, il puisse compter sur moi et trouve de mon côté l'aide qu'il mérite à tous les égards.

— Attendez... suspendez une seconde, je vous en prie, madame.

Et se tournant vers ses deux clercs :

— Écrivez : « Plein d'affection ; » vous y êtes ?

— Oui, monsieur.

— Bien, je continue :

« Et que sa position, si brillante qu'elle paraisse, est de nature à subir de graves atteintes, par suite d'opérations hasardeuses et regrettables. »

— Est-ce cela ? fit-il à Taboureau.

— Pas tout à fait, mettez : *Malheureuses.*

— Malheureuses, soit.

(*A ses clercs.*)

— Je me reprends :

« Par suite d'opérations malheureuses, et que ladite dame ne veut pas mourir avec la pensée qu'elle va laisser derrière elle la ruine et le désespoir, arrête et déclare que, tant en raison de l'état inquiétant des affaires de son mari qu'en vertu de ses qualités morales, qu'elle se plaît à reconnaître ici, et de ses sentiments dévoués à son égard, elle... »

— Nous disons, madame.

— Mais, mon Dieu ! monsieur, c'est tout simple : elle lui donne tout ce qu'elle a.

— Tout, fit le notaire ; vous avez bien réfléchi, madame la baronne ?

— Oui, monsieur.

— Vous ne craignez pas que votre famille attaque cet acte et y voie le résultat de quelque influence intéressée ?

— Mais, monsieur...

— Je vous demande pardon, si je vous parle ainsi, mais l'officier ministériel a mission d'éclairer les personnes qui se confient à sa sagesse, de les diriger quelquefois et de les prévenir quand elles heurtent un peu trop de front, — et souvent sans s'en douter, — certains usages, certaines coutumes, certains préjugés, si vous voulez, mais quelquefois aussi de respectables devoirs.

— Est-ce ici le cas, monsieur ?

— Pas précisément... cependant est-il bien juste que

vous déshéritiez en faveur de votre mari toute votre famille ?

— Mais, monsieur.,.

— Dans tous les cas, que désirez-vous ?

— Mettre mon mari à l'abri d'une ruine.

— Oui, et surtout ne pas semer la guerre et la discorde ?

— Certes.

— Or, rien ne me prouve que cet acte que vous allez signer tout à l'heure ne sera pas la cause de procès interminables.

— Ma famille perdra.

— C'est possible, mais les procès n'en auront pas moins lieu.

— Non, dit la mourante, il n'y aura pas de procès ; je connais mon père et mes sœurs. Ils respecteront mes dernières volontés si elles sont formulées de façon à ne faire aucun doute.

— Soit. Continuez donc, madame la baronne. Maintenant que je vous ai dit ce que j'ai cru devoir vous communiquer et ce que je crois l'expression de la vérité, je n'ai plus qu'à vous obéir.

Se tournant vers ses deux clercs, attentifs et dispos, il dicta la fin de l'acte qui déclarait Taboureau héritier de toute la propriété de l'universalité des biens, meubles et immeubles appartenant à ladite baronne Taboureau, le déclarant usufruitier pour la partie inaliénable et afférente aux ascendants, et le dispensant, après fidèle inventaire, de faire remploi et de fournir caution.

— Veuillez signer, fit-il, après avoir parcouru à voix basse et fait lecture à haute voix.

Pendant cette lecture, qui fut interrompue plusieurs fois par la mourante, on entendait la voix du dominicain, toujours agenouillé, qui récitait la prière des morts.

La baronne prit la plume et signa à plusieurs reprises.

— Encore ici, dit le notaire.

— C'est que je suis exténuée.

— Votre paraphe suffit, ou plutôt les deux initiales de votre nom... là, en marge... sous : « Cinq mots rayés nuls. »

Elle obéit, et la plume lui échappa des mains.

— Tout est terminé, dit le notaire.

— Dieu soit loué !

Et comme si la mort eût attendu que les affaires de la pauvre femme fussent en effet terminées, elle fut prise soudain de suffocations auxquelles succéda bientôt un abattement profond.

La respiration, de haletante, devint lourde, les yeux se fermèrent... le corps s'affaissa et la tête roula sur l'épaule droite comme si déjà elle eût été inerte et sans vie.

Le notaire plia ses papiers, et, ayant donné l'ordre à ses clercs de s'éloigner, se retira doucement lui-même après eux.

Il n'était pas à la porte que le dominicain prenait sa place, et se tournant vers la mourante, lui disait :

— Maintenant que vous avez, mon enfant, satisfait à tous vos devoirs profanes, soyez toute à Dieu, ne songez plus qu'à votre salut.

La réponse fut faite à voix si basse et si peu articulée, que le notaire ne l'entendit même pas.

Il fut reconduit jusque dans l'escalier par Taboureau, qui revint après dans la chambre, dont il ferma la porte à clef.

Alors ce fut une scène d'un autre genre.

La mourante disparut pour faire place à une jeune gaillarde de fraîche mine qui, se jetant au bas du lit, lava son visage ridé et peint avec art. Le moine, dans le même moment, se transforma, et, abaissant son capuchon et jetant sa robe de côté, devint un homme d'une trentaine

d'années, bien bâti, et paraissant se livrer avec plus d'ardeur à la bonne chère qu'aux austérités du cloître.

Les travestissements changèrent encore une fois néanmoins et presque instantanément. Le moine se couvrit d'une redingote propre, d'un chapeau de soie et sortit. La femme prit la robe du moine, s'enveloppa comme lui, baissa le capuchon, se ceignit de la corde autour du corps, planta le Christ dans la ceinture improvisée, et suivit l'homme.

— Attendez, mon père, que je vous reconduise, dit Taboureau, qui l'accompagna jusqu'à la porte et s'inclina avec grand respect le long du trajet.

Le moine accepta ces génuflexions sans trop y prêter attention, et s'éloigna d'un pas lent et majestueux.

Une voiture l'attendait sous la porte cochère.

Le banquier revint dans cette chambre où s'était déroulée l'odieuse comédie.

Le notaire avait emporté la grosse du testament, mais la copie faite concurremment par un des deux clercs, était là, étalée sur la table et portant son caractère authentique.

Il la considéra quelques secondes d'un œil profond, fixe, comme pour s'en repaître; puis il posa dessus ses deux mains; on eût dit qu'il craignait de la voir s'envoler ou que le contact de ce papier lui causait un sensation voluptueuse.

Enfin, il la releva et se mit à lire, à demi-voix, en épelant chaque mot; ces résonnances charmaient son oreille.

Ses traits étaient éclairés par des lueurs ardentes dont le rayonnement le rendait effrayant. Toutes les méchantes passions de son âme s'y reflétaient.

A un bruit vague, qui frappa son oreille, il tressaillit, cacha le précieux acte sous son gilet, comme ferait

un voleur de son larcin, et se sauva dans son cabinet, où il s'enferma au verrou pour le contempler et s'en repaître encore.

Quand il l'eut assez palpé, retourné, lu, relu, il l'enferma dans sa caisse à secret et poussa un éclat de rire triomphant.

— Bravo, Taboureau, dit-il, se complimentant lui-même, bravo! Tu es le plus fort de tous!

Il avait bien, en effet, quelque droit de s'applaudir.

Rarement metteur en scène établit plus ingénieusement et plus sûrement ses batteries. La pièce où la comédie du testament avait eu lieu était sa chambre à coucher; on n'avait donc rien eu à changer de l'ameublement. Il avait plu au banquier de recevoir dans cette chambre au lieu de recevoir dans son cabinet, comme il le faisait ordinairement, voilà tout.

Un homme d'affaires était venu, rien que de très-simple à cela...; un dominicain, mais les dominicains ont des affaires comme les autres hommes, et peuvent avoir à consulter un banquier.

Un domestique seul était, en outre, chargé de recevoir et de reconduire.

C'était celui auquel Taboureau avait donné, le matin même, différentes courses qui exigeaient une certaine intelligence et une certaine connaissance des affaires de son maître... Celui-là seul pouvait avoir deviné, mais celui-là ne parlerait pas.

Son intérêt répondait de sa discrétion.

Le faussaire se frotta les mains, se sourit de nouveau à lui-même, et se mit à feuilleter ses paperasses avec une parfaite sérénité.

Vers les dix heures, il sonna.

— Comment madame la baronne se trouve-t-elle ce matin?

— Le docteur, qui vient de la visiter, ne trouve aucun changement dans son état ; elle n'est ni plus mal ni mieux qu'hier ; elle est toujours aussi faible.

— C'est bien, dit-il ; c'est tout ce que je voulais savoir.

Et, se levant :

— Allons, maintenant que j'ai le testament dans la main, il faudrait bien jouer de malheur pour qu'elle n'eût pas le temps d'hériter de Coquillard ; c'est de ce côté-là qu'est le gros lot.

XVIII

LE PÈRE VIDE-GOUSSET.

Au haut de la rue de la Roquette, tout près de ce vaste champ de repos qu'on nomme le Père-Lachaise, est la rue de la Folie-Regnault.

Ce nom n'a pas toujours été celui d'une rue, mais d'une propriété célèbre, qui, plus tard appelée le Mont-Louis, appartenait au père Lachaise, puis aux jésuites, et avait été autrefois une fraction de l'antique villa royale. Voisine du domaine de Bel-Esbat, cet emplacement était la promenade favorite du roi Henri II.

Avouons qu'on a peine à s'expliquer cette préférence.

Il est vrai qu'à cette époque, les Champs-Elysées et le lac du bois de Boulogne n'étaient pas inventés.

Mais revenons à la rue de la Folie-Regnault.

Cette rue transversale, qui débouche dans une plaine et finit dans des terrains vagues, n'est encore, à l'heure qu'il est, construite que d'un côté. A l'époque où se passe notre récit, quelques rares maisons s'y dressaient à peine, présentant, à des distances respectueuses, leurs toitures saillantes à la pluie et leurs lucarnes plâtrées au soleil.

L'été, cela ressemblait à la campagne. Le dimanche, c'était animé. On montait en foule la rue de la Roquette

et le trop-plein se répandait dans la rue de la Folie-Regnault.

Les Parisiens étonnés levaient bien les yeux et regardaient avec un sourire méprisant les masures de la rue ignorée, mais d'autres préoccupations, d'autres soucis leur trottaient en tête; une tombe peut-être les attendait, et une marchande de couronnes offrant sa marchandise funéraire faisait tout à fait oublier la malheureuse rue.

Ici, il y avait combat : la conscience pesait ce que valent en argent le respect et le souvenir.

— On doit bien une couronne à un mort.

— Que peut une couronne pour celui qui n'est plus?

La conscience transigeait et la rue de la Folie-Regnault était loin.

— Donnez-moi ce que vous aurez de moins cher.

Mais l'hiver c'est triste... On vient peu voir les morts l'hiver, la route est longue, la montée est rude, le froid des marbres donne le frisson et les pierres des tombes durcissent sous la neige. Les soirs d'hiver le vent jouait un concert diabolique dans la rue de la Folie-Regnault. Déserte, aride, située à trente pas d'un cimetière et à quinze pas d'une prison, le Père-Lachaise et la Roquette, remplie d'un côté par une muraille basse et froide, et de l'autre côté par une douzaine de maisons mi-parties planches, mi-parties plâtre, il n'était pas bon de s'aventurer, passé dix heures, dans cette impasse des vivants au seuil de la mort.

Aussitôt qu'il faisait nuit, un silence funèbre planait au-dessus de ce quartier pauvre et sombre. L'enseigne du barbier grinçait, les haillons séchant au rebord des fenêtres flottaient comme autant de drapeaux déchirés et troués à la grande bataille de la vie. La misère en a troué bien d'autres. Chacun rentré chez soi fermait ses fenêtres et sa porte, les prisonniers de la Roquette dormaient, les

morts du Père-Lachaise dormaient, tout le quartier était solitaire, — tout le quartier, — sauf quelques misérables attablés au fond de deux ou trois cabarets de bas étage.

Le salaire du jour, on le buvait le soir.

Ces gens-là buvaient pour boire, fumaient pour boire, chantaient pour boire : puis, quand ils avaient bu, ils roulaient sous les bancs, ou, les jambes avinées, ils s'éloignaient par la nuit noire.

Mauvaises rencontres...

Une lumière terne, filtrant ses rayons incolores à travers des rideaux de cotonnade rouge, désignait le repaire aux passants attardés.

Les gens honnêtes pressaient le pas...

Il pouvait être neuf heures à peine, mais déjà la rue était sombre, noire et déserte. Les réverbères étaient rares dans la rue de la Folie-Regnault. Un homme d'un âge avancé, mais révélant une vigueur peu commune, montait la chaussée d'un pas ferme et assuré. Cet homme avait la barbe grise, de longs cheveux blancs qui lui tombaient sur les épaules, les yeux caves et le front sillonné de rides profondes. A le voir ainsi on lui eût donné soixante-quinze ans. Qui l'eût rencontré dans sa marche et l'eût vu se dresser dans l'ombre tel qu'il devait être, les épaules carrées, la poitrine large et les reins solides, lui en eût donné quarante.

Un observateur, un comédien plutôt, familier dans l'art de se grimer, eût peut-être découvert que ce dernier âge était plus vraisemblable que le premier, et que les longs cheveux blancs, la barbe grise et les rides profondes étaient venus plus vite dans les doigts habiles du faiseur que sous la main implacable du temps.

Sans qu'une grande distinction se révélât dans cet homme, on sentait néanmoins qu'il n'était point fait pour les habits qu'il portait.

Il avait un pantalon de toile grossière, de toile — et l'on était en plein hiver! — vieillie, usée, effiloquée par le bas et d'une couleur douteuse. Une grosse vareuse de laine brune, à bordure rouge et à boutons de métal, lui descendait jusqu'aux genoux. Par-dessous la vareuse, une blouse s'entr'ouvrait, une blouse bleue, sale et déchirée. De gros souliers, un énorme foulard de mauvais goût faisant deux fois le tour du cou, et une casquette sans visière, garnie de peau de loutre, tombant sur les yeux, complétaient cet étrange et peu séduisant costume. Cet homme marchait à grands pas d'un air calme en apparence, mais qui n'était pas parfois sans trahir quelque inquiétude.

Nous ne savons s'il avait peur des voleurs ou des gendarmes ; toujours est-il qu'il évitait avec soin toute rencontre et avançait de préférence au milieu du pavé.

Ayant passé devant un de ces cabarets que nous avons désignés, il revint quelques pas en arrière, s'approcha des vitres et essaya de distinguer à travers les rideaux. Satisfait sans doute de ce qu'il avait vu, mais encore indécis, il hésita s'il devait franchir la porte et erra quelques minutes dans la rue. Il se décida enfin et, prenant une allure délibérée, il ouvrit brusquement et entra.

Il était dans une pièce étroite, mais très-longue, se finissant en forme de boyau. Éclairée par quatre quinquets graisseux, remplie d'une fumée épaisse, il était impossible de distinguer devant soi ; aussi l'entrée de notre inconnu fut-elle d'abord à peine remarquée. Il y avait cependant au moins trente personnes dans cette salle, assez grande pour en contenir une vingtaine.

L'inconnu jeta rapidement un coup d'œil circulaire, et fila droit au fond de la pièce où, apercevant une table libre derrière un pilier, il alla s'asseoir.

Une fille, courant par la salle et répondant de droite à

gauche, vint à lui, et, sur son ordre, lui apporta aussitôt une bouteille et un verre.

Il but quelques gorgées, puis, tirant une pipe de sa vareuse, la bourra et la portant à ses lèvres, l'alluma aussitôt.

Il y avait un quart d'heure environ qu'il fumait, buvait et surtout regardait autour de lui, lorsque quatre individus entrèrent à la fois et vinrent prendre place à la table qu'il occupait.

— Tiens, dit l'un d'eux, se tournant vers l'inconnu et le dévisageant, mais c'est Vide-Gousset.

— Cela m'en a l'air, dit un autre.

— Faudrait voir cela, dit le troisième.

— Si c'est lui, fit le quatrième, il est drôlement changé le vieux ladre.

Le premier qui avait parlé se tourna alors vers l'homme et choquant son verre contre le sien :

— Ohé! l'ami, fit-il, on ne trinque donc plus avec les camarades à présent, on fait donc le fier, on n'est donc plus de la famille, on méprise le client!

— Mais non, dit l'inconnu, se rapprochant des quatre individus et plantant sa bouteille au milieu du groupe des verres : je ne méprise pas le client, puisque je viens le chercher.

— C'est bien lui, firent toutes les voix.

— Mais oui, c'est moi, celui que vous avez appelé Vide-Gousset, parce qu'il avait l'habitude de remplir le vôtre tas de farceurs.

Ce fut un rire homérique.

— A gros intérêts, dit l'un d'eux.

— Intérêts légaux.

— Oui! oui! nous la connaissons; elle est bonne celle-là.

— Ah çà, avoue, dit un autre, que tu as fait de bonnes affaires avec nous.

— Je ne dis pas non ; mais il y avait réciprocité.

— Sais-tu qu'il y a au moins dix ans que tu n'es venu ici ?

— C'est vrai, dix années. Oh ! vous comptez bien, vous autres. Mais comment se fait-il que je vous retrouve ? Comment, vous n'êtes pas morts ou restés en route ! Ainsi, toi, Ripaille, continua-t-il, si je m'attendais à rencontrer quelqu'un, ce n'était pas toi.

— C'est vrai, répondit celui qui paraissait le plus vieux de la bande ; je promettais dans ma jeunesse, et je n'ai pas tenu parole ; c'est toujours comme cela, les enfants prodigues. Si je n'avais pas menti à mes promesses, il y a longtemps que je serais de la haute pègre, ou j'aurais fait connaissance avec l'abbaye de Monte-à-Regret.

— Et toi, Fouinard ?

— Je végète, mon vieux, je végète ; il n'y a plus d'affaires.

— Eh ! voilà Fourrageau et Sang-de-Bœuf, qui font des leurs. Ils ont trouvé une position et raccrochent un millier d'écus par mois.

— C'est joli, cela, dit Vide-Gousset, d'autant plus que cela ne dure jamais bien longtemps.

— Toujours farceur donc, l'ancien !

— Il faut bien rire un peu.

Et, appelant la fille, il commanda force bouteilles d'eau-de-vie et parla d'un punch monstre.

— Accepté, fit-on en chœur, on va donc rigoler ?

— Je ne vois pas le *Changeur*, dit Vide-Gousset.

— Non, il a fait un plongeon.

— Ni Ventre-Affamé ?

— Oh ! celui-là, il a eu des raisons avec les *curieux*, dix ans, là, quoi !

— C'est dur.

— C'est surtout long, quand on les fait.

— Il y en a donc qui ne les font pas?

— Quelle bêtise!... Si je comptais bien, j'en ai au moins pour vingt ans, moi, et me voilà cependant à *caroubler* avec les amis.

— Et le Marseillais? dit encore Vide-Gousset.

— Raccourci.

— Brroou! ce que nous devenons, tout de même, dit-il avec mélancolie; qui aurait pensé cela de ce pauvre Marseillais? il était si bon garçon, si jovial, le cœur sur la main!

— Et la tête de trop sur les épaules, faut croire.

— Sans doute... Eh! la fille! appela l'amphitryon, et ce punch?

L'eau-de-vie fut alors apportée, plusieurs litres se vidèrent dans un immense bol où fut jetée la moitié d'un pain de sucre, et le feu ayant été communiqué au liquide, l'énorme punch flamboya bientôt à la grande joie des convives.

— Ah çà! dit Fourrageau, s'adressant à Vide-Gousset, et toi, qu'est-ce que tu es devenu depuis dix ans?

— Es-tu assez bête! dit Sang-de-Bœuf, il a fait fortune, pardieu! il est devenu un ruffian, un crésus, un roublard.

— Ho! ho! roublard, dit Vide-Gousset avec modestie.

— Tais-toi donc, tu dois être millionnaire; avoue que tu as ton million.

— Je n'en suis pas là, malheureusement.

— Tu opères dans le grand, hein? Tu rançonnes la haute pègre, après avoir dévalisé la petite.

— Je fais ce que je peux; on carotte, on boulotte.

— Veux-tu que je te plaigne?

Vide-Gousset eut un gros rire.

— Vous m'aimiez bien tout de même, dans les temps!

— Pardieu! je le crois, dit Fourrageau, quand on n'avait

pas le sou, on était toujours sûr d'en trouver à ta boutique. Quand ça ne donnait pas, la finance, Vide-Gousset n'était pas là pour un peu; on avait de quoi rigoler et conduire la belle au Moulin-Rouge. C'était le bon temps, père Vide-Gousset, cela ne reviendra plus de sitôt, celui-là.

— Mais, ah çà ! dit celui qu'on avait surnommé Sang-de-Bœuf, parce qu'il avait les cheveux rouges et le teint violacé, nous diras-tu comment il se fait que, nous ayant abandonnés, tu reviennes aujourd'hui subito ?

— D'abord, je ne vous reviens pas, mes amis.

— Alors tu passes ?

— Je passe, comme vous dites.

— Question de voir les amis ?

— Absolument.

Sang-de-Bœuf fit claquer sa langue contre son palais en signe de doute.

— Je me suis dit comme cela, reprit Vide-Gousset, allons donc jusqu'à la rue Folie-Regnault, savoir comment on s'y comporte, je trouverai peut-être là quelques anciens qui me ragaillardiront le cœur. Cela fait plaisir, les vieux de la vieille.

— Tu ne prêtes plus d'argent ? lui dit Ripaille à l'oreille.

— Allons donc ! dit Vide-Gousset, les amis n'auraient qu'à me le rendre ; ça me vexerait pour eux... J'aime bien mieux payer à boire toute la nuit. — Eh ! la fille, cria-t-il, encore trois litres ; on crève de soif ici.

Ce fut une exclamation unanime.

— Au moins il nous revient bon vivant, murmura Fourrageau.

— Cela ne lui arrive pas si souvent de se déboutonner un peu, fit Ripaille.

Et alors, au milieu des verres qui se remplissaient et se vidaient, du punch qui flamboyait, et dont la lueur bleuâtre éclairait ces visages grossiers et abrutis, ce fut

un débordement d'exclamations furibondes, un échange de mots étranges, hurlant de se rencontrer, un heurtement d'épithètes malsonnantes. Tout un cortége d'expressions graveleuses qui, se répercutant dans la salle, rendit l'aubaine générale, et fit qu'à un moment donné ce ne fut plus quatre individus, mais une quinzaine que Vide-Gousset eut autour de lui.

Un moment arriva où il comprit qu'il faisait fausse route et qu'il n'avait point fait le voyage de la rue Folie-Regnault pour abreuver un tas de sacripants, dont la joie et l'ivresse devaient très-peu importer à ses intérêts.

Ici l'homme avait été faible.

Comme l'amour de la boisson vient en buvant, le plaisir brutal, en ravivant ses souvenirs, avait rallumé ses instincts grossiers, et l'ancien usurier du monde des coquins avait fini par trouver drôle d'oublier ses soucis de l'heure présente en trinquant de compagnie avec les vieux compagnons des mauvais jours.

Mais cet instant ne pouvait se perpétuer, aussi, continuant à verser à boire autour de lui, il eut soin, lui, de se réserver et de conserver son sang-froid, quand tous ceux qui choquaient leur verre contre le sien commençaient à s'engourdir et à rouler sous la table. Puis, tout en répondant aux interpellations qui lui étaient faites, et en ayant l'air de boire, il examinait les têtes qui l'entouraient, et se livrait à un prodigieux travail d'observation.

Ce qu'il cherchait, Diogène l'avait cherché avant lui, mais probablement pour une autre cause et une cause plus noble : c'était un homme. Il lui fallait celui qu'il cherchait à tout prix. Il était venu rue Folie-Regnault et au cabaret des *Pégriots* dans l'espoir de le rencontrer, et il commençait à désespérer de mettre la main dessus. Il avait l'habitude des visages et la science de l'observation, et aucune des têtes qui se groupaient autour de lui ne lui

offrait la finesse et l'audace qu'il rêvait de trouver réunies.

Ni Ripaille, ni Fouinard, ni Sang-de-Bœuf, ni Fourrageau, tous gueux de sac et de corde, et bons à faire un effort pour gagner quelques louis malhonnêtement, ne paraissaient réunir les qualités que Vide-Gousset croyait nécessaires à l'expédition qu'il méditait.

Les autres étaient des voleurs de bas étage, de la basse pègre, bons tout au plus à fournir des cambrioleurs, des caroubleurs et des bonjouriers.

Il avait besoin d'autre chose.

Il désespérait donc du succès de sa démarche, et, ne jugeant pas utile de se compromettre, puis qu'il était désormais convaincu qu'il avait fait fausse route, il se disposait doucement à se retirer.

Les dernières bouteilles commandées dans le feu de son enthousiasme commençaient à se vider.

Encore quelques minutes et il s'esquivait.

Déjà il lorgnait la porte et soldait l'aubergiste, avec lequel, il faut l'avouer, il ne comptait pas et se montrait généreux.

Il repoussa son verre et échangea quelques inévitables poignées de main. Il était debout et aplatissait sa casquette sur ses yeux.

Il partait...

— Encore un verre de punch ! lui cria-t-on ; on ne quitte pas les amis comme cela, que diable ! Si tu es dix ans sans revenir, tu ne retrouveras plus personne ici... Nous serons tous en pleine mer.

— Et vogue la galère !

— Allons, un dernier verre ! cria Vide-Gousset, qui semblait avoir autant hâte de terminer qu'il avait mis de chaleur à renouer connaissance.

On apporta de nouvelles bouteilles. Les bouchons sautèrent. Le sucre crépita dans le bol noirci.

La flamme bleue s'éleva, trouant de sa lueur tremblottante l'immense nuage de fumée qui l'enveloppait.

Chacun prit son verre, que Ripaille avait eu soin de remplir.

— A Vide-Gousset! cria-t-on en chœur.

Il allait porter le verre à ses lèvres, quand il en fut détourné par le bruit de la porte qui s'ouvrait.

Un homme faisait son apparition et venait droit aux divers groupes réunis.

A sa vue, ce fut un hourra formidable, l'enthousiasme changea de direction.

— Mâchoire-d'Or! Mâchoire-d'Or! répéta-t-on, c'est Mâchoire-d'Or!

— Y a-t-il un gobelet pour moi, les copains? dit ce lui-ci.

— Dix, mon vieux.

Plusieurs verres se dressèrent en effet devant lui, il en choisit un et le vida d'un trait.

— Ah çà! qui est-ce qui paie ici? dit-il.

— C'est Vide-Gousset, lui répondit-on, et on lui désigna notre inconnu.

Mâchoire-d'Or salua.

— Eh bien! je veux payer aussi, moi, dit-il. Que la fille, renouvelle tout cela; force bouteilles et force verres! Tout le monde est de la noce!

Ce furent de nouveaux applaudissements frénétiques.

— Messieurs, dit le cabaretier, qui entre-bâilla la porte de son laboratoire, de grâce, pas tant de train! Il est minuit, et vous savez que la rousse me fait des misères depuis quelques jours.

— C'est bien, c'est bien, ferme ta boîte, vieux hibou, on va se museler.

Mais le héros de la fête, c'était bien décidément cette fois Mâchoire-d'Or. On le regardait avec admiration. On

le faisait parler et on l'écoutait avec recueillement ; la moindre de ses paroles était applaudie. On riait quelquefois des mots du voisin comme s'ils étaient de lui. On lui pressait la main en silence. Un roi n'avait pas de courtisans plus fidèles et plus dévoués.

— Ainsi te voilà revenu ? lui disait-on.

— Comme vous voyez.

— Sais-tu que cela n'a pas été long ? tu es un lapin, toi !

— Le temps de faire esbigner les amis.

— C'est égal, voilà une fameuse affaire.

— Bah ! nous en ferons bien d'autres.

Vide-Gousset, que nous avons vu disposé à s'éloigner, ne paraissait plus dans la même intention depuis l'arrivée de Mâchoire-d'Or.

Il s'était assis dans un coin, et, étudiant le nouveau venu, prêtait l'oreille avec attention.

Immédiatement et en peu de mots, il avait compris la situation. Mâchoire-d'Or était un chef de bande, un *grinche* de la haute espèce ou un *escarpe* de haute volée. D'après ce qu'il supposait, il revenait d'une expédition difficile, de laquelle il s'était tiré avec honneur. Il s'agissait sans doute de quelque évasion du bagne ou d'une maison centrale à laquelle il avait prêté les mains et qu'il avait fait réussir par son habileté ou son audace.

Il raconta bientôt, en effet, les péripéties du drame dans lequel il avait joué un rôle, et il reçut les compliments de tous les pégriots réunis.

Vide-Gousset continuait à observer attentivement l'homme qu'il avait sous les yeux et qui avait reçu cette appellation bizarre de Mâchoire-d'Or.

C'était un géant. Les hommes de la plus haute taille paraissaient de stature médiocre à côté de lui. La largeur de ses épaules, la puissance de sa poitrine, la grosseur de

ses bras et la force de ses muscles étaient en rapport avec la hauteur de sa taille.

Ce colosse n'était pas seulement un géant, c'était un hercule.

Sa force, en effet, était prodigieuse, et elle paraissait telle au premier abord. On citait de lui des faits inouïs, renversants.

Il avait fait à lui tout seul ce que souvent dix hommes n'auraient su faire. Dans maintes rencontres, où il s'était montré à la tête de trois ou quatre compagnons, il avait effrayé une trentaine d'individus dont les apparences ne révélaient cependant pas des hommes de force médiocre.

Mais ce que Vide-Gousset admirait surtout dans cet homme, c'était moins sa stature et son admirable constitution que sa jeunesse et sa beauté.

Mâchoire-d'Or était en effet un homme de vingt-deux à vingt-trois ans au plus, quoique le grand développement de son corps lui donnât assurément quelques années de plus.

C'était un enfant, mais un enfant précoce, effrayant, qui, bien avant qu'il eût reçu le surnom de Mâchoire-d'Or, avait reçu celui d'enfant terrible.

Quant à sa beauté, elle était réelle et extraordinaire.

Ce n'était ni le physique efféminé d'un petit maître, ni même le type viril d'un homme audacieux. C'était la beauté pure, simple, correcte. La bouche et les dents, qui étaient d'une blancheur laiteuse et dans des proportions admirables, lui avaient valu le surnom sous lequel il nous est apparu. Il avait la peau blanche d'une femme et, sur ses lèvres roses, le sourire d'un enfant. Mais ce qu'il avait assurément de mieux, c'était ses yeux qui, largement ouverts et d'un bleu pâle, exprimaient, quand ils n'étaient pas animés par la colère ou l'ivresse, une douceur indicible.

Vide-Gousset ne pouvait se rassasier du plaisir qu'il éprouvait dans l'étude de cet étrange individu.

— Ou cet homme, se dit-il, est bon et il a fait fausse route, ou c'est un bien grand coquin, car quand la nature se trompe de cette façon, c'est qu'elle a de graves raisons pour cela.

C'est égal, se dit-il bientôt, c'est peut-être l'instrument qu'il me faut et que je désespérais de trouver ici; ne le laissons pas échapper.

En ce moment, pour la dixième fois au moins, le cabaretier réclamait le départ de ses hôtes.

— J'ai déjà eu quatre contraventions ce mois-ci, disait-il, vous verrez que vous ferez fermer ma cahute.

— Où est la rousse? demanda Fourrageau.

— Je vous dis qu'elle rôde par ici, et je gagerais qu'en ce moment elle est allée chercher du renfort.

— Pourquoi faire? demandèrent plusieurs voix.

— Pour faire une rafle, pardieu!

Mâchoire-d'Or brandit un poing énorme, et son œil clair et doux s'illumina d'un éclair.

— Qu'elle vienne, dit-il, on lui parlera.

Mais déjà plusieurs pégriots étaient debout et s'en allaient. D'autres les suivirent aussitôt, et quelques-uns, ayant d'abord haussé les épaules à la réflexion du cabaretier, commencèrent, tout en maugréant, à se lever et à gagner la porte.

Vide-Gousset s'approcha alors de Mâchoire-d'Or.

— Vous ne me connaissez pas, lui dit-il à l'oreille, voulez-vous faire connaissance?

Le jeune bandit se retourna, toisa le vieillard de la tête aux pieds et se mit à sourire.

— Je vous avais bien jugé, dit-il. Je me disais depuis que je vous vois : en voilà un qui n'est pas venu ici pour gobelotter et qui a mieux que ça à faire.

— Vous avez deviné, et c'est de vous que j'ai besoin.

— Eh bien ! sortons ensemble.

Mâchoire-d'Or se leva.

— Ensemble et avec les autres, je ne veux pas qu'on soupçonne notre liaison.

— Sortons toujours, vous me lâcherez rue de la Muette pour la frime, je vous filerai de loin et je vous rejoindrai quand nous serons tout à fait seuls.

— C'est cela.

Tous les pégriots s'éloignèrent, et le cabaretier, justement alarmé, vu l'heure avancée, les règlements sévères de la police et la précédente condamnation qu'il avait déjà encourue et qui pouvait faire rendre une nouvelle peine décisive, put enfin fermer sa porte, poser ses barres et tirer ses verrous.

De côté et d'autre, les bohêmes se dispersèrent, et bientôt Vide-Gousset s'en alla isolément par la rue noire, les mains dans ses poches et se dandinant comme un homme qui n'a d'autre préoccupation que celle de regagner son gîte.

Il n'y avait pas trois minutes qu'il avait détourné la rue Folie-Regnault, quand il entendit qu'on marchait derrière lui.

Il se retourna : c'était Mâchoire-d'Or.

XIX

MACHOIRE-D'OR.

Les deux futurs associés, l'homme aux cheveux blancs et le bohême aux cheveux blonds, s'abordèrent et marchèrent de conserve.

— Où demeurez-vous? demanda le premier.

— Rue des Fourreurs.

— Et vous venez de la rue des Fourreurs, des piliers des halles, jusqu'à la rue Folie-Regnault?

— Oh! quelquefois, mais moi je traverse Paris comme un autre traverse sa rue, puis j'aime ne pas perdre de vue les amis.

— Est-ce que vous retourniez chez vous?

— Oui, à moins que vous ne préfériez aller ailleurs.

— Je voudrais un endroit où nous puissions causer à l'aise.

— Allons dans la Cité.

— Pourquoi pas aux Halles, puisque vous y demeurez, ou même chez vous?

— Ah çà! vous avez donc des secrets d'État?

— Non, mais un coup à vous proposer.

— Y a-t-il des picaillons?

— Gros comme vous.

Mâchoire-d'Or regarda son compagnon en face.

— Mille tonnerres! s'écria-t-il! Si c'est comme ça, je suis votre homme; car j'en ai rudement besoin de cette braise!

— Vous ne devez pas être embarrassé pour en trouver.

— Vous croyez?

— Solide comme vous l'êtes... et intelligent, s'empressa d'ajouter Vide-Gousset.

— Intelligent... Qu'en savez-vous? dit le bandit.

— Je suppose.

— Eh bien, vous supposez à tort. Tel que vous me voyez, vous avez devant vous un fier imbécile, allez. Figurez-vous que j'ai passé vingt fois déjà devant la fortune, et que vingt fois je l'ai laissée échapper. Il n'y a pas de brute pareille à moi. Je devrais être millionnaire à présent et je n'ai pas un monaco; les toiles se touchent, quoi!

— Vous avez déjà fait, je parie, ce qu'on appelle des affaires?

Mâchoire-d'Or eut un mouvement d'épaules.

— Oh! dit-il, ma réputation est faite; mais je n'ai jamais été heureux là... C'est les autres qui profitent.

Ils avançaient rapidement dans leur course; ils avaient traversé les boulevards et arrivaient à la hauteur de la rue du Petit-Carreau.

— Votre vie en effet a dû déjà être bien accidentée?...

— Oui, j'ai eu pas mal de carambolages... Mais, bah! après nous la fin du monde, et au bout du fossé la culbute.

— Il ne paraît pas trop disposé à entrer en confidence, se dit Vide-Gousset; je voudrais cependant bien savoir au juste à qui j'ai affaire.

— Est-ce que ce serait un mouchard? se disait de son côté Mâchoire-d'Or, sur la défensive; le particulier me semble bien curieux.

Quand ils débouchèrent sur le carré des Halles, la

crainte de ce dernier s'était un peu dissipée, et il se montrait déjà plus communicatif.

Ils se dirigèrent aussitôt vers la rue des Fourreurs et ne s'arrêtèrent même point chez Paul Niquet ou autre débitant du même genre, tant était grand chez tous deux le désir de causer en sécurité et en liberté.

Quoique notre récit ne remonte pas à de longues années, les halles n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, et l'immense et magnifique travail qui s'est fait depuis était à peine ébauché.

Elles avaient encore conservé une partie de l'aspect étrange et pittoresque du Paris du quinzième siècle.

Les halles de 1553 étaient presque entièrement entourées d'une galerie couverte, dont les derniers restes ont tout dernièrement disparu. C'étaient les piliers des halles, qui, sous la Fronde, virent les triomphes oratoires d'un illustre factieux, adoré de la dame du lieu, comme son galant aïeul, et qui dut à sa popularité le titre de roi des Halles.

Elles existaient encore en 1811 telles qu'en 1553, mais tellement insuffisantes, qu'il y eut nécessité de créer dans le voisinage un marché supplémentaire entre la rue des Prouvaires et la rue du Four, aujourd'hui rue Vauvilliers.

Vide-Gousset et son compagnon passèrent au milieu des voitures de toutes sortes qui arrivaient des quatre coins de Paris, de la banlieue et des campagnes, chargées de volailles, de gibier, de poissons et de légumes, et tournèrent rue des Fourreurs.

— Nous n'aurons pas à monter bien haut, dit Mâchoire-d'Or, j'habite au rez-de-chaussée.

— Vous êtes garçon ?

— Oui... c'est-à-dire oui et non, vous me comprenez.

— Parfaitement.

— Oh! mais soyez tranquille... la *largue*, motus, c'est dévoué.

— C'est votre affaire.

— Oh! puis, vous savez... ça ne s'occupe pas de tout ça... pourvu que les *picaillons* arrivent pour la soupe... c'est content.

Il se glissa dans un corridor étroit et frappa à une petite porte dissimulée dans l'ombre.

Vide-Gousset suivait derrière.

La porte s'ouvrit, et les deux hommes se trouvèrent dans une vaste pièce éclairée par les lueurs fumeuses d'une mauvaise lampe dont la lumière tremblotait au vent.

Le vieillard jeta un regard autour de lui et fut frappé de l'aspect misérable qui se trahissait dans les moindres détails de cette habitation sordide.

Une table boiteuse, quatre chaises de paille, un escabeau de bois formaient l'ameublement. Comme rideaux, il y avait du linge qui séchait aux fenêtres. Quelques mauvaises lithographies noircissant dans des cadres de bois peint ornaient la muraille blanchie à la chaux et d'où suintait la misère. Le plafond, crevassé en plusieurs endroits, menaçait ruine, et le carreau, disparaissant sous une couche de boue, était aussi glissant que le trottoir du pilier des halles.

La faible clarté que projetait la lampe brûlant sans verre et sans globe, et charbonnant depuis plusieurs heures sans qu'on songeât à la rafraîchir, ajoutait, s'il se peut, à l'aspect pitoyable de l'ensemble.

Au fond de ce bouge cependant, il y avait une créature humaine. Une femme jeune encore, qui avait pu être belle, mais sur le front de laquelle le vice ou la misère avait depuis longtemps imprimé sa marque implacable.

Cette femme, grande, sèche, blanche et pâle, avait dans sa dégradation conservé encore comme un reste de dis-

tinction native, mais elle était vêtue avec une sordidité repoussante, et son teint flétri, sa bouche plissée, sa chair molle et ses yeux hagards disaient suffisamment qu'elle n'était plus qu'un débris, et qu'aucune intelligence ne surnageait dans cette pauvre tête égarée.

Cette créature était alors accroupie sur un grabat et finissait de ronger un os de volaille qu'elle tenait à deux mains.

A l'appel de Mâchoire-d'Or, elle s'était levée pour lui ouvrir; et sans plus s'inquiéter de l'homme qui l'accompagnait, elle était retournée se jeter sur sa couche.

— Bonjour, la Fauvette, dit le jeune bandit en entrant; il n'est venu personne?

— Personne, répondit une voix presque enfantine.

— C'est bien. Tu peux dormir. J'ai affaire avec le camarade. Nous allons causer là tous les deux sans bruit.

La femme ne répondit rien, se retourna du côté de la muraille, et parut en effet vouloir se livrer au sommeil.

Quant à Mâchoire-d'Or, il approcha une chaise qu'il offrit à Vide-Gousset, et, s'étant assis sur une autre à califourchon :

— Nous voilà seuls, dit-il ; causons.

Vide-Gousset jeta un regard inquiet du côté du grabat.

— Ne craignez-vous pas ?... dit-il.

— Que la Fauvette jaspine?... Aie pas peur, l'ancien ; c'est dévoué, c'est chien couchant ; ça se jetterait sous les roues d'une voiture pour son homme.

— Mais... ça bavarde?

— Elle n'entend pas... La *sorbonne* n'y est pas beaucoup, vous savez; elle est un peu *toc*.

— Allons, se dit Vide-Gousset, qui parut en prendre son parti, agissons comme si nous étions seuls.

— Voyez-vous, dit Mâchoire-d'Or, qui avait posé la lampe sur la table et qui prit sa tête dans ses mains, c'est

une histoire qui n'est pas drôle que celle de cette fille ; mais cette histoire-là, je ne peux pas vous la conter, elle tient trop à la mienne, et, somme toute, elle y ressemble beaucoup.

— Mais pourquoi ne me contez-vous pas la vôtre ?

— A quoi bon ?... ça n'est pas déjà si *rigolo !*

— J'avoue cependant que je serais assez curieux de connaître quelque chose de votre passé, et cette confiance de votre part serait de nature à m'encourager à vous proposer l'affaire qui m'occupe.

— C'est mon histoire que vous voudriez savoir, dit Mâchoire-d'Or, qui, se levant, alla chercher une bouteille d'eau-de-vie, deux verres et posa le tout sur la table ; je ne pourrai toujours vous en dire que ce que j'en sais et certainement pas grand'chose. Mon histoire est intéressante par le mystère qui y préside. Ce qui est séduisant est justement ce qu'on ne peut raconter, parce qu'on l'ignore. Le restant mérite peu qu'on s'y arrête. Néanmoins, c'est panaché.

Là-dessus, découvrant sa magnifique tête et sa face pâle à la lueur tremblotante, il passa sa large main dans les flots de son opulente chevelure d'un blond cendré, et poursuivit ; car c'est le propre et le faible de tous les aventuriers de cette sorte de se complaire à raconter leurs hauts faits :

— Aussi loin que je peux me rappeler, je suis né dans une grande maison où la vie était facile et où je comptais pour quelque chose ; je suis évidemment le fils de cette maison-là. Puis, mes souvenirs se confondent, et je me retrouve sur une grande route où j'ai froid, j'ai faim et je mendie.

Que s'est-il passé ?... Ma foi, je n'en sais rien, toujours est-il que me voilà devenu mendiant, et il faut bien le dire, un peu voleur, maraudeur si vous voulez.

Notez que je n'en éprouve nul regret. Si c'était à recommencer, il est probable que je ferais absolument la même chose, et que je me conduirais de même. Si j'étais resté l'enfant de quelque opulente famille, je serais devenu tout autre chose, c'est évident, et voilà le fait. La faute n'en est donc pas à moi, mais à ceux qui, m'ayant mis au monde, m'ont abandonné; car il est certain que j'ai été abandonné; pour moi, ça ne fait pas de doute. A ceux-là la responsabilité de ce que je suis devenu et peux encore devenir.

Le vieillard écoutait avec beaucoup d'attention.

— Vous avez alors quel âge? demanda-t-il.

— Oh! j'étais tout enfant, tout petit enfant; je me vois encore, tenez, avec ma grosse tête, mes cheveux blonds qui frisaient sur mes épaules, mes gros poings déjà forts et disputant aux chiens de la rue mon déjeuner dans les ruisseaux et les tas d'ordures.

J'avais très-faim étant enfant; ça n'a pas d'ailleurs changé; il me fallait beaucoup de mangeaille; personne ne m'en donnait ni ne me procurait les moyens de la gagner, je la prenais où je pouvais, dans les tas d'ordures, comme je vous disais, ou dans la poche des *pantes*.

Un soir, comment cela se fit-il? Je ne sais trop et ce serait bien long à vous raconter; toujours est-il que j'entrai en connaissance avec un saltimbanque qui m'apprit à faire de très-jolis tours et me promena sur les places publiques.

Plus tard, je compris que ma vocation n'était pas dans les exercices qui demandent de l'adresse et de l'habileté, mais dans ceux qui exigent de la force. Je résolus donc de me servir du poing prodigieux que la nature avait mis à ma disposition, et, quittant la dislocation, je me fis hercule.

Si vous avez voyagé dans les provinces du Midi de la France dans ces dernières années, vous avez dû me rencontrer cassant d'énormes cailloux avec mes poings fer-

més, ou bien enlevant des moellons avec mes dents et les jetant, par-dessus ma tête, à quelques mètres de distance.

Je suis devenu réellement fort dans cette profession où je n'ai guère de concurrents sérieux.

Depuis l'âge de quinze ans je casse des cailloux, je lance des pierres, je lutte dans les foires, je déracine des arbres, j'arrête des chevaux emportés, je dérange une voiture qui me gêne sur ma route, je fais des choses surprenantes et je crève de faim.

— Cependant... fit observer timidement Vide-Gousset.

— Je suis grand mangeur. Si mes poings brisent les cailloux, j'ai un estomac qui les digère, et comme en somme la nature me défend de me nourrir de ces légumes, j'en suis réduit à faire disparaître des gigots qui ne se décrochent pas tout seuls de l'étal du boucher.

Puis je vais vous dire, ajouta-t-il, je suis artiste ; tel que vous me voyez, j'ai rêvé de faire de l'art. Cette force, que quelquefois on me reproche, et que souvent on admire, j'ai pensé parfois à la faire tourner au profit de l'humanité.

Vide-Gousset retint un sourire.

— Vous le voyez, continua Mâchoire-d'Or, je suis un fou, un imbécile. Évidemment, j'étais né pour être autre chose qu'un batteur d'estrade, un pître de foire, un hercule de place publique, je suis un déclassé... j'ai une force qui me gêne et un appétit que je ne satisfais pas. Il y a là un manque d'équilibre, quoique je sois équilibriste, fit-il en riant.

— Mais vous me paraissez avoir abandonné votre métier, si je ne me trompe ?

— Oui, à peu près. Je me suis longtemps associé, mais il arrivait que c'était moi qui travaillais pour toute la troupe ; je m'échinais; et les autres qui pionçaient tortillaient autant que moi ; si bien qu'ils étaient rassasiés quand j'avais encore faim.

Je me suis lassé ; j'ai travaillé seul.

Mais la place publique est à tout le monde et à personne; si bien qu'on me l'a interdite souvent. J'ai eu des ennuis avec les autorités, et comme il m'est arrivé quelquefois de cogner, ça m'a fait des ennemis de gens que je ne connais pas, et qui, paraît-il, sont assez puissants.

Et puis c'est pas encore tout ça : la Fauvette est malade, la tête lui tourne et ça me détraque à mon tour.

Et, devinant une question sur les lèvres de son hôte, Mâchoire-d'Or reprit :

— La Fauvette... ça vous étonne. C'est bien clair, cependant, allez. Son histoire vaut la mienne. C'est l'enfant de quelque richard qui l'a trouvée de trop sur la terre, qui n'a pas eu le courage de la supprimer, et qui s'en est débarrassé.

Ni vu ni connu, va comme je te pousse... la petite *michait* au coin d'une borne quand je l'ai rencontrée ; je l'ai prise, emportée et emmenée avec moi dans les foires. Plus tard, quand elle a grandi, elle m'a rendu des services, et puis, comme elle était jolie, libre, et que ça lui plaisait, nous nous sommes mis ensemble.

Un moment le travail a marché et on a été heureux.

Mais, bah! ça ne dure jamais, la chance! Elle est tombée malade ; la folie lui a pris ; elle a eu des lubies, des humeurs noires, et je n'ai plus voulu qu'elle m'accompagnât.

Alors, moi, qui sais casser les pierres, je ne sais pas faire tomber les sous, et le jeu n'en valut bientôt plus la chandelle. J'en étais pour mes frais de cailloux.

— Dites que le métier vous pèse.

— Oh! ça, c'est vrai. Un tas de badauds qui vous reluquent, des pioupious et des bonnes d'enfants qui vous rient au nez, des bourgeois qui passent en haussant les épaules...

Que de fois j'ai eu envie de laisser là les cailloux et de casser autre chose!

— Vilain jeu.

— Bah! le tout est de s'y mettre.

— Ainsi, en ce moment, vous êtes en chômage?

— Oh! complétement, rien ne va.

— Vous venez pourtant de faire une affaire?

— Quelle affaire?

— Je ne sais, moi, mais d'après ce que j'ai compris...

— Oh! ne parlons pas de cela. Encore une de mes lubies... Je me suis mis en tête de sauver un camarade qui était pincé. Je l'ai tiré de la cage quasi devant ses geôliers. C'est drôle et ç'a m'a posé dans le beau monde où j'ai mes entrées... Mais ces histoires-là, ça ne rapporte rien et ça coûte quelquefois cher.

— Souvent.

— Je sais qu'en ce moment on me recherche, mais on ne me tient pas.

— Il ne faut pas jouer avec cela, dit Vide-Gousset.

— Oh! c'est ma satanée *bobine* qui m'a valu mon malheur. Je suis l'homme du moment, vous savez. Je me dis: mon vieux, tu as du monde à nourrir et toi qui comptes bien pour quatre, attention, veille à ta peau, et si tu risques la cage, que ce soit au moins pour un morceau de pain. Et puis, crac, pour un oui, un non, un ami dans la peine, un camarade dans la gêne, quelquefois rien du tout, le plaisir de braver, me voilà parti à l'aventure. Allez, on a beau faire, on est toujours l'homme de son métier; je suis bien, moi, l'homme qui casse des cailloux sur les places publiques et qui mange des trognons de choux derrière les portes.

— Il faut cependant tâcher d'être sérieux.

— Je vais le devenir.

— Risquer sa vie ou sa liberté, puisqu'on n'a rien sans

peine ou travail, soit; mais à bon escient et avec un profit.

— Vous parlez comme un livre.

— C'est que je suis vieux et que j'ai de l'expérience.

— Qu'est-ce que ça coûte?

— Bien des années et souvent la vie entière.

Mâchoire-d'Or se mit à rire.

— A ce prix-là, c'est trop cher, dit-il.

— Je vous prête la mienne pour rien.

— J'accepte.

Il versait alors de l'eau-de-vie à plein verre et Vide-Gousset ne touchait pas au sien.

— Buvez donc, dit-il.

— Je ne bois jamais.

— Cependant, tantôt au caboulot?

— Je faisais semblant... et puis un moment je me suis oublié.

— Si vous ne buvez pas, vous mangeriez bien, peut-être?

— Quelle heure est-il?

— Quatre heures environ.

— Eh bien! je ne dis pas non.

— Attendez-moi dix minutes et on va nous apporter ici même à déjeuner.

Cette idée sourit à Vide-Gousset.

— Allez, dit-il, et ne ménagez rien, c'est moi qui paie.

Il jeta une poignée de louis sur la table.

— Du moment que vous le prenez de cette façon, dit le jeune homme, on va vous servir un balthazar.

Il se leva d'une enjambée, sauta chez le marchand de vin dont l'arrière-boutique donnait sur la même cour faisant face à son logement, et revenant aussitôt avec une brassée de bois et de sarments, il jeta le tout dans la cheminée et y mit le feu.

Presque aussi vite un garçon arrivait, mettait une nappe sur la table crasseuse, et dressait un couvert pas

absolument luxueux, mais propre, luisant et confortable.

Le linge trancha par sa blancheur sur la teinte sombre du gîte.

Une rangée de bouteilles poudreuses, coiffées de leur cachet rouge et vert, s'alignaient étonnées de l'étrange aventure.

Deux énormes plats chargés d'huîtres, rutilantes et ruisselantes dans leurs coquilles nacrées, apparurent aux deux bouts de la table.

Ce fut comme un parfum inconnu qui se répandit dans l'horrible taudis.

La lampe fumeuse fit clair et jeta ses lueurs sur le ruolz jauni.

Mâchoire-d'Or éprouva comme une joie violente qui se manifesta dans tous ses traits. Il se transfigura. Ce déclassé avait du cœur, de la tête, des poings et de l'estomac. Quand il n'avait rien à broyer et à digérer, il méditait les crimes les plus noirs, et, en attendant, accomplissait des actions héroïques.

Tête étrangement conformée, nature dévoyée, tempérament de fer, de feu, de sang et de boue, c'était un homme à attendre un passant au coin d'une rue pour l'assassiner, et, oubliant sa pensée coupable, lui faire l'aumône s'il le reconnaissait malheureux.

Il prit place à table avec une espèce de frénésie, puis, se retournant, il jeta un œil attendri du côté du grabat. La Fauvette qui avait dormi venait de se réveiller. Le parfum âcre des huîtres l'avait prise à la gorge. Elle se souleva sur sa couche et regarda. Elle vit mal d'abord, puis elle vit mieux, et il y eut un sourire sur ses lèvres blêmes.

— Allons, viens-tu te mettre à table? dit Mâchoire-d'Or. Monsieur t'invite.

Elle hésita.

— Viens donc ; ne te fais pas prier ; c'est pas tous les jours fête.

Elle se leva, avança, s'assit à la table, et dit simplement :

— Monsieur est bien bon.

Puis elle mangea, et de grand appétit.

La folie qui était née dans le cerveau de cette femme venait sans doute du vide qui s'était fait souvent dans son estomac. Elle eût mangé tous les jours qu'elle eût pensé toutes les heures. Alors que la tête ne se trouvait pas dans le dédale de la raison, le corps, tout vacillant et brisé qu'il fût, reprenait tous ses droits.

Après les huîtres vinrent les côtelettes et un énorme morceau de chester.

On se fût cru de l'autre côté de la Manche.

Le festin terminé, la Fauvette retourna sans rien dire à son grabat, et les deux hommes, ayant approché la table de la cheminée et s'étant fait servir le café, se retrouvèrent seuls.

— Eh bien, voyons, dit Mâchoire-d'Or, bourrant avec son pouce une énorme pipe contenant au moins dix grammes de tabac, et l'allumant au moyen d'un tison enflammé qu'il prit avec ses doigts, maintenant que vous me connaissez, que vous savez quel homme je suis, me trouvez-vous digne de votre confiance et capable de vous servir?

— Peut-être.

— Vous n'êtes pas certain?

— C'est que cela dépend de vous.

— Si cela dépend de moi et qu'il y ait beaucoup d'argent à gagner, je suis votre homme.

— C'est que... Combien vous rapporte généralement une opération?

Mâchoire-d'Or eut un bon rire.

— Opération, fit-il, le mot est joli... Mais je vous l'ai

dit, presque rien, rien. Je travaille en artiste, je suis philosophe, je redresse les torts de la société, je combats contre les injustices du sort, mais pour ce qui est de m'enrichir... bernique !

— Il s'agirait ici de plusieurs milliers de francs.

Le fumeur prêta l'oreille.

— Seulement, vous ne pourriez faire l'affaire seul.

— Combien faudrait-il d'hommes avec moi?

— Au moins trois.

— Trois... Eh bien ! alors je n'ai besoin de personne : seul, j'en vaux quatre.

— Je n'en doute pas, dit Vide-Gousset, qui ébaucha un sourire.

— Vous auriez tort d'en douter, fit Mâchoire-d'Or, brandissant son poing monstrueux ; je ne crains pas dix hommes bien déterminés.

— C'est bien aussi sur votre force que je compte ; autrement, il vous faudrait être quinze pour l'affaire dont je parle.

— Un siége en règle.

— A peu près.

— Un régiment à combattre? un poste à enlever?

— Mieux que cela, une armée, une armée de valets.

— Oh! si ce ne sont que des *larbins*, dit l'hercule avec dédain, ils peuvent être trente s'ils veulent. Mais... nous disons alors que nous serons quatre.

— Oui... ce nombre me satisfait... Seulement il faudrait trouver ces trois hommes.

— Ne vous en inquiétez pas ; je les ai sous la main, et des gaillards, je vous en réponds, habiles et expéditifs.

— Quand les aurez-vous?

— Aujourd'hui, s'il le faut.

— L'affaire est pour la nuit de demain ; je voudrais voir ces hommes ce soir.

— Vous les verrez.

— Il n'en manquait pas chez les pégriots. Eh bien! je vous avoue...

— Que vous manquiez de confiance; je vous crois, c'est de *la salicoque*. Ces gens-là, ça n'a pas deux liards de courage... Ça coupe la poche à une femme, ça fait un porte-monnaie pour trois francs, mais ça recule devant une patrouille.

— Oui, je crois même, dit Vide-Gousset en souriant, que ça n'a jamais songé à aller au-devant. Eh bien! voilà qui est convenu, ajouta-t-il; ce soir ici, à neuf heures, vous serez quatre, et nous arrêterons notre plan de bataille pour la nuit.

— Mais...

— Quoi?

— Il faut que je sache...

— Des détails?... Ce soir... Soyez tranquille, vous aurez tout cela. Trouvez-moi trois hommes, voilà le principal, et la leçon sera faite par moi.

— Mais que dire à ces hommes?

— Peu de chose.

— Je suis dans les meilleures conditions pour cela.

— C'est ce qu'il faut.

— Y aura-t-il *escarpe?*

Mâchoire-d'Or demanda cela avec indifférence, et Vide-Gousset répondit sans hésitation :

— C'est plus que probable.

— Ah!

— Est-ce que cela ne vous va pas?

— Oh! mon Dieu! tout de même; c'est que, je vais vous dire, vous m'avez fait bien déjeuner, et je ne vaux rien au dessert pour ces sortes d'histoires.

— Je comprends cela.

— Affaire de digestion.

— Eh bien! ce soir tu ne souperas pas, et nous déjeunerons demain matin de meilleur appétit.

— C'est convenu. Après tout, je ne dois rien à personne; personne n'a jamais rien fait pour moi... Je suis l'enfant de la borne et du ruisseau. Je serais trop bête de ménager les autres et de crever de faim quand je peux bien manger.

Se grisant de ces réflexions, comme pour achever d'étouffer la révolte de ses bons instincts, non encore pervertis sans retour, il continua longtemps sur ce ton.

Quand Vide-Gousset se retira, il hochait la tête.

— Trop philosophe, se disait-il, ça cause trop, ça cherche, ça réfléchit, ça discute, mauvaise pente... Heureusement que tous ces beaux raisonnements ne résistent pas à la vue d'une poignée d'or. La misère est là qui veille et qui vous empoigne au plus fort d'un beau raisonnement. Puis cet homme-là a de trop forts appétits. Il lui faut boire, manger, vivre comme dix... Le sang qui coule doit lui dégager la tête et assouvir sa nature exubérante.

Il marchera.

Le soir, à neuf heures précises, le tentateur arriva, exact au rendez-vous.

Les deux alliés, pour la seconde fois, étaient en présence.

— Vos hommes? dit le premier.

— Ils seront ici à dix heures.

— Nous pouvons compter sur eux?

— Comme sur moi-même.

— Bien... Tant mieux, alors, qu'ils n'arrivent que dans une heure, nous allons causer.

Il s'informa de ce qu'ils étaient, d'où ils sortaient, et, satisfait des réponses, il passa à un autre ordre d'idées.

— Il faut que je vous explique, dit-il, ce que j'attends de vous, car le moment est venu de ne rien vous cacher.

Là-dessus, il entama une histoire impossible, d'où il ressortait qu'il était lésé, dépouillé, et qu'il y avait néces-

sité absolue de *supprimer* deux personnages, cause de tout ce préjudice, afin de rétablir l'équilibre rompu par une flagrante injustice.

L'hercule forain prêta l'oreille avec beaucoup d'attention à cet imbroglio.

Mais en vain se le fit-il répéter, il n'y comprit pas plus la seconde que la première fois.

— Eh bien, y êtes-vous à présent? fit le narrateur.

— Ma foi non... Tenez, l'ancien, vous perdez votre salive, c'est pas la peine de vous époumonner.

— Pourtant, il me semble...

— Il vous semble mal. Voyez-vous, moi, j'ai pas besoin d'en savoir si long. D'abord, on dit les choses ou on ne les dit pas. Faut pas faire le malin avec les amis. Je ne vous demande pas tout ça, moi, pas vrai? Vous n'avez qu'à expliquer ce qu'il y a à faire...

— Et à payer?

— Comme de juste.

— Au moins, là-dessus, m'avez-vous bien compris?

— Parguié! Ça tombe sous le sens; il y a deux individus qui vous font obstacle...

— Il s'agit de les ôter de mon chemin.

— C'est net... Et il s'agit d'un vieux bonhomme et d'une petite fille.

— Ho! ho! le bonhomme est encore vert, et la petite fille est presque une femme.

— Tant mieux... Car, voyez-vous, les têtes blanches, ça me gêne, et les têtes blondes... oh! les têtes blondes, ça me chiffonne.

En ce moment la porte s'ouvrit et donna entrée à la Fauvette, qui avait dans ses bras un petit enfant de deux ans et quelques mois qu'elle posa sur le grabat.

— Je l'avais envoyée faire un tour, dit Mâchoire-d'Or à l'oreille de Vide-Gousset, pour que vous soyez plus à votre

aise pour parler ; mais c'est par précaution, vous savez.

— Et cet enfant ?

— Le chérubin... vous ne l'avez pas vu parce qu'il était couché hier quand nous sommes arrivés ; d'ailleurs il n'était pas ici. Il a des amis, le chérubin, il va dans le monde et dort en ville.

— C'est donc à vous, cet enfant?

— Oui ; mais nous avons une voisine qui l'a pris en affection et qui l'attire chez elle. Ma foi, je le lui laisse, moi ; il mange et il boit mieux qu'ici. Puis il est préférable que, tout jeune, il s'habitue à ne pas trop me voir. Il peut me perdre à jamais ou me retrouver vieillard. Dans nos métiers on ne sait pas qui vit ou qui meurt, qui s'épanouit à l'air libre ou traîne à l'ombre.

Et, tout en parlant, l'hercule, qui s'était levé, embrassa la Fauvette au front et lui prit l'enfant des bras.

— Nous disions donc, fit-il, en revenant à sa chaise, s'asseyant et plantant le petit être sur ses genoux, que l'affaire est pour deux heures du matin.

— Oui ; quand vos hommes seront là, je vous donnerai tous les détails. Il n'y a aucun danger à courir.

— Il n'y aurait pas moyen de ménager ?...

Vide-Gousset pâlit.

— Oh ! seulement l'enfant !

— Mais, malheureux, tout est perdu alors.

— Soit, n'en parlons plus, on fera ce qu'il faut faire.

Et tout en réfléchissant à la mauvaise action qui lui était proposée et qu'il acceptait, Mâchoire-d'Or, de ses gros doigts, jouait avec les boucles blondes de l'enfant qu'il appelait Chérubin.

On eût dit, en effet, un véritable chérubin. Il était mis pauvrement, mais avec assez de propreté, et son petit visage souriait de bonheur de se sentir sur les genoux de

l'homme qui souvent l'accablait de caresses et lui avait toujours montré une grande affection.

— Voyez-vous, disait-il; j'aime cet enfant-là... Je ne sais pas pourquoi, mais ces choses-là, qui ne s'expliquent pas et qui sont bêtes, sont plus fortes que soi. Je ne devrais pas l'aimer, je ne devrais aimer personne, car personne, moi, ne m'a aimé que cette Fauvette, qui est folle aujourd'hui, et qui, dans un plus grand accès de folie encore, m'a donné ce chérubin.

Je vous jure bien que je ne l'attendais pas à ma table, ce jeune particulier. Pourquoi faire et qu'y fera-t-il?... Mon métier ne va plus, je ne peux pas m'établir puisque je n'ai pas le sou, je ne peux pas aller chez les autres, j'effraie les patrons, j'en vaux dix, tout le monde n'a pas besoin de dix serviteurs.

Qui est-ce qui voudrait me nourrir; et puis, qu'est-ce que je puis faire?... Domestique, moi, jamais... Et puis, voyez-vous encore, je suis trop brusque, trop brutal. Un jour que je travaillais chez un patron, il n'a pas paru content, et cependant j'avais sué pour lui; alors je l'ai pris d'une main et jeté à vingt pas. Il en a été quitte pour un mois au lit, et moi, j'ai perdu ma place.

— Je le crois bien.

— Je ne peux donc plus que voler... Vilain métier par ce temps de bonnets à poil. La rousse est trop bien faite aujourd'hui et il y a trop de moutons. Je vais me faire pincer ce matin, c'est sûr, et je ne comprends pas que je sois encore là. Alors, une fois parti, que fera la Fauvette, avec le môme?... Ça ira trôler par les rues, et puis on les mettra aussi dedans.

La Fauvette mourra, et le gosse peut-être grandira; puis, devenu homme, il cherchera ses auteurs.

On lui dira qu'ils étaient des gueux crevés au grand-pré, sinon pis. On le regardera de travers, en mettant les mains

sur ses profondes quand il paraîtra, et il se dira que, ses parents ayant fait de cette façon, il n'a pas autre chose à faire que de les suivre.

Et vous croyez que ce n'est pas guignolant de penser à ça?

Au lieu que, décrassant ce môme, l'envoyant chez les savants, lui donnant de quoi béquiller à son besoin, vous aurez dans vingt ans un beau gars, gagnant bien sa vie et bon à quelque chose.

Le bohême s'arrêta avec un gros soupir.

Le vieux démon sentit que c'était là son faible et le prit par ce joint.

— Tout cela est ma foi parfaitement raisonné, mon garçon, fit-il; et c'est votre bonne veine qui m'envoie, car si notre opération arrive à bien, ce que vous rêvez pour la mère et l'enfant, vous l'aurez.

— Ah! si c'était vrai... Mais, voyez-vous, l'ancien, les promesses...

— Je compte vous donner avant peu quelque chose de plus solide, et vous n'imaginez pas que je lésinerai si vous me débarrassez d'un obstacle...

— Deux!

— Deux, oui.

— J'entends que, le coup fait, vous soyez assez riche pour ne plus voler une épingle et devenir un bourgeois irréprochable.

Mâchoire-d'Or secoua la tête d'une façon à la fois ironique et incrédule.

— C'est un peu tard! prononça-t-il.

— Assez riche, insista le tentateur, pour sauvegarder cet enfant du bourbier.

— Pour l'enfant! s'écria l'aventurier galvanisé; pour l'enfant, oui!... commandez!

Il se leva sur ce mot, dans une attitude et avec un geste

terribles, pour quiconque savait quel ordre il attendait.

Vide-Gousset, rayonnant, allait répondre, quand la porte s'ouvrit, donnant passage à trois nouveaux personnages.

XX

L'APPÉTIT VIENT EN MANGEANT.

C'étaient les compagnons embauchés par l'hercule.

Vide-Gousset n'eut besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître que celui-ci les avait choisis à souhait.

C'étaient des gaillards robustes, dans la force de l'âge, de mine à commettre sans sourciller les pires des forfaits.

Mâchoire-d'Or remit à la Fauvette l'enfant qu'il avait dans les bras, et, réunissant les trois bandits dans un coin, il leur désigna du geste l'homme aux cheveux blancs.

— C'est ce vieux-là qui finance, fit-il, et qui y va gaiement.

— C'est bon, répondit l'un d'eux, on lui en donnera pour son argent.

Vide-Gousset s'approcha et leur expliqua le service qu'il attendait d'eux.

— Ce n'est que cela? dit l'un.

— Ce n'est pas une affaire, dit un autre.

— M'est avis que nous ferions bien de nous mettre tout de suite à la besogne, dit le troisième.

— Non, c'est pour deux heures du matin ; vous n'aurez qu'à prendre rendez-vous avec Mâchoire-d'Or, c'est lui qui vous conduira. Je dois vous répéter, ajouta-t-il, qu'il n'y a aucun danger pour vous.

— Hum ! hum ! fit l'un ; après tout, qui ne risque rien n'a droit à rien.

— C'est bien simple. J'ai des intelligences dans la place, et tout est préparé pour vous recevoir. Vous n'aurez nul besoin d'escalader les murailles, la grille sera entr'ouverte; les portes dans l'intérieur seront mal fermées, et, sans que personne vous guide, vous trouverez immédiatement accès dans la pièce où se tient la jeune fille et où vous rencontrerez probablement aussi son père.

— Mais il peut arriver?..,

— Il n'arrivera rien que ce que vous saurez d'avance. Le personnel de la maison, qui est considérable, sera en partie absent. Les uns pour un fait naturel, les autres par divers moyens qui ne peuvent inévitablement que réussir.

— Mais il restera toujours quelqu'un ?

— D'autres domestiques peut-être. Deux femmes et un homme. L'homme, qui couche dans la partie supérieure de l'hôtel, sera enfermé dans sa chambre à triple tour. L'une des deux femmes dormira profondément, aidée d'ailleurs par un puissant narcotique. Et quant à l'autre, si elle ne dort pas, elle fera semblant.

— Diable...

— Ne vous inquiétez point de celle-là. Elle est dévouée, et elle est prévenue. S'il se présentait un obstacle, c'est elle qui le lèverait pour vous. Si vous étiez menacés d'un danger imprévu, c'est elle qui vous sauverait.

— Mais cela ira tout seul alors, dit Mâchoire-d'Or.

— C'est un beurre, ricana le plus ignoble.

— Rien à faire, dirent les autres.

— Si, dit Vide-Gousset, qui était très-pâle... réussir...

— Moi, je me charge de la demoiselle, dit un des misérables au visage bas, cupide, et dont le front écourté et le masque aplati indiquaient les horribles instincts.

— Et moi, du bonhomme, dit un autre.

— Alors, moi, il ne me restera qu'à regarder, dit Mâchoire-d'Or en riant.

— Tu nous conduiras, dit le troisième.

— Vous savez bien que dans une affaire je fais ma part comme les autres, dit-il avec une fierté trop apparente cette fois pour être bien sincère.

— Eh bien! tout est convenu, dit l'un, il ne nous reste plus à nous entendre que sur un point.

— Je vous attendais là, dit Vide-Gousset, qui, tirant un portefeuille, le posa sur la table.

Les quatre hommes le regardaient avec avidité et suivirent tous ses mouvements.

Quant à lui, il ouvrit le portefeuille, en sortit quatre billets de cinq cents francs et les partagea entre les quatre acolytes.

— Je pense que c'est là un à-compte? dit l'un d'eux, ne pouvant, malgré le dédain qu'il affectait, dissimuler l'épanouissement de sa joie.

— C'est bien ainsi que je l'entends et ce n'est même pas le dernier que vous recevrez.

— Ah! bah, firent-ils tous à la fois.

— Cette nuit, à deux heures du matin, à l'heure où vous devez être à la grille de la maison désignée, vous trouverez un homme à moi qui vous remettra cinq cents autres francs.

— Tiens, cette farce! Pourquoi pas nous les donner tout de suite?

— J'ai mon idée.

— Et elle n'est pas bête, ton idée, mon vieux, dit l'homme au visage cupide, et elle me va assez; ce sera toujours mille francs avant le coup.

— Comme vous dites... Maintenant je vous donne rendez-vous à quatre heures, rue de la Licorne, dans la Cité, au cabaret des *Trois Singes*. Je saurai déjà ce qui s'est

passé et comment vous vous êtes acquittés de votre mission.

— Ah! bah!... Mais par qui?

— C'est mon affaire. Si la besogne est faite à moitié, il y aura deux mille francs pour chacun.

— Comment, à moitié! dit l'un. Elle sera faite tout à fait, tonnerre de Brest!

— Eh bien! alors j'aurai l'honneur et le plaisir de vous offrir à déjeuner et cinq billets de mille francs.

— A chacun?

— Bien entendu.

Les quatre bandits, Mâchoire-d'Or le premier, furent émerveillés. Six mille francs! Jamais ils n'avaient eu cette somme en leur possession. Ils avaient peut-être assassiné dans leur vie un malheureux pour cent sous. Pour six mille francs, ils eussent brûlé Paris. Et la somme leur paraissait si phénoménale que, pour en jouir quelques semaines, ils n'eussent peut-être pas hésité à se faire tuer eux-mêmes après.

— Mais avez-vous bien réfléchi, dit l'un d'eux, que cela vous fera vingt-quatre mille francs?

— Oui, dit Vide-Gousset en souriant, soyez tranquilles, j'ai le moyen de vous payer, et vous ne perdrez pas un sou.

— Certainement, c'est joli comme ça en paroles, dit un autre; mais on ne sait pas toujours avec qui l'on traite, et l'on peut très-bien quelquefois être floué.

— Bah! entre voleurs, dit Mâchoire-d'Or, cela s'est vu.

— Ah! mais non, dit le troisième, je ne l'entends pas ainsi, et je ne veux même pas de vos billets.

— Que voulez-vous donc? dit Vide-Gousset étonné.

— De l'argent, ou plutôt de l'or.

— Vous en aurez; je m'en procurerai. Vous aurez d'ailleurs pour garantie, — ajouta-t-il, — les cinq cents francs

que vous avez reçus, les cinq cents autres que vous recevrez, et ma parole d'honnête homme.

— Ah ! elle est pommée, celle-là !

Ce fut une partie de rire à se tordre.

— Nous l'acceptons, dit Mâchoire-d'Or, redevenant sérieux. Vide-Gousset est connu parmi les amis pour avoir du foin dans ses bottes, et je crois qu'il n'aurait aucun intérêt à se faire des ennemis dans la fripouille.

— C'est vrai, dit Vide-Gousset.

— Puis, c'est un malin, ajouta Mâchoire-d'Or, et il sait que deux fois on ne refait pas les amis. Quant à moi, un homme qui me tromperait, je l'écraserais d'un coup de poing, sans pitié, comme une mouche.

— Eh bien ! vous voilà de bonnes garanties, dit le vieillard ; maintenant, comptons les uns sur les autres et séparons-nous.

— Et rue de la Licorne à quatre heures.

— Au cabaret des *Trois Singes*.

— Ah ! encore un mot, dit l'un d'eux qui était à la porte et qui revint sur ses pas, nous ne sommes pas des cambrioleurs de balle, et ce sont des affaires plus sérieuses qui nous réclament. Mais enfin si on trouvait là, sous sa main, à sa portée, quelques brimborions agréables, est-ce qu'on n'aurait pas le droit... de les mettre dans sa poche ?

— Fi ! dit Mâchoire-d'Or avec un geste de mépris.

— Laissez donc, fit Vide-Gousset, c'est trop juste, j'avais oublié de vous le dire, je ne défends pas un tour de main, mais prestement et pas plus.

— A la bonne heure, fit celui qui avait parlé.

— Seulement encore...

— Ah ! il y a un seulement.

— Seulement, que ce ne soit qu'après besogne faite, et de façon à ne pas compromettre votre retraite.

— Oh ! ça c'est notre affaire.

Les trois coquins s'éloignèrent enfin.

Vide-Gousset, resté seul avec Mâchoire-d'Or, lui dit :

— Veillez sur ces hommes, ou leur cupidité sera cause que vous serez tous pris.

— Pourquoi cette autorisation de vol ?

— D'abord, parce qu'ils s'en seraient fort bien passés s'il m'avait plu de la leur refuser ; ensuite, parce qu'il ne m'est pas du tout désagréable qu'ils volent un peu, histoire de détourner les soupçons de la police, qui, sachant avoir affaire à des voleurs, ne poursuivra pas ses recherches ailleurs.

— Vous êtes un malin.

— Ceci, mon ami, c'est l'a b c du métier.

Il reprit :

— Etes-vous content de moi ?

— Mais oui.

— Trouvez-vous que je paie bien ?

— Sans doute.

— Eh bien, ce n'est pas tout. Vous avez touché cinq cents francs avec les autres, en voilà cinq cents en dehors. C'est mille que vous recevrez à la grille encore, et ce n'est pas cinq mille, mais dix mille que je vous offrirai demain matin au déjeuner qui doit nous réunir rue de la Licorne.

— Vous avez donc un bien grand intérêt à ces deux morts ?

— Je n'ai pas besoin de vous le dire.

— Suffit ! vous serez satisfait.

— Avec l'argent que je vous donne, si vous voulez, voilà cet enfant que vous aimez à l'abri pour toujours.

Mâchoire-d'Or réfléchissait.

— Si vous avez un si grand intérêt, que ne payez-vous davantage? dit-il.

— Comment ! s'écria Vide-Gousset étonné ; mais je croyais... au contraire.

— Oui, sans doute, douze mille francs, c'est beaucoup d'argent, mais savez-vous ce que je risque, moi ?

— Comme tous ceux...

— Non pas, vous ne risquez rien, vous.

— Vous pouvez me dénoncer.

Mâchoire-d'Or eut un magnifique mouvement d'épaules.

— A quoi bon ? dit-il, avec un geste qui signifiait : Je ne mange pas de ce pain-là.

— Je deviendrais alors l'accusé principal et vous ne seriez plus condamnés que comme complices.

— Sans doute, si nous vous dénonçons et si l'on nous croit. Or, nous ne vous dénoncerons pas, et si nous le faisons on ne nous croira pas. On ne croit jamais des gens de notre sorte. On leur demande des preuves ; des gens comme vous n'en laissent pas traîner.

— On y tâche du moins.

— Ensuite vous vous défendrez, vous nierez, et nous en serons quittes pour la tête de moins.

— Je croyais que vous vous trouviez bien payé.

— Non, dit Mâchoire-d'Or, qui était tout pâle, on ne tue pas deux personnes pour quelques milliers de francs.

Vide-Gousset fit un soubresaut.

— Oh ! je sais ce que vous allez me dire, que je tue pour beaucoup moins. Eh bien ! vous vous trompez, ce n'est pas dans mes goûts de jouer du surin, et cela ne m'est arrivé que deux fois : la première, pour ressaisir ma liberté ; la seconde, pour sauver la tête d'un camarade. Il faut vous dire que, dans les deux cas, ils étaient trente contre moi.

Vide-Gousset eut la chair de poule ; son échafaudage

patiemment élevé, menacait ruine. L'hercule lui échappait. Comment allait-il faire?...

— Combien voulez-vous? dit-il.

— Écoutez, j'ai un aveu que je peux vous faire. Votre opération me répugne, je n'aime pas le sang. Un jour, emporté par mon satané caractère ou pour briser des liens qui m'enchaîneront, je tuerai peut-être tout autour de moi, je ferai un carnage. On se jettera sur moi, on me garrottera et on me portera tout bouillonnant encore sous le couteau de la guillotine. Ce sera justice. La société aura agi dans son droit en se mettant en garde contre la fureur d'un fou que le sang aveugle, mais elle n'aura pas eu affaire à un assassin de basse pègre, qui escarpe lâchement dans l'ombre des gens incapables de se défendre.

— Alors vous revenez sur ce que vous avez dit.

— Je ne sais, mais écoutez ce que je vous dis à présent :

Je suis sans le sou, j'ai faim aujourd'hui et j'aurai faim demain. Il me faut manger et personne ne veut me donner du travail. Si je ne vole pas aujourd'hui, il faudra donc bien que je vole demain. J'ai là une pauvre femme que j'ai trouvée dans les mauvais jours, et qui jamais, elle, ne m'aurait abandonné, je ne dois pas l'abandonner non plus; j'ai là ce pauvre momignard que je dois faire vivre et que je voudrais bien aussi faire honnête homme. Tout cela, c'est bien difficile sans argent.

Mettez-moi à même, comme vous l'avez dit d'ailleurs, d'assurer contre la misère la femme et l'enfant, mettez-moi à même de pouvoir attendre du travail... Eh bien, je vous appartiens un jour corps et bras.

— Combien voulez-vous donc?

— Cinquante mille francs.

Vide-Gousset commença un éclat de rire qui s'arrêta dans sa gorge.

— Cette affaire m'en coûte trente mille rien qu'ici, sans compter les frais faits au dehors et dans l'intérieur de la maison.

— Ça ne me regarde pas.

— Vous avez vingt mille francs.

— N'en parlons plus.

Mâchoire-d'Or se jeta sur un escabeau de bois et prit sa tête dans sa main.

— Pensez donc, disait Vide-Gousset, dix-huit mille francs à ces hommes et vingt mille à vous, vingt-deux mille, tenez, voilà les cinquante mille francs.

— Il me les faut à moi tout seul.

— C'est impossible.

— Je vois bien que vous n'acceptez pas, et cela me fait plaisir; je sens que je m'embarquais là dans un mauvais pas.

Le tentateur comprit que le moment était mauvais, l'hercule tenait du lion : à jeun, il était capable de tout pour manger; une fois rassasié, les mauvais instincts s'effaçaient.

— Si vous étiez raisonnable! fit-il.

— Marchez avec les autres, dit négligemment le jeune homme.

— Vous savez bien que je n'ai confiance qu'en vous.

— Vous avez peut-être tort.

— Non, si j'ai votre parole.

— Et vous ne l'avez pas encore?

— Je l'achète vingt-cinq mille francs.

— Oh! vous m'ennuyez, à la fin. Ce sera cinquante mille, et pas un mot de plus. Cinquante mille francs, et je tue, je cogne, je ravage ce que vous voudrez; je ne suis plus un homme, mais une brute, un sauvage.

Vide-Gousset sentit renaître l'espoir, et se résigna en songeant à l'énormité du résultat.

— Eh bien, soit, dit-il ; vous les aurez, mais après réussite.

— Je ne l'ai jamais entendu autrement.

Là-dessus, prenant le bras de son homme, l'hercule le planta devant lui comme il eût fait d'un enfant, et d'un ton péremptoire :

— Il me sera compté par vous, sur table, cette nuit, cinquante mille francs, rue de la Licorne.

— Je n'ai qu'une parole, et de ce pas je vais préparer la somme.

— Et que le compte y soit! dit Mâchoire-d'Or auquel l'appât d'un pareil gain montait au cerveau, sinon, foi de banquiste, je vous écraserais aussi, pendant que j'y serais !

Cette exaltation acheva de tranquilliser l'organisateur de l'odieuse trame.

— Allons, allons, se dit-il à part lui, ça sera cher, mais je réussirai.

Un heure après, ayant regagné son hôtel du boulevard, après avoir flâné un instant au milieu de la foule des amateurs qui encombrent l'asphalte à cette heure, il sonna et remonta chez lui avec la placidité d'un homme qui revient du cercle en fumant son cigare.

XXI

LA VEILLÉE DE LA MALADE.

Depuis la fameuse nuit passée chez la Durandeau par Rivarez, Coquillard, Durocq et Coralie Darbo, trois jours déjà s'étaient écoulés...

Dans ces trois journées, les événements s'étaient précipités.

Le duel, dont on sait les résultats, avait eu lieu, et Jacques Raymond, ramené chez lui et consumé par une fièvre ardente qui menaçait de le retenir au lit plusieurs semaines, n'avait pas encore repris complétement ses sens.

Cependant, d'après l'avis de deux médecins qui l'avaient visité, sa vie n'était pas en péril, et un mois au plus était nécessaire pour le ramener à la santé.

Le mariage n'en était pas moins retardé encore une fois, et Coquillard s'en montrait désespéré.

Un homme qui n'avait point du tout perdu son temps, c'était Taboureau.

Après le duel, il recevait la visite de Rivarez et lui-même se transportait dans l'après-midi aux Ternes, où avait lieu l'entretien que nous avons surpris avec l'empoisonneuse.

Ce soir-là, après avoir constaté le double échec qu'il venait d'éprouver, il s'était promis quelque répit.

Il y a des moments où les événements naissent d'eux-mêmes, et où les simples règles de la prudence conseillent de ne les point activer.

Mais l'état de Renée qu'il apprenait le soir même déjouait ses nouveaux plans et lui ordonnait au contraire d'agir coûte que coûte.

Le médecin affirmait la mort de la baronne sous quelques jours, immédiatement peut-être.

Celle-ci refusait de souscrire à son désir et avait manifesté son refus de façon à lui laisser deviner qu'elle connaissait bien des choses qu'elle n'avouait pas, et qu'elle était de caractère à lui résister jusqu'à la dernière heure.

Il y avait un parti prompt à prendre, et il n'était point l'homme des demi-mesures, il l'avait pris aussitôt.

A cinq heures il était à son bureau.

Quelques heures après, un notaire arrivait, et alors se jouait la comédie à laquelle nous avons assisté.

Il avait un testament en règle dans sa poche, il pouvait frapper.

Le soir de cette même journée, il gravissait la rue Folie-Regnault, et, sous le nom de Vide-Gousset, surnom qui lui avait été donné alors qu'il commençait l'usure dans les plus infimes régions, il gravissait le seuil du cabaret des pégriots, et faisait connaissance avec Mâchoire-d'Or.

Dans la nuit qui suivit, il combinait le plan du crime horrible dont il ne craignait pas de se souiller encore.

Il quittait Mâchoire-d'Or au petit jour et le retrouvait dans la soirée.

Le plan combiné était alors mûri, arrêté. L'exécution devait en avoir lieu dans la nuit prochaine. C'est à cette

nuit même que nous sommes arrivés, à quelques heures à peine du moment désigné pour le crime.

Ces trois jours, Coquillard les avait passés dans un état de désespoir morne et d'inquiétude mortelle.

Abandonnant la direction de ses affaires à ses employés et à ses amis, il avait partagé son temps entre les soins que réclamait la situation de Jacques Raymond et celle plus délicate encore de Geneviève, l'innocente victime si rudement et si brutalement frappée.

Raymond l'avait quittée alors qu'elle était hors de danger.

Si aucune autre tentative criminelle n'avait lieu d'ici quelques jours, on devait espérer qu'en suivant le traitement qu'il avait eu soin d'indiquer par écrit, jour par jour et heure par heure pendant un temps assez long, avec différentes annotations prévoyant toutes les crises qui pouvaient se manifester, la malade allait une fois de plus entrer en convalescence.

Les vomissements avaient disparu, les vives sensations de brûlure dont elle se plaignait tant à l'épigastre, dans l'estomac et à la gorge cessaient peu à peu... Les pesanteurs de tête n'existaient plus. Un état de calme et d'atonie succédait à l'attaque violente qui avait secoué tout ce pauvre corps déjà si frêle et si maltraité.

Ce qui persistait, c'est une immense faiblesse et une espèce d'étourdissement.

Les sens de la vue et de l'ouïe étaient atteints et ne fonctionnaient pas avec régularité et précision.

L'estomac repoussait la nourriture.

Les jambes refusaient leur concours, et la malade pouvait à peine hasarder quelques pas dans sa chambre.

Cependant elle se déplaisait tant au lit, s'y trouvait si mal à l'aise, qu'elle se levait et essayait de se maintenir

dans son fauteuil le plus longtemps que cela lui était possible.

Jacques Raymond, dans ses ordonnances, avait prévu le cas, et avait déclaré qu'il n'y avait aucun empêchement à ce qu'elle ne restât pas couchée.

Coquillard n'avait aucune objection à faire, et roulant le fauteuil de son enfant adorée près de la cheminée dans laquelle flambait un bon feu, il s'installait à ses côtés et ne la quittait en quelque sorte pas un instant.

La journée avait été rude pour lui. A deux reprises, il s'était échappé, mettant sa malade sous clef, pour courir en voiture, s'assurer de l'état de Raymond; c'était chaque fois l'affaire de cinquante minutes.

Il lui avait fallu de plus, dans un petit salon voisin de la chambre de Geneviève et qu'on devait traverser pour arriver chez elle, recevoir des visites d'affaires auxquelles tenaient les plus grands intérêts.

Ayant fait face à ces nécessités, il put enfin se renfermer de nouveau avec sa fille.

— Je n'y suis plus, avait-il dit à ses gens; je n'y suis pour personne.

Ses autres filles, Olympe et Blanche, étaient venues et il ne les avait pas reçues.

— Oui, je sais qu'elles ont besoin de moi, Blanche surtout, avait-il dit; mais c'est impossible aujourd'hui, je ne puis être à elles.

Et il s'était installé près de Geneviève pour être tout à celle-ci.

Depuis trois jours, malade lui-même, épuisé, il se multipliait auprès de l'enfant. Son mal était d'autant plus grand que ses soucis étaient terribles. Il s'absentait un instant à peine; mais, dans cet instant, savait-il tout ce qui pouvait arriver? Ce mieux, qui s'accomplissait sous sa main, n'allait-il pas être arrêté par une tentative nouvelle?

— Ne mange et ne bois rien en dehors de moi, lui avait-il recommandé.

Coquillard avait vu sa fille trop malade encore pour essayer de lui dire la vérité, mais le moment était venu de la lui faire au moins entrevoir.

Il y avait urgence..... sinon, elle pouvait, dans son ignorance et sa candeur, se faire la complice de ses assassins au lieu de seconder ses protecteurs.

Il était alors dix heures environ, et, malgré la soirée avancée, elle était dans son fauteuil, lui à ses côtés, la main de la convalescente dans la sienne.

Elle s'était levée tard et avait encore reposé dans l'après-midi.

Elle était heureuse de se sentir mieux et près de son père qui lui parlait doucement de choses et d'autres.

Le pauvre homme prolongeait aussi cette soirée pour se donner le temps d'aborder l'entretien qu'il voulait avoir et qu'il ne savait comment amener.

— Ah çà, dit-elle alors, m'expliquerez-vous, mon cher père, comment il se fait que mon médecin m'a abandonnée comme cela tout d'un coup?

— Ne te l'ai-je pas dit?

— J'avoue n'avoir pas bien compris.

— Un appel imprévu.

— Sans doute, mais ce médecin-là n'est pas seulement notre médecin, c'est aussi notre ami, notre... fiancé... presque... notre époux, — comment a-t-il pu nous quitter comme cela inopinément?

— Petite curieuse... Ne peut-il avoir quelques affaires? Il a laissé par écrit tous les soins qu'il y avait à te donner.

— C'est agir en homme prudent, mais étrangement pour un fiancé.

— Ne songez pas à l'accuser.

— Dieu m'en garde! s'exclama la pauvre enfant, éclatant soudain en sanglots, et se laissant tomber dans les bras de son père.

— Que veut dire ceci? fit-il surpris et ému.

— A quoi bon me tromper... ne sais-je pas tout?

— Quoi?

— Plus longtemps il m'est impossible à mon tour de dissimuler, et cependant je me l'étais promis. Pas plus que vous, mon père, je ne peux mentir.

— Mais que sais-tu?

— N'ai-je pas entendu... saisi des lambeaux de conversation, deviné le reste? Oh! ce qui importe pour moi, c'est que je sais aussi qu'il n'est pas en danger.

— Quoi! tu sais que Raymond s'est battu en duel?

— Avec le duc de Rivarez... Oui... Quant à m'expliquer ce duel, par exemple, j'avoue...

Le vieillard prit sa tête dans ses mains et, la relevant avec effort, il se rapprocha de sa fille.

— Écoute-moi, dit-il, j'ai à te parler et j'ai besoin de toute ton attention : autant en ce moment que plus tard.

Geneviève essuya ses larmes et commanda à ses sanglots.

Ils étaient dans une grande pièce située au rez-de-chaussée et s'ouvrant sur les jardins qui s'étendaient sur le derrière de l'hôtel. Cette pièce servait davantage l'été que l'hiver, grâce à sa situation exceptionnelle. C'était à la fois un salon de conversation et un lieu de repos. Isolée de toutes les autres parties de l'hôtel, sauf la chambre à coucher de Geneviève à laquelle elle accédait par une double petite porte dérobée et par un couloir d'une longueur de deux mètres à peine, c'était le lieu de prédilection de la jeune fille, celui où elle vivait et aimait à se retrouver.

Tout un côté, celui donnant sur le jardin, était une muraille de glaces sur laquelle se drapaient d'immenses rideaux de soie d'une nuance claire. Aussitôt qu'un rayon de soleil frappait à la vitre étincelante, on tirait les rideaux, et ceux-ci, s'écartant, laissaient s'échapper une bordure de guipure bouillonnant le long de la corniche des flots de mousseline qui en modéraient l'éclat trop vif.

L'été, la glace s'ouvrait, les rideaux s'effaçaient, la mousseline flottait à la brise des soirées chaudes. Cette pièce devenait un paradis.

Elle était alors fermée, mais rien n'avait été négligé pour en rendre le séjour plus agréable.

Il y avait des fleurs à tous les angles, des corbeilles pleines de mousse et desquelles s'échappaient des plantes rares. Le pied foulait d'épais tapis plus confortables que riches, mais d'un goût surtout exquis.

Deux lampes posées sur la cheminée, et brûlant silencieuses sous leurs globes dépolis, éclairaient ce délicieux petit coin de terre où régnaient tant de craintes, d'appréhensions et de douleurs depuis quelque temps.

— Tu as appris le duel de Raymond et de Rivarez?

— Oui, par la garde-malade qui causait avec une des femmes de service; toutes deux me croyaient endormie.

— Et tu sais que Raymond a été blessé?

— Oui, mais sans gravité.

— En effet, un grand repos est nécessaire; mais il n'y a aucun péril pour notre meilleur ami.

— Mais la cause de ce duel?

— Je l'ignore.

— Est-ce cela que vous aviez à me dire et que vous m'annonciez avec tant de solennité? dit Geneviève, chez laquelle la malice et la jeunesse triomphaient toujours alors même qu'elle était le plus affligée.

— Prends patience et crois à la sincérité de la moindre de mes paroles. Je voulais te taire ce duel, de crainte de t'inquiéter. Tu l'as appris en dehors de moi; je ne chercherai pas à te le nier. C'est la vérité; mais quant à t'apprendre la cause de cette rencontre, je te jure que je l'ignore.

— Raymond a dû vous l'apprendre.

— Il l'ignore autant que moi.

— Rivarez, alors.

— Qui sait s'il ne l'ignore pas aussi?

La jeune fille fit un geste d'étonnement.

— Je crois cette fois que vous vous moquez de moi, dit-elle.

— Non, certes, avoue que ce ne serait ni le lieu ni l'heure.

— En effet, et cependant...

— Raymond s'est battu avec Rivarez pour une cause futile, pour quelques mots un peu durs échangés dans un salon et publiquement.

— Mais ces mots, qui les a provoqués?

— Rivarez... Ce qui t'explique que Raymond, insulté et forcé de se battre, ignore absolument la raison qui a pu porter Rivarez à lui chercher querelle.

— Alors il ne devait pas se battre.

— L'insulte était grave, publique... Il n'y avait pas moyen de reculer... crois-moi; autrement, Raymond se fût abstenu. C'est un homme sage, de raison et de cœur. Il t'adore; sa plus grande ambition est de te rendre à la santé et de t'appartenir : il n'allait pas de gaieté de cœur exposer ses jours contre un fou, que, la veille, il ne connaissait pas.

— Soit, admettons ce duel, et admettons encore que Raymond soit le jouet de quelque comédie infernale dont il ne soupçonne pas le but ; mais Rivarez, qui en est l'auteur, ne peut l'ignorer.

— Peut-être, en effet, mais Rivarez n'est sans doute pas l'auteur que tu supposes, il n'est qu'un acteur comme Raymond. Savons-nous s'il n'est pas un jouet lui-même, un instrument dont quelque autre misérable se sert à volonté ?

— Le duc de Rivarez, cet homme si fier, si insolent ?

— Oui, fier, insolent, mais ruiné et dévoré de besoins ; fier et insolent, mais sans cœur ; viveur, joueur et spadassin !

— Et c'est à un pareil homme que vous avez donné ma sœur !

— Oui, accable-moi, toi aussi, je le mérite, car je suis bien coupable ; mais j'ignorais tout cela... Emettant quelques soupçons, on les avait combattus et l'on m'avait accusé. D'ailleurs, Blanche ne voulait rien entendre...

— Et vous supposez aujourd'hui qu'il est l'instrument d'une autre volonté qui agit en ceci contre Raymond ?

— C'est cela, et tu m'as compris.

— Mais quelle serait cette volonté ?

— Je la cherche.

— Rivarez ne répond pas, quand vous l'interrogez ?

— Il est muet.

— Et pourquoi cette haine ?

— Parce que Raymond est sur le point de devenir mon gendre.

— Comment !... Que dites-vous ?...

— Ma fille, c'est là tout un mystère dont je n'ai pas la clef et dans la profondeur duquel ta candeur et ta naïveté te défendent de pénétrer.

— Raymond reviendra-t-il bientôt ?

— Oui.

— Eh bien ! qu'il revienne et je ne songerai plus au passé.

— Ne songe pas à tout cela, en effet, car tu ne peux rien, et il est inutile de retarder ta convalescence.

— N'y songeons donc plus, dit Geneviève, sur les joues pâlies de laquelle coulaient toujours des larmes, mais qui tenait avant tout à rassurer son père.

— Oui, reprit celui-ci, Jacques Raymond et toi vous êtes hors de danger, tous les deux vous marchez vers une prompte guérison, voilà le principal ; et une fois que vous serez debout, vous ne resterez pas longtemps à Paris... je te le promets.

— Mariez-nous le plus tôt possible, mon père.

— Oh ! si cela ne dépendait que de moi, ce serait aujourd'hui.

Il y eut un instant de silence.

— Ce moment est proche, reprit Coquillard, j'ai lieu de le croire, mais en attendant il faut beaucoup de prudence.

Geneviève le regarda avec un étonnement croissant.

— De prudence ? vous voulez dire de soins ?

— De soins sans doute... mais de prudence aussi.

Le feu s'éteignit peu à peu dans le vaste foyer, Coquillard sonna. Personne ne répondit.

— Allons, dit-il, faisons notre ouvrage nous-même, cela vaut mieux.

Il se pencha vers le brasier, et, jetant plusieurs bûches dans la cendre rouge, il activa la flamme.

— De la prudence, disais-je, répéta-t-il, sans doute, car ce n'est pas tout que de se guérir quand on est malade, il faut encore prendre des précautions pour ne pas retomber. Une nouvelle rechute, cette fois, serait très-grave, oh ! très-grave !

— Il faut craindre les courants d'air, dit-elle en riant à travers ses larmes.

— Les courants d'air, oui, les refroidissements, les fausses digestions et... et encore les serviteurs infidèles et les méchantes gens.

Coquillard se releva. Le feu allait parfaitement. Il dé-

posa le soufflet et revint prendre sa place auprès de sa fille.

Le malheureux était pourpre et la sueur lui coulait du front.

Geneviève, comme interdite, le regardait.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle en hésitant, avec vos phrases ambiguës ; des serviteurs infidèles... des méchantes gens... Je ne sors pas d'ici, et autour de moi je ne vois que des serviteurs éprouvés et pas de ces gens-là.

Il lui prit la tête à deux mains et l'approcha brusquement de ses lèvres.

— Tu es une sainte, fit-il.

Elle sourit.

— Quand je serai au ciel !

— Oh ! Dieu merci ! tu n'y es pas encore, et les méchants ne seront pas assez puissants pour t'y envoyer.

— Des méchants... Encore ce mot !

Elle voulut se lever ; ses forces la trahirent, elle retomba sur son fauteuil.

— Oh ! fit-elle réprimant un léger cri de douleur, j'oubliais...

— Quelle maladie crois-tu donc avoir? lui dit-il à l'oreille.

— Mais... je ne sais, moi... des évanouissements, des vomissements, quelque chose comme une inflammation d'estomac et d'intestins ; je m'en rapporte au docteur et à vous : il ne faut pas me demander de préciser ce que je souffre et surtout de le formuler.

— Moi non plus, je ne sais pas ce que tu as ; mais ce que je sais, c'est que tout ce qui se passe ici et dans ton organisme n'est pas naturel. Nous sommes entourés d'ennemis, de gens qui nous font bon visage et qui nous haïssent.

Elle le regarda avec inquiétude et se demandait s'il ne devenait pas fou.

— Des gens, reprit-il, qui ont peut-être un intérêt à ce que nous disparaissions et qui sont assez abandonnés de Dieu pour ne pas reculer devant un crime.

— Mais, mon père...

Elle était blanche comme une morte, et, l'émotion ravivant ses souffrances engourdies, elle porta la main à sa gorge pour en comprimer la brûlure.

Coquillard d'un regard lui commanda le silence. Il entendait du bruit dans le jardin, et, étonné, il prêta l'oreille.

Il était alors minuit.

— Que veut dire ceci? fit-il. Et il se dirigea vers la porte du jardin.

A sa grande surprise, elle était entr'ouverte.

— Tu ne peux avoir ouvert cette porte, dit-il à sa fille, personne n'est entré ici et personne n'en est sorti. Quant à moi, je suis sûr de l'avoir fermée il n'y a pas deux heures.

— Vous vous serez trompé.

Il hocha la tête, descendit sur le perron et plongea un regard dans les ténèbres du jardin. Il lui sembla voir alors une ombre qui se dissimulait et disparaissait. Il avança de quelques pas et reconnut une femme.

— Allons, se dit-il, on nous écoutait, et celle-là ce ne peut être que cette malheureuse pour laquelle je me suis montré trop indulgent.

Il rentra et ferma la porte à clef et à double tour.

— Ce n'est rien, dit-il à sa fille, c'était tout simplement une curieuse qui écoutait.

— Quoi! nous serions épiés de la sorte!

— Oui, et, pour mieux entendre, la belle fille avait ouvert la porte. Surprise par moi, elle a pris la fuite en oubliant de la refermer.

— Mais nous ne sommes pas en sûreté ici.

— Oh ! la porte est maintenant fermée au verrou, et je tiens la clef.

Geneviève tremblante lui tendit ses deux mains.

— Que disiez-vous donc tout à l'heure?

Et comme il hésitait :

— Oh ! parlez, fit-elle, parlez, ne craignez rien, je suis forte.

— Mon Dieu, c'est bien simple ; je te disais que cette maladie dont tu viens d'être atteinte n'était pas aussi naturelle que tu sembles le croire et qu'il se pourrait bien que tu eusses été la victime de quelque horrible machination.

— Mais voilà plusieurs fois que je suis frappée.

— Ce qui ferait supposer plusieurs tentatives.

— Alors?...

— Oh ! remarque que je ne te demande pas seulement ce que tu souffrais et d'appuyer mes appréhensions par tes souvenirs.

— Vous êtes donc certain...

Le vieillard soupira et prononça d'une voix concentrée :

— Oui.

— Mais c'est odieux, abominable... Alors, je suis empoisonnée !

Coquillard prit les deux mains de sa fille dans les siennes et les tint pressées.

— Tu l'étais, dit-il, mais grâce à Dieu et à la science de Raymond, tu es sauvée.

Il se fit un moment de silence.

— Le nom du criminel? demanda alors la malade.

Coquillard eut une exclamation, et, retombant dans un système dilatoire et dans ses hésitations dévorantes :

— Hélas ! fit-il, crois-tu que si ce nom nous le savions, nous resterions là exposés de nouveau à ses coups?

— Vous avez bien quelque soupçon?

— Oh! pour cela, oui; mais sur des soupçons simples, on ne peut bâtir une accusation... une accusation épouvantable.

— Mais ces soupçons, avez-vous cherché à les éclaircir?

— Oui et non. Écoute : je vais te dire; si le coupable est l'homme que j'entrevois, il n'y a rien à faire pour l'heure, qu'à déjouer ses menées criminelles; quant à ouvrir une lutte avec lui, il n'y faut pas penser.

— Je ne vous comprends pas.

Il poursuivit à demi-voix, se parlant à lui-même :

— Traîner mon nom en cour d'assises, étaler publiquement le scandale... Oh! ma Geneviève, si tu savais!... Tiens, tais-toi, ne m'interroge pas; je ne veux ni ne peux te répondre.

— Soit, dit Geneviève qui était très-pâle, je ne vous fatiguerai pas de mes questions, s'il vous coûte d'y répondre... Un mot encore, cependant.

— Parle, chère enfant.

— Si le coupable est sûr de l'impunité et ignore même que le soupçon l'effleure, qui peut l'empêcher de recommencer? Qui peut répondre que demain, cette nuit, tout à l'heure, je ne vais pas porter à mes lèvres le breuvage qui doit me tuer?

— Ne vois-tu pas que je te quitte le moins possible, que je veille sur toi nuit et jour; que souvent, quand je m'absente pour quelques heures, je choisis le moment où tu reposes, et que je ferme la porte de ta chambre à clef, afin que personne ne pénètre auprès de toi pendant ton sommeil?

— C'est vrai, et je dois vous avouer, mon père, que je me suis déjà interrogée plusieurs fois sur cette sollicitude excessive.

— Et si je t'ai avoué ce soir les craintes qui me torturent...

— Je comprends...

— C'est qu'il faut que tu m'aides à veiller sur toi.

— Cette situation est horrible.

— Subissons-la quelques jours. Aussitôt Raymond rétabli et toi tout à fait remise, je mettrai entre tes ennemis et vous un abîme infranchissable... Mais il faut attendre, et en attendant veille sur ta vie.

— Oh! je ne veux pas mourir, mon père!...

— Maintenant que te voilà sur tes gardes, fit-il soulagé d'un grand poids, ma tâche sera plus facile, car je te redoutais autant que les criminels; tu pouvais, dans ton ignorance, les seconder; tu pouvais toi-même t'offrir à leur cruauté... Geneviève, ne bois rien, ne mange rien, n'accepte rien que de ma main, est-ce convenu?

— Oui... oui... Oh! que j'ai peur!... Mon Dieu, je n'ai pourtant fait de mal à personne!

— Rien, absolument rien, et de n'importe qui!

— N'importe qui; c'est convenu. Cependant il y a d'honnêtes gens aussi chez nous, n'est-ce pas?

— Oh! certes... Il serait trop horrible de supposer que tous les gens auxquels nous avons fait du bien sont des misérables et nos ennemis; mais il suffit qu'il y en ait un seul parmi tous pour qu'il soit interdit à notre vigilance de se ralentir une seconde.

Une heure sonna.

Ce fut un coup clair, sonore, qui vibra et résonna dans toute la pièce.

Malgré elle et sans qu'elle se rendît compte de cette impression, Geneviève tressaillit.

— Si tu te mettais au lit? dit Coquillard.

— Oui, répondit-elle, j'y songe, en effet, mais j'éprouve un bien-être immense à causer comme cela avec vous.

Maintenant surtout que je sais que je cours un danger dans la propre maison de mon père, je me sens heureuse d'être près de vous et de me voir à l'abri des méchants et des jaloux.

— Il se fait très-tard.

— Oh! j'ai beaucoup reposé dans la journée... et, dois-je vous l'avouer, seule je ne serai pas très-rassurée dans ma chambre.

— Ceci est une folie, mon enfant; on ne peut attenter à tes jours que par le poison, et tu n'as qu'à tout refuser. D'ailleurs, je couche ici près, dans la chambre verte.

Il se leva et approcha ses lèvres du front de la convalescente.

— Si j'appelais Germaine auprès de moi? dit-elle en proie à un instinct d'anxiété insurmontable.

— Germaine! reprit vivement Coquillard, pourquoi faire, Germaine?

— Je ne serais pas fâchée d'avoir quelqu'un auprès de moi; et vous, mon père, il faut vous reposer.

— Oh! de moi, il importe peu, mais pourquoi est-ce Germaine que tu demandes?

— Mais parce que c'est une servante dévouée.

— Tu crois?...

— Presque une amie.

— Tu as confiance en elle?

— Oh! oui... Elle a bien quelques défauts... Elle est peut-être un peu curieuse, susceptible et fière, mais c'est une excellente fille au fond, qui m'est dévouée, qui n'oublie pas les bontés que vous avez eues pour elle et sa famille.

— Eh bien, mon enfant, je ne veux pas t'en dire bien long sur ce sujet, mais n'aie pas plus de confiance dans Germaine que dans les autres.

— Comment ! vous auriez des soupçons jusque sur elle ?

— Des soupçons, mon enfant, rien de plus ; mais, dans la circonstance, c'est plus qu'il n'en faut pour nous rendre circonspects.

— Allons, dit Geneviève avec un soupir, résignons-nous et ne croyons plus à personne, puisqu'il le faut.

Elle retint ses larmes et fit un effort pour gagner sa chambre.

— La garde doit reposer, je vais la sonner pour qu'elle vienne t'aider à te mettre au lit.

— C'est inutile, je me passerai d'elle.

— J'ai un moment isolé notre monde pour être seul et causer plus à l'aise, dit Coquillard, et je crois qu'on en a un peu abusé, car je ne vois plus personne autour de nous.

Il alla ouvrir quelques portes et interrogea du regard diverses pièces et les corridors.

— Personne, absolument personne... Soyez donc millionnaire, payez donc une armée de valets pour vous servir ! Vous pourriez mourir dans votre chambre, sans une goutte d'eau pour vous rafraîchir, et quand même cette goutte d'eau suffirait pour vous sauver la vie.

Il sonna.

— Non, c'est inutile, insista Geneviève, depuis que vous m'avez appris que je ne pouvais plus me confier à personne ici, je voudrais me passer des services de tous.

— D'ailleurs, tu vois, dit Coquillard, on peut sonner, pas une âme ne répond.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Rien, fit-il, moins rassuré qu'il n'essayait de le paraître, mais tenant avant tout à ne pas effrayer sa fille. Cela prouve que tout le monde est allé se coucher et dort profondément.

— Mais Germaine?

— Germaine surtout.

— C'est étonnant. Si vous alliez voir?

— A quoi bon?.. Ce qu'il nous reste à faire, c'est d'imiter ces braves gens... Il va sonner deux heures... Pour une malade et un infirme, c'est vraiment trop veiller.

— Vous avez raison, mon père, et je vous obéis.

Elle se leva en s'appuyant au bras de son père.

XXII

L'ATTAQUE NOCTURNE.

La convalescente, marchant à petits pas, atteignit sa chambre.

Coquillard prit alors un verre, qu'il lava et essuya, quoiqu'il parût propre avant cette précaution, et, tirant une cuiller de vermeil d'un petit étui qu'il portait sur lui, ainsi que plusieurs flacons de cristal, il prépara une potion, dont il but une gorgée, et qu'il approcha lui-même des lèvres de sa fille.

Cela fait, cuiller, boîte d'argent renfermant des pilules de petite dimension, argentées à la surface et enfouies dans une poudre jaune, flacons de diverses grosseurs, tout cela disparut dans la profondeur du paletot du millionnaire.

La petite fille eut un sourire.

— Vous ne m'aviez pas dit, fit-elle, que vous étiez, mon père, tout une pharmacie vivante.

— Ce matin, je me cachais encore de toi, mais ce soir à quoi bon? Il vaut mieux d'ailleurs que tu voies que tu peux échapper à tes ennemis.

— Ce matin?... Mais ce matin et tantôt j'ai mangé... Comment avez-vous pu faire pour échapper à nos gens?

— Oh! d'une façon bien simple.

J'ai là, tout proche, mon cabinet de travail. J'en ai fait un laboratoire de chimie et j'y ai établi un fourneau. Eh bien, le savant est un faux chimiste, mais un vrai cuisinier. Dans un quartier où je suis inconnu, et à Paris il est facile de l'être, j'achète ma viande, mes légumes, mes œufs, mon pain. Je fais envelopper tout cela et je l'apporte moi-même. Je fais de la chimie.

J'allume mon feu et mets mon pot-au-feu. Toujours de la chimie! Et voilà, ma pauvre enfant, comment depuis trois jours tu as d'excellents bouillons, des œufs bien frais, de bon laitage, tout ce qu'il t'est permis d'accepter, et sans que personne, personne, entends-tu bien, mette les mains à quoi que ce soit.

— Oh! mon père, s'écria la jeune fille, jetant ses bras autour du cou du vieillard.

— Tout est acheté et apporté par moi; personne n'entre dans mon laboratoire ou, si tu le préfères, ma cuisine improvisée; personne autre que moi ne te sert... C'est bien le diable si nous n'arrivons pas ainsi à gagner quelques jours de repos... Après, quand Raymond sera debout... Oh! alors...

— Certes, car toutes ces précautions doivent vous briser, mon pauvre père; vous si riche, être réduit à descendre à ces détails de la vie.

— Que veux-tu, dit Coquillard, en souriant, j'ai commencé comme cela, je finis de même.

— Pourquoi n'appelez-vous pas votre ami Duviquet? c'est un de vos dévoués celui-là.

— Duviquet, mon vieux Duviquet, c'est vrai; mais, en vieillissant, il est devenu original, bizarre; et puis, vois-tu, il faudrait des explications, de ceci, de cela, et je veux être muet.

— Vous avez peut-être raison.

— Allons, adieu, fit-il ; tâche de reposer, et s'il te survient quelque chose, je suis là, tout près de toi.

Le père et la fille s'embrassèrent encore et se séparèrent.

La porte fermée, il ne rentra pas dans sa chambre à coucher, il fit le tour du rez-de-chaussée, et parut de plus en plus étonné de ne rencontrer personne.

— Enfin, fit-il, plût au ciel qu'il en eût toujours été ainsi, qu'on n'eût jamais rencontré qui que ce fût.

Il ferma toutes les portes, lesquelles, par une inexplicable négligence, étaient restées entr'ouvertes, et revint au salon.

Il jeta de nouvelles bûches dans la cheminée et regarda l'heure.

— Deux heures dix minutes !

Il tombait de fatigue, et, par un effet qu'il ne s'expliquait pas, il ne pouvait se décider à se mettre au lit.

Ce n'était pas qu'il éprouvât rien qui ressemblât à la peur, mais il n'était pas tranquille : la maison lui paraissait emprunter des allures mystérieuses qui ne lui étaient pas naturelles.

Il quitta enfin le salon et gagna la pièce qu'il appelait son laboratoire.

Dans cette pièce où personne ne pénétrait, il y avait un lit de sangle sur lequel était jeté un matelas recouvert d'un drap et d'une couverture de laine.

C'était là que reposait le millionnaire quand il parvenait à dérober quelque misérable heure à ses affaires, à ses travaux de toute sorte et à ses douloureuses préoccupations.

La veille, son commis principal, le cherchant partout, était venu lui apprendre que, sur un ordre qu'il avait donné, dans une opération de Bourse, il avait réalisé un bénéfice de sept cent mille francs.

Sept cent mille francs, dans une journée, c'était énorme.

Il est vrai qu'il aurait pu aussi bien les perdre.

— Mettez-en vingt-cinq mille à votre compte, avait répondu Coquillard, vingt-cinq mille au compte des autres employés de ma maison et cinquante mille au compte de mes pauvres.

Puis, le soir, il avait souri tristement et avait fait son lit lui-même.

Il y avait quelques minutes qu'il était dans cette nouvelle pièce quand il lui parut entendre un bruit dans le jardin.

— Ce n'est rien, se dit-il.

Il défit son paletot qu'il jeta sur son lit.

— Nuit d'hiver, fit-il, s'apercevant que le bruit continuait, le vent siffle dans les arbres... Oh ! vienne vite le printemps...

Il n'avait pas terminé que Geneviève, enveloppée de sa robe de chambre dont elle n'avait pas eu le temps de serrer les cordons, et qu'elle tenait de ses deux mains plaquée sur sa poitrine, accourait à sa porte.

A son appel, il ouvrit précipitamment.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il.

— Je viens de voir plusieurs hommes à figure sinistre, dit la convalescente pâle et convulsionnée par la peur, passer deux fois devant la grille du jardin et entrer par la petite porte de l'allée des Tilleuls.

— C'est impossible ; cette porte est toujours fermée.

— Je ne sais si elle l'était, mais toujours est-il qu'ils n'ont eu aucune peine à pénétrer dans le jardin.

Coquillard jeta autour de lui un regard inquiet.

— Et pas une arme! s'écria-t-il, moi qui croyais avoir pensé à tout.

Il n'avait pas prononcé ces paroles, qu'une des glaces du salon, une de celles qui donnaient sur le jardin, vola en éclats.

— Nous sommes perdus! murmura Geneviève tombant anéantie sur le parquet.

Coquillard se jeta à terre pour relever sa fille et, l'enlevant dans ses bras, chercha une issue pour l'emporter.

Il n'eut que le temps de la laisser retomber sur son lit et de se retourner.

Il y avait quatre hommes devant lui, quatre hommes de taille herculéenne, armés jusqu'aux dents, l'entourant et le menaçant.

— Ne perdons pas de temps, cria la voix de celui qui paraissait à la tête.

Un véritable hercule, celui-là, un géant, un colosse.

Il s'avança contre le vieillard, et leva sur lui un couteau à lame aiguë.

Il y eut un sourire plein d'horrible dédain sur ses lèvres, il jeta son couteau et abaissa son poing formidable.

Coquillard vit le coup et s'effaçant l'évita.

Mâchoire-d'Or le prit alors d'une main par le col de sa chemise et l'abattit sous son genou.

C'en était fait du malheureux.

Mais un cri terrible était poussé et Geneviève venait de tomber expirante aux pieds du colosse.

— Grâce! cria-t-elle, c'est mon père!

Mâchoire-d'Or leva les yeux et aperçut la belle et pâle jeune fille défaillante de terreur et de désespoir.

— Ton père, fit-il, qu'est-ce que ça me fait?

Mais, avant qu'il eût terminé, son regard avait déjà perdu la lueur féroce qui un moment l'avait éclairé.

Il tenait toujours sous son genou le millionnaire, mais il ne frappait pas, sa main restait inerte. La paralysie venait avant la volonté.

— Allons, éloigne-toi, fit-il à la jeune fille, sans songer qu'après le vieillard, et selon sa promesse, cette enfant qui l'avait fait tressaillir devait aussi tomber sous ses coups;

ne fais pas souffrir ce malheureux si tu l'aimes, il est condamné.

— Mon père, jamais !...

— Autant que ce soit fini tout de suite.

Pendant qu'il cherchait à s'exciter lui-même et faisait preuve d'un état d'indécision et de mollesse étrange chez un tel homme, Coquillard se débattait et parvenait à se relever.

Cette révolte rendit à l'hercule toute sa violence ; il défendit d'un geste impérieux à ses complices d'approcher et de le seconder, et se rejeta sur sa proie.

Il y eut lutte.

Coquillard était un homme de force moyenne. Il défendait sa vie et celle de sa fille ; cette force était triplée. Il résista plusieurs minutes au colosse ; enfin, il roula terrassé de nouveau.

Un coup de poing allait l'anéantir. Ce poing déjà était lancé. Ce fut Geneviève qui, se glissant entre les deux combattants, faillit le recevoir. Le colosse s'arrêta à temps sans se rendre compte que c'eût été de la besogne faite puisqu'elle était à faire, quoiqu'elle ne parût pas lui sourire.

— Va-t'en, cria-t-il, va-t'en donc !

— Vous ne tuerez pas mon père !...

Elle se pencha et accrocha ses mains blanches et transparentes après celles du colosse. Sa tête frémissante se renversa sur sa rude poitrine.

Elle luttait avec un géant.

Il se sentit si fort en face de cet adversaire si frêle, qu'il devint tout tremblant. Il n'avait qu'à écarter les doigts pour la broyer.

Il eut peur.

S'il fût venu là dix hommes pour l'attaquer, il se fût levé et les eût terrassés, mais il n'y avait en face de lui

qu'un vieillard qui râlait sous son genou et une enfant qui se jetait au-devant de ses coups.

Une tête humaine vivante dans la gueule d'un lion, — on a vu le lion hésiter.

Mâchoire-d'Or eut pitié.

Il pensa à son fils, le misérable, et le vit, lui si petit et si faible, luttant pour se défendre contre un meurtrier.

Il eût voulu alors se battre contre lui-même.

Son genou se redressa; sa main s'ouvrit, et, repoussant doucement ce corps frêle et délicat qui s'opposait à son crime, il se releva et fit quelques pas en arrière.

Geneviève n'avait eu ni le temps ni la perspicacité de deviner ce qui venait de se passer dans la tête de cet homme.

Elle crut qu'il reculait pour mieux se saisir de sa proie.

Elle le poursuivit, et, joignant les mains devant lui :

— C'est moi qu'il faut tuer, s'écria-t-elle, moi, entendez-vous ; lui, c'est le meilleur des hommes.

— Tous les deux, cria un des bandits; allons, finissons !

— Oui, fit un autre, à la besogne!

— Et vivement, dit le troisième se jetant à son tour sur Coquillard, alors courant à sa fille qui, entourée instantanément par les deux autres, paraissait en péril.

Mâchoire-d'Or vit leur mouvement, il vit aussi la pauvre enfant serrant d'une main défaillante son peignoir blanc sur sa poitrine, et renversant sa tête en fermant les yeux comme si elle l'offrait d'avance à son bourreau.

Il vit tout cela et un nuage de sang lui monta à la tête.

Il courut au misérable qui déjà, d'une main, avait arra-

ché le peignoir et de l'autre levait le couteau qu'il devait plonger dans le sein de la victime.

Il eut un rugissement de lion et, tournoyant sur lui-même, il tomba sur l'infâme, et, de son poing fermé, l'abattit sur place.

L'homme ne poussa qu'un cri : il était à terre, l'œil hagard et la poitrine sifflante.

Dans le même moment, Coquillard s'échappait tout ensanglanté des mains de celui qui l'étreignait.

Il avait reçu un coup de couteau au haut de l'épaule, et se retournait pour lutter encore et voler au secours de sa fille, dont il avait été violemment séparé.

L'hercule fit volte-face, et par un deuxième coup de poing envoya son autre complice au bout de la pièce.

Celui-ci se heurta contre l'angle de la muraille et retomba comme une masse sur le parquet.

Le troisième, à la vue de ses deux compagnons frappés par Mâchoire-d'Or, comprit le revirement qui venait de s'opérer en lui, et, jugeant qu'il n'y avait rien de bon à rester sur le lieu de la scène, il courut à la pièce voisine, escalada le châssis à la glace brisée et disparut.

Tout cela n'avait pas duré six minutes.

Alors Geneviève, voyant que son père était blessé et s'affaissait dans un fauteuil, se précipita au-devant de lui pour le protéger encore de sa faiblesse ou le soigner.

Puis un millier de vociférations se fit entendre des deux coins de la pièce. Elles étaient poussées par les deux assassins cloués à terre et qui commençaient à revenir de leur étourdissement.

Mâchoire-d'Or haussa les épaules, et, s'approchant de la jeune fille, qui, ne se rendant pas un compte exact de ce qui venait de se passer, était toujours sous le coup de l'épouvante:

— Ne craignez rien, mademoiselle, dit-il, ces hommes m'appartiennent, et ils sont d'ailleurs désormais dans l'impossibilité de vous nuire.

— Que pourrions-nous craindre maintenant? dit Geneviève, faisant un pas vers Mâchoire-d'Or.

Et, malgré elle, elle tremblait encore.

Il la rassura d'un sourire.

— Vous m'avez vaincu, dit-il.

— Et nous vous devons la vie.

— Oh! oh! à peu près comme le chat qui laisse échapper la souris à laquelle il a déjà donné un coup de dent.

— Mais... partez vite, dit-elle, se remettant peu à peu et apercevant les deux blessés se traînant sur le parquet et faisant de vains efforts pour gagner la porte.

— Partir?... nous, mais nous sommes des bandits, des assassins, nous vous appartenons et nous attendons que vous nous fassiez empoigner par la ronde de nuit.

De nouvelles vociférations se firent entendre; c'étaient à la fois des protestations, des injures et des menaces.

— Y pensez-vous! fit Geneviève venant sans défiance à Mâchoire-d'Or et lui prenant les mains : vous, qui nous avez sauvés, vous, à qui je dois la vie de mon père, la mienne.

— Vous y tenez, il paraît... Enfin soit, ça me fera des circonstances atténuantes, et d'un revers de main il essuya une larme égarée au bord de sa joue.

— Vous faire prendre, vous! répéta Geneviève qui n'avait plus peur du tout, et dont le cœur s'obstinait à ne voir que le beau côté dans la scène qu'avait jouée l'hercule, mais si les agents de police venaient ici, je vous arracherais de leurs mains.

Mâchoire-d'Or eut, cette fois, sérieusement envie de pleurer.

— Alors vous nous rendez à la liberté, dit-il.

— Certes, pour ce qui est de vous au moins; quant à ces hommes...

— Je comprends, ceux-là vous les gardez, ils n'ont pas de circonstances atténuantes.

— Peuvent-ils partir dans cet état? il faut bien les soigner.

— C'est pour cela... Ah! par exemple! Pour ce qui est d'eux, ce n'est pas plus difficile que cela.

Il alla au premier qu'il enleva et plaça sur son épaule droite, et au second qu'il leva de terre de la main qui lui restait avec la même facilité.

— Si vous ne leur livrez pas ces bandits, je les remporte; les garder, ce n'est pas possible, ils donneraient trop de mal et ne méritent pas tant d'égards. Voyez-vous, mademoiselle, c'est de la vermine.

Pendant qu'il parlait, Geneviève avait couru à un secrétaire qu'elle ouvrait et, en tirant deux rouleaux d'or, elle les mettait dans la main de Mâchoire-d'Or.

Celui-ci eut un mouvement de confusion.

— Ce n'est pas pour vous, dit-elle, mais pour eux, pour les soigner.

Il haussa les épaules.

— Pour eux, fit-il, les gredins! enfin j'accepte, je leur ai fait perdre une assez bonne affaire pour accepter une compensation.

Et chargé de son lourd fardeau, il traversa les deux pièces, escalada le châssis, gagna le jardin et fila bientôt par l'avenue de Neuilly.

L'avenue était déserte et plongée dans les ténèbres.

Il avança sans crainte.

— C'est égal, disait-il à part lui, tout en obliquant du

côté des halles; je suis un drôle de compagnon, et j'ai encore fait cette nuit de la jolie besogne. Bah! mon garçon sera un gueux comme moi, va pour le gibier de potence! c'est trop difficile d'en faire un honnête homme.

XXIII

L'EMPOISONNEUSE.

Quelques jours après, un homme paraissant d'un âge avancé tant il avait la marche difficile, le corps affaissé et la tête brûlante, descendait l'avenue des Champs-Elysées et la traversait à la hauteur de la rue Matignon.

Cet homme avait le bras en écharpe, le visage fatigué et l'œil terne.

On eût dit qu'il y voyait peu, car il trébuchait et faillit se faire écraser par un équipage qu'il n'avait pas remarqué.

Arrivé rue Matignon, il s'arrêta en face d'une maison à six étages et monta jusqu'au deuxième.

Il sonna, et après avoir attendu quelques minutes dans une pièce d'attente, il fut introduit dans une chambre à coucher au fond de laquelle il y avait un lit dissimulé par de longs rideaux.

Au bruit qu'il fit en approchant, les rideaux s'entr'ouvrirent et une tête pâle se souleva de l'oreiller.

A sa vue une main se tendit vers lui.

L'homme avança, serra cette main avec effusion et se laissant tomber sur une chaise :

— Vous êtes seul? dit-il.

— Oui, ma garde, me voyant mieux, en a profité pour courir au partage d'un héritage qui lui est tombé pendant qu'elle me veillait.

— Alors, vous allez tout à fait bien?

— Mais oui, très-bien.

— Cependant vous ne pouvez vous lever encore?

— Mon médecin me refuse absolument ce petit service, que je ne cesse de réclamer depuis trois jours.

— Vous-même, vous l'accorderiez-vous?

— Aujourd'hui, oui... et demain je pense bien que nous serons d'accord.

— C'est qu'il faut que vous soyez debout bientôt.

— S'il le faut?... et... vous ne me parlez pas de Genevière.

— Elle est aussi tout à fait remise.

— Enfin!

Un sourire de joie éclaira le visage du malade.

— Elle est sortie hier avec moi dans ma voiture, mais elle est néanmoins toujours très-faible.

— Pauvre ange!...

— Aujourd'hui elle voulait m'accompagner.

— Et vous ne l'avez pas permis! dit le malade avec une intention de reproche.

— Non, je suis venu moi-même à pied, dans l'espoir de n'être pas deviné, ni suivi. Ma voiture fait trop de bruit. Partout elle me trahit.

— Eh bien, quand on saurait que vous êtes venu ici?

— Oh! si vous connaissiez tout ce qui se passe.

— Je m'en doute bien un peu, puisque c'est moi le premier qui vous ai éclairé. Mais je ne suppose pas que les misérables poursuivent leur infâme projet.

— Ils font plus, ils le précipitent.

— Quoi... s'est-il présenté de nouvelles preuves de cette lutte odieuse?

— Écoutez-moi.

Coquillard raconta alors au blessé convalescent, qui en ignorait le premier mot, le drame nocturne où Geneviève et lui avaient échappé si miraculeusement à la mort.

Le jeune homme resta confondu et atterré.

Tant d'audace et de diaboliques machinations l'épouvantaient en même temps qu'elles l'exaspéraient.

— Tout cela est-il possible ! s'écria-t-il à un moment.

— Je ne le croirais pas moi-même, si je ne sentais pas encore au bras la blessure qui m'a été faite.

— Les misérables !...

— Sans cet homme que son complice appelait d'un nom étrange : Mâchoire-d'Or, nous étions perdus.

— Cet homme, il faut le retrouver.

— C'est aussi le désir de Geneviève... Elle veut se montrer reconnaissante envers lui. Dans le moment d'émotion que nous avons éprouvé, nous n'avons pas pensé à cela et nous l'avons laissé partir sans rien savoir et sans rien faire pour lui.

— Il faut aussi le retrouver parce qu'il peut nous servir. Un tel instrument est précieux par le temps de lâcheté qui court, et quand on paiera cet homme pour faire le bien, il le fera avec un zèle qu'il doit peu montrer pour le mal.

— Ce n'est pas le courage qui lui fait défaut, ajouta Coquillard.

— Mais où était votre personnel ?

— Absent.

— Tous ?

— Tous.

— Est-ce admissible cela ? Est-ce justifiable ?

— Non... A mes appels réitérés, devaient accourir les deux femmes de chambre, la garde-malade, Germaine, et,

en fait d'hommes, le concierge et le valet de chambre de service.

— Alors tous ces gens-là vous trahissaient et sont vendus à vos ennemis?

— Pas tous ; je crois que le plus grand nombre a été éloigné adroitement et se trouve complice sans le savoir, mais quelques-uns certainement ne sont pas innocents

— Cette Germaine, surtout, n'est-ce pas? cette vipère !...

— Oh ! celle-là, nous n'en avons que trop de preuves... Et dire que je ne sais comment la renvoyer, parce que je la craindrais plus encore si je la perdais de vue !

— Qu'elle n'approche pas Geneviève, au moins !

— Oh ! pour cela, soyez tranquille... Geneviève ne mange et ne boit que la nourriture et la boisson que j'achète moi-même et prépare de mes mains... Quant à redouter une nouvelle expédition du genre de celle que je vous raconte, il n'y a plus lieu. J'ai pris mes sûretés et cinq hommes veillent toutes les nuits dans le jardin autour de l'hôtel.

— De pareils faits sont-ils croyables à notre époque et à Paris ! dit Jacques Raymond.

— Quand ma vigilance forcément s'éteindra, ils se renouvelleront cependant, si toutefois je n'avise pas à d'autres moyens.

— Oh ! attendez, dans quelques jours, que je sois debout, et...

— Entreprendre une lutte avec des misérables qui disposent de telles armes, jamais !

— Ces armes sont à la disposition de qui veut les employer.

— Les emploieriez-vous?

— Non, mais...

— Verseriez-vous le poison dans leur verre?... en-

verriez-vous des assassins les frapper la nuit au fond de leur maison ?

— Non certes.

— Vous voyez bien qu'ils sont plus forts que vous et qu'ils ont dans la main des armes que vous n'avez pas.

— Nous avons pour nous le bon droit, la justice, l'honnêteté.

— Pauvres ressources !

— Nous avons enfin l'autorité, qui peut nous protéger.

— La police sait aider puissamment la justice à venger la victime et à châtier le coupable, mais peut-elle prévenir le mal tramé dans les ténèbres?

— Cela est vrai, dit Raymond.

— Autant le crime accompli a de séductions pour elle, autant elle déploie de zèle et d'intelligence à la recherche du coupable, autant elle se sent peu apte à l'empêcher de naître. D'ailleurs, je ne veux pas de scandale, de bruit; je ne veux pas voir mon nom traîné en cour d'assises... je ne le veux à aucun prix.

— La honte d'un procès criminel n'a jamais été pour la victime.

— Et qui vous dit qu'il n'y sera pas mêlé parmi les accusés ?

— Toujours cette pensée, ce soupçon.

— Plus que jamais. Aujourd'hui la main qui me poursuit, je la connais. Je veux essayer de la détourner avant qu'elle ait réussi à consommer son œuvre. Mais je ne veux pas engager la lutte.

— Cependant il faut bien nous défendre.

— Souterrainement, cet homme est plus fort que moi, il me battra ; à visage découvert, j'ai autrement à perdre que lui ; son honneur ne peut être en jeu, à lui, et le mien s'y trouve, celui de ma fille, et le nom que je porte,

qui est le sien avant d'être celui du misérable auquel je l'ai associée.

— Ainsi, vous remontez aussi sûrement à la source du mal?

— Je n'ai aucune preuve, mais je suis sûr!...

— Si vous êtes sûr, agissez.

— Oui, et c'est ma fille et moi qui tomberons. Cet homme, il n'a rien à craindre, il m'échappera alors que je croirai le tenir, et il nous laissera avec la confusion.

N'ai-je pas le malheur d'être riche, et ne savez-vous pas le nombre d'ennemis que ma fortune me crée? J'ai été le promoteur ou le protecteur de toutes sortes d'affaires. Je n'ai pas toujours réussi et je me suis quelquefois trompé. Mais j'avais des capitaux à risquer et j'ai préféré souvent les aventurer dans la réalisation de généreuses utopies que dans des entreprises financières donnant un gain certain.

— Oh! cela est vrai, s'écria Raymond, et voilà où vous différez de tant de financiers qui ne se sont jamais portés caution que pour des spéculations où la fortune, jouant un rôle insolent, a distribué ses dividendes à de gros faiseurs, en ruinant la foule bénévole et moutonnière.

— Ces gens-là n'ont rien fait ni pour le pays, ni pour l'humanité.

— Ils ont spéculé sur des promesses et des mensonges, il y a eu un roulement d'argent, de la hausse, de la baisse, des fortunes véreuses, des désastres foudroyants, et pas une œuvre, pas une idée.

— Oui, dit Coquillard, mais j'ai dérangé certaines routines, contrarié certains courants, nui à certains intérêts, et ceux qui en ont été atteints sont devenus mes ennemis.

Emporté par le souvenir, Coquillard oubliait presque les graves objets qui l'avaient amené.

Il vit Jacques Raymond fatigué ; il comprit qu'il ne pouvait plus disposer que de quelques minutes.

— Ainsi donc, fit-il, c'est bien résolu dans mon esprit, point de lutte ; ce que je veux, ce n'est pas me défendre, mais me protéger.

— Et comment allez-vous faire ?

— Toutes mes dispositions sont prises. Je n'attends plus qu'une chose, c'est la promesse formelle de votre part que vous ne tenterez rien en dehors de moi, et que vous souscrirez d'avance à tout ce que je vous prescrirai.

— Si vous y tenez absolument... dit le jeune homme évidemment violenté.

— Le châtiment pour les coupables viendra un jour, et je ne suis pas l'instrument choisi par la justice divine. Moi, je ne veux qu'échapper aux méchants et surtout mettre à l'abri ceux que j'aime.

Raymond serra la main du pauvre père.

— Vous allez être, sinon rétabli, du moins sur pied dans quelques jours, reprit Coquillard ; il faut aussitôt que vous quittiez Paris.

— Moi ?

— Avec elle.

— Quoi ? vous permettriez...

— Il s'agit de sauver ma fille, et je sais à qui je la confie.

Raymond eut des larmes dans les yeux.

— C'est aujourd'hui jeudi ; samedi, je vous attends chez moi et le soir même nous partons pour Riberolles. Dimanche matin, je vous déroulerai tout mon plan, et si votre santé le permet, en deux jours vous serez, vous et elle, à l'abri.

— Mais vous ?

— Oh ! moi... Soyez tranquille, tout est prévu.

— Eh bien! à samedi donc!... D'ici là, je ne songe qu'à une chose, à me guérir; mais, samedi, je suis sur pied... J'en fais le serment.

Coquillard eut un sourire triste et quitta la chambre du blessé.

Puis, redescendu dans la rue, lentement il reprit le chemin de son hôtel.

Alors, et dans le même moment, une scène d'un autre genre avait lieu.

Geneviève, à peine convalescente, comme on sait, venait de se lever et avait pris place au coin de la cheminée.

Un grand feu pétillait dans l'âtre.

Elle se sentit tout aise de la douce chaleur qui la pénétrait, et ayant entrevu un rayon de soleil à travers les lourds rideaux de lampas, elle demanda qu'on les tirât et qu'on ouvrît la fenêtre.

Il faisait une de ces belles journées comme la fin de l'hiver en gratifie parfois Paris.

On se fût cru au printemps.

Les arbres bourgeonnaient, une brise tiède chauffait l'atmosphère. Encore quelques jours et les feuilles d'un vert tendre allaient se dérouler. Le soleil dorait la cime des toitures voisines et faisait étinceler les vitres.

Geneviève se leva, se traîna jusque sur le perron et fut prise d'une envie immense de sortir.

Elle eut la nostalgie de l'espace.

Il lui sembla que tout devait être beau dehors, qu'il devait y avoir beaucoup d'équipages aux Champs-Elysées, de belles toilettes, des femmes jolies, d'élégants cavaliers; elle ne put plus longtemps résister, et ce désir lui donnant une conviction, elle se persuada qu'une promenade dans sa voiture lui ferait du bien, et que si Raymond eût été là il l'eût ordonnée.

On sait son caractère. C'était surtout une enfant gâtée, une tête folle et un cœur d'or.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, elle avait commandé sa voiture, donné ses ordres pour qu'on attelât, et s'était fait habiller.

Elle allait sortir, et mettait la dernière main à sa toilette, quand Germaine entra.

A sa vue, elle tressaillit.

Depuis les derniers événements, Germaine, comme on sait, était éloignée. On l'avait peu à peu remplacée dans toutes ses fonctions. Elle était toujours de la maison néanmoins et y avait la suprématie sur les autres gens. On trouvait le moyen de ne pas la troubler dans son indépendance, afin d'avoir mieux l'œil sur ses agissements.

Les soupçons qu'on avait sur elle perçaient malgré tout, mais en scélérate habile elle paraissait ne point s'en apercevoir, et jouait son rôle avec la même indifférence apparente que Coquillard en mettait à la tenir à l'écart.

Elle profita cette fois de la rare occasion fournie par la sortie du maître.

— Mademoiselle, dit-elle en entrant, est-il bien prudent que vous sortiez?

— Je vais très-bien, aujourd'hui.

— Il serait peut-être plus sage d'attendre monsieur votre père.

— Tu sais bien que mon père veut tout ce que je veux.

— Ah dame! il vous aime tant.

— D'ailleurs, je suis convaincue que cette promenade me fera du bien.

— Soit, allez alors; mais recommandez bien à Joseph de vous mener doucement.

— Sois tranquille; je serai d'ailleurs très-peu de temps et peut-être de retour avant mon père.

Elle fit un pas vers la porte.

— Mademoiselle, reprit Germaine, vous ne prenez rien avant de sortir?

L'innocente Geneviève n'eut pas une mauvaise pensée.

Son père avait éveillé sa méfiance sur tout le personnel de la maison, et sur Germaine en particulier; mais son cœur se refusait à croire à tant de noirceur et d'ingratitude.

Puis, y eût-elle cru, que la défiance devait, à un certain moment, s'engourdir.

— Que puis-je prendre? dit-elle, je suis fatiguée de toutes les tisanes que depuis deux mois on me fait boire.

— Voici cependant celle que monsieur vous a bien recommandé de prendre avant deux heures.

Elle dit cela tranquillement, et Geneviève répondit avec plus de calme encore :

— Eh bien, donne.

Germaine s'approcha de la bouillotte qui tiédissait dans la cheminée sur la cendre chaude, et la prenant en même temps qu'elle atteignait de l'autre main une tasse de porcelaine, elle remplit celle-ci et la présenta à sa maîtresse.

— Merci, dit Geneviève recevant la tasse, et en remuant lentement le contenu avec une cueiller de vermeil.

Et, pendant le laps de temps qui s'écoula :

— Te souviens-tu, dit-elle, quand nous étions petites toutes les deux et que nous courions à la laiterie de la mère Mathieu, tu arrivais toujours la première, parce que tu avais de meilleures jambes que moi, et quand mon tour était venu de boire à la tasse, il n'y avait souvent plus rien dedans?

— Oui, dit Germaine, qui pâlit légèrement, j'étais un peu gourmande.

— Oh! tu me passais bien la tasse, la bonne volonté y était, mais ça avait été plus fort que toi, tu avais bu plus que tu n'avais voulu.

Mais pourquoi pâlis-tu?

— Moi... je pâlis?... balbutia Germaine, devenant livide à cette simple question.

— Mais oui.

— C'est que cela me rappelle des temps...

— En effet... mais sans doute tu es malade, car te voilà cette fois blanche comme la cire.

— C'est une idée, mademoiselle!...

Elle se défendit avec une chaleur qui ramena une seconde un peu d'animation à sa joue, mais ce ne fut qu'un éclair, elle redevint blême et tremblante.

Jusque-là Geneviève n'avait pas pensé aux paroles horribles de son père et pas un soupçon n'avait traversé sa pensée.

La tasse qu'elle tenait à la main, elle l'approchait de ses lèvres et déjà l'y tenait suspendue.

Une demi-seconde et le contenu avait disparu.

Elle s'arrêta, la garda à la main et plongea ses yeux fixes et inquiets dans ceux de sa sœur de lait.

Celle-ci baissa les siens.

Geneviève s'avança vers elle et de sa main libre lui prenant le bras avec une douce autorité:

— Regarde-moi donc, dit-elle.

— Quelle idée!...

— Regarde-moi.

Machinalement et ployant sous le poids de cette volonté qui s'imposait directement à elle, Germaine leva les yeux.

Les regards de ces deux jeunes filles se croisèrent et se confondirent quelques secondes.

C'était une forte tête que Germaine, c'était une enfant

que Geneviève, et pourtant l'empoisonneuse fut comme foudroyée sous le regard de sa victime!... l'innocence a des effluves auxquelles le crime ne résiste pas.

Elle voulait rire, et le rire s'arrêta dans sa gorge sèche; elle voulut parler, et les paroles expirèrent sur ses lèvres blémies. Elle sentit que ses jambes l'abandonnaient et ne la soutenaient plus. Ses mains battirent l'air; elle eut une plainte rauque qui s'échappa de sa poitrine oppressée.

Elle voulut fuir, le parquet se déroba sous elle.

Geneviève la retint.

— Permets-moi, dit-elle, avec un calme effrayant, calme qu'elle avait puisé dans une horrible conviction survenue dans son esprit, permets-moi de faire pour toi, maintenant que nous sommes grandes, ce que tu as fait si souvent pour moi, lorsque nous étions petites, de t'offrir à partager le contenu de la même tasse.

La misérable se crut folle.

— Mais je ne suis point malade, s'écria-t-elle.

— J'y vois plus clair que toi; tu n'es pas bien.

— Je vous jure...

Geneviève lui tenait le bras d'une main et de l'autre lui approchait la tasse des lèvres.

Germaine fit un bond en arrière.

— Bois, dit Geneviève.

— Mais...

— Bois, te dis-je; je le veux.

— Y pensez-vous?

Elle avait l'œil hagard, horriblement fixe.

— Tu boiras, dit Geneviève, perdant enfin de son calme et lui collant la tasse aux lèvres.

Germaine, sans force pour se défendre, repoussa le breuvage de sa main et s'affaissa sur le parquet.

Geneviève se pencha aussitôt, et lui soulevant la tête

qu'elle tint dans ses deux mains, sans que l'infâme créature opposât la moindre résistance, elle la considéra d'un œil profond, avec plus d'horreur que de colère. Puis, la repoussant soudain avec mépris, cette tête inerte alla frapper contre le parquet.

— C'était donc vrai, dit-elle, tu voulais m'empoisonner !...

XXIV

LES DÉPOUILLES D'UN MILLIONNAIRE.

C'était le lendemain, sous les piliers des Halles, dans le rez-de-chaussée humide et sombre qu'habitait Mâchoire-d'Or.

La pièce était éclairée par deux chandelles fichées l'une dans une bouteille, l'autre dans une croûte de pain durcie.

Sur la table traînaient quelques restes de victuailles et des débris de vaisselle.

Un grabat était à terre.

Des haillons pendaient partout, tachant la muraille de leur masse noirâtre et informe.

Une odeur âcre régnait dans cet intérieur sordide et devait saisir à la gorge celui qui entrerait.

Mais le poêle était allumé depuis plusieurs heures et chauffait rouge. Il y faisait chaud. On pouvait s'y trouver à l'aise.

Il était sept heures du soir, on frappa à la porte. Le coup était timide, discret, réservé. On ne répondit pas.

Trois fois il fut renouvelé, et trois fois sans réponse.

— Il ne doit y avoir personne, dit du dehors une voix douce et claire.

— Cependant, il y a de la lumière, fit remarquer une autre personne, dont la voix était encore plus douce et plus faible.

Une quatrième tentative fut faite et avec plus de hardiesse, mais encore sans résultat.

— Allons, résignons-nous, dit la voix qui avait parlé la première.

— Tu crois?

— Dame ! tu vois bien qu'on ne répond pas.

— J'ai l'idée qu'il y a quelqu'un.

— Qu'est-ce que tu veux, puisqu'on n'ouvre pas?

— Appelons.

— Qui?

— C'est vrai, et puis je n'oserais jamais ici.

C'étaient deux femmes, deux toutes jeunes femmes, qui étaient là, dans cette cour, à la nuit tombante, et heurtant à la porte du bandit.

Elles étaient mises avec une grande simplicité, mais cette simplicité, quoique rigoureuse, ne dissimulait en rien leur distinction. Il était visible, malgré la robe de laine noire montante et à jupe courte qui leur enveloppait la taille sans en faire ressortir la finesse, et la capeline d'un bleu sombre qui leur masquait en partie le visage, que c'étaient des femmes comme il faut, habitant un lointain quartier, et s'égarant pour la première fois peut-être dans celui des Halles.

D'ailleurs, qui les eût vues quelques minutes avant qu'elles eussent atteint le but de leur course, eût eu des soupçons autrement sérieux.

Elles étaient descendues rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Prouvaires, d'un coupé fermé, conduit par un cocher à livrée noire, et la portière leur avait été ouverte par un laquais à même livrée, qui, après avoir pris leurs ordres et s'être incliné devant elles, les avait suivies à une distance de quinze pas environ et continuait à les attendre dans les environs.

Dépitées de ne point recevoir de réponse, elles allaient

se décider à s'éloigner, quand au-dessus de leur tête une fenêtre s'ouvrit et quelqu'un leur demanda ce qu'elles voulaient.

C'était la voix rude d'un homme à visage grossier.

Elles eurent peur et purent paraître assez embarrassées.

— Eh bien ! voyons, que voulez-vous? répéta l'homme.

— Entrer, répondit la plus jeune et la plus petite des deux.

Satisfait sans doute de cette réponse, l'homme ferma sa fenêtre et on l'entendit dire à une personne qui devait se trouver près de lui :

— Va donc voir, Catherine, c'est deux femmes qui viennent voir la folle, et Mâchoire-d'Or est sorti ; c'est probablement quelques dames de charité qui auront appris son état : fais-leur ouvrir.

Une jeune fille coiffée d'une marmotte et vêtue de haillons descendit d'un pas lourd et paresseux, prit une clef accrochée au bas de l'escalier derrière une armoire et s'approcha.

— Vous voulez entrer? dit-elle de cette voix traînante et nasillarde commune à la basse classe parisienne.

— Oui, firent les jeunes femmes, appuyant leur affirmation d'un signe de tête.

— Eh bien alors, voilà la clef.

Et jetant plutôt qu'elle ne remettait dans la main des inconnues une clef énorme et toute rouillée, elle leur tourna le dos et remonta son escalier du même pas qu'elle l'avait descendu.

Les deux jeunes femmes se regardèrent en souriant et s'interrogeant du regard en même temps qu'elles s'enhardissaient ; l'une d'elles introduisit la clef dans la serrure.

— Quoi?... tu vas?...

— Il le faut bien.

La porte fut ouverte et elles entrèrent.

Elles étaient braves ; autrement le spectacle qui frappa leurs yeux les eût effrayées. La pièce était petite et de forme irrégulière, éclairée comme l'on sait et d'aspect répulsif. Au fond et sur le grabat que nous connaissons déjà était la folle, pâle, déguenillée, les cheveux épars et l'œil égaré.

A ses pieds jouait un petit être tout rose et tout souriant sous les haillons qui le couvraient.

Cet enfant, dont on n'eût pu prévoir l'âge au milieu de la demi-obscurité qui régnait dans la pièce, paraissait aimable, gai, avec une pointe de mélancolie qui seyait admirablement à son beau et rayonnant visage.

Il avait des cheveux tout blonds qui tombaient en broussailles autour de sa tête et prêtaient à sa physionomie des allures singulières.

— C'est bien ici? dit la moins jeune des deux femmes.

— Oui, répondit l'autre, mes renseignements sont précis et se rapportent. Voici la folle et voilà l'enfant.

— Mais *il* n'y est pas, *lui*. Qu'allons-nous faire?

— L'attendre.

— Y songes-tu?

— Il le faut bien. Nous sommes venues, nous voici dans la place, allons jusqu'au bout.

— Si cette femme pouvait nous répondre?

— Rien n'empêche d'essayer; il paraît qu'elle a par moments certaines lueurs de raison qui lui permettent de se rendre compte de ce qu'on lui dit et de ce qui se passe autour d'elle.

— Ma chère Geneviève, cela ne me paraît guère vrai pour ce soir.

— Essayons toujours.

— A quoi bon... Regarde plutôt.

— Est-ce que tu aurais peur, Blanche?

— Moi, pas du tout, quoique je t'avoue que je me suis

vue plus rassurée, dit la jeune femme tremblante et souriant cependant avec douceur.

Ces deux visiteuses étaient, en effet, Geneviève et Blanche Coquillard, duchesse de Rivarez.

Geneviève avait raconté à sa sœur la scène de la fatale nuit où son père et elle avaient si miraculeusement échappé à la mort.

— Cet homme, ce misérable que l'on désigne sous l'étrange appellation de Mâchoire-d'Or est un héros, dit Blanche, d'une imagination un peu exaltée.

— Sans doute, fit Geneviève, un héros de grand chemin.

— Il est certain que c'est un aventurier, mais il y a quelque chose de chevaleresque et d'audacieux en lui.

— Dis surtout d'humain.

— Et qui sait s'il n'a pas sacrifié cette nuit-là une grosse aubaine que devait lui rapporter le double crime qu'on lui avait proposé ?

— Sa fortune, peut-être.

— Tu as songé à cela ?

— Certes, oui, et c'est ma conviction.

— Et qu'as-tu alors l'intention de faire ?

— M'informer de lui et l'arracher à la vie misérable qu'il mène ; cet homme n'est point fait pour être un assassin et un voleur... Je ne veux pas qu'il meure au bagne ni à l'échafaud.

— Bien, ma sœur, dit Blanche, très-bien... As-tu quelques indices pour le retrouver ?

— Oui, je sais déjà où il demeure.

C'est ainsi que les deux sœurs étaient arrivées à pénétrer dans l'intérieur de Mâchoire-d'Or.

Elles savaient tout à cette heure : que la femme qu'il avait avec lui était folle, que l'enfant qu'elle rencontrerait dans l'humide rez-de-chaussée l'appelait son père, qu'il

n'avait ni sou ni maille, et qu'il était un bandit de profession.

— C'est un bandit qui a du bon, avait ajouté Geneviève, a laquelle on donnait ces renseignements.

Elles étaient là depuis quelques minutes attendant l'hercule et se demandant ce qu'elles allaient faire s'il tardait longtemps, quand un homme se présenta subitement sur le seuil et entra sans frapper.

Il était vêtu d'une blouse bleue déchirée, d'un pantalon de toile blanche en lambeaux et d'une casquette sans visière. On eût dit un forçat évadé, il en avait l'aspect piteux et la mine suspecte.

Il referma la porte et, s'adressant à la folle :

— As-tu ta raison, la mère, pour parcourir un petit billet que j'ai là pour toi?

Celle-ci hocha la tête et ne répondit pas.

— Il paraît que non, dit l'homme ; elle a cependant des moments lucides, la particulière.

Diable, comment vais-je m'y prendre?

La vue des deux étrangères, qui l'avait d'abord étonné, parut alors le gêner considérablement. Mille pensées traversèrent son esprit, et peut-être se demanda-t-il s'il n'allait pas se jeter sur elles et profiter de la bonne aubaine qui lui mettait deux princesses sous la main. Mais, soit qu'il ne fût pas assez audacieux pour tenter le coup, soit qu'il respectât la maison d'un allié, il n'en fit rien et se montra au contraire très-respectueux.

— Ces dames attendent mon ami? dit-il.

— Oui, répondit Geneviève avec une certaine assurance.

— Eh bien! c'est inutile, il ne viendra pas.

Les deux femmes se regardèrent avec désappointement.

— Tenez, lisez, dit-il, j'apporte un mot de lui pour la folle.

Geneviève jeta les yeux sur le papier et pâlit en le remettant à Blanche.

Celle-ci lut à haute voix :

« Je me suis embarqué dans une méchante affaire d'où « il me sera bien difficile de me dépêtrer et d'où je ne me « dépêtrerai peut-être pas du tout. Crois bien que s'il en « est ainsi ce ne sera pas de ma faute, et que je ferai tout « mon possible pour revenir.

« En tout cas, si tu ne me revois pas, veille bien sur le « mioche et fais ce que tu pourras. S'il y a un bon Dieu, « il te viendra en aide.

« MACHOIRE-D'OR. »

Les deux femmes comprirent le drame qui se dénouait autour d'elles et la même pensée germa instantanément dans leur esprit.

— Comment vous appelle-t-on? dit Geneviève au messager.

— On m'appelle le Bancal, dit celui-ci, mais mon véritable nom, c'est Vincent.

— Eh bien, Vincent, dit Geneviève, si nous comprenons bien ce que veut dire cette lettre, nous supposons que Mâchoire-d'Or court un grand danger et qu'il se pourrait qu'il fût prisonnier.

— En effet, mademoiselle, il a en ce moment une nuée de mouchards sur le dos et je crois bien qu'il n'en réchappera pas.

— Ce pauvre garçon, reprit Geneviève, nous a rendu un grand service ; pour mon compte, je lui dois plus que la vie. Veuillez donc, si vous le retrouvez, lui dire qu'il peut venir à l'avenue de l'Impératrice, à la maison qu'il connaît, et qu'il sera bien reçu. S'il est prisonnier, qu'il écrive, et mon père fera tout ce qu'il pourra pour adoucir son sort. Quant à ces deux infortunés, continua-t-elle, en re-

gardant la folle et le petit enfant, je crois que je peux me permettre de m'occuper d'eux.

— Oh! mademoiselle, s'écria Vincent, vous êtes une providence, car, dans tous ses malheurs, Mâchoire-d'Or ne songe qu'à eux.

Une heure après, une voiture fermée s'arrêtait à la porte du bouge. Deux personnes en descendaient, et bientôt y reprenaient place, emmenant la folle dans une maison de santé où l'on devait avoir soin d'elle jusqu'à sa mort ou sa complète guérison.

Disons-le tout de suite, ce fut la mort qui survint, mais elle arriva sans secousses, sans douleur.

La pauvre créature s'éteignit, comme elle avait toujours vécu, sans avoir connaissance du propre drame de son être.

Dans le même instant, l'enfant était déjà à l'hôtel, comblé de soins, et Geneviève, fière et heureuse de ce qu'elle avait fait, l'interrogeait doucement, et se promettait tout bas d'être une véritable mère pour ce pauvre abandonné que le sort avait si injustement condamné, et qu'elle ravissait à la misère et au crime.

. . . . . .

Elle fut arrachée à cette occupation par un domestique qui vint lui annoncer que son père l'attendait dans le grand salon.

— Mon père ne peut-il se passer de moi en ce moment? dit-elle.

— C'est impossible ; M. le baron Taboureau, qu'on attendait, vient d'arriver, il ne manque plus que vous.

— Plus que moi?.. qu'est-ce que cela veut dire?

— Mademoiselle ne sait-elle pas qu'il y a aujourd'hui réunion de famille?...

— En voilà le premier mot... D'abord je suis mineure.

— Je sais que vous êtes attendue.

— Eh bien! j'y vais, dit-elle de plus en plus confondue.

Dans cette soirée, son étonnement devait d'ailleurs aller crescendo. Elle entra dans le salon, et, à côté d'un monsieur à cravate blanche, qu'on lui dit être le notaire de la famille, elle aperçut son père. Celui-ci était grave, solennel, et parlait d'une voix émue.

Devant lui étaient assis trois hommes, Taboureau, le marquis de Saint-Coppens et le duc de Rivarez.

A droite et à ses côtés étaient deux femmes : Olympe, la marquise, et Blanche, la duchesse.

A la vue de Geneviève qui entrait, Coquillard lui fit signe de s'asseoir à côté de ses sœurs.

— Cette enfant est mineure, dit-il, s'adressant au notaire, et, comme elle a les mêmes droits que chacun, j'ai désiré qu'elle m'entendît et que sa place ne fût pas prise au milieu de vous par un étranger.

On s'inclina.

— Mon cher beau-père, dit Taboureau, vous aviez aussi convoqué Renée, mais la pauvre enfant, vous le savez, est dans son lit et très-souffrante, il lui a donc été impossible de se rendre à votre invitation ; elle m'a chargé de la remplacer auprès de vous.

Coquillard, à son tour, s'inclina, et, ayant fait signe qu'il allait parler, un grand silence s'établit, et il commença :

— Depuis quelque temps j'ai été très-accablé et très-malheureux dans plusieurs circonstances qu'il est inutile de préciser ici. Il semble que Dieu, se repentant de la continuité de bonheur qu'il m'a accordée si longtemps, ait voulu me rappeler que l'homme n'est point fait pour être heureux, mais pour souffrir. Ces chagrins successifs ont été pour moi l'annonce d'une mort ou d'une catastrophe inévitable.

On voulut l'interrompre; il imposa silence d'un geste suppliant et en même temps impératif.

— Cette pensée étant profondément enracinée dans mon esprit, je me suis dit qu'il serait sage et prudent de ne pas attendre au dernier moment pour régler mes affaires et donner à chacun ce qui légalement lui revient.

Cette crainte d'un mauvais partage, cette pensée de laisser derrière moi une succession embarrassante et une liquidation onéreuse, cette appréhension de lutte, de procès, de scandale, l'ennui pour moi-même, et la fatigue de m'occuper d'affaires jusqu'à la dernière heure de ma vie, la crainte enfin de compromettre par mon incapacité, ma négligence ou ma situation maladive, une fortune qui n'est plus à moi, mais à mes enfants, m'ont mis dans l'obligation rigoureuse d'abandonner toutes mes fonctions administratives et financières, de céder ma maison de banque, de cesser toutes mes opérations de bourse et autres, en un mot, de régler une situation un peu chargée, de déblayer la place et de vous remettre à vous, mes gendres et mes filles, la part qui vous revient de la fortune dont je puis encore disposer.

Tous se regardèrent étonnés, et celui qui le fut le moins ne fut pas le baron, qui, certes, ne s'attendait pas à un tel désintéressement.

— Mon cher beau-père, s'écria-t-il, veuillez croire...

Coquillard l'arrêta.

— Je vous en prie, dit-il, pas un mot. La résolution que je mets à exécution aujourd'hui est arrêtée dans ma pensée depuis un certain temps. Je veux vous donner de mon vivant tout ce que je possède et ne rien conserver que quelques centaines de mille francs qui me serviront à finir ma vie tranquille.

— Mais vous n'y pensez pas! s'écrièrent les trois sœurs.

— J'y ai bien pensé, au contraire, et, en me débarras-

sant de ce lourd fardeau des richesses qui pèse sur moi c'est le repos que j'achète ; quand vous aurez mon âge mes enfants, vous saurez que ce bienfait-là ne se paie jamais trop cher.

Ainsi donc, ajouta-t-il, voilà qui est arrêté ; je n'existe plus financièrement, et vous me remplacez. A partir d'aujourd'hui, M. Osmond que voilà, mon notaire depuis quarante ans, devient le vôtre, et vous aurez à vous entendre avec lui pour ce que vous toucherez et pour la façon dont vous aurez à procéder.

Quant à moi, dit-il encore, malgré sa voix qui faiblissait, je n'ai qu'un désir, celui de vous enrichir le plus possible et de mourir aussi pauvre que j'ai été riche. Si fait, j'ai encore un autre désir, fit-il d'un accent plus faible et plus ému, et ce désir, je ne vous le dissimule pas, c'est d'assurer le bonheur de la dernière de mes filles, et de la voir mariée avant de quitter ce monde.

— N'êtes-vous pas libre? fit Taboureau.

— Vous savez maintenant, dit Coquillard sans répondre directement à ce dernier, quels sont mes vœux et quelle est ma volonté. Si je marie ma fille comme je l'entends, ne vous étonnez donc pas, et quant à vous, partagez-vous la fortune du millionnaire et laissez le vieillard mourir en paix.

Il prononça ces dernières paroles avec une amertume qui n'échappa à aucun des assistants, et tombant comme épuisé dans son fauteuil :

— Emmène-moi, mon enfant, dit-il à Geneviève, emmène-moi...

Comme s'il eût ajouté :

— Plus longtemps je n'aurais la force de me contenir. Ces misérables à qui je jette mes biens, ces misérables, j'ai hâte de ne plus les voir ni de les entendre.

Cependant ses gendres l'entouraient et l'accablaient

de félicitations et de caresses. On lui serrait la main, on l'embrassait, on le trouvait grand, magnifique, sublime, il n'était pas jusqu'au baron qui ne se mît en frais d'émotion.

Blanche et Geneviève seules pleuraient; quant à Olympe, elle rayonnait.

Elle avait beaucoup de dettes depuis quelque temps, la belle marquise. Elle se trouvait surtout fortement arriérée vis-à-vis de son beau-frère, et celui-ci, après s'être longtemps contenté de toucher ses intérêts en belles promesses et même quelque chose de plus, commençait à trouver la monnaie insuffisante; il réclamait d'autres espèces et tenait sa caisse verrouillée.

Il était temps qu'un changement survînt dans leur situation respective, et qu'un peu d'or tombât à propos dans l'escarcelle de la jolie mondaine.

Quant aux hommes, ils savaient moins encore dissimuler leur admiration et leur joie.

— C'est de l'héroïsme! s'écriait le duc de Rivarez, songeant, avec une ivresse que rien n'égalait, aux piles d'or qui allaient s'entasser devant lui et le rendre, pendant plusieurs années peut-être, le roi du tapis vert.

— Jamais on n'a vu une telle abnégation, disait le marquis de Saint-Coppens, supputant que quelques millions l'ayant mis au conseil d'Etat, beaucoup de millions pourraient le mettre peut-être au sénat.

— Abnégation, dit le baron, y songez-vous, et que dites-vous là? ce n'est pas une abnégation, c'est une abdication.

— En effet, s'écria-t-on de tous côtés, c'est une véritable abdication.

Mais, au moment où Coquillard se disposait à se retirer, et où les assistants, le baron en tête, ayant épuisé leurs exclamations de joie et de reconnaissance, commençaient

à s'approcher du notaire pour lui demander des explications et s'entendre avec lui, la porte s'ouvrit et le nom de Taboureau fut prononcé.

— Que me veut-on? dit-il, tout alors à son triomphe et se félicitant, à part lui, de n'avoir pas réussi dans ses tentatives de meurtre, puisqu'il arrivait au résultat désiré sans courir de péril.

— Une lettre pour vous, lui dit-on.

— Je n'y suis pour personne.

— Lisez, dit le jeune homme qui venait d'entrer. C'est du docteur Radiguet.

Un éclair lui traversa l'esprit, il eut la pensée qu'il lui arrivait un malheur, il se jeta sur la lettre, l'ouvrit précipitamment et la parcourut d'un regard inquiet.

Il y avait peu de mots:

— Venez vite, votre femme se meurt.

Il eut un éblouissement. Si Renée mourait, c'en était fait pour lui de la donation de Coquillard.

Le fameux testament pouvait lui assurer une partie de la dot, mais il n'avait rien à prétendre sur une succession qui n'existait encore qu'à l'état de promesse. Dans un moment, il vit ses projets renversés et poussa un cri de rage et de colère.

— A demain, messieurs, à demain; une affaire urgente m'appelle chez moi.

Il fit quelques pas pour sortir, et, sur le seuil de la porte, il s'arrêta bouleversé à la vue d'un domestique de sa maison qu'il reconnut aussitôt et qui venait à lui.

— Eh bien? fit-il d'une voix haletante.

— Hélas! monsieur le baron, il est trop tard, répondit le messager, madame la baronne est morte!...

Taboureau tomba comme foudroyé.

XXV

DIEU VENGE LES SIENS.

Le lendemain, Coquillard n'en était pas moins à Riberolles, travaillant aux préparatifs du voyage de Jacques Raymond et de Geneviève.

Pour le malheureux millionnaire, il ne restait qu'une ressource, la fuite.

Il avait perdu courage; il était épuisé et résigné.

Dans tout inconnu, il voyait un ennemi, un criminel, un empoisonneur.

Sa fille avait beau lui représenter que la mort de Renée devait changer le cours des événements, que les choses allaient forcément prendre une autre direction, et que le péril semblait s'éloigner, rien n'y faisait; il maintenait son idée.

— Partez, partez d'abord, vous reviendrez plus tard s'il y a lieu.

Il était alors huit heures du soir, le fiancé de Geneviève était attendu depuis plus de trois heures. Il y avait un grand quart d'heure que les chevaux de poste étaient attelés et piaffaient dans la cour du château.

— Mais où pouvons-nous aller? disait la jeune fille.

— Vous irez où vous voudrez; l'important c'est que vous quittiez Paris et Riberolles, que vous soyez bientôt

à cent lieues d'ici, et que pas un de nos ennemis ne sache le lieu de votre retraite.

— Mais que craignez-vous donc encore?

— Tout.

— Il me semble, moi..,

Coquillard était pâle.

— N'as-tu pas failli être empoisonnée il n'y a pas trois jours?

— C'est vrai ; mais un tel malheur n'est plus à redouter.

— Pourquoi?

— Sur la menace que j'ai faite à la coupable de la dénoncer, menace que je n'étais même pas dans l'intention d'effectuer, elle s'est évanouie et a depuis pris le lit.

— Elle peut se relever.

— Il paraît qu'elle est à la mort.

— Cette créature est un monstre... Plus on songe...

— N'y songeons pas... Elle est à la mort, vous dis-je, que Dieu en fasse ce qu'il voudra... elle est trop coupable pour que j'aie encore la force et la grandeur d'âme d'intercéder pour elle, mais elle est trop malheureuse pour que j'aie le courage de l'accabler.

Coquillard se recueillit et reprit avec amertume :

— Mais il n'y a pas qu'elle, il y en a d'autres derrière elle, cette empoisonneuse, c'est un instrument, il y a les maîtres criminels.... Ma fille, je ne veux plus tenter l'épreuve, je ne veux plus de luttes, je veux que vous soyez à l'abri... loin, bien loin..... Alors peut-être enfin.....

La porte s'ouvrit vivement sous une main familière :

— Mon cher monsieur Coquillard, dit une voix, il n'y a plus d'épreuves à tenter, de luttes à livrer et nous ne partons pas.

Celui qui parlait était Jacques Raymond, à peine remis

de sa blessure, pâle encore, mais ferme déjà sur ses jambes.

Le vieillard alla à lui et le regarda avec une sorte de stupeur.

— Que voulez-vous dire? fit-il.

— Je veux dire que vos ennemis sont démasqués, connus, et désormais ne sont plus à craindre.

Coquillard eut un tremblement convulsif.

— Ce sont les instruments qui sont pris, dit-il.

— Non, répondit Raymond, c'est l'auteur principal, celui qui a commis tout le mal, celui qui a fait de Germaine une empoisonneuse, qui a failli faire de Mâchoire-d'Or un assassin, celui qui a croisé mon épée contre celle d'un spadassin, celui enfin qui, maître déjà d'une fortune énorme, avait rêvé d'y joindre toute la vôtre, et devenir un des plus riches capitalistes d'Europe!...

— On sait que c'est *lui!* s'écria Coquillard d'une voix étranglée.

— Oui.

— O mon Dieu!

— Le protégez-vous et vous intéresse-t-il?...

— Mais ce malheureux est le mari de ma fille!...

Ce cri révélait tout ce que le pauvre père avait enduré de tortures, d'angoisses depuis quelques mois, et pourquoi aussi il s'était tu, connaissant le criminel.

— Il ne l'est plus puisqu'elle est morte. Dieu n'a pas voulu que de tels forfaits lui fussent révélés et que sa seule existence plaidât en faveur du coupable.

Vous n'avez pas à défendre cet homme, vous devez le châtier au contraire au nom de votre fille qu'il a tuée, de votre famille qu'il a voulu décimer, de la société qu'il a outragée, au nom de la profession que vous exercez et qu'il couvre de honte, que sais-je, moi? Au nom de Geneviève échappée à la mort par miracle, au nom de vous-

même, au nom de Blanche, pauvre fille sacrifiée, il faut que justice suive son cours et que vous soyez le premier à la réclamer.

— Que parlez-vous de fille sacrifiée? dit Coquillard bouleversé et l'œil hagard.

— Ignorez-vous donc que Rivarez était son complice.

— Quoi!... celui-là aussi!... Rivarez!...

— Oui, Rivarez, sur le compte duquel vous vous êtes laissé tromper, est un misérable de la pire espèce, quelque chose comme un forçat échappé des bagnes de l'Espagne, et qui, après avoir gaspillé plusieurs patrimoines et souillé un nom illustre dans une vie d'abjection et de crimes, a associé sa vie à celle d'un autre misérable et a bâti son avenir sur le passé de celui-ci.

Geneviève, sous le coup d'une émotion inexprimable, écoutait ces anathèmes avec terreur.

— Est-il possible! s'écria-t-elle.

— Mais comment connaissez-vous ces détails? dit Coquillard.

— Oh! d'une façon bien simple; je n'ai pas même pris la peine de les aller chercher.

Ce matin, une femme qui a eu des torts envers moi, est venue me trouver, dévorée par des remords anciens et des remords nouveaux, car cette femme, dominée longtemps par Taboureau, a été autrefois forcément sa complice. Obéissant aujourd'hui à ces influences du passé et à un sentiment inexplicable de jalousie contre moi, elle a joué un rôle secondaire, je dois le dire, dans ces derniers événements.

Revenue à de meilleurs sentiments, par l'horreur que lui inspire l'accumulation des infamies de l'homme auquel elle obéissait, elle est venue à moi et m'a tout avoué. Elle a fait plus, elle m'a dit tout le passé du misérable qui a

dominé sa vie, et de celui de l'homme qui a été son amant avant d'entrer dans votre famille.

— C'est de la comtesse de Boissières que vous voulez parler? dit Coquillard.

— Ou si vous le préférez de Coralie Darbo.

— Je la connais et, je l'ai toujours soupçonné, elle vaut mieux que sa réputation.

— Mais n'est-elle pas compromise dans tous ces événements? dit Geneviève.

— Elle le serait assurément, si elle n'avait eu la prudence de s'expatrier.

Alors qu'on songera à elle qui ne fut qu'un instrument secondaire, elle sera loin de Paris, où elle m'a juré de ne revenir jamais.

Elle part avec un nommé Durocq, qui est fou d'elle et qui l'accompagne. Peut-être là-bas consentira-t-elle à l'épouser. Puisse-t-elle être heureuse : beaucoup le sont qui le méritent moins.

— Mais Taboureau?... demanda Coquillard avec une sorte de curiosité mêlée d'effroi.

— Vous allez le voir.

— Le voir... le voir ici!... Je ne veux pas!... qu'il ne franchisse pas le seuil de cette maison!... Je suis venu à Riberolles pour vivre à l'écart, pour le fuir; je n'ai pas même assisté aux derniers instants de ma pauvre fille, de crainte d'entrer chez lui!...

— Ne craignez rien, ce misérable n'est pas redoutable, il viendra ici accompagné de quelques braves agents qui le tiendront en respect.

— Il est donc arrêté?

— Depuis ce matin.

— Vous l'avez dénoncé?

— Non... Oh! mon Dieu! peut-être l'eussé-je fait; mais j'avoue que j'ai été devancé.

— Alors c'est la comtesse de Boissières?

— Lisez cette lettre, dit Raymond, lui tendant un lourd papier plié dont il se saisit.

Il lut :

« Monsieur,

« Échappé à la police et rentrant dans mon taudis, je n'y ai plus retrouvé ma pauvre femme qui y veillait dans la souffrance et un petit être qui est tout pour moi.

« Femme et enfant avaient disparu et je sais aujourd'hui comment.

« C'est tout ce qu'il me faut ; la femme mourra tranquille et l'enfant deviendra un honnête homme.

« Mâchoire-d'Or ne pouvait jamais en espérer autant.

« Mon fils, devenu honnête, il ne faut pas, n'est-ce pas, monsieur, qu'il rougisse de son père ; c'est pourquoi le père qui pourrait bien, s'il tardait, aller mourir à Cayenne ou sur l'échafaud, prend le parti d'en finir tout de suite et une bonne fois.

« Quand vous recevrez cette lettre, je serai mort.

« Je serai mort, parce que je suis rassuré sur l'avenir du pauvre petit être qui me doit la vie.

« Seulement, avant d'en finir, j'ai voulu rendre un service à la protectrice de l'enfant, et, en conséquence, j'ai écrit au préfet de police.

« A l'heure qu'il est, ce digne magistrat, qui, par parenthèse, m'a fait passer d'assez vilains quarts d'heure, connaît en détail l'escapade dont j'ai été un des héros et qui m'a été si grassement payée.

« C'en est donc fait de Vide-Gousset, et celui-là démasqué, les braves gens n'ont plus rien à craindre.

« Je vous recommande aussi mon enfant, monsieur.

« MACHOIRE-D'OR. »

Coquillard avait lu toute cette lettre à haute voix et Geneviève l'avait écoutée avec recueillement.

Quand elle fut terminée, la jeune fille avait de grosses larmes dans les yeux. Un soupir mêlé de sanglots s'exhala de sa poitrine oppressée.

— Oui! s'écria-t-elle, le pauvre enfant, je veillerai toute la vie sur lui.

Et tendant la main au jeune médecin :

— N'est-ce pas, ami, que vous m'aiderez dans ma tâche et que nous en ferons un homme?

— Je vous le promets, répondit Jacques Raymond.

— Mais ne m'aviez-vous pas dit, reprit Coquillard, poursuivi par une idée fixe, que j'allais voir Taboureau?

— Oui, et c'est ce que je suis venu surtout vous annoncer.

— Mais pourquoi cette visite, puisqu'il est arrêté?

— Justement.

— Je ne comprends pas.

— Il paraît que Mâchoire-d'Or, dans sa lettre au préfet de police, a signalé, comme l'ayant secondé dans son introduction à l'hôtel de l'avenue de Neuilly, la malheureuse Germaine, que nous ne savons déjà que trop coupable.

— Oh! fit Geneviève se couvrant le visage de ses mains; ce n'était pas assez qu'elle voulût ma mort?

— Mais elle est ici qui se meurt, dit Coquillard.

— On le sait. Signalée comme une des complices principales et recherchée immédiatement, on a appris aussitôt que vous aviez eu pitié d'elle et que vous la faisiez soigner.

— On ne peut l'emmener dans l'état où elle est, dit Geneviève prise de commisération.

— Il s'agit moins de l'emmener que de la confronter avec le principal coupable. La police, qui sait les tentatives d'empoisonnement, sait aussi, à n'en pas douter, que

si Germaine était la main qui versait, Taboureau était la tête qui ordonnait.

— Et vous en êtes sûr... il va venir?

— Ce soir même.

— Pourquoi sitôt?

— Parce qu'on n'ignore pas que Germaine est à l'extrémité et qu'on veut à tout prix les confronter.

— Taboureau n'a rien avoué?

— Rien, et l'on veut obtenir le témoignage de cette fille; on ne doute pas qu'au moment de mourir, elle ne soit la première à démasquer l'homme qui l'a perdue.

En cet instant, une légère clameur s'éleva dans la maison.

— Ecoutez, dit Coquillard.

Geneviève courut à la fenêtre et écarta le rideau.

— C'est un fiacre qui s'arrête devant la porte.

— Un fiacre ici?

— Oui... et un homme vêtu de noir qui conduit... on ne dirait pas un cocher.

— En voilà deux autres qui descendent, dit Coquillard, qui s'était approché.

Il poussa un cri qu'il réprima aussitôt et se cacha le visage de ses mains.

— Lui! s'écria-t-il.

C'était, en effet, Taboureau qui descendait en compagnie d'un troisième agent et qui avança précédé par les deux premiers.

— Je ne veux pas le rencontrer, s'écria le millionnaire prenant la fuite pour se réfugier dans une autre pièce dont il referma violemment la porte.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'une seconde voiture arrivait.

Cette fois, c'était un juge d'instruction accompagné d'un médecin et d'un greffier.

Les débuts de la scène qui suivit furent pénibles pour les assistants et de nature à porter le trouble dans l'esprit de plus d'un témoin.

Taboureau, quoique gardé à vue et serré de près par les agents, n'avait rien perdu de son calme et de sa sérénité apparente.

On eût dit que c'était lui-même qui dirigeait l'affaire et amenait les magistrats à Riberolles.

Droit, fier, la tête haute, un sourire sceptique stéréotypé sur les lèvres, il regardait autour de lui avec familiarité, comme s'il eût été en visite ordinaire chez son beau-père.

Pour un observateur, néanmoins, il n'y avait pas à s'y méprendre, et cet homme souffrait intérieurement ; mais sous le coup des plus graves angoisses, il savait encore dissimuler et se composer un visage de circonstance.

Le magistrat lui ordonna de s'asseoir et s'entretint quelques minutes à voix basse avec Jacques Raymond.

— En effet, répondit celui-ci à une question directe du juge d'instruction, cette fille est ici.

— Et en état de nous entendre ?

— De vous entendre, oui, de vous répondre, je ne sais trop.

— En employant quelques ménagements ?

— Vous ne pourrez toujours avancer sa fin que de bien peu, car les heures qu'elle a à vivre sont comptées.

— Vous serez là, docteur, et, si vous la jugez trop fatiguée, nous suspendrons l'interrogatoire.

Le jeune homme fit un signe d'assentiment.

— C'est que la confrontation du principal accusé avec cette fille est de la dernière importance pour la justice, insista le juge.

— Je le comprends parfaitement, monsieur : aussi

vais-je donner des ordres pour que vous soyez introduit près d'elle.

Il s'éloignait ; il revint sur ses pas.

— J'aurais bien essayé, dit-il, de la faire transporter dans cette pièce ; mais elle est vraiment si faible, que je craindrais quelque malheur.

— N'en faites rien, alors ; nous nous installerons près de son lit.

Presque aussitôt, en effet, il revenait, et le magistrat, accompagné de son greffier, de Taboureau et des trois agents, pénétrait dans la chambre de Germaine.

Elle était étendue sur son lit, la tête enfoncée dans un oreiller moins mat que son visage, d'une pâleur terreuse et comme éclairé par une lueur intérieure qui en rendait la transparence plus sensible.

Elle se souleva avec effort à la vue de Taboureau, et sa tête retomba aussitôt sur l'oreiller.

Le magistrat fit disposer une petite table pour son greffier, et s'étant approché du lit, il fit placer Taboureau en face de l'agonisante, mais à une certaine distance, avec un agent entre eux deux.

— Connaissez-vous cet homme? demanda-t-il à la malade.

— Oui, répondit-elle d'un léger signe de tête.

— Et vous, vous connaissez cette femme? fit-il se tournant du côté de l'usurier.

— Sans doute, je la connais comme on connaît un millier de gens, pour l'avoir rencontrée, pour savoir qui elle est, c'est-à-dire.....

— Continuez.

— Non, je n'ai rien à dire de plus, fit-il se reprenant, je la connais, voilà tout ; mais certes, pas assez pour renseigner la justice sur son compte.

— Peut-être la justice le sera-t-elle mieux avec elle sur le vôtre.

— Je ne le crois pas, monsieur.

Le juge d'instruction s'était tourné complétement du côté de Germaine et l'interrogeait doucement.

A toutes ces premières interrogations, la mourante répondit par monosyllabes.

Soit que sa faiblesse ne lui permît pas d'articuler vivement, soit qu'elle craignît de se compromettre ou de charger le malheureux qu'elle avait sous les yeux, elle se montra d'une grande réserve dans ses réponses.

Mais à une exclamation négative de Taboureau, sa joue se colora légèrement et on l'entendit murmurer :

— Le lâche !

— Ainsi, vous avouez pour votre part toute votre culpabilité ? dit le juge à un moment donné.

— Oui, répondit-elle, je suis une grande coupable.

— Je vois aussi que le repentir est entré dans votre cœur.

— Oh ! oui !...

— Faites alors des aveux plus complets.

— N'ai-je pas tout déclaré ?

— Non ; rappelez vos souvenirs, et puisque vous vous repentez, prouvez-le en fournissant des éclaircissements et des détails à la justice.

— J'ai dit ou laissé dire tout ce qui existe sur mon compte.

— Oui ; mais vos complices ?

— Je n'en ai qu'un, vous le savez bien.

— Son nom ?

— Il est devant vous, à quoi bon cette scène ?... Un doute est-il possible dans votre esprit ? N'avez-vous pas sous la main celui qui m'a perdue !

— Mais ceci est faux, cette femme ment effrontément ! s'écria Taboureau.

L'œil de la mourante s'éclaira.

— Il dit que je mens, murmura-t-elle, il ose nier qu'il est mon complice!

— Si je le nie ! s'écria celui-ci ; malheureuse, pourquoi veux-tu me perdre, sachant que je suis innocent et que toi seule as tout fait!

— Il a raison, s'exclama la malheureuse, essayant, mais en vain, de se soulever sur son séant ; il a raison, il n'est pas mon complice, il est le coupable, le vrai, le seul criminel ; moi, je n'ai jamais été dans sa main qu'un triste instrument.

— Vous obéissiez à ses ordres, quand vous versiez le poison? dit le juge, se rapprochant d'elle pour ne rien perdre de ses paroles.

— Oui, oui, fit-elle avec énergie.

— C'est faux ! s'écria Taboureau.

— Je n'avais qu'un intérêt, celui de le servir ; livrée à moi-même, mon crime n'avait pas de raison d'être... Cet homme me promettait la fortune... la fortune... et le bonheur, l'infâme... et il exploitait chez moi deux sentiments odieux, la haine et l'envie.

— Tout cela est clair, dit le juge.

— Ou cette femme est folle ou elle a juré de me perdre ! dit Taboureau avec une indignation parfaitement jouée.

— Rien en elle n'annonce la folie, dit le juge ; et pourquoi voudrait-elle vous perdre?

— Je ne sais ; il y a des êtres si pervers !

— Vous devez avoir un motif qui vous fait admettre une telle supposition?

— Mais le fait lui-même.

Le juge se tourna du côté de la mourante.

— Cet homme, dit-il, se défend, comme vous voyez de vos accusations. Avez-vous bien dit tout la vérité?

— Oh ! oui, fit-elle.

— Il prétend que vous avez juré sa perte.

Elle eut un sourire amer sur les lèvres.

— Pourquoi! fit-elle, quel intérêt... ne vais-je pas mourir?

— Justement, je voudrais vous demander si vous n'avez pas quelque raison de lui en vouloir... Ne vous a-t-il jamais fait de mal, ne vous a-t-il pas trompée... parlez, dites tout... C'est le devoir de la justice de ne rien ignorer, et le mensonge vous serait compté devant Dieu.

— Oui, dit la mourante d'une voix creuse, mais forte encore, il m'a trompée, il m'a perdue!... il a fait de moi ce que je suis, une misérable et une infâme. Oh! oui, je lui en veux et je le méprise...

— Vous l'entendez, s'écria Taboureau, elle obéit à un sentiment de vengeance, elle l'avoue?

— Mais pourquoi ce sentiment de vengeance, sentiment que vous acceptez, puisque rien n'existe entre vous? dit le juge, regardant fixement Taboureau, qui se mordit les lèvres.

Et lui imposant silence :

— Continuez, dit-il à Germaine.

— Mais j'affirme, poursuivit celle-ci, que, malgré ma haine, ma colère et ma répulsion pour cet homme, je ne dis rien que la vérité.

— C'est absurde, fit Taboureau, tout le monde voit bien...

— Laissez dire, reprit le juge, nous ferons la part de exagération.

Et, se tournant de nouveau vers Germaine :

— Expliquez-nous certains points qui restent obscurs dans cette affaire. Précisez l'époque de vos relations avec cet homme : dites-nous leur nature ; n'y avait-il pas un pacte entre vous ? ajouta-t-il, déjà sur la piste de la vérité.

— Oui, repondit-elle, un pacte infâme.

— C'est faux et invraisemblable, cria Taboureau.

— Ah! c'est faux! s'exclama à son tour la moribonde, s'adressant directement à lui. — Est-il faux, prononça-t-elle, se soulevant sur son séant avec une force dont on ne l'eût pas crue capable, que depuis l'âge de quinze ans je suis ta maîtresse?

— A moi!

— A toi... pour ma honte et mon désespoir.

— Je le nie.

— Il le nie, s'écria-t-elle comme confondue de tant d'audace; mais, misérable, fit-elle, moi aussi je voudrais pouvoir le nier; à l'heure de la mort je m'estimerais davantage, mais le moment de tout avouer est venu, je ne dissimulerai rien : j'ai été ta maîtresse et j'ai été ta complice. Taboureau, nous sommes deux scélérats!

— Faites cesser cette scène, monsieur, dit Taboureau au juge d'instruction, elle ne peut qu'égarer la justice, car la pauvre femme qui en fait les frais est affolée par la haine et la terreur qu'inspire la mort.

— Je sais ce que j'ai à faire, répondit le juge d'un ton bref, et, loin de faire cesser cette scène, je crois, dans l'intérêt de la justice que vous invoquez, que je dois la prolonger, à moins que...

Il se tourna vers Jacques Raymond :

— A moins que, répéta-t-il, sa violence ne soit de nature à fatiguer la malade outre mesure.

— Vous pouvez continuer, monsieur, dit Raymond qui s'était approché de Germaine et lui faisait respirer les sels d'un flacon qu'il avait entr'ouvert, la satisfaction qu'elle ressent du devoir accompli compense la fatigue.

Germaine eut un sourire triste qui confirmait l'affirmation du docteur.

— Ainsi donc, reprit le magistrat, cet homme était votre amant et vous alliez chez lui?

— Oui.

— Et lui, venait-il chez vous?

— Il y venait.

— C'est faux! cria encore Taboureau.

— Il y venait souvent, reprit Germaine, et il y vint, entre autres fois, le jour où il me remit le poison.

— Quel poison? s'exclama Taboureau, commençant à perdre contenance.

— Celui qu'on m'a vue verser dans la tasse de mademoiselle.

Ici la mourante se couvrit le visage de ses mains et éclata en sanglots.

— Elle accuse, elle pleure, elle ne sait ce qu'elle dit, fit Taboureau.

— Il reste avéré que cette fille tenait le poison de vos mains, dit le magistrat, elle n'a aucune raison pour déclarer ce fait s'il était faux.

— Elle veut se sauver en faisant peser sur moi tout le poids de son crime odieux.

— Me sauver! fit la malade, avec un geste désespéré; avant une heure je serai morte.

— Alors, alors... je nie, je nie.

— Attendez, fit Germaine, demandez-lui s'il ose nier que c'est lui qui m'a prévenue du drame de la nuit.

— Quel drame? fit Taboureau essayant de se remettre.

— Celui où quatre hommes s'introduisaient dans l'intérieur de l'hôtel par la petite porte du jardin.

— Elle ose encore m'accuser de cette affaire! se récria-t-il.

— Tu le nies, misérable! s'écria-t-elle, au comble de l'exaspération; mais c'est toi qui me donnas l'ordre de laisser les portes entr'ouvertes.

— Monsieur, dit-il, ne répondant pas à Germaine, mais s'adressant au juge d'instruction, cette fille a juré de me

perdre, voilà tout ce qui ressort pour moi de ce débat.

Je crois qu'en face de ce parti pris d'accusation, vous vous en tiendrez, dans l'intérêt de la vérité, à la déposition des deux témoins que vous pouvez interroger ici.

— De quels témoins parlez-vous donc ?

— Mais de la victime elle-même et de moi.

— Vous, vous n'êtes pas témoin, vous êtes accusé.

— Soit ! reprit-il, couvrant son émotion sous le jeu d'une parole affectée ; témoin ou accusé, je n'en suis pas moins le baron Taboureau, un des banquiers les plus intègres et les mieux posés de Paris. Qu'est-ce que cette fille ? Une femme de chambre, une domestique, une aventurière. Je crois que, laissant de côté toute autre déposition et entre nos deux affirmations, le choix doit être bientôt fait.

— Défendez-vous, mais n'accusez pas, dit le magistrat.

— Je n'ai pas à me défendre contre de si odieuses calomnies. L'honorabilité de ma vie parle suffisamment pour moi.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, s'écria Germaine, se soulevant cette fois complétement sur son séant, puisque tu nies tout, et que tu as l'audace de me jeter le mépris à la face, moi qui me taisais, qui te ménageais, je dirai tout, je dirai plus que je ne voulais dire, je t'arracherai ton masque tout entier.

L'usurier bondit sous l'outrage et sous la menace, mais, maintenu par les deux agents, qui ne le perdaient pas de vue, il reprit son calme apparent.

— Ah ! tu ne me connais pas ! Ah ! tu soutiens avec mépris n'avoir pas été mon amant !... Eh bien ! ose donc seulement prononcer ici ton vrai nom !

— C'est trop fort ! voilà décidément qu'elle me compromet, cette créature, et qu'elle me tutoie !

— Je te demande comment tu te nommes ? fit-elle en fixant ses grands yeux hagards sur les siens.

Or, ces prunelles des mourants ont des lueurs qui donnent le frisson; il ne put les soutenir et répondit en les évitant :

— Tu dois le savoir, puisque tu affirmes me connaître si bien.

— Croyez-moi, dit la malade, se tournant vers le magistrat, et d'un ton adouci, mais résolu, cet homme qui fait sonner si haut l'honorabilité de sa vie et son titre de banquier, n'est qu'un usurier qui a longtemps traîné son existence dans les bas-fonds de la société; s'il a de l'argent, c'est qu'il l'a volé. Marié deux fois, il a tué sa première femme; il a eu des enfants, il les a abandonnés. Il se donne comme baron, il n'est pas plus baron qu'il n'est honnête homme : son véritable nom est inscrit sur le grand-livre de la maison centrale de Clairvaux, et quand je l'ai connu, il répondait au nom de Vide-Gousset.

— Cette fois, cela dépasse toutes les bornes, dit Taboureau, qui fit entendre un éclat de rire strident, et qui, malgré lui, adressa un œil éperdu et suppliant à la femme qui le tenait à sa merci.

Le magistrat surprit ce regard et dit à la déposante :

— Continuez ; il vous sera tenu compte ici-bas et là-haut de ce que vous aurez fait pour la cause de la justice.

— Nieras-tu encore? s'écria Germaine.

— Oui! oui! oui! exclama désespérément le misérable; je nie, je nierai jusqu'à la mort, car chacune de tes paroles est un mensonge et une invention, et il n'y a pas une preuve à l'appui!... Je vous en fais juges, messieurs, pas une preuve! Mon titre de baron m'a été donné par le grand-duc de Luxembourg pour mes services financiers.

La malade se souleva encore une fois, par un suprême effort :

— Faites-le approcher, dit-elle.

Instinctivement Taboureau se recula.

— Qu'il approche, cria la mourante.

Sur un signe du magistrat, les agents poussèrent le misérable du côté du lit.

Il n'était pas à la portée de la main de Germaine, que celle-ci, se jetant en avant, se cramponnait à sa cravate et la tordait de ses doigts crispés.

— Mais cette fille va m'assassiner! s'écria-t-il. Allez-vous donc aussi me laisser tuer par cette furie?

Et il lui adressa un geste qui disait : Grâce!

Mais elle ne le vit pas ou ne voulut pas le comprendre.

— Arrachez ce foulard, s'écria-t-elle, arrachez, ne craignez rien, vous lirez en toutes lettres le nom du misérable auquel vous avez affaire.

Baron Taboureau ! s'exclama-t-elle.

Et elle eut un éclat de rire bruyant et saccadé.

— Cet homme a un nom écrit sur son épaule, dit le juge, et ce nom est le sien?

— Le sien! s'écria Germaine.

Taboureau, atterré, ne souffla pas un mot.

— Un jour, reprit la mourante, dont les forces alors visiblement s'épuisaient, il a été ramassé ivre par des gens de son espèce qu'il avait rançonnés la veille, et qui, enfin, le tenant dans leurs mains, résolurent de se venger et de lui faire payer une bonne fois les violences dont il se rendait coupable envers ses pareils.

— Ils sont au bagne, ceux-là, dit Taboureau.

— Au bagne ! fit le juge d'instruction, vous avez donc été, en effet, victime d'un guet-apens; ce que dit cette fille est donc vrai?

Il baissa la tête en homme pris au piége et la releva subitement en beau joueur qui se dit : Partie jouée, partie perdue.

— Ce qui est vrai, dit-il, c'est que j'ai été une fois assailli et maltraité par des gens que je ne connaissais pas.

— Mais que vous avez suivis depuis? dit le juge.

— Il les connaissait si bien, dit Germaine d'une voix tout à fait affaiblie, mais néanmoins que tous les assistants entendaient encore, qu'il les avait mis sur le pavé. A leur tour ceux-là se sont vengés. Baron, se sont-ils dit, tu auras ton vrai nom gravé sur l'épaule.

— Vide-Gousset, n'est-ce pas? dit Taboureau affaissé et dont instinctivement la main se portait à l'épaule de crainte qu'on ne la découvrît.

— Oui.

— Mais ce n'est pas un nom de famille ni de baptême, cela.

— Non, mais c'est celui sous lequel on te désignerait à Toulon et celui sous lequel la police reconnaîtra un des faussaires les plus experts de ce temps.

Jacques Raymond, durant la fin de cette scène, s'était approché de Taboureau et lui avait glisé dans la main un flacon d'un volume imperceptible.

— Si vous avez du courage, lui souffla-t-il à l'oreille.

Il comprit et s'inclina.

En ce moment le juge d'instruction fit un signe à un de ses agents et celui-ci tendit la main vers lui.

— Si c'est pour ôter ma cravate, fit-il, c'est inutile, je n'ai besoin de personne, je l'ôterai bien moi-même.

— Faites donc, dit le juge, que nous vérifiions à l'instant même les affirmations de cette fille.

Cette dernière, la tête alors tournée du côté de la muraille, fermait les yeux et haletait.

C'était le râle qui commençait.

— En face de cette morte, avouez tous vos crimes, dit le juge d'instruction, s'approchant de Taboureau et lui mettant la main sur l'épaule comme pour l'aider à se débarrasser de sa cravate.

— A quoi bon ! murmura celui-ci.

Et, ayant porté vivement à ses lèvres le flacon remis par Jacques Raymond, il tomba sur le parquet raide mort; l'acide cyanhydrique l'avait foudroyé.

Au même moment, Germaine poussait un cri déchirant et rendait le dernier soupir.

ÉPILOGUE

Quelques mois après, un mariage avait lieu à l'église de la Madeleine, au milieu d'une foule nombreuse et sympathique.

Les voitures encombraient la place et les pauvres le péristyle de l'église.

C'était grande fête pour les personnages à qui appartenaient les équipages et grande joie pour les autres.

On parlait d'une centaine de mille francs donnés au bureau de bienfaisance et d'une somme pareille distribuée à domicile.

On mariait la dernière des filles d'un millionnaire, et celui-ci avait voulu que cet événement fît époque et pût dater dans l'esprit de beaucoup de Parisiens.

Si le nom de Coquillard aujourd'hui est immortel, il l'est sûrement moins par la fortune de l'homme qui portait ce nom que par celle qu'il a dispersée aux quatre coins de Paris et dont il a fait don aux classes nécessiteuses.

Le duc de Rivarez, qui avait pris la fuite après l'arrestation de Taboureau, a été se faire tuer en Amérique pour une cause dont il ne se souciait guère, mais parce qu'il faut bien mourir d'une manière quelconque quand on a mal vécu et qu'on n'a rien derrière soi qui rattache à la vie.

Sa veuve, très-consolée, a épousé un an après le prince d'Alsesbourg, un beau jeune homme noble et riche, venu du fond de l'Autriche pour se marier avec une héritière de sang royal, et qui, ayant rencontré la duchesse de Rivarez dans un salon, en tomba subitement amoureux.

Le marquis de Saint-Coppens a fait son chemin et n'en est pas moins fier pour cela. Il a rendu tant de services à tous les gouvernements qui l'ont employé, qu'on a fait de lui tout ce qu'il a voulu.

Après tout, c'est un homme simple et bon, éloigné de toute idée perturbatrice, et qui se contente d'approuver du bonnet tout ce qui se dit et se fait.

Sa tenue est irréprochable, et, dans le monde, où il n'a jamais ri et surtout fait rire, s'il ne passe pas pour un homme d'esprit, il passe au moins pour un homme sérieux.

Ce qui vaut mieux et rapporte davantage.

Olympe, sa charmante femme, le respecte un peu plus depuis quelque temps. C'est un grand personnage. Mais elle l'aime peut-être encore mieux, car il est un peu plus nul qu'auparavant.

En attendant, elle essaie de le ruiner et n'y parviendra pas.

Quant à Jacques Raymond, il ne fait ni de la médecine qui tue les gens, ni des affaires qui les ruinent; il se contente de faire des heureux.

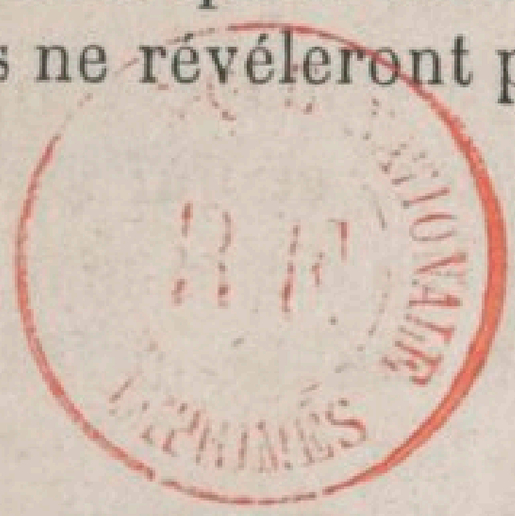
Heureux... il a trouvé le moyen de l'être lui-même, et il en profite.

Les enfants poussent... Ils seront un jour riches comme leur père. Puissent-ils alors comprendre la vie comme lui, et utiliser comme il le fait ses grandes connaissances et sa grande fortune.

Quant à la maison de banque Coquillard, elle existe toujours, et si nous vous disions le véritable nom de sa

raison sociale, vous la reconnaîtriez aussitôt. Depuis quelques années elle est dirigée par un tout jeune homme qui, à défaut de l'expérience des affaires et de la maturité de l'esprit, a une grande intelligence.

Ce jeune homme, qui porte un nom inconnu, et sur la famille duquel on ne sait rien, a été élevé par Jacques Raymond et Geneviève. Nos lecteurs, qui savent l'histoire de Mâchoire-d'Or et se rappellent l'enfant qui lui a survécu, pourraient seuls dire qui il est et d'où il sort. Mais c'est là un secret qu'ils ne révéleront pas...



FIN

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

TABLE DES CHAPITRES

Chapitres		Pages
I.	Monsieur Coquillard.	1
II.	Les gens qui s'amusent.	20
III.	Une menace de mort.	32
IV.	Ce qu'il en coûte d'être duchesse.	46
V.	Être aimée	56
VI.	La comtesse de Boissières	76
VII.	La séductrice	94
VIII.	Un manieur d'argent.	117
IX.	Faire et défaire.	131
X.	L'ennemi au foyer domestique.	146
XI.	Les deux volontés.	160
XII.	Un avis inutile.	173
XIII.	Où l'on joue	194
XIV.	Une partie d'amateur.	214
XV.	Une haine au berceau	237
XVI.	La comédie de la pauvreté.	258
XVII.	Le testament	273
XVIII.	Le père Vide-Gousset.	282
XIX.	Mâchoire-d'Or.	297
XX.	L'appétit vient en mangeant	318
XXI.	La veillée de la malade.	328
XXII.	L'attaque nocturne	346
XXIII.	L'empoisonneuse.	357
XXIV.	Les dépouilles d'un millionnaire.	370
XXV.	Dieu venge les siens.	383
	Épilogue.	403

FIN DE LA TABLE.

HISTOIRE ET MÉMOIRES

(Collection grand in-18 jésus)

D'Albanès Havard. — Voltaire et madame Du-châtelet. 1 vol . . . . . 3 fr.
Ancelon. — La vérité sur la fuite de Louis XVI. 1 vol. in-8° 7 50
Madame V. Ancelot. — Un salon de Paris. 1 vol. 5 »
Philibert Audebrand. — Souvenirs de la Tribune des Journalistes. 1 vol . . . . . 3 »
Eugène d'Auriac. — Histoire anecdotique de l'industrie française. 1 vol. . . . . 3 »
Ed. de Barthélemy. — Les amis de madame de Sablé. 1 vol. in-8°. . . . . 6 »
Fr. de Barghon. — Mémoires de madame Elisabeth. 1 vol. in-8° . . . . . 4 »
Le comte Beugnot. — Mémoires 1783-1815. 2 vol. in-8° . . . . . 12 »
Baron Bignon. — Souvenirs d'un diplomate. 1 vol. 3 50
Marquis de Boissy. — Mémoires, 1791-1866. 2 vol. in-8° . . . . . 10 »
Honoré Bonhomme. — Louis XV et sa famille 1 vol. 3 50
P. de Bourgoing. — Souvenirs d'histoire contemporaine. 1 vol. in-8°. 7 50
Champfleury. — Souvenirs de jeunesse. 1 vol. . . 3 50
L'abbé Cognat. — Histoire de Clément d'Alexandrie. 1 vol. in-8° . . . . . 6 »
F. Combes. — Histoire de la diplomatie européenne. 2 vol. in-8° . . . . . 15 »
J. Danielo. — Conversations de Chateaubriand. 1 vol. in-8° . . . . . 6 »
Nerée Désarbres. — Deux siècles à l'Opéra. 1 vol. 3 »
Desmaze. — La Sainte Chapelle du Palais de Justice. 1 vol. . . . . 5 »
De Foucault — Mémoires sur les événements de 1830. 1 vol. in-8° 2 50

HISTOIRE ET MÉMOIRES

(COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS)

Ed. Fremy. — Les diplomates de la Ligue. 1 vol. . 3 50
Fr. Gaillardet. — Mémoires sur la chevalière d'Eon. 1 vol. in-8°. . . . . 6 »
L. de Givodan. — Histoire des classes privilégiées. 2 vol. . . . . 7 »
Maréchal de Grouchy. — Mémoires publiés par le marquis de Grouchy. 5 vol. in-8°. . . . . 30 »
Hallays Dabot. — Histoire de la censure théâtrale. 2 vol. 4 50
Arsène Houssaye. — Galerie du XVIIIe siècle. 4 vol. 14 »
Charles Paul de Kock. — Mémoires. 1 vol. . . 3 50
Madame de La Rochejacquelin. — Mémoires sur les guerres de la Vendée. 2 vol. . . . . 6 »
M. de Lescure. — Les confessions de l'abbesse de Chelles. 1 vol. . . . . 3 »
— Les maîtresses du régent. 1 vol. 4 »
— Nouveaux mémoires du maréchal duc de Richelieu. 4 vol. . . . . 14 »
Laurent de l'Ardèche. — La famille d'Orléans. 1 vol. in-8°. . . . . 5 »
De Loménie. — Les Mirabeau. 2 vol. in-8°. . . . . 14 »
Marie-Antoinette. — Correspondance inédite. 1 vol. in-8° . . . . . 8 »
Mazas de Sarrion. — Histoire de Prusse. 1 vol. 8° 5 »
Comte de Mérode. — Souvenirs. 2 vol. in-8°. . . 15
Alfred Michiels. — Histoire de la politique autrichienne. 1 vol. in-8°. . . . . 7 »
L. Nicolardot. — Journal inédit de Louis XVI, 1 vol. . . . . 5 »
— Histoire de la table, 1 vol. . . . 3 50
Amédé Pichot. — Napoléon à l'île d'Elbe. 1 vol. in-8°. 7 »
— Souvenirs de M. de Talleyrand. 1 vol.. . . . . 3 50
Raudot. — Napoléon Ier peint par lui-même, 1 vol. . 3 »

HISTOIRE ET MÉMOIRES

(COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS)

Jh. Russel. — Essai sur le gouvernement britannique. 1 vol. in-8°. . . . . 7 »
Saint-Amand. — Les femmes de Versailles. 1 vol. . 3 50
Marius Topin. — L'homme au masque de fer. 1 vol. 3 50
Viennet. — Histoire de la puissance pontificale. 2 vol. in-8° . . . . . 10 »
Eug. Vignaux. — Mémoires sur Lamoignon de Malesherbes. 1 vol. in-8°. . . . . 5 »
H. de Villemessant. — Mémoires d'un journaliste, 4 vol. . . . . 12 »
Ed. Werdet. — Souvenirs de la Vie littéraire. 1 vol. 3 50
De Valfons. — Souvenirs du marquis de Valfons. 1 vol. 3 50

HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Bonnassies. — Les Spectacles forains. . . . . 4 »
A. Cantaloube. — Eugène Delacroix. 1 vol. . . . 2 »
Cenac Moncaut. — Littérature populaire de la Gascogne. 1 vol. . . . . 4 »
Champfleury. — Histoire de la caricature antique. 1 vol. . . . . 5 »
— Histoire de la caricature au moyen-âge et sous la Renaissance. 1 vol. 5 »
— Histoire de la caricature sous la République et l'Empire. 1 vol. 5 »
— Histoire de la caricature moderne. 1 vol. . . . . 5 »
— Histoire de l'imagerie populaire. 1 vol. . . . . 5 »
— Histoire des faïences patriotiques. 1 vol. . . . . 5 »
Guy de Charnacé. — Causeries sur mes contemporains. 1 vol. 3 50

HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

(COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS)

Alfred Delvau. — Histoire des barrières de Paris. 1 vol. 4 50
Desnoiresterres. — Les Cours galantes. 4 vol. . . 12 »
Léon Escudier. — Souvenirs de littérature musicale. 2 vol. . . . . 6 »
Paul Foucher. — Les coulisses du passé. 1 vol. . 3 50
Victor Fournel. — Ce qu'on voit dans les rues de Paris. 1 vol 3 50
— Les spectacles populaires et les artistes des rues. 1 vol. . . . 3 50
Ed. Fournier. — La comédie de Jean Labruyère. 2 vol . . . . . 6 »
— Histoire du Pont-Neuf. 2 vol. . 6 »
— L'esprit des autres. 1 vol. . . . 3 »
— L'esprit dans l'histoire. 1 vol. . 3 »
Ed. et J. de Goncourt. — L'amour au XVIIIe siècle. 1 vol. . . . . 5 »
A. Grenier. — A travers l'antiquité. 1 vol. . . . . 3 »
Jules Janin. — La fin d'un monde et le neveu de Rameau. 1 vol. 3 50
Auguste Lepage. — Les cafés politiques et littéraires. 1 vol. . . . . 2 »
A. Michiels. — Histoire des idées littéraires. 2 vol. in-8°. . . . . 12 »
Ch. Nisard. — Des chansons populaires. . . . . 10 »
Ch. Poisot. — Histoire de la musique en France. 1 vol. 4 »
M. de l'Orchestre. — Les soirées parisiennes. 1 vol. 3 50

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

Olympe Audouard. — La femme depuis six mille ans. 1 vol. 3 50
Barbey d'Aurevilly. — Les quarante médaillons de l'Académie. 1 vol. . . . . 2 »

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

(COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS)

Jules Clère. — Les hommes de la Commune, 1 vol. 2 »
L. de Coulanges. — Les préfets de la République. 1 vol. . . . . 2 »
Paul Cère. — Les populations dangereuses. 1 vol. . 3 50
Gustave Chadenil. — Les mystères du Palais. 1 vol. 2 »
Léonce Dupont. — La Comédie républicaine. 1 vol. 3 »
Georges d'Heilly. — Dictionnaire des pseudonymes du jour. 1 vol. . . . . 6 »
Alphonse Esquiros. — Le Bonhomme Jadis. 1 vol. 3 »
— Les Vierges folles. 1 vol. . . . 3 »
Paul Fontoulieu. — Les églises de Paris sous la Commune. 1 vol. 3 50
Heuzey. — Curiosités de la cité de Paris. 1 vol. . . 3 50
A. de Lassalle. — L'hôtel des Haricots. 1 vol. . . 3 »
Louis Loire. — Bibliothèque des curieux. 2 vol. . 4 »
Firmin Maillard. — Les journaux pendant le siége et la Commune. 1 vol . . 3 »
— Les affiches pendant la Commune. 1 vol . . . . . 3 »
De Najac. — Madame est servie. 1 vol. . . . . 3 »
Moreau Christophe. — Le monde des coquins. 2 vol. . . . . 6 »
Ch. Narrey. — Ce que l'on dit pendant une contre-danse. 1 vol. . . . . 3 »
Ed. Rodrigues. — Le carnaval rouge. 1 vol. . . 3 »
Saint-Edme. — La science pendant le siége de Paris. 1 vol. . . . . 3 »
Tissandier. — Les ballons pendant le siége de Paris. 1 vol. . . . . 3 »
Gourdon de Genouillac. — Les mystères du blason. 1 vol. . . . . 3 »
Champfleury. — L'hôtel des commissaires-priseurs. 1 vol. . . . . 3 »

CHASSES ET VOYAGES

(COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS)

Eugène d'Arnoult. — Voyage du Géant. 1 vol. in-32 . . . . . 1 »
Olympe Audouard. — Les Mytères du sérail. 1 vol. 3 50
— L'Orient et ses peuplades. 1 vol . . . . . 5 »
— Les Mystères de l'Égypte. 1 vol . . . . . 5 »
— A travers l'Amérique. 2 vol . . . . . 7 »
Alfred d'Aunay. Le Prussiens en France. 1 vol. . 3 50
Fr. Béchard. — De Paris à Constantinople. 1 vol. 2 »
A. Behaghel. — L'Algérie. 1 vol 3 50
Raoul du Bisson. — Les Femmes, les Eunuques et le Soudan. 1 vol 3 50
A. Blaize. — Voyage à la recherche d'un soldat du pape. 1 vol . . . . . 2 »
Cenac Moncaut. — L'Espagne inconnue. 1 vol. . . 3 »
Duc de Chartres. — Souvenirs de voyage. . . . . 3 »
Du Couret. — Les Mystères du désert. 2 vol. . . . 7 »
Louis Deville. — Une Aventure sur la mer Rouge. 1 vol. 3 50
— Une Excursion dans les Cornouailles. 1 vol.. 2 »
— Une Semaine sainte à Jérusalem. 1 vol. . . 2 »
Domenech. — Voyage dans l'ancienne Ichnusa. 1 vol . . . . . 3 »
Durand-Brager. — Deux mois de campagne en Italie. 1 vol . . . . . 3 »
J. D'Estourmel. — Souvenirs de France et d'Italie. 1 vol . . . . . 4 »
Octave Feré. — Les Régions inconnues. 1 vol. . . 3 »
Mathieu de Fossey. — Le Mexique. 1 vol. in-8° . 5 »
L. Gabryel. — Danube, Nil et Jourdain. 3 vol. . . 6 »
Emmanuel Gonzalès. — Les Danseuses du Caucase. 1 vol 3 50
A. Grenier. — La Grèce en 1863. 1 vol . . . . . 3 »
Abert Hans.— Queretaro. Souvenirs d'un officier. 1 vol. 3 50

CHASSES ET VOYAGES

(COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS)

Louis Jacolliot. — Voyage au pays des Bayadères, 1 vol. . . . . 4 »
— Voyage au pays des perles. 1 vol. . . . . 4 »
— Voyage au pays des éléphants. 1 vol. . . . 4 »
— Voyage aux ruines de Golconde. 1 vol. in-8°. 6 »
Madame Louis Jacolliot. — Trois mois sur le Gange. 1 vol . . . . . 4 »
Justin Jourdan.—Atlas-guide des Pyrénées. 1 vol. 5 »
Lestrelin. — Les Paysans russes. 1 vol . . . . . 3 »
Melek-Anam. — Trente ans dans les harems d'Orient. 1 vol. 3 50
Mutrecy. — Journal de la campagne de Chine. 2 vol. in-8°. . . . . 12 »
Jules Patouillet. — Trois ans dans la Nouvelle-Calédonie. . . . . 3 »
Florian Pharaon. — Le Caire et la haute Égypte. 1 vol. in-fol. . . . . 100 »
Major Poussin.—Les États-Unis d'Amérique. 1 vol. in-8° 3 50
Jules Rémy.—Voyage au pays des Mormons. 2 vol. in-8°. . . . . 20 »
J. P. Ferrier. — Voyages et Aventures en Perse. 2 vol . . . . . 7 »
Madame Edgard Quinet. — Sentiers de France. 1 vol 3 50
R. Semmes. — Croisières de l'Alabama et du Sumter. 1 vol. 3 50
Ubicini. — Les Serbes de Turquie. 1 vol 3 50
L. Colet. — L'Italie des Italiens. 4 vol. . . . . 14 »
Tissot. — Voyage au pays des milliards. 1 vol . . . 3 50
J. Claretie. — Les Prussiens chez eux. 1 vol . . . 3 »
L. d'Amezevil.—Les Chasseurs excentriques. 1 vol. 3 »
Vicomte Louis de Dax. — Nouveaux souvenirs de chasse et de pêche. 1 vol. 3 50
Charles Diguet. — Tablettes d'un chasseur. 1 vol. 3 »

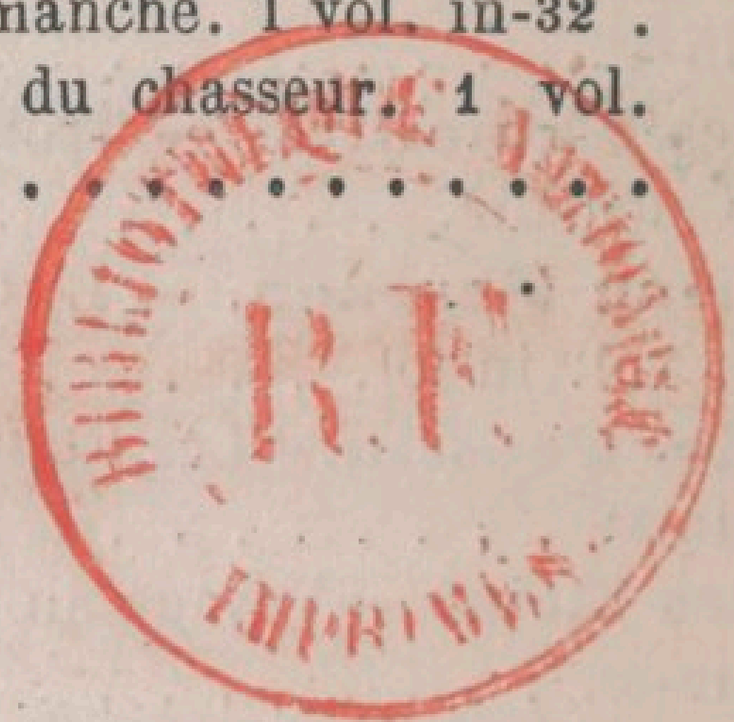
Librairie de E. DENTU, Éditeur

PALAIS-ROYAL

CHASSES ET VOYAGES

(COLLECTION GRAND IN-18 JÉSUS)

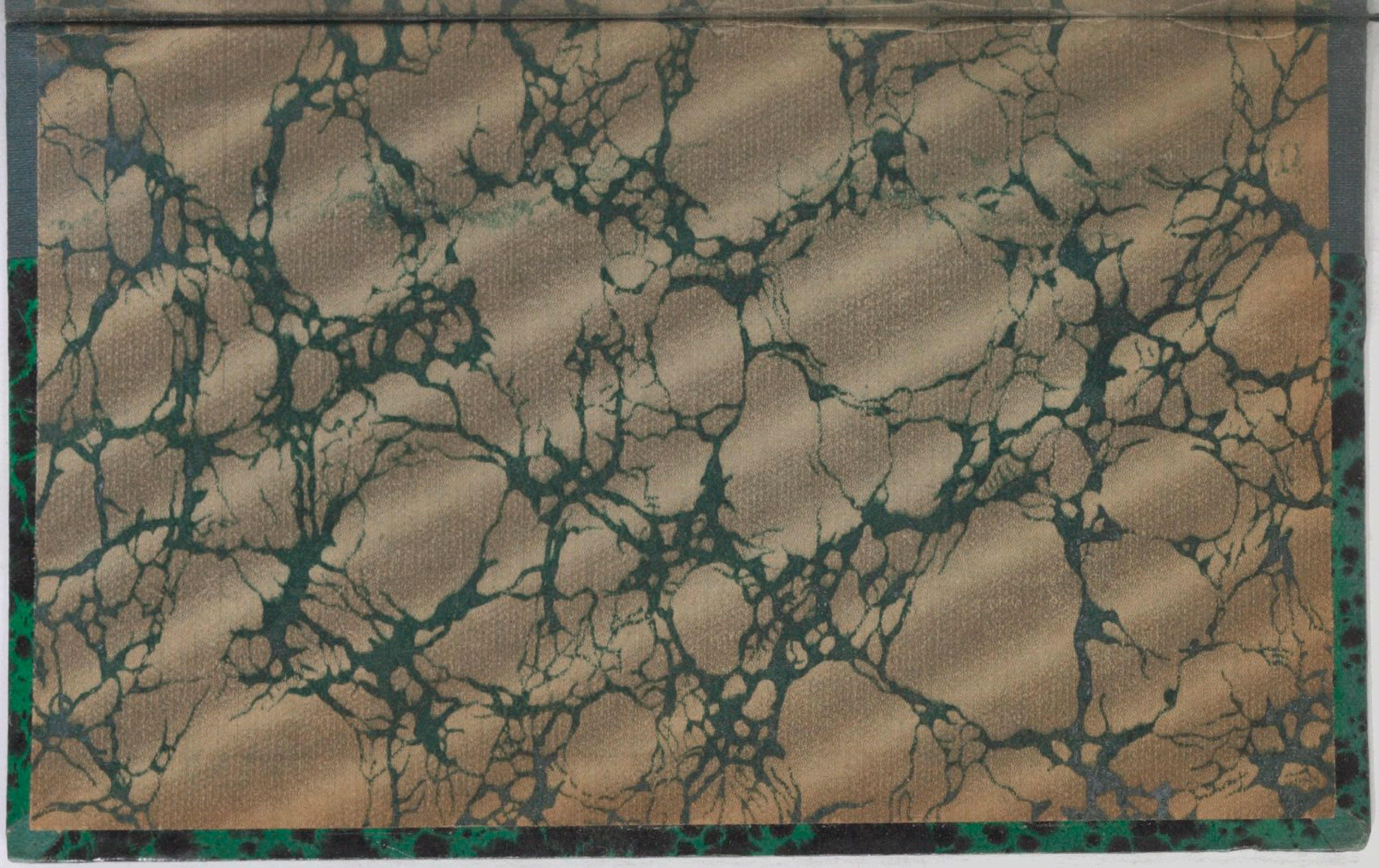
A. Deyeux. — Le Vieux chasseur. 1 vol. in-32. . . 1 »
J. Chassaing. — Mes chasses au lion. 1 vol. . . . 3 »
Jules Gérard. — Le Mangeur d'hommes. 1 vol. . 3 50
Hiéron. — Epsom, Chantilly, Bade. 1 vol. . . . . 2 »
Vicomte de la Neuville. — La Chasse au chien d'arrêt. 1 vol 3 50
B.-H. Revoil. — Bourres de fusil. 1 vol. . . . . 3 »
— Mémoires du baron de Crac. 1 vol. . . . 3 »
— Histoire des chiens. 1 vol. in-8° . . . . . 6 »
Léonce de Curel. — L'Art et les plaisirs de la chasse au lièvre. 1 vol. . . . . 3 »
Jourdenil. — La Pêche du dimanche. 1 vol. in-32 . 1 »
Ch. Viel. — Nouveau Code du chasseur. 1 vol. in-32. . . . . 1 50



F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

Collection grand in-18 jésus. — Publications récentes.

Gustave Aimard	Les Rois de l'Océan. 2 vol.	6	»
Alfred Assollant	La Croix des prêches. 2 vol.	6	»
Bachaumont	Les Femmes du monde. 1 vol.	3	»
Adolphe Belot	Les Mystères mondains. 4 vol.	12	»
—	Folies de jeunesse. 1 vol.	3	»
Elie Berthet	Le Sauvage. 1 vol.	3	»
Ernest Billaudel	Clémentine Lerambert. 1 vol.	3	»
F. du Boisgobey	Le demi-monde sous la Terreur. 2 vol.	6	»
Champfleury	La Petite Rose. 1 vol.	3	»
Eugène Chavette	La Chasse à l'oncle. 2 vol.	6	»
Jules Claretie	Le Train 17. 1 vol.	3	50
Jules Dautin	La Bossue. 1 vol.	3	»
Alphonse Daudet	Jack. 2 vol.	6	»
Ernest Daudet	Le Crime de Jean Malory. 1 vol.	3	»
Albert Delpit	Le Mystère du Bas-Meudon. 1 vol.	3	»
Ch. Deslys	La Dot d'Irène. 1 vol.	3	»
Charles Deulin	Histoires de petite ville. 1 vol.	3	»
Léonce Dupont	Madame Des Grieux. 1 vol.	3	»
H. Escoffier	La Vierge de Mabille. 1 vol.	3	»
Xavier Eyma	Les Gamineries de Mme Rivière. 1 vol.	3	»
Ferdinand Fabre	Barnabé. 1 vol.	3	»
—	La Petite Mère. 4 vol.	14	»
Victor Fournier	Les Lendemains de l'Amour. 1 vol.	3	»
Granier de Cassagnac	Le Secret du Chevr de Médrane. 1 vol.	3	»
P. Féval	Gavotte. 1 vol.	3	»
Emile Gaboriau	Le Petit Vieux des Batignolles. 1 vol.	3	50
L.-M. Gagneur	Les Droits du Mari. 1 vol.	3	50
Constant Guéroult	Le Drame de la rue du Temple. 2 vol.	6	»
Em. Gonzalès	Les Danseuses du Caucase. 1 vol.	3	50
Gourdon de Genouillac	Une Vie d'Enfer. 1 vol.	3	»
Robert Halt	Le Cœur de M. Valentin. 1 vol.	3	»
Arsène Houssaye	Alice, Roman d'hier. 1 vol.	3	50
L. Jacolliot	Voyage au Pays des Eléphants. 2 vol.	8	»
Charles Joliet	Jeune Ménage. 1 vol.	3	»
Maurice Joly	Les Affamés. 1 vol.	3	»
G. de La Landelle	Deux Croisières. 1 vol.	3	»
Laferrière	Mémoires. 2 vol.	6	»
Henri de Lacretelle	Les Filles de Bohême. 1 vol.	3	»
Armand Lapointe	La Chasse aux Fantômes. 1 vol.	3	»
Le Pce Lubomirski	Par Ordre de l'Empereur. 2 vol.	6	»
A. de Launay	Suzanne Dumonceau. 1 vol.	3	»
J. Lermina	Les Loups de Paris. 3 vol.	9	»
De Lescure	Les Cadets de Gascogne. 1 vol.	3	50
Hector Malot	Les Batailles du Mariage. 3 vol.	9	»
Xavier de Montépin	La Batarde. 2 vol.	6	»
—	Une Débutante. 1 vol.	3	»
Monsieur de l'orchestre	Soirées parisiennes de 1876. 1 vol.	5	»
Victor Perceval	Le Secret du Docteur. 1 vol.	3	»
Paul Perret	La Belle Renée. 1 vol.	3	»
Charles Monselet	Lettres Gourmandes. 1 vol.	3	»
Tony Revillon	La Bourgeoise pervertie. 1 vol.	3	»
Emile Richebourg	La Fille Maudite. 2 vol.	6	»
Léon Richer	Un Mariage honteux. 1 vol.	3	»
Marius Roux	Eugénie Lamour. 1 vol.	3	»
Paul Saunière	Flamberge. 2 vol.	6	»
Auréïien Scholl	Les Amours de cinq minutes. 1 vol.	3	»
Albéric Second	Les Demoiselles du Rançay. 1 vol.	3	»
Léopold Stapleaux	La Diva Tirelire. 1 vol.	3	»
Victor Tissot	Voyage aux Pays annexés. 1 vol.	3	50
Pierre Véron	Le Nouvel Art d'Aimer. 1 vol.	3	»
Pierre Zaccone	L'homme des Foules. 1 vol.	6	»



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03333132 4